
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006872 6

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

TOME QUATRIÈME


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-SOIGNEUSEMENT REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC

UN TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, BIOGRAPHIE, EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE

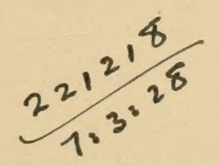
COMMENTAIRE, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME QUATRIÈME





PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXIII

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

4

LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

4 juin 1666

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

L'ouvrage que, suivant l'expression de Voltaire, l'Europe regarde comme le chef-d'œuvre du haut comique, *le Misanthrope,* fut représenté sur le théâtre du Palais-Royal le 4 juin de l'année 1666. Il eut seul, et sans petite pièce qui l'accompagnât, vingt et une représentations consécutives, dont dix-sept procurèrent au théâtre des recettes productives, et quatre des recettes moins satisfaisantes. Après une courte interruption, il fut joué cinq fois encore avec *le Médecin malgré lui,* à partir de la douzième représentation de cette dernière comédie.

Ce n'étoit donc pas une chute, comme longtemps on s'est plu à le dire; c'étoit même un succès pour l'époque, mais un succès moins vif, moins bruyant, moins général que n'en obtiendra en tous les temps une farce animée d'une franche gaieté; *le Cocu imaginaire* avoit eu deux fois plus de représentations que n'en eut *le Misanthrope* à l'origine, et il ne faut pas s'en étonner; le nombre de ceux qui peuvent apprécier l'un est bien plus grand que le nombre de ceux qui peuvent apprécier l'autre : l'élévation de la pensée, la perfection du langage, les qualités exquises ne frappent et ne séduisent que l'élite des esprits cultivés. Pour ceux-ci, leur admiration ne se fit pas attendre; ils furent tous

de l'avis de Subligny qui, le 17 juin, écrivoit dans sa *Muse dauphine* :

Une chose de fort grand cours
Et de beauté très-singulière
Est une pièce de Molière.
Toute la cour en dit du bien.
Après son *Misanthrope*, il ne faut plus voir rien.
C'est un chef-d'œuvre inimitable.

Ce sentiment des gens de goût ne fut même pas, comme on l'a dit, sans s'imposer assez efficacement au public. Citons encore les rimes prosaïques que le successeur de Loret consacra au *Misanthrope* dans sa lettre du 12 juin 1666 :

Le Misanthrope enfin se joue;
Je le vis dimanche, et j'avoue
Que de Molière, son auteur,
N'a rien fait de cette hauteur.
Les expressions en sont belles,
Et vigoureuses et nouvelles;
Le plaisant et le sérieux
Y sont assaisonnés des mieux;
Et ce misanthrope est si sage
En frondant les mœurs de notre âge,
Que l'on diroit, benoit lecteur,
Qu'on entend un prédicateur.
Aucune morale chrétienne
N'est plus louable que la sienne,
Et l'on connoît évidemment
Que, dans son noble emportement,
Le vice est l'objet de sa haine,
Et nullement la race humaine,
Comme elle étoit à ce Timon,
Dont l'histoire a gardé le nom
Comme d'un monstre de nature.
Chacun voit donc là sa peinture,
Mais de qui tous les traits censeurs,
Le rendant confus de ses mœurs,
Le piquent d'une belle envie
De mener toute une autre vie.
Au reste, chacun des acteurs
Charme et ravit les spectateurs;
Et l'on y peut voir les trois Grâces
Menant les Amours sur leurs traces
Sous le visage et les attraits
De trois objets jeunes et frais :

Molière, Duparc et Debrie;
Allez voir si c'est menterie.

Le sujet du *Misanthrope* a été traité dans presque toutes les littératures. L'antiquité avoit un misanthrope proverbial : l'Athénien Timon. Voici ce que Plutarque nous apprend sur ce personnage : « Quant à Antonius, dit-il dans la vie d'Antoine,[1] il laissa la ville et la conversation de ses amis, et fit bastir une maison dedans la mer, près de l'île de Pharos, sur certaines chaussées et levées qu'il fit jeter à la mer; et se tenoit léans, comme se bannissant de la compagnie des hommes, et disoit qu'il vouloit mener une telle vie comme Timon, pour autant qu'on lui avoit fait le semblable qu'à lui; et, pour l'ingratitude et le grand tort que lui tenoient ceux à qui il avoit bien fait et qu'il estimoit ses amis, il se desfioit et se mescontentoit de tous les autres.

« Ce Timon estoit un citoyen d'Athènes, lequel avoit vescu environ la guerre du Péloponèse, comme l'on peut juger par les comédies de Platon et d'Aristophanes, esquelles il est moqué et touché comme malvueillant et ennemi du genre humain, refuyant et abhorrissant toute compagnie et communication des autres hommes, fors que d'Alcibiades, jeune, audacieux et insolent, auquel faisoit bonne chère, et l'embrassoit et baisoit volontiers; de quoi s'esbahissant Apémantus, et lui en demandant la cause, pourquoi il chérissoit ainsi ce jeune homme-là seul, et abominoit tous les autres : « Je l'aime, respondit-il, pour autant que je sçay « bien et suis seur qu'un jour il sera cause de grands maux aux « Athéniens. » Ce Timon recevoit aussi quelquefois Apémantus en sa compagnie, pour autant qu'il estoit semblable de mœurs à lui, et qu'il imitoit fort sa manière de vivre. Un jour donc que l'on célébroit en Athènes la solennité que l'on appelle Choès, c'est-à-dire la feste des morts, là où l'on fait des effusions et des sacrifices pour les trespassez, ils se festoyoient eux deux ensemble tout seuls, et se prit Apémantus à dire : « Que voici un beau ban- « quet, Timon! » Et Timon lui respondit : « Oui bien, si tu n'y « estois point. »

« L'on dit qu'un jour, comme le peuple estoit assemblé sur la place pour ordonner de quelque affaire, il monta en la tribune

1. Nous nous servons de la traduction d'Amyot.

aux harangues, comme faisoient ordinairement les orateurs quand ils vouloient haranguer et prescher le peuple; si y eut un grand silence, et estoit chacun très-attentif à ouïr ce qu'il voudroit dire, à cause que c'estoit une chose bien nouvelle et bien estrange que de le voir en chaire. A la fin, il commença à dire : « Seigneurs « Athéniens, j'ai en ma maison une petite place où il y a un « figuier auquel plusieurs se sont desjà pendus et estranglés, et « pour autant que je veux y faire bastir, je vous ai bien voulu « advertir devant que de faire couper le figuier, à celle fin que si « quelques-uns d'entre vous se veulent pendre, qu'ils se despes- « chent! » Il mourut en la ville d'Hales, et là fut inhumé sur le bord de la mer. Si advint que, tout alentour de sa sépulture, le rivage s'esboula, tellement que la mer qui alloit flottant à l'environ gardoit qu'on n'eust sçeu approcher du tombeau, sur lequel il y avoit des vers engravés de telle substance :

> Ayant fini ma vie malheureuse
> En ce lieu-ci, on m'y a inhumé.
> Mourez, méchants, de mort malencontreuse,
> Sans demander comme je fus nommé.

On dit que lui-mesme fit ce bel épitaphe, car celui que l'on allègue communément n'est pas de lui, ains est du poëte Callimachus :

> Ici je fais pour toujours ma demeure,
> Timon encor les humains haïssant.
> Passe, lecteur, en me donnant male heure,
> Seulement passe, et me va maudissant.

Nous pourrions escrire beaucoup d'autres choses dudit Timon, mais ce peu que nous avons dit est assez pour le présent. »

Lucien a fait de ce Timon le héros d'un de ses meilleurs dialogues: c'étoit déjà, peu s'en falloit, en faire un personnage de comédie.

Le moyen âge ne connut pas ce caractère. La misanthropie, à cette époque, se perdoit dans l'ascétisme, et par là même se transformoit complétement. Il eût fallu chercher les misanthropes dans les thébaïdes et dans les cloîtres; et il eût été difficile de les reconnoître, tant leurs rancunes étoient primées par d'autres sentiments.

Shakspeare ressuscita le personnage de Timon; il composa avec ce type un drame énergique et bizarre, où il peignit un grand seigneur que ses amis abandonnent en même temps que son opulence s'écroule, et qui, après avoir été follement prodigue et magnifique, devient le plus sauvage et le plus atrabilaire des hommes.

Le misanthrope de Molière se sépare de toute cette tradition antérieure. Le sort ni les événements n'ont rien à voir dans l'état moral que Molière décrit. Il se borne à tracer un caractère et à lui rendre impossibles quelques-unes des plus simples exigences de la vie sociale. La conception est absolument nouvelle, et l'on peut affirmer que cette pièce admirable est celle de ses œuvres qu'il a créée le plus spontanément, celle pour laquelle il a contracté le moins de dettes envers les anciens ou les modernes.

Molière, élargissant la scène de manière à y transporter tout un monde varié de personnages, jette au milieu d'eux un censeur atteint lui-même d'une manie qui l'expose justement à la risée de ceux dont il condamne le plus légitimement la conduite et les discours. A côté d'Alceste, qui gourmande éloquemment les vices qui excitent sa colère, Molière place une coquette, railleuse et médisante, qui fronde gaiement les ridicules qui sont à la portée de sa malice. Ainsi ces deux protagonistes de la grande comédie se partagent la satire de tout ce qui existe; ce qui échappe à l'un ne peut échapper à l'autre; eux-mêmes, du reste, réservent, pour les coups qu'ils s'adressent réciproquement, leurs traits les plus redoutables. Au second plan, figurent deux êtres complaisants, inoffensifs et estimables, lesquels se tirent seuls à peu près sains et saufs du champ de bataille, protégés par leur insignifiance même. « Un chasseur, disoit Piron, qui se trouve, en automne, au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Molière, quand, après avoir fait le plan du *Misanthrope*, il entra dans ce champ vaste où tous les ridicules du monde venoient se présenter en foule et comme d'eux-mêmes aux traits qu'il savoit si bien lancer. La belle journée du philosophe pouvoit-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théâtre? »

Comme il s'agit ici de la comédie classique par excellence, il

nous paroît utile de donner quelques-unes des principales observations critiques dont elle a été l'objet depuis qu'elle a paru. Le premier jugement motivé qui ait été porté sur cette comédie le fut, au lendemain de sa représentation, par Donneau de Vizé. Ce publiciste, qui, si nous devons continuer de voir en lui l'auteur des *Nouvelles nouvelles,* ne fut pas, d'abord, favorable à Molière, avoit bien changé d'opinion :[1] il étoit au mieux maintenant avec la troupe du Palais-Royal, qui, le 5 octobre p écédent, avoit joué une pièce de sa composition intitulée *la Mère coquette.* Il lança un manifeste en faveur du *Misanthrope.* Cette lettre est intéressante comme monument d'appréciation immédiate; elle fut imprimée en tête de l'édition originale du *Misanthrope* qui parut au commencement de l'année suivante (1667), et, depuis lors, elle a presque toujours eu l'honneur de figurer en tête du chef-d'œuvre. Nous ne dérogerons pas à la coutume, et l'on trouvera plus loin l'examen apologétique de Donneau de Vizé.

Nous emprunterons aux deux écrivains les plus considérables du XVIIIe siècle, à Voltaire et à J.-J. Rousseau, tout ce qui, en divers sens, a été opposé au *Misanthrope.* Voltaire a résumé en quelques lignes les objections littéraires : « C'est un ouvrage, dit-il, plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué... Il n'attire pas un grand concours... Ce peu d'empressement qu'on a, d'un côté, pour *le Misanthrope,* et, de l'autre, la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent, peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gaies et amusantes, mais qu'il n'estime guère, et ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits les plus fins et les plus appliqués.

« Si on osoit encore chercher dans le cœur humain la raison

1. Ce changement n'auroit eu rien, du reste, qui pût l'embarrasser. Il donna plus d'une preuve de la facilité avec laquelle il exécutoit ces sortes de conversions; ainsi, après avoir critiqué la tragédie de *Sophonisbe* de Pierre Corneille, il s'étoit ravisé subitement et avoit pris sa défense contre l'abbé Daubignac, se contentant de prévenir le reproche de contradiction ou de versatilité par ces simples mots : « Je n'avois été voir *Sophonisbe* que pour y trouver des défauts; mais l'ayant été voir depuis en disposition de l'admirer, et n'y ayant découvert que des beautés, j'ai cru que je n'aurois pas de gloire à paroître opiniâtre et à soutenir mes erreurs. »

de cette tiédeur du public aux représentations du *Misanthrope*, peut-être les trouveroit-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés, ingénieuses et fines, ne sont pas également vives et intéressantes, dans ces conversations mêmes qui sont des morceaux inimitables, mais qui, n'étant pas toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin, dans le dénouement, qui, tout bien amené et tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que le misanthrope épouse la coquette et ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin, on prendroit la liberté de dire que *le Misanthrope* est une satire plus sage et plus fine que celles d'Horace et de Boileau, et pour le moins aussi bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéressantes, et que *le Tartuffe*, par exemple, réunit les beautés du style du *Misanthrope* avec un intérêt plus marqué. »

Jean-Jacques Rousseau s'est placé à un autre point de vue : c'est l'intention morale de l'œuvre qu'il a attaquée et incriminée.

« Vous ne sauriez, dit-il dans sa lettre à d'Alembert, me nier deux choses : qu'Alceste, dans cette pièce, est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de misanthrope en impose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature et le plus grand de tous les vices... Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas, en effet, lui ressembler, parce que tant de droiture est fort incommode; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pièces de Molière, le personnage ridicule est haïssable

ou méprisable. Dans celle-là, quoique Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'auteur et fait honneur à son caractère. Quoique Molière fît des pièces répréhensibles, il étoit personnellement honnête homme; et jamais le pinceau d'un honnête homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture et de la probité...

« Cependant ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule. Il l'est, en effet, à certains égards; et ce qui démontre que l'intention du poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de la pièce; un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

« On voit bien que le flegme raisonneur de celui-ci est très-propre à redoubler et faire sortir d'une manière comique les emportements de l'autre : et le tort de Molière n'est pas d'avoir fait du misanthrope un homme colère et bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du misanthrope n'est pas à la disposition du poëte : il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une âme grande et noble qui en soit susceptible. L'horreur et le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée servent encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des désordres de la société le détache de

lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève, agrandit ses idées, détruit en lui des inclinations basses qui nourrissent et concentrent l'amour-propre; et de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractère, qui ne laisse prise au fond de son âme qu'à des sentiments dignes de l'occuper.

« Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours l'homme; que la passion ne le rende souvent foible, injuste, déraisonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colère, et qu'en l'irritant à dessein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même : mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets et qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu ; sans quoi, c'est substituer un autre homme au misanthrope et nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

« Voilà de quel côté le caractère du misanthrope doit porter ses défauts; et voilà aussi de quoi Molière fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes et les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées : mais ce caractère âpre et dur qui lui donne tant de fiel et d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même temps de tout chagrin puéril qui n'a nul fondement raisonnable, et de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau. Mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui ; car, ayant déclaré la guerre aux méchants, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie et non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent, il doit le souffrir sans murmurer : il connoît les hommes.

« Si ces distinctions sont justes, Molière a mal saisi le misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur? Non, sans doute. Mais voilà par où le désir de faire rire aux dépens du personnage l'a forcé de le dégrader contre la vérité du caractère. »

Ce qui est sensible dans ces remarques de J.-J. Rousseau, c'est la préoccupation de son rôle personnel. Il est manifeste qu'il fait de la cause d'Alceste sa propre cause, qu'il défend avec chaleur un travers qu'il poussa lui-même jusqu'à la maladie et jusqu'à la folie, et qu'il avoit intérêt à confondre avec la vertu. En réalité, Rousseau est un peu dans cette circonstance un personnage de comédie; et cette sortie est, à la bien prendre, une sorte d'épilogue qu'il a ajouté à la pièce de Molière.

On a mille fois relevé les méprises d'observation et les vices de raisonnement sur lesquels repose son accusation. Les quelques lignes de Chamfort, dans son Éloge de Molière, rétablissent la question sous son vrai jour : « Si jamais auteur comique a fait voir comment il avoit conçu le système de la société, dit-il, c'est Molière dans *le Misanthrope*. C'est là que, montrant les abus qu'elle entraîne nécessairement, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure; que, dans un système d'union fondé sur l'indulgence mutuelle, une vertu parfaite est déplacée parmi les hommes et se tourmente elle-même sans les corriger. C'est un or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance et servir aux divers usages de la société : mais en même temps l'auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son austérité l'expose, éclipse tout ce qui l'environne; et l'or qui a reçu l'alliage n'en est pas moins le plus précieux des métaux. »

« Le but du *Misanthrope* de Molière, disoit aussi Geoffroy, est la tolérance sociale. »

Mais pour combattre les objections de toute nature, le mieux est, il nous semble, de reproduire quelques appréciations de la critique moderne. On aura ainsi, avec la lettre de Vizé, des jugements caractéristiques des trois siècles pendant lesquels a successivement brillé *le Misanthrope*. Nous choisirons en des écoles différentes les morceaux que nous voulons citer. Nous transcrirons d'abord les réflexions d'un écrivain inflexiblement attaché à la tradition. Voici comment M. Nisard s'exprime sur *le Misanthrope* :

« *Le Misanthrope* échappe à l'analyse; on ne peut pas plus l'expliquer par les procédés du théâtre, qu'on n'explique par les procédés de la peinture certaines têtes de Raphaël, qui, selon les

termes de l'école, sont faites avec rien. Quand le plus habile copiste en a reproduit la forme, le modelé, la couleur, il croit nous avoir donné l'original; nous n'en avons que le masque : la vie est restée sur la muraille où une main légère a imprimé une pensée impérissable.

« Nous entrons dans le salon d'une coquette très-recherchée, et qui se plaît si fort à l'être qu'elle se soucie peu de qui elle l'est. Incapable d'aimer, elle n'a qu'une préférence de caprice entre des indifférents; mais elle ne sait pas même respecter celui qu'elle préfère. Il vient chez elle des gens de cour, ou simplement de bonne compagnie, non épris, mais galants, ou, s'ils sont amoureux, par esprit de rivalité seulement. Un seul des amants de Célimène est épris; c'est Alceste, un honnête homme fâcheux, qui n'a peut-être pas tort de mépriser les hommes, mais qui a grand tort de le dire si haut. Dans ce salon, on cause plus qu'on n'agit : que peuvent faire des oisifs autour d'une coquette? Chacun parle avec son tour d'esprit ou son travers. Les galants flattent la dame dans son penchant à la malice, pour lui plaire; elle reçoit les flatteries et elle se moque des flatteurs. Une lettre, de tous les incidents communs le plus commun, apprend aux galants qu'ils sont joués, et à Alceste qu'on ne l'aimoit pas assez pour lui faire le sacrifice d'amants moqués. Le salon de Célimène est déserté. Voilà le dénouement.

« Les situations n'y sont pas plus extraordinaires que la fable. Y a-t-il même des situations? Ce sont les caractères eux-mêmes qui se développent. Alceste a un procès : cela arrive à tout le monde; mais il l'auroit eu plus tard et avec moins de chances de le perdre, s'il ne s'étoit pas entêté à vouloir que la justice soit l'équité. Il a un duel, pour avoir voulu tirer d'un poëte l'aveu que ses vers sont mauvais. La scène du sonnet, si fameuse, est doublement l'effet de son caractère, par la façon dont il y est jeté et par la façon dont il en sort. On le sait honnête homme et vrai, et les poëtes de tout temps sont friands de tels juges, parce que leur éloge a plus de prix, et qu'on les croit gagnés quand on les consulte. Oronte ambitionne l'estime d'Alceste : voilà le prix de sa réputation d'honnête homme. Alceste s'avise de dire ce qu'il pense du sonnet d'Oronte : voilà son travers.

« Célimène est charmante; elle est veuve, elle est jeune : il

est tout simple que les galants y abondent. Mais elle est coquette: et quelle est la coquette qui n'a pas à payer par quelques embarras le plaisir qu'elle prend aux hommages? C'est déjà un châtiment de n'oser renvoyer même les amants qu'elle méprise. Célimène ne sait point se fixer : n'est-il pas naturel que tout le monde la quitte? Elle est spirituelle, elle excelle à railler, elle a souvent l'avantage dans le discours : n'est-il pas juste qu'elle y ait quelquefois le dessous? Elle triomphe d'Arsinoé, et c'est bien fait, parce qu'une prude est pire qu'une coquette; mais une vérité assénée par Alceste va la punir à son tour de tous ses manéges.

« Chacun, dans cette pièce, reçoit une correction proportionnée à son travers. Les galants emportent l'attache de ridicule que Célimène leur a mise au dos. Tous reçoivent de la main de la coquette un coup d'éventail sur la joue, qui ne les corrigera pas, mais qui les punit assez pour le plaisir du spectateur. La prude Arsinoé, qui a voulu brouiller les amants pour pêcher un mari en eau trouble, reste prude, avec le châtiment de se l'entendre dire. Quant à Alceste, est-il puni? Trop, selon quelques délicats qui en ont fait le reproche à Molière. Il l'est, à mon sens, en proportion de ce qu'il a péché. Contrarié dans toute la pièce, il est violemment secoué à la fin; c'est mérité. Pourquoi gâte-t-il sa probité, en se prétendant le seul probe? Savons-nous bien d'ailleurs si cette opposition qu'il fait à tout n'est pas mêlée de quelque désir de dominer? Nicole nous diroit bien cela.[1] Mais il échappe à un mariage avec une coquette, et cela lui étoit bien dû. Il étoit trop homme de bien pour que Molière ne lui épargnât pas ce malheur. Seulement il ne s'en applaudira que plus tard, quand il aura repris son sang-froid. Ainsi, la morale des sages et la morale de la vie sont également satisfaites, quand on le voit puni d'un travers innocent par une contrariété passagère, et récompensé de sa vertu par l'avantage d'échapper à un malheur certain. »

Ces observations sont justes, sans contredit, ingénieuses et piquantes. Cherchons maintenant une critique qui appartienne moins exclusivement à notre pays et plus particulièrement peut-

1. Qui sait si Nicole, dans son *Traité des moyens de conserver la paix*, etc., ne se rappeloit pas Alceste, quand il écrivoit cette suite de chapitres charmants sur l'obligation que l'on a de ménager les hommes?

être à notre temps, et voyons quels aperçus nouveaux elle nous offrira. On va entendre un professeur de Zurich, M. E. Rambert, parler du chef-d'œuvre françois : « *Le Misanthrope* est, en un sens, la plus dramatique des œuvres de Molière. L'intrigue, sans doute, n'en est pas très-compliquée, mais elle est suffisante. C'est un préjugé commun que de prendre pour l'action le démêlement de l'intrigue, et de ne reconnoître le drame que dans les pièces où se complique l'imbroglio des faits. Les Grecs, ces grands maîtres, ne l'entendoient point ainsi. Ils aimoient les situations simples, quoique fortes et capables d'exciter à un haut degré les luttes intérieures, ces luttes de la passion, mille fois plus dramatiques que les rencontres du hasard. Molière, dans *le Misanthrope*, a suivi leur exemple. La situation est une; les faits ne s'accumulent pas pour la compliquer; mais ils suffisent à développer tout ce qu'il y a de vie et de ressources dramatiques dans l'âme orageuse d'Alceste.

« Il n'y a là, dit-on, qu'un thème à discussions philosophiques. « On trouve souvent, dit Schlegel, dans les pièces les « plus vantées de Molière, mais surtout dans *le Misanthrope*, de « ces dissertations dialoguées qui ne mènent à aucun résultat : voilà « pourquoi, dans cette comédie, l'action, déjà pauvre par elle-« même, se traîne si péniblement; car, à l'exception de quelques « scènes plus animées, ce ne sont guère que des thèses soutenues « dans toutes les formes. » Ce jugement de Schlegel n'est qu'une méprise grossière, et suppose une inintelligence complète des procédés les plus habituels et des besoins les plus légitimes de l'esprit françois. A peu près tout ce qui, dans son cours de littérature dramatique, est relatif à la France, pèche par là; mais nulle part ce défaut n'est plus saillant que dans les pages singulières qu'il consacre au *Misanthrope*. Il ne faut pas s'étonner s'il a jugé défavorablement la poésie françoise, car, on ne sauroit trop le répéter aux Allemands qui le prennent encore pour guide, il n'en a pas compris le premier mot.[1]

1. Dans les entretiens de Gœthe et d'Eckermann, nous lisons : « — Je suis heureux de vous entendre parler si favorablement sur Molière. Vos paroles sonnent autrement que celles de M. de Schlegel ! Encore ces jours-ci c'est avec un grand dégoût que j'ai avalé ce qu'il dit sur Molière, dans ses leçons sur la poésie dramatique. Comme vous savez, il le traite tout à fait de haut en bas, comme un vulgaire faiseur de farces qui n'a vu la bonne compagnie que de loin, et dont le métier étoit d'inventer des bouf-

« En ce qui touche au *Misanthrope*, il est facile de faire voir l'erreur de ce savant critique.

« Les luttes intérieures de la passion, qui sont la source principale de l'intérêt dramatique, s'expriment au dehors de deux manières, par les actions des hommes et par leurs paroles. Chez certains peuples d'un caractère sombre et réservé, l'action proprement dite est par excellence le langage de la passion. D'autres, plus expansifs, l'expriment surtout par la parole. Ces deux tendances ne peuvent ni l'une ni l'autre être poussées à l'extrême; mais elles sont humaines l'une et l'autre. Il est clair que l'esprit françois penche plutôt vers la seconde, et il y auroit

fonneries de tout genre propres à divertir son maître. Ce sont ces facéties d'un comique bas qu'il auroit le mieux réussies, et ce qu'elles renferment de mieux il l'avoit volé; pour la haute comédie il lui falloit se forcer, et il a toujours échoué. — Pour un être comme Schlegel, dit Gœthe, une nature solide comme Molière est une vraie épine dans l'œil; il sent qu'il n'a pas une seule goutte de son sang, et il ne peut pas le souffrir. Il a de l'antipathie contre *le Misanthrope*, que moi je relis sans cesse comme une des pièces du monde qui me sont les plus chères. Il donne au *Tartuffe*, malgré lui, un petit bout d'éloge, mais il le rabat tout de suite autant qu'il lui est possible. Il ne peut pas lui pardonner d'avoir tourné en ridicule l'affectation des femmes savantes, et il est probable, comme un de mes amis l'a remarqué, qu'il sent que, s'il avoit vécu de son temps, il auroit été un de ceux que Molière a voués à la moquerie. Il ne faut pas le nier, Schlegel sait infiniment; et on est presque effrayé de ses connoissances extraordinaires, de sa grande lecture. Mais cela n'est pas tout. Même dans la plus grande érudition, il n'y a encore aucun jugement. Sa critique est essentiellement étroite; dans presque toutes les pièces, il ne voit que le squelette de la fable et sa disposition; toujours il se borne à indiquer les petites ressemblances avec les grands maîtres du passé; quant à la vie et à l'attrait que l'auteur a répandus dans son œuvre, quant à la hauteur et à la maturité d'esprit qu'il a montrées, tout cela ne l'occupe absolument en rien. Dans la manière dont Schlegel traite le théâtre françois, je trouve tout ce qui constitue le mauvais critique, à qui manque tout organe pour honorer la perfection, et qui méprise comme la poussière une nature solide et un grand caractère. »

Et ailleurs, dans une lettre à Zelter, Gœthe dit encore : « Je suis content de voir que tu suis mes exhortations et que tu t'occupes de Molière. Nos chers Allemands croient montrer de l'esprit en avançant des paradoxes, c'est-à-dire des injustices. Ce que Schlegel, dans ses leçons, dit de Molière m'a profondément affligé; j'ai gardé le silence pendant de longues années, mais maintenant je veux parler à mon tour et apporter quelque consolation à un grand nombre d'esprits de tous les temps en combattant ces erreurs. Les François eux-mêmes ne s'expliquent pas avec un plein accord sur *le Misanthrope*; tantôt Molière doit avoir retracé le caractère d'un certain courtisan connu pour sa verte rudesse; tantôt c'est lui-même qu'il a peint. Il a dû certainement puiser dans son cœur; il a dû retracer ses rapports avec le monde; mais quels rapports? seulement les plus généraux. Je parierois qu'en plus d'un endroit tu as deviné les allusions. Ne joues-tu pas le même personnage avec ceux qui t'entourent? Pour moi, je suis déjà assez vieux, et je n'ai pas encore réussi à me placer à côté des dieux d'Épicure. » (*Conversations de Gœthe* pendant les dernières années de sa vie, recueillies par Eckermann, traduites par E. Délerot, tome Ier, pages 323-326.)

de l'étroitesse à lui en faire un reproche, aussi longtemps qu'il ne dépasse pas la limite. Or cette limite n'est pas difficile à indiquer. La passion silencieuse tend à l'idée fixe et à la folie : à force de se concentrer, elle prend un caractère animal, et par là, en même temps qu'elle sort des limites de la vérité et de la nature, elle échappe au domaine de l'art. La passion qui parle tend, au contraire, à s'évaporer : à force de se répandre elle se dissipe. Dès cet instant elle perd tout intérêt dramatique, toute vie, et par cet excès comme par l'autre, elle sort du domaine de l'art. Donc la passion doit parler autant qu'il lui est nécessaire pour rester humaine; elle doit agir autant qu'il le faut pour qu'elle reste vivante.

« En outre, il n'est pas inutile de remarquer qu'il y a paroles et paroles. Les unes ne sont que l'expression d'une idée ou d'un sentiment; les autres sont des actions réelles. Lorsque, par exemple, Alceste, hors de lui, s'écrie :

Ah ! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène... (eût-on pu croire cette nouvelle?)
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle!

il ne fait qu'exprimer vivement la passion qui l'obsède; mais lorsque, un instant après, il se tourne vers elle, et lui dit :

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A *ses* déloyautés n'ont rien de comparable,

alors il ne parle pas seulement, il met Célimène en demeure de s'expliquer; il fait faire au drame un pas en avant, il agit.

« A ces deux égards, le rôle d'Alceste est irréprochable : il est clair, en effet, que la plupart des paroles qu'Alceste prononce sont des paroles *agissantes*, passez-moi le terme, et que sa passion ne se dissipe pas en vains discours.

« Ici encore nous touchons à un de ces points où il faut savoir associer aux exigences générales de la nature humaine les besoins particuliers de chaque peuple et de chaque individu. Ne vous étonnez pas si nous revenons si souvent sur des considérations de cet ordre, c'est là le grand problème de l'art. Or il faut rendre à Molière cette justice, et je ne saurois en faire un plus

grand éloge, qu'il est à la fois le plus humain et le plus françois des poëtes françois.

« Il suffit, pour voir avec quel rare bonheur il a résolu ce problème, de jeter les yeux sur une petite pièce dont nous avons déjà parlé, et sur laquelle nous pouvons revenir ici, parce qu'elle n'est pas sans rapports avec *le Misanthrope,* soit pour le fond, soit pour la forme. *La Critique de l'École des Femmes* n'est qu'une conversation. Un littérateur, formé à l'école de Schlegel, choqué de cette longue suite de paroles sans action apparente, ne verroit dans cette œuvre qu'un plaidoyer dialogué. Il auroit tort, cependant, et, s'il prenoit la peine de se familiariser avec ce genre nouveau pour lui, il finiroit par trouver dans ce simple dialogue les éléments essentiels du drame.

« Tout sert aux grands poëtes. Une parole jetée en l'air, au milieu d'un entretien capricieux, peut dessiner un caractère. Peu importe le sujet de l'entretien : il n'est pas de sujets indifférents; les plus petites choses trahissent souvent le fond d'une âme. Au moyen d'une conversation familière sur une question de littérature, Molière a réussi, dans *la Critique de l'École des Femmes,* à esquisser les traits de quelques figures vivantes. Il y a dans cette pièce une femme nommée Climène, dont la pudeur est prompte à s'effaroucher, et qui est un premier crayon d'Arsinoé. Nous ne la voyons que dans son fauteuil, minaudant avec affectation, parlant avec une recherche de pruderie prétentieuse, et nous la connoissons à fond. Un poëte superficiel pourra jouer quelque ridicule, sans rien laisser deviner au delà; mais Molière, par la vérité et la finesse de ses tableaux, nous fait pressentir infiniment plus qu'il ne nous montre. Dans ses œuvres, les plus petites choses ont du rapport avec les plus grandes : une goutte d'eau peut servir de miroir à un monde.

« Par le seul fait que cette ingénieuse conversation, intitulée *la Critique de l'École des femmes,* dessine et accuse des caractères, elle devient autre chose qu'un plaidoyer; elle prend une valeur poétique et dramatique. Ce n'est pas tout. Elle renferme encore une véritable action, tout intérieure sans doute, mais réelle : second élément dramatique. Si libre que soit l'entretien, il s'anime, il se concentre, il va serrant la question de plus près ; puis, dans chaque personnage, il excite des mouvements qui par-

tent de l'âme, et il crée entre eux des dissentiments, qui deviennent de plus en plus vifs. Il y a lutte et conflit, non entre des idées seulement, non entre de purs esprits, mais entre des hommes, dont la manière de juger ne diffère que parce qu'ils sentent différemment. C'est ainsi que par de simples paroles les ressorts dramatiques les plus importants sont mis en jeu.

« Un genre pareil n'est guère possible qu'en France; en France même, il seroit beaucoup plus difficile de nos jours qu'au XVIIe siècle. Gardons-nous toutefois, lorsque la poésie françoise abonde en paroles, de nous faire aussitôt les échos des accusations banales dont elle a été l'objet. Que dans les œuvres de poëtes de second ordre la parole tue l'action, cela n'a rien d'étonnant; dans Molière elle la sert au contraire et la vivifie.

« Il est vrai que, dès la première scène, *le Misanthrope* fait songer à une question morale, qui reparoît un peu partout; c'est là ce qui arrive nécessairement à la haute poésie dramatique. Il est impossible d'approfondir un caractère, fictif ou réel, sans rencontrer quelque problème philosophique et moral. Sans doute, si le poëte crée ses personnages en vue d'une thèse, il abandonne les voies de la poésie; mais si le problème naît du caractère des héros, le poëte ne sort ni de son droit ni de son rôle, et l'on peut prédire à coup sûr que son œuvre aura d'autant plus d'intérêt philosophique qu'elle aura plus de valeur poétique.

« Peut-être, à cet égard, est-il permis de concevoir quelques doutes sur le rôle de Philinte. Son caractère est moins original que celui d'Alceste; ses idées sont moins à lui, ce sont les idées de tout le monde : non celles des fripons, comme le lui reproche J.-J. Rousseau, mais celles que donnent à l'ordinaire l'esprit pratique et le bon sens : il a cette philosophie assez répandue qui rend la vie facile parce qu'elle consiste à ne pas trop exiger des hommes et à les prendre tels qu'ils sont. En outre, quoiqu'il figure au premier plan, à côté d'Alceste et de Célimène, il est placé pourtant un peu en arrière, et l'on pourroit en conclure qu'il a été mis là uniquement pour avertir Alceste et le réfuter. Ce défaut, toutefois, est plus apparent que réel; c'est l'effet d'une illusion de perspective, qui, presque inévitable à première vue, parce qu'on est surtout frappé du rôle d'Alceste, disparoît quand on y regarde de plus près. Au fond, Philinte est moins le contra-

dicteur que l'ami d'Alceste, un ami véritable, sur qui retombent les dures incartades du misanthrope, qui les supporte avec une noble patience : son indulgence pour les autres hommes est moralement discutable; son indulgence pour Alceste est touchante : c'est celle d'une amitié désintéressée, qui lui rend ce que sa philosophie trop accommodante lui enlève parfois de noblesse.

« Au reste, le rôle de Philinte est le seul qui puisse être en question un instant. Alceste est aussi un grand raisonneur; mais, chez lui, c'est toujours la passion qui dogmatise. Cette forme agressive, que la passion affecte dans sa bouche, n'est qu'un nouveau trait de caractère d'un effet heureux et d'une grande justesse. Retirées en elles-mêmes, les âmes que le monde a froissées argumentent contre lui avec autant de véhémence que de subtilité, et, dans leur solitude, elles prennent leur revanche sur la société en dressant son acte d'accusation. Ce qui fait l'originalité d'Alceste, n'est-ce pas ce qui fit plus tard l'originalité de Rousseau, comme lui misanthrope, comme lui raisonneur et passionné ?

« Tartuffe est la plus frappante de toutes les créations de Molière; mais Alceste est la plus riche, et, à la réflexion, la plus saisissante. Qu'on ne l'accuse pas de n'être, lui aussi, qu'une pâle abstraction. Alceste, c'est la vie même; c'est la nature dans toute sa richesse et sa variété. Il est des hommes que l'on ne connoît jamais complétement, non parce qu'ils dissimulent, mais parce qu'ils réunissent la plupart des attributs de l'homme, en sorte que chez eux il y a toujours quelque découverte à faire. Ce sont là les fortes individualités, les types supérieurs : Alceste est du nombre.

« Timon d'Athènes, dans le drame de Shakspeare, est comme lui un misanthrope; sa misanthropie est pourtant d'une tout autre nature que celle d'Alceste. Timon est un de ces grands seigneurs qui le sont trop pour ne pas se ruiner. Chez lui les festins succèdent aux festins. Athènes tout entière prend part à son hospitalité imprévoyante et magnifique. Bientôt, quand sa fortune y a passé et qu'il est forcé d'avoir recours à ses nombreux amis, il n'en trouve pas un, parmi ceux qui vivoient dans son opulence, pour lui tendre la main dans sa détresse. Alors il en tire une vengeance singulière en les invitant à un festin dérisoire, et, après

les avoir maudits, il va s'enfoncer dans un désert, où sa vie n'est plus qu'une longue suite d'imprécations. Deux choses sont admirables dans ce drame, dont Shakspeare a malheureusement affoibli l'impression finale en prolongeant outre mesure les malédictions de son héros : la peinture de l'ingratitude humaine et celle de la chute imprévue de Timon, du renversement soudain de cette haute fortune. Mais le caractère de Timon ne vaut pas celui d'Alceste : il a moins d'originalité, il est moins attachant. La misanthropie de Timon n'est que la rage de l'humiliation, la vengeance d'un homme qui est tombé : c'est Job sur son fumier, mais Job plein de ressentiment et de fiel. Alceste ne descend pas à ce degré de misère matérielle et morale : il ne perd qu'un méchant procès, et sa haine contre l'humanité est autre chose qu'une rancune; c'est la haine d'une âme forte et généreuse, d'un cœur droit, fier et franc. D'ailleurs il y a toujours une insatiable soif de tendresse sous ce bouillonnement de colères et de passions. Timon n'aime pas. Entraîner la foule après soi, se répandre, se prodiguer, s'éblouir : voilà ce que faisoit Timon au temps de sa prospérité. Dans son désert, où il maudit les hommes, il ne regrette rien tant que les hommes. Le désert seroit un paradis pour Alceste, si Célimène vouloit l'y suivre.

« *Le Misanthrope*, comme tous les vrais chefs-d'œuvre, étonne par la variété de ses aspects. Dans la peinture de la passion, la poésie de Molière y prend une teinte personnelle, elle touche presque au lyrisme; jamais cependant elle n'a été plus franchement dramatique. Enfin, cette œuvre où Molière a tant discuté, est celle qui nous laisse l'impression la plus poétique : nous n'avons pas entendu une satire, nous n'avons pas reçu une leçon; nous avons vu un monde, la vie s'est révélée à nous sous des aspects nouveaux. A cet égard *le Misanthrope* est supérieur au *Tartuffe*. La sombre figure de Tartuffe nous poursuit comme un mauvais rêve, et l'intérêt historique de cette satire, qui portoit trop juste, en balance presque l'intérêt poétique et littéraire : rien de semblable dans *le Misanthrope*. La liberté d'impressions que l'art ne doit jamais nous ravir, et à laquelle la poésie françoise, trop didactique, porte atteinte si souvent, y est pleinement respectée. La lecture du *Misanthrope* nous laisse rêveurs peut-être, mais non pas obsédés d'une idée unique et par là

même fatigante ; nous posons le livre avec cette liberté et cette sérénité de l'esprit qui sont les plus bienfaisantes de toutes les jouissances artistiques.

« Au reste, *le Misanthrope*, de même que *le Tartuffe*, est né d'autre chose que d'une simple fantaisie de poëte; il avoit été préparé de longue main par les expériences que la société françoise avoit faites. La question morale qui naît du développement de l'action a de tout temps préoccupé les écrivains françois : c'est, nous l'avons dit déjà, la question de savoir ce que vaut en fait la vertu des hommes, et s'ils méritent plus de louange ou de blâme, plus d'indulgence ou de haine. L'esprit françois, toujours observateur et pratique, n'a pas beaucoup spéculé sur l'essence philosophique et la nature intime du bien; mais il se plaît à prendre la vertu sur le fait et à l'examiner de très-près pour savoir si elle est, oui ou non, de bon aloi. Ce genre d'études morales étoit devenu particulièrement à la mode après les troubles de la Fronde, et l'on comprend sans peine que la physionomie de la société à cette époque ait fourni aux observateurs du cœur humain une ample moisson de faits piquants. C'est là ce qui fait l'intérêt des *Maximes* du duc de La Rochefoucauld. La publication de ces *Maximes* et l'apparition du *Misanthrope*, séparées par une dizaine d'années, trahissent des préoccupations semblables. Quelle différence toutefois entre le duc de La Rochefoucauld et le héros de Molière! Le duc de La Rochefoucauld a reconnu la vanité des vertus dont le faux éclat avoit pu éblouir sa jeunesse; il ne croit plus qu'aux déguisements du vice et aux travestissements de l'égoïsme. Il en a pris sans trop de peine son parti. Si les hommes étoient meilleurs, il y auroit moins de plaisir à les observer, et ce plaisir est la grande distraction de sa vieillesse chagrine et morose. Alceste est arrivé à une conviction semblable; mais la vue de la tromperie soulève en lui les flots toujours plus irrités d'une inépuisable colère. La froideur avec laquelle La Rochefoucauld juge et accepte les hommes seroit pour Alceste le coup de grâce; elle le révolteroit plus encore que le mal lui-même. Alceste est une de ces fières natures qui n'ont pas reçu le don de s'habituer au mensonge et de se résigner à la bassesse. »

Il y a sans doute un peu de vague dans l'impression que

cette critique laisse à l'esprit. Elle se sent du voisinage de l'Allemagne: mais d'autre part elle emprunte à cette situation même des vues qui ne manquent pas d'originalité et qui nous semblent propres à éveiller la réflexion. Elle vient, après des opinions plus nettes et plus assurées, marquer certaines tendances de l'heure présente, et c'est ce que nous avons voulu consigner ici.

Le Misanthrope ne souleva pas les orages qui avoient accueilli *l'École des Femmes* et *le Festin de Pierre;* mais il offrit un inépuisable aliment à la médisance. Les nombreux personnages qui concourent à l'action de la pièce, ou dont les portraits seulement sont encadrés dans le dialogue, ont tant de vérité et de naturel, qu'on y voulut voir des individus peints avec ressemblance, et qu'on chercha partout, à la cour comme à la ville, les originaux dont Molière avoit pris les figures à leur insu pour les transporter et les distribuer dans sa composition. Sans parler d'Alceste et d'Oronte, de Célimène et d'Arsinoé, d'Acaste et de Clitandre, on crut reconnoître l'extravagant Cléon, Damon le raisonneur, le mystérieux Timante, l'ennuyeux Géralde, Bélise « le pauvre esprit de femme, » le vaniteux Adraste, l'insipide Cléon, le dédaigneux Damis, et jusqu'au grand flandrin de vicomte qui, trois quarts d'heure durant, crache dans un puits pour faire des ronds. « Ces prétendues ressemblances, dit Auger, prouvoient une seule chose, c'est qu'il existoit dans le monde des gens ridicules de la même manière et au même degré que les personnages mis par Molière sur la scène, et qu'en fait de vices ou de travers, il est impossible de rien concevoir, de rien imaginer qui n'ait son type dans la réalité. »

L'application qui semble avoir été faite avec le plus de persistance, est celle du personnage d'Alceste au duc de Montausier. Il y a une anecdote là-dessus. Voici ce que Saint-Simon, auteur anonyme de quelques notes tracées sur le manuscrit du Journal de Dangeau, rapporte à ce sujet: « Molière fit *le Misanthrope;* cette pièce fit grand bruit et eut un grand succès à Paris avant d'être jouée à la cour. Chacun y reconnut M. de Montausier, et prétendit que c'étoit lui que Molière avoit eu en vue. M. de Montausier le sut et s'emporta jusqu'à faire menacer Molière de le faire mourir sous le bâton. Le pauvre Molière ne savoit où se fourrer. Il fit parler à M. de Montausier par quelques

personnes; car peu osèrent s'y hasarder, et ces personnes furent fort mal reçues. Enfin le roi voulut voir *le Misanthrope*, et les frayeurs de Molière redoublèrent étrangement, car MONSEIGNEUR alloit aux comédies suivi de son gouverneur. Le dénouement fut rare; M. de Montausier, charmé du *Misanthrope*, se sentit si obligé qu'on l'en eût cru l'objet, qu'au sortir de la comédie il envoya chercher Molière pour le remercier. Molière pensa mourir du message, et ne put se résoudre qu'après bien des assurances réitérées. Enfin il arriva, toujours tremblant, chez M. de Montausier qui l'embrassa à plusieurs reprises, le loua, le remercia, et lui dit que, s'il avoit pensé à lui en faisant *le Misanthrope*, qui étoit le caractère du plus parfaitement honnête homme qui pût être, il lui avoit fait trop d'honneur, et un honneur qu'il n'oublieroit jamais. Tellement qu'ils se séparèrent les meilleurs amis du monde, et que ce fut une nouvelle scène pour la cour, meilleure encore que celles qui y avoient donné lieu. » Cette histoire ressemble beaucoup à un conte inventé à plaisir; mais elle témoigne du moins que certains traits de ressemblance entre ce grand seigneur et Alceste frappèrent les contemporains, et que ce rapprochement occupa activement la malignité publique.[1]

Dans ces derniers temps, on s'est moins occupé de chercher ces allusions plus ou moins discutables à des personnages histo-

1. On trouve dans le roman de *Cyrus*, de Mlle de Scudéry, le portrait du duc de Montausier sous le nom de Mégabate : « Mégabate, y est-il dit, quoique d'un naturel fort violent, est pourtant souverainement équitable ; et je suis fermement persuadé que rien ne peut lui faire faire une chose qu'il croiroit choquer la justice. Comme il est fort juste, il est ennemi déclaré de la flatterie. Il ne peut louer ce qu'il ne croit point digne de louanges, et ne peut abaisser son âme à dire ce qu'il ne croit pas, aimant beaucoup mieux passer pour sévère auprès de ceux qui ne connoissent point la véritable vertu, que de s'exposer à passer pour flatteur. Je suis même persuadé que, s'il eût été amoureux de quelque dame qui eût eu quelques légers défauts, ou en sa beauté, ou en son esprit, ou en son humeur, toute la violence de sa passion n'eût pu l'obliger à trahir ses sentiments. En effet, je crois que, s'il eût eu une maîtresse pâle, il n'eût jamais pu dire qu'elle eût été blanche. S'il en eût eu une mélancolique, il n'eût pu dire, pour adoucir la chose, qu'elle eût été sérieuse. Aussi ceux qui cherchent le plus à reprendre en lui ne l'accusent que de soutenir ses opinions avec trop de chaleur, et d'être si difficile que les moindres imperfections le choquent. Cela est causé par la parfaite connoissance qu'il a des choses. Il faut souffrir sa critique comme un effet de sa justice. Mais il faut dire encore que Mégabate écrit bien en vers et en prose, et que personne ne parle plus fortement ni plus agréablement que lui quand il est avec des gens qui lui plaisent, et qui ne l'obligent pas à garder le silence froid et sévère qu'il garde avec ceux qui ne lui plaisent pas. » (*Artamène ou le Grand Cyrus*, tome VII, page 307.)

riques; l'on s'est plu surtout à faire ressortir ce qu'il y avoit dans *le Misanthrope* de personnel et d'intime. C'est Molière lui-même qu'on a découvert dans Alceste; c'est Armande Béjart qu'on a voulu voir dans Célimène. On a été plus loin, et l'on a prétendu trouver dans la maison, dans la troupe du poëte, les modèles d'Éliante, d'Arsinoé, de Philinte, de toutes les figures de ce tableau immortel. Nous avons dit, dans la biographie de Molière,[1] ce que ce point de vue peut offrir de réel. Il y a certainement, dans la situation de Molière à ce moment de sa vie, des circonstances qui aident à comprendre *le Misanthrope*, de même que *le Misanthrope* jette des clartés sur les amertumes et les chagrins qui troubloient l'âme du poëte :

« Valet de chambre du roi et homme de génie, d'un âge mûr et amoureux comme un enfant, directeur et auteur, philosophe et plein d'une violence passionnée, tout, dit M. P. Chasles, étoit contraste et douleur dans sa vie. Il sent le ridicule de sa situation, il s'observe, sonde la plaie, se blâme lui-même, veut se punir et se venger, élève et idéalise tous les personnages du drame dont il est le centre, ne se ménage point lui-même, fait de sa jalousie invincible, de son inévitable passion, le ressort de l'œuvre tout entière; des vanités et des légèretés d'Armande le type de la coquetterie féminine; de sa propre exagération dans la recherche du bien le caractère du misanthrope; de Lauzun et du comte de Guiche deux marquis de nuances diverses, tous deux du meilleur ton et de la fatuité la plus triomphale; des révolutions intérieures de son ménage l'intrigue même de sa pièce, où l'on voit paroître de nouveau « tout son domestique, » jusqu'à l'indulgent et spirituel Chapelle, devenu Philinte, jusqu'à la bonne mademoiselle Debrie, devenue Éliante, et prête à consoler par l'amitié celui que l'amour repousse et torture. Ainsi éclôt au sein des douleurs une œuvre qui me semble unique dans toutes les littératures. Drame sans action, satire animée, tableau de boudoir plein de vigueur, création où les élans douloureux d'une âme énergique et d'un esprit pénétrant font éruption, pour ainsi dire, du sein de la politesse des cours et des raffinements extrêmes. »

1. Voyez notre premier volume, page CXCII.

En s'en tenant à l'idée générale de ce rapprochement, on sera dans le vrai, et l'on pourra en tirer parti pour l'intelligence et l'interprétation du chef-d'œuvre.

Si, comme nous l'avons dit en commençant cette notice, *le Misanthrope* est la pièce de Molière où l'érudition peut constater le moins d'emprunts, elle est aussi celle qui a été mise le moins à contribution par les successeurs du grand comique. Elle est restée véritablement inimitable, et nul n'a eu la hardiesse de refaire cette peinture achevée. Toutefois, un auteur de la fin du dernier siècle, Fabre d'Églantine, s'inspirant de la critique de Rousseau, a donné au *Misanthrope* une suite ou une contre-partie qu'il a intitulée *le Philinte de Molière*. Mais, dans cette pièce, Philinte n'est plus Philinte : au lieu d'être un homme du monde flegmatique et facile à vivre, c'est un odieux et misérable égoïste; Alceste n'est plus Alceste : au lieu d'être un misanthrope, c'est un ardent philanthrope. Si cette comédie a gardé longtemps auprès du public quelque réputation, et n'est même pas tout à fait oubliée, elle le doit moins à son mérite qu'à la renommée du chef-d'œuvre en face duquel elle s'élevoit comme une ambitieuse protestation. Le critique Geoffroy disoit du *Philinte*, de Fabre d'Églantine, qu'il étoit au *Misanthrope* ce que l'anarchie est à un bon gouvernement.

Les Anglois ont imité *le Misanthrope* : Wicherley s'en est inspiré pour son *Plain dealer* (*l'Homme au franc procédé*), que Voltaire a imité à son tour dans *la Prude*. Schiller a laissé quelques fragments d'un *Misanthrope* qui n'auroit eu rien de commun avec celui de Molière.

En France, il y eut après Molière quelques nouveaux Misanthropes dont le dialogue de Lucien fut la commune source. On peut citer : *Timon*, comédie en un acte, en prose, de Brécourt, jouée au Théâtre-François le 12 août 1684; et *Timon le Misanthrope*, comédie de Delisle, en trois actes, en prose, avec des divertissements, représentée au Théâtre italien le 2 janvier 1722. Dans cette pièce singulière, et qui eut beaucoup de succès, l'âne de Timon, métamorphosé en Arlequin, donnoit à son maître des leçons de bonté et de sagesse dont celui-ci finissoit par profiter.

Terminons, à notre ordinaire, par des renseignements sur les éditions originales de la comédie de Molière. L'édition *princeps* a

pour titre : « *Le Misanthrope,* comédie, par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image saint Louis. 1667. Avec privilége du roi. » La date du privilége est du 21 juin 1666, pour cinq années. L'achevé d'imprimer pour la première fois est du 24 décembre 1666.

Ce texte a été purement et simplement inséré dans l'édition de Claude Barbin, 1673.

Une seconde édition fut donnée après la mort de Molière chez Denis Thierry et Cl. Barbin, 1675. Il n'y a nul intérêt à en relever les variantes, l'édition de 1682 étant la seule des réimpressions posthumes qui nous ait paru mériter ce soin, pour des considérations que nous avons exposées dans l'avertissement placé en tête de notre premier volume.

Nous reproduisons donc fidèlement le texte de l'édition *princeps,* et nous indiquons les variantes de l'édition de 1682.

L. M.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION ORIGINALE.

(1667)

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Le Misanthrope, dès sa première représentation, ayant reçu au théâtre l'approbation que le lecteur ne pourra lui refuser, et la cour étant à Fontainebleau lorsqu'il parut, j'ai cru que je ne pouvois rien faire de plus agréable pour le public que de lui faire part d'une lettre qui fut écrite, un jour après, à une personne de qualité sur le sujet de cette comédie. Celui qui l'écrivit étant un homme dont le mérite et l'esprit sont fort connus, sa lettre fut vue de la meilleure partie de la cour, et trouvée si juste parmi tout ce qu'il y a de gens les plus éclairés en ces matières, que je me suis persuadé qu'après leur avoir plu, le lecteur me seroit obligé du soin que j'avois pris d'en chercher une copie pour la lui donner, et qu'il lui rendra la justice que tant de personnes de la plus haute naissance lui ont accordée.[1]

1. Grimarest raconte que la lettre de Vizé fut imprimée à l'insu de Molière, qui en fut irrité, et voulut que son libraire ne vendît plus un seul exemplaire de sa pièce, où se trouvât cette *rapsodie*. C'est là probablement un de ces contes dont Grimarest a rempli sa Vie de Molière. Comment croire que Vizé eût composé une longue apologie du *Misanthrope*, sans s'assurer qu'elle seroit agréable à Molière? Comment croire que le libraire de Molière ait pris sur lui de mettre en tête de sa comédie un écrit d'une main étrangère, sans lui demander son consentement? Comment croire, enfin, que Molière ait été irrité de ce qu'un homme, dont l'opinion n'étoit pas sans influence sur les jugements publics, avoit pris la défense de sa pièce? La lettre de Vizé n'est pas d'une élégance de style remarquable : mais elle est solidement pensée; elle développe et rend sensibles les beautés de composition et de détail qui pouvoient échapper au commun des spectateurs; enfin, si l'auteur de cette apologie n'a pas été mis par Molière lui-même dans le secret de ses intentions les plus fines, on peut dire qu'il les a devinées avec une sagacité qui lui fait honneur. (AUGER.)

LETTRE

ÉCRITE

SUR LA COMÉDIE DU MISANTHROPE.

Monsieur,

Vous devriez être satisfait de ce que je vous ai dit de la dernière comédie de M. de Molière, que vous avez vue aussi bien que moi, sans m'obliger à vous écrire mes sentiments. Je ne puis m'empêcher de faire ce que vous souhaitez; mais souvenez-vous de la sincère amitié que vous m'avez promise, et n'allez pas exposer à Fontainebleau, au jugement des courtisans, des remarques que je n'ai faites que pour vous obéir. Songez à ménager ma réputation; et pensez que les gens de la cour, de qui le goût est si raffiné, n'auront pas, pour moi, la même indulgence que vous.

Il est à propos, avant que de parler à fond de cette comédie, de voir quel a été le but de l'auteur; et je crois qu'il mérite des louanges, s'il est venu à bout de ce qu'il s'est proposé; et c'est la première chose qu'il faut examiner. Je pourrois vous dire en deux mots, si je voulois m'exempter de faire un grand discours, qu'il a plu, et que, son intention étant de plaire, les critiques ne peuvent pas dire qu'il ait mal fait, puisqu'en faisant mieux (si toutefois il est possible) son dessein n'auroit peut-être pas si bien réussi.

Examinons donc les endroits par où il a plu; et voyons quelle a été la fin de son ouvrage. Il n'a point voulu faire une comédie

pleine d'incidents, mais une pièce, seulement, où il pût parler contre les mœurs du siècle. C'est ce qui lui a fait prendre pour son héros, un misanthrope; et, comme misanthrope veut dire ennemi des hommes, on doit demeurer d'accord qu'il ne pouvoit choisir un personnage qui vraisemblablement pût mieux parler contre les hommes que leur ennemi. Ce choix est encore admirable pour le théâtre; et les chagrins, les dépits, les bizarreries et les emportements d'un misanthrope étant des choses qui font un grand jeu, ce caractère est un des plus brillants qu'on puisse produire sur la scène.

On n'a pas seulement remarqué l'adresse de l'auteur dans le choix de ce personnage, mais encore dans tous les autres; et, comme rien ne fait paroître davantage une chose que celle qui lui est opposée, on peut non-seulement dire que l'ami du misanthrope, qui est un homme sage et prudent, fait voir dans son jour le caractère de ce ridicule, mais encore que l'humeur du misanthrope fait connoître la sagesse de son ami.

Molière n'étant pas de ceux qui ne font pas tout également bien, n'a pas été moins heureux dans le choix de ses autres caractères, puisque la maîtresse du misanthrope est une jeune veuve, coquette, et tout à fait médisante. Il faut s'écrier ici, et admirer l'adresse de l'auteur : ce n'est pas que le caractère ne soit assez ordinaire, et que plusieurs n'eussent pu s'en servir; mais l'on doit admirer que, dans une pièce où Molière veut parler contre les mœurs du siècle et n'épargner personne, il nous fait voir une médisante avec un ennemi des hommes. Je vous laisse à penser si ces deux personnes ne peuvent pas naturellement parler contre toute la terre, puisque l'un hait les hommes, et que l'autre se plaît à en dire tout le mal qu'elle en sait. En vérité, l'adresse de cet auteur est admirable; ce sont là de ces choses que tout le monde ne remarque pas, et qui sont faites avec beaucoup de jugement. Le misanthrope seul n'auroit pu parler contre tous les hommes; mais en trouvant le moyen de le faire aider d'une médisante, c'est avoir trouvé en même temps celui de mettre, dans une seule pièce, la dernière main au portrait du

siècle. Il y est tout entier, puisque nous voyons encore une femme qui veut paroître prude, opposée à une coquette, et des marquis qui représentent la cour : tellement qu'on peut assurer que dans cette comédie l'on voit tout ce qu'on peut dire contre les mœurs du siècle. Mais, comme il ne suffit pas d'avancer une chose, si l'on ne la prouve, je vais, en examinant cette pièce d'acte en acte, vous faire remarquer tout ce que j'ai dit, et vous faire voir cent choses qui sont mises en leur jour avec beaucoup d'art, et qui ne sont connues que des personnes aussi éclairées que vous.

Les choses qui sont les plus précieuses d'elles-mêmes ne seroient pas souvent estimées ce qu'elles sont, si l'art ne leur avoit prêté quelques traits; et l'on peut dire que, de quelque valeur qu'elles soient, il augmente toujours leur prix. Une pierre mise en œuvre a beaucoup plus d'éclat qu'auparavant; et nous ne saurions bien voir le plus beau tableau du monde, s'il n'est dans son jour. Toutes choses ont besoin d'y être; et les actions que l'on nous représente sur la scène, nous paroissent plus ou moins belles, selon que l'art du poëte nous les fait paroître. Ce n'est pas qu'on doive trop s'en servir, puisque le trop d'art n'est plus art, et que c'est en avoir beaucoup que de ne le pas montrer. Tout excès est condamnable et nuisible, et les plus grandes beautés perdent beaucoup de leur éclat, lorsqu'elles sont exposées à un trop grand jour. Les productions d'esprit sont de même, et surtout celles qui regardent le théâtre; il leur faut donner de certains jours qui sont plus difficiles à trouver que les choses les plus spirituelles : car enfin, il n'y a point d'esprits si grossiers qui n'aient quelquefois de belles pensées; mais il y en a peu qui sachent bien les mettre en œuvre, s'il est permis de parler ainsi. C'est ce que Molière fait si bien, et ce que vous pouvez remarquer dans sa pièce. Cette ingénieuse et admirable comédie commence par le misanthrope qui, par son action, fait connoître à tout le monde que c'est lui, avant même d'ouvrir la bouche; ce qui fait juger qu'il soutiendra bien son caractère, puisqu'il commence si bien de le faire remarquer.

Dans cette première scène, il blâme ceux qui sont tellement accoutumés à faire des protestations d'amitié, qu'ils embrassent également leurs amis et ceux qui leur doivent être indifférents, le faquin et l'honnête homme; et dans le même temps, par la colère où il témoigne être contre son ami, il fait voir que ceux qui reçoivent ces embrassades avec trop de complaisance ne sont pas moins dignes de blâme que ceux qui les font; et par ce que lui répond son ami, il fait voir que son dessein est de rompre en visière à tout le genre humain; et l'on connoît, par ce peu de paroles, le caractère qu'il doit soutenir pendant toute la pièce. Mais, comme il ne pouvoit le faire paroître sans avoir de matière, l'auteur a cherché toutes les choses qui peuvent exercer la patience des hommes; et, comme il n'y en a presque point qui n'ait quelque procès, et que c'est une chose fort contraire à l'humeur d'un tel personnage, il n'a pas manqué de le faire plaider : et, comme les plus sages s'emportent ordinairement quand ils ont des procès, il a pu justement faire dire tout ce qu'il a voulu à un misanthrope, qui doit, plus qu'un autre, faire voir sa mauvaise humeur et contre ses juges et contre sa partie.

Ce n'étoit pas assez de lui avoir fait dire qu'il vouloit rompre en visière à tout le genre humain, si l'on ne lui donnoit lieu de le faire. Plusieurs disent des choses qu'ils ne font pas ; et l'auditeur ne lui a pas sitôt vu prendre cette résolution, qu'il souhaite d'en voir les effets : ce qu'il découvre dans la scène suivante, et ce qui lui doit faire connoître l'adresse de l'auteur, qui répond sitôt à ses désirs.

Cette seconde scène réjouit et attache beaucoup, puisqu'on voit un homme de qualité faire au misanthrope les civilités qu'il vient de blâmer, et qu'il faut nécessairement ou qu'il démente son caractère, ou qu'il lui rompe en visière. Mais il est encore plus embarrassé dans la suite; car la même personne lui lit un sonnet, et veut l'obliger d'en dire son sentiment. Le misanthrope fait d'abord voir un peu de prudence, et tâche de lui faire comprendre ce qu'il ne veut pas lui dire ouvertement, pour lui épargner de la confusion; mais enfin, il est obligé de lui rompre en

visière : ce qu'il fait d'une manière qui doit beaucoup divertir le spectateur. Il lui fait voir que son sonnet vaut moins qu'un vieux couplet de chanson qu'il lui dit ; que ce n'est qu'un jeu de paroles qui ne signifient rien ; mais que la chanson dit beaucoup plus, puisqu'elle fait du moins voir un homme amoureux, qui abandonneroit une ville comme Paris pour sa maîtresse.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus agréable que cette scène. Le sonnet n'est point méchant, selon la manière d'écrire d'aujourd'hui ; et ceux qui cherchent ce que l'on appelle pointes ou chutes, plutôt que le bon sens, le trouveront sans doute bon. J'en vis même, à la première représentation de cette pièce, qui se firent jouer, pendant qu'on représentoit cette scène ; car ils crièrent que le sonnet étoit bon, avant que le misanthrope en fît la critique, et demeurèrent ensuite tout confus.

Il y a cent choses dans cette scène qui doivent faire remarquer l'esprit de l'auteur ; et le choix du sonnet en est une, dans un temps où tous nos courtisans font des vers. On peut ajouter à cela que les gens de qualité croient que leur naissance les doit excuser, lorsqu'ils écrivent mal ; qu'ils sont les premiers à dire : *Cela est écrit cavalièrement, et un gentilhomme n'en doit pas savoir davantage.* Mais ils devroient plutôt se persuader que les gens de qualité doivent mieux faire que les autres, ou du moins ne point faire voir ce qu'ils ne font pas bien.

Ce premier acte ayant plu à tout le monde, et n'ayant que deux scènes, doit être parfaitement beau, puisque les François, qui voudroient toujours voir de nouveaux personnages, s'y seroient ennuyés, s'il ne les avoit fort attachés et divertis.

Après avoir vu le misanthrope déchaîné contre ceux qui font également des protestations d'amitié à tout le monde, et ceux qui y répondent avec le même emportement ; après l'avoir ouï parler contre sa partie, et l'avoir vu condamner le sonnet, et rompre en visière à son auteur ; on ne pouvoit plus souhaiter que de le voir amoureux, puisque l'amour doit bien donner de la peine aux personnes de son caractère, et que l'on doit, en cet état, en espérer quelque chose de plaisant, chacun traitant ordi-

nairement cette passion selon son tempérament; et c'est d'où vient que l'on attribue tant de choses à l'amour, qui ne doivent souvent être attribuées qu'à l'humeur des hommes.

Si l'on souhaite de voir le misanthrope amoureux, on doit être satisfait dans cette scène, puisqu'il y paroît avec sa maîtresse, mais avec la hauteur ordinaire à ceux de son caractère. Il n'est point soumis, il n'est point languissant, mais il lui découvre librement les défauts qu'il voit en elle, et lui reproche qu'elle reçoit bien tout l'univers; et, pour douceurs, il lui dit qu'il voudroit bien ne la pas aimer, et qu'il ne l'aime que pour ses péchés. Ce n'est pas qu'avec tous ces discours il ne paroisse aussi amoureux que les autres, comme nous le verrons dans la suite. Pendant leur entretien, quelques gens viennent visiter sa maîtresse: il voudroit l'obliger à ne les pas voir; et, comme elle lui répond que l'un d'eux la sert dans un procès, il lui dit qu'elle devroit perdre sa cause, plutôt que de les voir.

Il faut demeurer d'accord que cette pensée ne se peut payer, et qu'il n'y a qu'un misanthrope qui puisse dire des choses semblables. Enfin, toute la compagnie arrive, et le misanthrope conçoit tant de dépit, qu'il veut s'en aller. C'est ici où l'esprit de Molière se fait remarquer, puisqu'en deux vers, joints à quelque action qui marque du dépit, il fait voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes, et sur celui du misanthrope même, sans le faire sortir de son caractère. Sa maîtresse lui dit deux fois de demeurer; il témoigne qu'il n'en veut rien faire; et sitôt qu'elle lui donne congé avec un peu de froideur, il demeure et montre, en faisant deux ou trois pas pour s'en aller, et en revenant aussitôt, que l'amour, pendant ce temps, combat contre son caractère, et demeure vainqueur: ce que l'auteur a fait judicieusement, puisque l'amour surmonte tout. Je trouve encore une chose admirable en cet endroit; c'est la manière dont les femmes agissent pour se faire obéir, et comme une femme a le pouvoir de mettre à la raison un homme comme le misanthrope, qui la vient même de quereller, en lui disant: *Je veux que vous demeuriez*, et puis en changeant de ton: *Vous pou-*

vez vous en aller. Cependant cela se fait tous les jours, et l'on ne peut le voir mieux représenté qu'il est dans cette scène. Après tant de choses si différentes et si naturellement touchées et représentées dans l'espace de quatre vers, on voit une scène de conversation, où se rencontrent deux marquis, l'ami du misanthrope, et la cousine de la maîtresse de ce dernier. La jeune veuve, chez qui toute la compagnie se trouve, n'est point fâchée d'avoir la cour chez elle; et, comme elle est bien aise d'en avoir, qu'elle est politique, et veut ménager tout le monde, elle n'avoit pas voulu faire dire qu'elle n'y étoit pas aux deux marquis, comme le souhaitoit le misanthrope. La conversation est toute aux dépens du prochain, et la coquette médisante fait voir ce qu'elle sait, quand il s'agit de le dauber; et qu'elle est de celles qui déchirent sous main jusques à leurs meilleurs amis.

Cette conversation fait voir que l'auteur n'est pas épuisé, puisqu'on y parle de vingt caractères de gens qui sont admirablement bien dépeints en peu de vers chacun; et l'on peut dire que ce sont autant de sujets de comédies que Molière donne libéralement à ceux qui s'en voudront servir. Le misanthrope soutient bien son caractère pendant cette conversation, et leur parle avec la liberté qui lui est ordinaire. Elle est à peine finie qu'il fait une action digne de lui, en disant aux deux marquis qu'il ne sortira point qu'ils ne soient sortis; et il le feroit sans doute, puisque les gens de son caractère ne se démentent jamais, s'il n'étoit obligé de suivre un garde pour le différend qu'il a eu avec Oronte, en condamnant son sonnet. C'est par où cet acte finit.

L'ouverture du troisième se fait par une scène entre les deux marquis, qui disent des choses fort convenables à leurs caractères, et qui font voir par les applaudissements qu'ils reçoivent, qu'on peut toujours mettre des marquis sur la scène, tant qu'on leur fera dire quelque chose que les autres n'aient point encore dit. L'accord qu'ils font entre eux de se dire les marques d'estime qu'ils recevront de leur maîtresse, est une adresse de l'auteur qui prépare la fin de sa pièce, comme vous remarquerez dans la suite.

Il y a, dans le même acte, une scène entre deux femmes, que l'on trouve d'autant plus belle, que leurs caractères sont tout à fait opposés, et se font ainsi paroître l'un l'autre. L'une est la jeune veuve, aussi coquette que médisante, et l'autre une femme qui veut passer pour prude, et qui, dans l'âme, n'est pas moins du monde que la coquette. Elle donne à cette dernière des avis charitables sur sa conduite; la coquette les reçoit fort bien en apparence, et lui dit à son tour, pour la payer de cette obligation, qu'elle veut l'avertir de ce que l'on dit d'elle, et lui fait un tableau de la vie des feintes prudes, dont les couleurs sont aussi fortes que celles que la prude avoit employées pour lui représenter la vie des coquettes : et ce qui doit faire trouver cette scène fort agréable, est que celle qui a parlé la première se fâche quand l'autre la paye en même monnoie.

L'on peut assurer que l'on voit dans cette scène tout ce que l'on peut dire de toutes les femmes, puisqu'elles sont toutes de l'un ou de l'autre caractère, ou que, si elles ont quelque chose de plus ou de moins, ce qu'elles ont a toujours du rapport à l'un ou à l'autre.

Ces deux femmes, après s'être parlé à cœur ouvert touchant leurs vies, se séparent; et la coquette laisse la prude avec le misanthrope, qu'elle voit entrer chez elle. Comme la prude a de l'esprit, et qu'elle n'a choisi ce caractère que pour mieux faire ses affaires, elle tâche, par toutes sortes de voies, d'attirer le misanthrope qu'elle aime. Elle le loue, elle parle contre la coquette, lui veut persuader qu'on le trompe, et le mène chez elle pour lui en donner des preuves : ce qui donne sujet à une partie des choses qui se passent au quatrième acte.

Cet acte commence par le récit de l'accommodement du misanthrope avec l'homme du sonnet; et l'ami de ce premier en entretient la cousine de la coquette. Les vers de ce récit sont tout à fait beaux; mais ce que l'on y doit remarquer, c'est que le caractère du misanthrope est soutenu avec la même vigueur qu'il fait paroître en ouvrant la pièce. Ces deux personnes parlent quelque temps des sentiments de leurs cœurs, et sont interrom-

pues par le misanthrope même, qui paroît furieux et jaloux; et l'auditeur se persuade aisément, par ce qu'il a vu dans l'autre acte, que la prude, avec qui on l'a vu sortir, lui a inspiré ses sentiments. Le dépit lui fait faire ce que tous les hommes feroient en sa place, de quelque humeur qu'ils fussent : il offre son cœur à la belle parente de sa maîtresse; mais elle lui fait voir que ce n'est que le dépit qui le fait parler, et qu'une coupable aimée est bientôt innocente. Ils le laissent avec sa maîtresse qui paroît, et se retirent.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau que cette scène. Elle est toute sérieuse; et cependant il y en a peu dans la pièce qui divertissent davantage. On y voit un portrait, naturellement représenté, de ce que les amants font tous les jours en de semblables rencontres. Le misanthrope paroît d'abord aussi emporté que jaloux; il semble que rien ne peut diminuer sa colère, et que la pleine justification de sa maîtresse ne pourroit qu'avec peine calmer sa fureur. Cependant admirez l'adresse de l'auteur : ce jaloux, cet emporté, ce furieux, paroît tout radouci, il ne parle que du désir qu'il a de faire du bien à sa maîtresse; et ce qui est admirable, c'est qu'il lui dit toutes ces choses avant qu'elle se soit justifiée, et lorsqu'elle lui dit qu'il a raison d'être jaloux. C'est faire voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes; et faire connoître en même temps, par une adresse que l'on ne peut assez admirer, ce que peuvent les femmes sur leurs amants, en changeant seulement le ton de leur voix, et prenant un air qui paroît ensemble et fier et attirant. Pour moi, je ne puis assez m'étonner quand je vois une coquette ramener, avant que s'être justifiée, non pas un amant soumis et languissant, mais un misanthrope; et l'obliger non-seulement à la prier de se justifier; mais encore à des protestations d'amour, qui n'ont pour but que le bien de l'objet aimé; et cependant demeurer ferme, après l'avoir ramené, et ne le point éclaircir, pour avoir le plaisir de s'applaudir d'un plein triomphe. Voilà ce qui s'appelle manier des scènes : voilà ce qui s'appelle travailler avec art, et représenter, avec des traits délicats, ce qui se passe

tous les jours dans le monde. Je ne crois pas que les beautés de cette scène soient connues de tous ceux qui l'ont vu représenter. Elle est trop délicatement traitée, mais je puis assurer que tout le monde a remarqué qu'elle étoit bien écrite, et que les personnes d'esprit en ont bien su connoître les finesses.

Dans le reste de l'acte, le valet du misanthrope vient chercher son maître pour l'avertir qu'on lui est venu signifier quelque chose qui regarde son procès. Comme l'esprit paroît aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, on en voit beaucoup dans cette scène, puisque le valet exerce la patience du misanthrope, et que ce qu'il dit feroit moins d'effet s'il étoit à un maître qui fût d'une autre humeur.

La scène du valet, au quatrième acte, devoit faire croire que l'on entendroit bientôt parler du procès. Aussi apprend-on, à l'ouverture du cinquième, qu'il est perdu; et le misanthrope agit selon que j'ai dit au premier. Son chagrin, qui l'oblige à se promener et rêver, le fait retirer dans un coin de la chambre, où il voit aussitôt entrer sa maîtresse, accompagnée de l'homme avec qui il a eu démêlé pour le sonnet. Il la presse de se déclarer et de faire un choix entre lui et ses rivaux; ce qui donne lieu au misanthrope de faire une action qui est bien d'un homme de son caractère. Il sort de l'endroit où il est, et lui fait la même prière. La coquette agit toujours en femme adroite et spirituelle, et, par un procédé qui paroît honnête, leur dit qu'elle sait bien quel choix elle doit faire, qu'elle ne balance pas; mais qu'elle ne veut point se déclarer en présence de celui qu'elle ne doit pas choisir. Ils sont interrompus par la prude et par les marquis, qui apportent chacun une lettre qu'elle a écrite contre eux; ce que l'auteur a préparé dès le troisième acte, en leur faisant promettre qu'ils se montreroient ce qu'ils recevroient de leur maîtresse. Cette scène est fort agréable : tous les acteurs sont raillés dans les deux lettres; et quoique cela soit nouveau au théâtre, il fait voir néanmoins la véritable manière d'agir des coquettes médisantes, qui parlent et écrivent continuellement contre ceux qu'elles voient tous les jours, et à qui elles font bonne mine. Les marquis

la quittent et lui témoignent plus de mépris que de colère.

La coquette paroît un peu mortifiée dans cette scène. Ce n'est pas qu'elle démente son caractère, mais la surprise qu'elle a de se voir abandonnée, et le chagrin d'apprendre que son jeu est découvert, lui causent un secret dépit qui paroît jusque sur son visage. Cet endroit est tout à fait judicieux. Comme la médisance est un vice, il étoit nécessaire qu'à la fin de la comédie elle eût quelque sorte de punition, et l'auteur a trouvé le moyen de la punir et de lui faire en même temps soutenir son caractère. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer qu'elle le soutient, que le refus qu'elle fait d'épouser le misanthrope, et d'aller vivre dans son désert. Il ne tient qu'à elle de le faire; mais leurs humeurs étant incompatibles, ils seroient trop mal assortis; et la coquette peut se corriger en demeurant dans le monde, sans choisir un désert pour faire pénitence; son crime, qui ne part que d'un esprit encore jeune, ne demandant pas qu'elle en fasse une si grande.

Pour ce qui regarde le misanthrope, on peut dire qu'il soutient son caractère jusques au bout. Nous en voyons souvent qui ont bien de la peine à le garder pendant le cours d'une comédie; mais si, comme j'ai dit tantôt, celui-ci a fait connoître le sien avant que de parler, il fait voir, en finissant, qu'il le conservera toute sa vie, en se retirant du monde.

Voilà, monsieur, ce que je pense de la comédie du *Misanthrope amoureux,* que je trouve d'autant plus admirable que le héros en est le plaisant, sans être trop ridicule; et qu'il fait rire les honnêtes gens, sans dire des plaisanteries fades et basses, comme l'on a accoutumé de voir dans des pièces comiques. Celles de cette nature me semblent plus divertissantes, encore que l'on y rie moins haut : et je crois qu'elles divertissent davantage, qu'elles attachent, et qu'elles font continuellement rire dans l'âme. Le misanthrope, malgré sa folie, si l'on peut ainsi appeler son humeur, a le caractère d'un honnête homme, et beaucoup de fermeté, comme l'on peut connoître dans l'affaire du sonnet. Nous voyons de grands hommes dans des pièces héroïques, qui en ont

bien moins, qui n'ont point de caractère, et démentent souvent au théâtre, par leur lâcheté, la bonne opinion que l'histoire a fait concevoir d'eux.

L'auteur ne représente pas seulement le misanthrope sous ce caractère, mais il fait encore parler à son héros d'une partie des mœurs du temps: et ce qui est admirable, c'est que, bien qu'il paroisse en quelque façon ridicule, il dit des choses fort justes. Il est vrai qu'il semble trop exiger; mais il faut demander beaucoup, pour obtenir quelque chose; et, pour obliger les hommes à se corriger un peu de leurs défauts, il est nécessaire de les leur faire paroître bien grands.

Molière, par une adresse qui lui est particulière, laisse partout deviner plus qu'il ne dit, et n'imite pas ceux qui parlent beaucoup et ne disent rien.

On peut assurer que cette pièce est une perpétuelle et divertissante instruction; qu'il y a des tours et des délicatesses inimitables; que les vers en sont fort beaux, au sentiment de tout le monde; les scènes bien tournées et bien maniées; et que l'on ne peut ne la pas trouver bonne, sans faire voir que l'on n'est pas de ce monde, et que l'on ignore la manière de vivre de la cour et celle des plus illustres personnes de la ville.

Il n'y a rien dans cette comédie qui ne puisse être utile et dont l'on ne doive profiter. L'ami du misanthrope est si raisonnable, que tout le monde devroit l'imiter: il n'est ni trop ni trop peu critique; et ne portant les choses ni dans l'un ni dans l'autre excès, sa conduite doit être approuvée de tout le monde. Pour le misanthrope, il doit inspirer à tous ses semblables le désir de se corriger. Les coquettes médisantes, par l'exemple de Célimène, voyant qu'elles peuvent s'attirer des affaires qui les feront mépriser, doivent apprendre à ne pas déchirer sous main leurs meilleurs amis. Les fausses prudes doivent connoître que leurs grimaces ne servent de rien; et que, quand elles seroient aussi sages qu'elles le veulent paroître, elles seront toujours blâmées, tant qu'elles voudront passer pour prudes. Je ne dis rien des marquis, je les crois les plus incorrigibles; et il y a tant de choses à

reprendre encore en eux, que tout le monde avoue qu'on les peut encore jouer longtemps, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord.

Vous trouverez, sans doute, ma lettre trop longue; mais je n'ai pu m'arrêter, et j'ai trouvé qu'il étoit difficile de parler sur un si grand sujet en peu de mots. Ce long discours ne devroit pas déplaire aux courtisans, puisqu'ils ont assez fait voir, par leurs applaudissements, qu'ils trouvoient la comédie belle. En tout cas, je n'ai écrit que pour vous, et j'espère que vous cacherez ceci, si vous jugez qu'il ne vaille pas la peine d'être montré. Ne craignez pas que j'y trouve à redire; je suis autrement soumis à votre jugement qu'Oronte ne l'étoit aux avis du misanthrope.

Je suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. D. D. V.

LE MISANTHROPE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALCESTE, amant de Célimène	MOLIÈRE.
PHILINTE, ami d'Alceste	LA THORILLIÈRE.
ORONTE, amant de Célimène	DU CROISY.
CÉLIMÈNE, amante d'Alceste	Mlle MOLIÈRE.
ÉLIANTE, cousine de Célimène	Mlle DEBRIE.
ARSINOÉ, amie de Célimène	Mlle DUPARC.
ACASTE, } marquis	LA GRANGE.
CLITANDRE, } marquis	HUBERT.
BASQUE, valet de Célimène	
UN GARDE de la maréchaussée de France	DEBRIE.
DUBOIS, valet d'Alceste	BÉJART.

La scène est à Paris.

LE MISANTHROPE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous?

ALCESTE, assis.[1]

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je me veux fâcher, et ne veux point entendre.

1. La gravure de l'édition de 1682 représente cette entrée en scène : Philinte debout parlant à Alceste assis, qui lui tourne le dos.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre:
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres, et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements:
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable:
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,

Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.[1]

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,[2]
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,

1. Ni Alceste ni Philinte ne sont des modèles irréprochables de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Molière n'a point de personnages chargés de représenter la sagesse absolue. Il met en présence des personnages humains, c'est-à-dire imparfaits, allant presque toujours à l'excès dans un sens ou dans l'autre, et se portant, par une impulsion naturelle, du côté opposé à celui vers lequel pousse leur contradicteur.

2. M. Saint-Marc Girardin, à propos de ces vers, a remarqué que Molière paroît s'être souvenu d'un passage de *la Mère coquette*, de Quinault, jouée deux ans avant *le Misanthrope*. Voici le passage de Quinault :

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estropier les gens par vos civilités;
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bonjours à gourmades
Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons?

Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers[1]
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je; on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.[2]

1. La plus glorieuse estime est peu faite pour nous réjouir. Cette expression « a des régals peu chers » a été critiquée, et elle manque en effet de naturel.

2. Nous avons vu depuis des philosophes aussi déraisonnables déclamer sérieusement contre les civilités un peu fortes qu'on mettoit au bas des lettres : comme si une vaine formule et des expressions dont le sens ne peut tromper personne étoient dignes d'un si grand courroux! La politesse est essentiellement un mensonge, et le grand art consiste à lui donner un air de vérité : la société n'est fondée que sur d'agréables apparences, sur de douces impostures, puisqu'elles ne font point de dupes. La sincérité, la franchise du misanthrope constitueroient nécessairement tous les cercles en

Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?[1]

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse

état de guerre civile. Les hommes, voulant se réunir pour s'amuser, ont dû prendre, les uns à l'égard des autres, le ton et les manières de la bienveillance; ils ont dû faire, au plaisir commun et habituel de se voir, le sacrifice momentané de leurs passions et de leurs antipathies. (GEOFFROY.)

1. Si Alceste étoit moins dominé par son humeur, et plus capable de réflexion, il pourroit répondre à Philinte : Je n'ai pas prétendu qu'il fallût dire aux gens tout ce qu'on pense d'eux; j'ai soutenu seulement qu'il falloit ne leur rien dire qu'on ne le pensât, ce qui est fort différent. Mais Alceste n'est pas homme à s'en tenir aux termes de la modération, et à reculer devant la conséquence outrée que Philinte tire de ses discours. (AUGER.)

A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?[1]

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.[2]

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint *l'École des maris*,
Dont...

1. Voilà la revue des vices et des ridicules qui commence. Les uns paroîtront en personne; les autres figureront dans des portraits, ou du moins seront esquissés en passant. Jamais on n'a fait entrer dans le cadre étroit d'une comédie une portion plus considérable de la société.

2. Platon a donné une définition du misanthrope qu'on peut comparer au caractère tracé par Molière : « La misanthropie, dit-il, vient de ce qu'après s'être beaucoup trop fié, sans aucun examen, à quelqu'un et l'avoir cru tout à fait sincère, honnête et digne de confiance, on le trouve peu de temps après méchant et infidèle; et lorsque cela est arrivé à quelqu'un plusieurs fois, et surtout relativement à ceux qu'il auroit crus ses plus intimes amis, après plusieurs mécomptes, il finit par prendre en haine tous les hommes, et ne plus croire qu'il y ait rien d'honnête dans aucun d'eux. » Il y a bien plus de vigueur dans la création du poëte comique.

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.[1]
Le monde par vos soins ne se changera pas :
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,[2]

1. Ce vers et les trois qui précèdent étoient supprimés à la représentation, d'après l'édition de 1682.

2. On lit, dans le recueil d'Apophthegmes publié par Érasme : *Timon atheniensis dictus* μισάνθρωπος, *interrogatus, cur omnes homines odio prosequeretur : Malos, inquit, meritò odi; cæteros ob id odi, quod malos non*

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue:
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.[1]

oderint. « On demandoit à Timon d'Athènes, appelé le misanthrope, pourquoi il haïssoit tous les hommes. « Je hais les méchants, répondit-il, parce « qu'ils le méritent, et les autres parce qu'ils ne haïssent pas les méchants. »

1. Telle est l'expression d'un caractère principal, car elle sort du fonds de probité d'un homme à qui les déréglements publics inspirent la misanthropie : or les hommes, de quelque pays et de quelque temps qu'ils soient, seront frappés de son langage; ils ont tous les mêmes pensées dans l'âme; et bien que nous ne les fassions pas avec imprudence éclater comme lui, nous répondons tacitement à ses sentiments par les nôtres. Il n'est pas de citoyens

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
À force de sagesse, on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.[1]
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont;
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

qui ne voient tous les jours tel ou tel coquin redouté, comparable au scélérat dont se plaint Alceste, et non moins fêté, non moins accrédité, non moins comblé de grâces et d'honneurs. Notre indignation secrète nous met en accord avec le courroux du misanthrope; voilà par quoi nous saisit universellement ce personnage. Mais nous comprenons que, si nous voulions fuir le monde à l'aspect des injustices et ne point tolérer les méchants autour de nous, il ne resteroit plus personne dans la ville. (N. LEMERCIER.)

1. C'est exactement la pensée et l'expression même de saint Paul, dans son *Épître aux Romains*, ch. XII, v. 3 : *Non plus sapere quam oportet sapere : sed sapere ad sobrietatem.* « Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut; soyez sages avec sobriété. »

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,*
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.[1]

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence![2]

* Var. *Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,* (1682.)

1. Cette pensée semble être imitée de Sénèque, *de Irâ*, lib. XI, cap. x. *Non irascetur sapiens peccantibus. Quare? quia scit neminem nasci sapientem, sed fieri; scit paucissimos omni ævo sapientes evadere; quia conditionem humanæ vitæ perspectam habet : nemo autem naturæ sanus irascitur. Quid enim si mirari velit, non in silvestribus dumis poma pendere? Quid si miretur spineta sentesque non utili aliquâ fruge compleri? Nemo irascitur, ubi vitium natura defendit.* « Le sage ne prendra point d'humeur contre ceux qui pèchent : pourquoi? parce qu'il sait qu'on ne naît pas sage, mais qu'on le devient; il sait que chaque siècle n'en produit qu'un petit nombre : il connoît la condition de la nature humaine; et un homme sensé ne se fâche point contre la nature. Il faudroit donc être surpris aussi de ce que les buissons ne sont pas couverts de fruits; de ce que les ronces et les épines n'offrent point quelques productions utiles à l'homme. On ne se met point en colère contre des vices qui sont justifiés par la nature même. » (Traduction de La Grange.)

2. Si le courroux d'Alceste n'étoit mêlé d'aucun intérêt personnel, son

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord : mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

caractère n'auroit aucune vérité humaine. Ce personnage est ici d'autant plus comique, qu'il se croit entraîné par la raison, lorsqu'il ne l'est que par son caractère. Rousseau, dans le portrait qu'il a tracé du misanthrope, a confondu la misanthropie avec la sagesse : c'est la source de toutes ses erreurs. Molière s'étoit fait une définition plus juste : il connoissoit trop bien les profondeurs de son art pour mettre la critique des vices de la société dans la bouche d'un sage toujours maître de lui. Sans doute, par ce moyen, il eût pu faire un très-beau sermon; mais, à coup sûr, il n'eût pas fait une bonne comédie. (AIMÉ MARTIN.)

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.[1]

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coutât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

1. Nous avons déjà dit que le mot *succès*, qu'aujourd'hui on prend toujours en bonne part, signifioit seulement alors l'issue quelconque d'une affaire et ne recevoit que de l'adjectif qui l'accompagnoit une acception triste ou heureuse.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.[1]

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,

1. Quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir, et alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes, et alors il le veut séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un juge, qui doit connoître l'affaire et non les parties, et ne voir que l'ordre et la loi; or, je dis qu'engager un juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même, et qu'il vaut mieux perdre une cause juste, que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net; il n'y a rien à répondre. (J.-J. Rousseau.) — On pourroit dire à Alceste : Sans doute il vaudroit mieux que la justice seule pût tout faire; mais d'abord ce qui est permis à votre partie ne vous est pas défendu; et, si vous opposez à l'usage la morale rigide, je vais vous convaincre qu'elle est d'accord avec la démarche que je vous conseille. Ne conviendrez-vous pas qu'il vaut encore mieux empêcher une injustice, si on le peut, que d'avoir le plaisir de perdre son procès? Eh bien! d'après ce principe que vous ne pouvez pas nier, vous avez tort de vous refuser à ce qu'on vous demande. Car, sans révoquer en doute l'équité de vos juges, n'est-il pas très-possible qu'on leur ait montré l'affaire sous un faux jour, que votre rapporteur n'ait pas fait assez d'attention à des pièces probantes? Faites parler la vérité, et vous pourrez prévenir un arrêt injuste, c'est-à-dire une mauvaise action, un scandale, un mal réel. Que pourroit opposer à ce raisonnement un homme sans passion et sans humeur? Rien. (La Harpe.) — Il pourroit être embarrassant d'avoir à prendre parti entre Rousseau qui se borne à envisager le principe dans toute sa rigueur, et La Harpe qui, considérant l'usage, allègue les raisons par lesquelles on peut le justifier; mais cela n'est nullement nécessaire pour l'objet qui nous occupe. Alceste se montre fidèle à son caractère; et, comme il faut toujours que, partant du principe même le plus vrai, il soit emporté par son humeur jusqu'à la déraison la plus complète, ce n'est pas assez pour lui de dire qu'il aimeroit mieux perdre son procès que de le gagner par des voies qui répugnent à la délicatesse, il va jusqu'à déclarer qu'il auroit du plaisir à le perdre. On rit, non pas de la vertu d'Alceste, mais de sa folie; non pas de son rigorisme qui repousse comme contraire à la probité une démarche dont beaucoup de gens probes ne font pourtant pas scrupule, mais de sa morosité qui ne croiroit pas acheter trop cher de la perte d'une partie de sa fortune, le plaisir de pester contre l'iniquité des hommes. (Auger.)

La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?[1]

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;[2]

1. Cette passion si peu raisonnable, et qui surprend si justement Philinte, est le coup de maître, est le trait de génie le plus frappant de la pièce. C'est par là que le poëte oppose dramatiquement la passion au caractère, et les met aux prises l'une avec l'autre.

2. Sur cette forme *treuve*, voyez tome II, page 214. Les comédiens ont cherché longtemps à éviter cette rime archaïque, d'abord en substituant au vers de Molière ce vers détestable :

De ses défauts en moi n'affoiblit pas la preuve.

Ensuite, en employant ceux-ci qu'on attribuoit à Voltaire :

Non, sans doute; et les torts de cette jeune veuve
Mettent cent fois le jour ma constance à l'épreuve.

Aujourd'hui, on ne craint plus de prononcer le vers tel que Molière l'a écrit, et l'on a parfaitement raison.

Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;[1]
Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,

1. On rapproche ordinairement ces vers du passage de la conversation de Molière et de Chapelle dans *l'Histoire de la Guérin* (voy. tome I, p. CLXXIV) où les mêmes sentiments sont exprimés au nom de Molière : « Mon idée en est si fort occupée, dit-il en parlant de sa femme Armande, que je ne sais rien en son absence qui m'en puisse divertir. Quand je la vois, une émotion et des transports qu'on peut sentir, mais qu'on ne sauroit dire, m'ôtent l'usage de la réflexion; je n'ai plus d'yeux pour ses défauts, il m'en reste seulement pour tout ce qu'elle a d'aimable. N'est-ce pas là le dernier point de la folie, et n'admirez-vous pas que tout ce que j'ai de raison ne sert qu'à me faire connoître ma foiblesse, sans en pouvoir triompher? »

La cousine Éliante auroit tous mes soupirs :*
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux; et l'espoir où vous êtes
Pourroit...[1]

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, à Alceste.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,

* Var. *Sa cousine Éliante auroit tous mes soupirs :* (1682.)

1. Aimé Martin s'est efforcé de démontrer que Philinte n'est autre que l'épicurien Chapelle. La ressemblance est vague et imparfaite et le rapprochement n'aboutit à aucune conclusion intéressante. On ne sauroit trop répéter ce que dit M. Sainte-Beuve : « Molière engendre, invente ses personnages, qui ont bien çà et là des airs de ressembler à tels ou tels, mais qui, au total, ne sont qu'eux-mêmes. L'entendre autrement, c'est ignorer ce qu'il y a de multiple et de complexe dans cette mystérieuse physiologie dramatique dont l'auteur seul a le secret. Il peut se rencontrer quelques traits d'emprunt dans un vrai personnage comique, mais entre cette réalité copiée un moment, puis abandonnée, et l'invention, la création qui la continue, qui la porte, qui la transfigure, la limite est insaisissable. Le grand nombre superficiel salue au passage un trait de sa connoissance et s'écrie : « C'est le « portrait de tel homme. » On attache, pour plus de commodité, une étiquette connue à un personnage nouveau. Mais véritablement l'auteur seul sait jusqu'où va la copie et où l'invention commence; seul il distingue la ligne sinueuse, la jointure plus savante et plus divinement accomplie que celle de l'épaule de Pélops. »

Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(En cet endroit, Alceste paroît tout rêveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte lui parle.)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit pas vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens!
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.[1]

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais cependant je m'offre entièrement à vous.

1. Cette réponse entre si bien dans le caractère connu d'Alceste, qu'elle ne peut offenser Oronte. D'ailleurs celui-ci n'est pas venu chercher un ami, mais un flatteur, et il s'imagine bien que son « merveilleux abord » a payé d'avance les éloges qu'il veut obtenir. Il y a dans tout cela une connoissance exquise des détours où la vanité peut quelquefois faire descendre l'orgueil. Voilà justement ce qui rend le discours d'Alceste si comique; car il parle sérieusement de l'amitié à un homme pour qui elle n'est qu'un mot, et qui s'en sert pour couvrir les prétentions de son amour-propre. (AIMÉ MARTIN.)

S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute; et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.[1]

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande; et j'aurois lieu de plainte,

1. On a voulu reconnoître dans ce personnage le duc de Saint-Aignan, mauvais poëte sans doute, comme tout grand seigneur de l'Académie françoise, homme d'esprit pourtant et du plus exquis savoir-vivre, le Mécène d'alors, respecté de tous, tendrement aimé du roi, comblé de ses plus hautes faveurs, cité partout comme un parfait courtisan. (Voyez *les Plaisirs de l'Ile enchantée.*) Rien de plus invraisemblable que cette désignation. Aimé Martin y insiste plus qu'aucun autre, lui qui distingue si bien Chapelle dans Philinte, Mlle Debrie dans Éliante, Armande Béjart dans Célimène, et Molière enfin dans l'âpre et fier antagoniste d'Oronte. Il y auroit au moins à faire un choix et à décider si le poëte a pris ses modèles à la cour ou dans sa maison. On nous permettra de passer aussi légèrement que possible sur ces applications arbitraires et discordantes dont on continue de faire un puéril abus. Un point sur lequel il n'y aura jamais qu'une opinion, c'est que ce rôle d'Oronte, cette entrée en matière, ces flatteries préparatoires, ces précautions sont d'un art admirable qui n'a été égalé dans aucune littérature.

Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

SONNET. C'est un sonnet. *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

(A toutes ces interruptions il regarde Alceste.)

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, bas, à Philinte.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! [1]

ALCESTE, bas, à Philinte.

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises.*

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours. [2]

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, bas, à part.

La peste de ta chute, empoisonneur au diable !

* VAR. *Hé quoi ! vil complaisant, vous louez des sottises ?* (1682.)

1. On sent que les éloges de Philinte sont dictés par un sentiment naturel de bienveillance ; il souffre de la situation d'Oronte, et s'efforce de prévenir ou d'adoucir les brusqueries d'Alceste. C'est ainsi qu'on ne peut voir affliger une personne, même indifférente, sans redoubler involontairement pour elle de politesse et d'égards. C'est au jeu des acteurs à rendre le sentiment exquis de cette scène. A chaque quatrain les yeux d'Oronte doivent chercher la louange, ceux de Philinte exprimer l'inquiétude, et ceux d'Alceste montrer son impatience. (AIMÉ MARTIN.)

2. On n'a trouvé ce sonnet dans aucun des recueils de poésies si nombreux à cette époque, ce qui a fait croire que Molière pouvoit bien avoir pris la peine de le composer lui-même. On a prétendu, d'autre part, que ce sonnet étoit l'œuvre de Benserade et que, Molière en ayant fait usage sans nommer l'auteur, celui-ci s'étoit bien gardé ensuite d'avouer son ouvrage. Cette supposition est toute gratuite. Quoi qu'il en soit, la chute ou le trait

En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, bas, à part.

Morbleu!

ORONTE, à Philinte.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas, à part.

Hé! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste.

Mais pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,

final de ce sonnet semble imité des vers de *El Burlador de Sevilla* que nous avons cités tome III, page 343. Les poëtes françois avoient, du reste, joué depuis longtemps avec les mêmes mots; Ronsard définissoit l'amour :

> C'est un plaisir tout rempli de tristesse;
> C'est un tourment tout confit de liesse;
> Un désespoir où toujours on espère;
> Un espérer où l'on se désespère.

Et Corneille, dans *le Cid*, faisoit dire à l'Infante :

> Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir

On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir?..

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.[1] Mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

1. Rousseau reproche au misanthrope de ne pas dire crûment du premier mot à Oronte que son sonnet ne vaut rien; et il ne s'aperçoit pas que, chaque fois qu'Alceste répète : « Je ne dis pas cela, » il dit en effet tout ce qu'on peut dire de plus dur ; en sorte que, malgré ce qu'il croit devoir aux formes, il s'abandonne à son caractère dans le temps même où il croit en faire le sacrifice. Rien n'est plus naturel et plus comique que cette espèce d'illusion qu'il se fait, et Rousseau l'accuse de fausseté dans l'instant où il est le plus vrai ; car qu'y a-t-il de plus vrai que d'être soi-même en s'efforçant de ne pas l'être? (La Harpe.)

Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.[1]

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.[2]
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que, *Rien ne marche après lui?*
Que, *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?

1. On retrouve les mêmes pensées, rendues presque dans les mêmes termes, dans une lettre de Balzac à Chapelain, du 23 novembre 1637, à propos d'un gentilhomme auteur de mauvais ouvrages : « Est-il possible qu'un homme qui n'a pas appris l'art d'écrire et à qui il n'á point été fait commandement, de par le roi et sur peine de la vie, de faire des livres, veuille quitter son rang d'honnête homme qu'il tient dans le monde, pour aller prendre celui d'impertinent et de ridicule parmi les docteurs et les écoliers ? »

2. Il s'agit ici du meuble destiné à serrer des papiers et des bijoux, que nous avons vu déjà dans *l'Amour médecin* (voyez tome III, page 352). Mettre au cabinet, c'étoit mettre sous clef, enfermer dans les tiroirs d'un secrétaire. « Le mot cabinet, dit M. Duvicquet, n'avoit point encore été détourné à l'acception qu'il a reçue des utiles et commodes innovations de l'architecture moderne. Du temps de Molière, des vers bons à *mettre au cabinet* ne signifioient autre chose que des vers indignes de voir le jour et de recevoir les honneurs de l'impression. C'est ainsi que, dans *le Procès de la Femme juge et partie*, comédie qui n'est guère postérieure que de deux

Et que, *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

ans au *Misanthrope* (2 mars 1669), Montfleury fait dire à la prude qui prononce la condamnation de l'ouvrage :

Ordonnons par pitié, pour raison de ces faits,
Qu'elle entre au cabinet, et n'en sorte jamais.

C'étoit donc là une expression consacrée dont le sens ne donnoit lieu à aucune équivoque.

« Voici comment le vers en question a été traduit par Niccolo di Castelli, traducteur italien de Molière en 1698: *Egli è degno, per dirla liberamente, d'esser collocato in un gabinetto.* « Il mérite, pour parler librement, d'être « placé dans un cabinet. » Le sens est clair, et le mot *collocato* indique une destination fixe et permanente, inconciliable avec le sens plus grossier qui s'est attaché à ce vers devenu proverbe. »

Citons encore les vers de Régnier :

Les dames cependant se fondent en délices,
Lisant leurs beaux écrits, et, de jour et de nuit,
Les ont au cabinet, sous le chevet du lit.
(Satire II, *les Poëtes*.)

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avoit donné
 Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
 L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô gué!
 J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.[1]
(A Philinte, qui rit.)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

1. Baron, pour prouver la puissance de la déclamation, s'essayoit souvent sur ce couplet, et il le récitoit avec tant d'âme et d'un ton si pénétrant, que les auditeurs fondoient en larmes. Molé, lorsqu'il disoit cette chanson pour la seconde fois, faisoit également pleurer son auditoire.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.*

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme; et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi [1] cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre deux.

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.

* Var. *Je me passerai fort que vous les approuviez.* (1682.)

1. *Chez moi*, auprès de moi. On a vu que la scène se passe dans l'appartement de Célimène. On pourroit conclure toutefois de ce mot et aussi des expressions de Dubois à la fin du quatrième acte : « Il faut d'ici déloger sans trompette, il faut quitter ce lieu, etc., » qu'Alceste habite la même maison.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.[1]

SCÈNE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

1. Au milieu de cette altercation fort vive, la différence des caractères reste toujours sensible. Oronte, qui est l'offensé, et dont la vanité a été blessée si douloureusement, Oronte est pourtant celui qui garde le plus de mesure dans ses propos. Les réponses d'Alceste sont plus amères, plus âcres, plus caustiques. Tous deux, au demeurant, conservent, dans le plus fort de leur colère, une certaine décence d'expressions : ce n'est pas la querelle de deux pédants, comme celle de Vadius et de Trissotin; c'est la querelle de deux hommes de cour. (Auger.)

PHILINTE.

Mais quoi !...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore !

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah ! parbleu ! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi. Je ne vous quitte pas.[1]

1. Observons que ce premier acte n'a que trois scènes, et qu'il est un chef-d'œuvre d'exposition. *Le Misanthrope* de Molière et *Bajazet* de Racine ont seuls, dans les deux genres de la comédie et de la tragédie, le mérite supérieur d'exposer en agissant. (Bret.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble :
Oui, je vous tromperois de parler autrement;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?[1]

1. Nous sommes dans le salon de Célimène, et il n'y a qu'à en regarder l'arrangement plein de grâce et de coquetterie pour deviner le caractère et tirer l'horoscope de la reine de ces lieux. Il ne peut demeurer ici qu'une femme que le monde encense, une de ces femmes d'esprit dont la vive malice s'amuse aux dépens d'autrui; une de ces enchanteresses qui ont le don de la séduction, qui ont besoin de plaire comme l'oiseau a besoin de voler, parce que c'est leur nature et leur talent. Gare à celui qui s'approchera d'elle avec un de ces cœurs bien atteints, qu'irrite l'apparence même d'un partage; si par malheur ses vœux sont acceptés, sa vie ne sera plus qu'une longue suite d'inutiles souffrances. Si au moins il pouvoit briser sa chaîne; mais le jour où il aura fait serment de haïr Célimène, il n'aura rien de plus pressé que de se jeter à ses genoux. (E. RAMBERT.

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre.
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasseroit la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,[1]
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,

1. Scarron, dans sa nouvelle tragi-comique, *Plus d'effet que de paroles*, dit de même en parlant du prince de Tarente : « Il s'étoit laissé croître l'ongle du petit doigt de la main gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il trouvoit le plus galant du monde. »

Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave,[1]
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage;
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

1. Haut-de-chausses fort ample, taillé d'après une mode allemande qui avoit été apportée en France, dit Ménage, par un seigneur qu'on appeloit M. le Rhingrave, c'est-à-dire le comte du Rhin (*Rhein graff*).

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé? *

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes pour un amant la fleurette est mignonne;
Et vous me traitez là de gentille personne.[1]
Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.[2]

* *A* est sans accent dans l'édition de 1682, mais c'est une simple faute typographique, puisqu'il y a une virgule après croire; et l'on n'a jamais dû lire, comme beaucoup d'éditeurs le font:

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

1. Célimène exprime ici ce qu'il faudra penser d'elle-même, lorsqu'on découvrira que les soupçons d'Alceste ne sont que trop justifiés.

2. Alceste aime Célimène plus encore qu'il ne déteste les hommes. Elle est pour lui ce qu'est la lumière pour le phalène, qui vingt fois s'y brûle le bout de l'aile, et vingt fois y revient jusqu'à ce que son sort s'accomplisse. C'est chose à la fois comique et touchante qu'un amour si tendre avec des

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle:
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur;
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.* [1]

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

VAR. *Et l'on n'a vu jamais un amant si grondeur.* (1682.)

pensées si sombres et des passions si mélancoliques. Cet homme, capable de tant haïr, est aussi capable d'aimer plus qu'un autre. Il n'entre dans son cœur aucun sentiment médiocre. Célimène répond à sa tendresse, en lui offrant ce que le goût du monde et des plaisirs de la vanité lui laisse de temps et de force pour les affections solides; mais lui, Alceste, il lui offre un cœur dont la puissance d'affection est d'autant plus énergique qu'elle a été sans cesse refoulée par ce monde que Célimène adore. (E. RAMBERT.)

1. Avant Molière, on n'avoit présenté l'amour sur la scène qu'à l'espagnole, c'est-à-dire comme une vertu héroïque qui grandit les personnages. C'est ainsi que Corneille l'a employée dans *le Cid*, dans *Cinna*, partout. Molière le premier, d'après sa triste expérience, a peint l'amour comme une foiblesse d'un grand cœur. Racine tira de cette admirable scène une importante leçon. Il n'avoit encore donné que *la Thébaïde* et *Alexandre*, et, dans ces deux pièces, il avoit traité l'amour suivant le procédé de Corneille; mais, après avoir vu *le Misanthrope*, il rompit sans retour avec l'amour romanesque, et abandonna la convention pour la nature, que Molière lui avoit fait sentir. Un an juste après *le Misanthrope* parut *Andromaque*, qui commence l'ère véritable du génie de Racine. (F. GÉNIN.)

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Hé bien! faites monter.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quoi! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête;
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.[1]

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

1. L'édition de 1667 porte au lieu du mot *égards* le mot *regards*. *Regard* a été employé anciennement, il est vrai, dans le sens d'attention, de considération, sens que les mots *regard* en anglois et *riguardo* en italien ont conservé. Mais il étoit bien inusité dans cette acception au temps de Molière, et il présentoit ici une équivoque désagréable. Il vaut donc mieux ne voir dans cette forme *regards* qu'une faute d'impression, que l'édition de 1682 a corrigée en y substituant *égards*, et adopter ce dernier mot.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...?

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE IV.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame.

ALCESTE.

Justement.

(Il témoigne s'en vouloir aller.)

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pour quoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.
Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Hé bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.[1]

SCÈNE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, à Célimène.

Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE.

(A Basque.)

Oui. Des siéges pour tous.

(Basque donne des siéges, et sort.)

1. Jusqu'à quatre fois, Célimène ordonne à Alceste de rester, et il persiste à vouloir sortir; elle lui dit ensuite qu'il peut sortir, et il se décide à rester. Est-ce un effet de l'humeur contrariante d'Alceste? nullement. C'est un effet de sa passion. Un amant peut, dans son courroux, braver les volontés impérieuses de sa maîtresse; mais il ne sait pas résister aux marques de son indifférence. (Auger.)

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.[1]

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez : c'est trop de patience.[2]

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

1. C'est un prétexte qu'Alceste se donne à lui-même, et la preuve, c'est qu'il ne fera rien pour provoquer cette grave explication.

2. Pendant cet aparté entre Alceste et Célimène, tous les personnages se sont assis en demi-cercle sur le théâtre, faisant face aux spectateurs. C'est lorsqu'ils sont placés que Clitandre prend la parole, et que s'engage la conversation où Célimène joue le principal rôle. Alceste est un peu à l'écart, à l'extrémité droite du demi-cercle.

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,*
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants:
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours:
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,[1]

* Var. *Parbleu! s'il faut parler des gens extravagants,* (1682.)

1. Clitandre, c'est le comte de Guiche; Acaste, c'est Lauzun, suivant des commentateurs qui prétendent soulever tous les masques. On a reconnu dans le mystérieux et affairé Timante le comte de Saint-Gilles, contre lequel Gombault a fait l'épigramme suivante:

Gilles veut faire voir qu'il a bien des affaires:
On le trouve partout, dans la presse, à l'écart;
Mais ses voyages sont des erreurs volontaires;
Quoiqu'il aille toujours, il ne va nulle part.

La Bruyère, dans le chapitre de *la Cour,* a peint un personnage semblable: « Théodote, dit-il, s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille: Voilà un beau temps, voilà un grand dégel! »

Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde :
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage, et de chiens.
Il tutaye en parlant ceux du plus haut étage,[1]
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;

1. Molière a écrit *tutaye*, selon la prononciation qui étoit en usage à la cour. La forme régulière de ce mot est *tutoie*.

Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille[1] aussi peu qu'une pièce de bois.*

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

* VAR. *Qu'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.* (1682.)

1. *Grouiller,* c'est-à-dire remuer. Ce mot étoit fort usité alors; c'est au moins ce qu'on peut conclure du passage suivant de Ménage : « *Nous disons* je ne puis me grouiller, pour dire je ne puis me remuer. » Molière l'a encore employé dans *le Bourgeois gentilhomme.* (Voyez le *Lexique comparé de la langue de Molière*, par F. Génin, page 200.)

A cet hémistiche : *qu'elle grouille aussi peu,* les éditeurs de 1682 ont substitué celui-ci : *qu'elle s'émeut autant.* Ce changement ne semble pas heureux. On ne dit ni d'une femme, ni d'une pièce de bois, qu'elle *s'émeut*, pour dire qu'elle se met ou qu'elle est mise en mouvement. Il falloit, puisqu'on s'avisoit de faire une correction, écrire : *qu'elle se meut* ou *qu'elle remue autant qu'une pièce de bois.* (AUGER.)

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.[1]

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.[2]

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.*
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,

* Var. *On voit qu'il se fatigue à dire de bons mots.* (1682.)

1. Si le jeune Cléon n'a d'autre mérite que de bien donner à dîner, Éliante voudroit du moins qu'on lui sût quelque gré de la délicatesse de la chère que l'on fait chez lui. Elle ne s'attend pas au parti que Célimène va tirer de cette observation charitable.

2. Philinte donne dans le même piége que tout à l'heure Éliante. Il croit devoir appuyer de quelque remarque favorable à Damis l'aveu que Célimène vient de faire de son amitié pour lui, et il ne fait que fournir à la médisante coquette un prétexte de satire.

Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour;
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour:
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.[1]

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;

1. Alceste n'a rien dit jusqu'ici; mais son silence a parlé pour lui. Il étoit en scène, en situation plus qu'aucun autre personnage. Les spirituelles épigrammes de Célimène ne détournoient pas l'attention de dessus lui; on attendoit à chaque instant qu'il éclatât. Il vient d'éclater, et son indignation, dont sans doute l'expression est plus véhémente que ne le permettent les bienséances de la société, est pourtant si bien fondée que tous les spectateurs y applaudissent : l'honnêteté publique se met de moitié avec lui dans cette guerre qu'il fait aux *bons amis de cour*. (Auger.)

Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.[1]

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;

1. Ce passage est un de ceux qui firent appliquer par les contemporains au duc de Montausier le personnage d'Alceste. On citoit de ce grand seigneur le trait suivant, raconté par Ménage : « Un seigneur de la cour, un peu contredisant (qui étoit le duc de Montausier), se promenoit un jour avec un ami chez Renard, près des Tuileries. Cet ami lui dit que le maître du logis étoit bien fou d'abandonner son jardin au public, au lieu de s'y réjouir librement lui et ses amis. Le seigneur prit parti contre lui, et lui prouva, par belles et bonnes raisons, que Renard ne pouvoit mieux faire que de rendre sa maison le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Paris. Le lendemain, ils se trouvèrent, sans y penser, près du même endroit. L'ami lui dit qu'on ne pouvoit trop louer les soins que Renard prenoit tous les jours de rendre son jardin le rendez-vous des honnêtes gens. Ce seigneur qui, en toutes choses, prenoit toujours le parti contraire,

Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.[1]

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

reprit brusquement que Renard étoit un fou, et qu'il le falloit être autant que lui, pour trouver bon que ce jardin, dont il pouvoit jouir tranquillement avec ses amis, fût inondé par tout ce qu'il y avoit de fainéants à la cour et à la ville. » Il n'est pas impossible, en effet, que Molière ait eu connoissance de cette petite aventure, et qu'elle lui ait fourni l'idée de ce que dit Célimène sur l'esprit contrariant d'Alceste.

1. Il faut se souvenir que, dès la première scène du premier acte, Philinte a blâmé dans Célimène le défaut qu'il semble tolérer maintenant. Célimène, disoit-il,

De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent.

C'est donc un reproche indirect qu'Alceste adresse à son ami. C'est au jeu de l'acteur à faire sentir l'intention du poëte. (Aimé Martin.)

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants
Que je verrois soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;

L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.[1]

1. « Boileau, dit Brossette dans son commentaire sur cet auteur, étant, en 1664, chez M. du Broussin avec le duc de Vitry et Molière, notre premier comique devoit y lire une traduction de Lucrèce en vers françois, qu'il avoit faite dans sa jeunesse. En attendant le dîner, on pria Despréaux de réciter la satire adressée à Molière. Mais, après ce récit, Molière ne voulut point lire sa traduction, craignant qu'elle ne fût pas assez belle pour soutenir les louanges qu'il venoit de recevoir. Il se contenta de lire le premier acte du *Misanthrope*, auquel il travailloit dans ce temps-là, disant qu'on ne devoit pas s'attendre à des vers aussi parfaits que ceux de M. Despréaux, parce qu'il lui faudroit un temps infini s'il vouloit travailler ses ouvrages comme lui. » Si l'on en croit Grimarest, cette traduction étoit en vers pour la partie descriptive et en prose pour les discussions philosophiques. Elle est perdue. Il n'en reste que le couplet qu'on vient de lire sur les illusions des amants. Voici les vers de Lucrèce (IVe livre *de Natura rerum*) :

Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci;
Et tribuunt ea quæ non sunt his commoda verè :
Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere :
Atque alios alii inrident, Veneremque suadent
Ut placent, quoniam fædo adflictantur amore,
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
Nigra, μελίχροος est : immunda et fœtida, ἄκοσμος :
Cæsia, παλλάδιον : nervosa et lignea, δορκάς :
Parvola, pumilio, Χαρίτων ἴα, tota merum sal :
Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris :
Balba, loqui non quit, τραυλίζει : muta, pudens est :
At flagrans, odiosa, loquacula, λαμπάδιον fit :
Ἰσχνὸν ἐρωμένιον tum fit, cum vivere non quit
Præ macie : ῥαδινὴ verò est, jam mortua tussi :
At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho :
Simula, σιληνή, ac satyra est : labiosa, φίλημα,
Cætera de genere hoc, longum est, si dicere coner.

« La passion aveugle les amants, et leur montre des perfections qui n'existent pas. Un objet vicieux et difforme captive leur cœur et fixe leur hommage. Ils ont beau se railler les uns les autres, et conseiller à leurs amis d'apaiser Vénus qui les a affligés d'une passion avilissante, ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

À moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

maîtresse est-elle noire? c'est une brune piquante.[a] Sale et dégoûtante? elle dédaigne la parure. Louche? c'est la rivale de Pallas. Maigre et décharnée? c'est la biche du Ménale. D'une taille trop petite? c'est l'une des Grâces, l'élégance en personne. D'une grandeur démesurée? elle est majestueuse, pleine de dignité. Elle bégaye et articule mal? c'est un aimable embarras. Elle est muette et taciturne? c'est la réserve de la pudeur. Emportée, jalouse, babillarde? c'est un feu toujours en mouvement. Sur le point de mourir d'éthisie? c'est un tempérament délicat. Exténuée par la toux? c'est une beauté languissante. D'un embonpoint monstrueux? c'est Cérès, l'auguste amante de Bacchus. Enfin, un nez camus paroît le siége de la volupté; et des lèvres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirois pas, si je voulois rapporter toutes les illusions de ce genre. » (Traduction de La Grange.)

S'il est vrai que Molière eût traduit Lucrèce, il fut sans doute obligé de retoucher tout ce passage pour le placer sur les lèvres d'Éliante, de sorte qu'on se méprend presque à coup sûr en croyant retrouver ici un fragment de sa traduction.

a. Quel autre qu'un amant, disoit Platon, a inventé l'expression (μελίχροος, couleur de miel) sous laquelle vous déguisez la pâleur de ceux qui sont dans la fleur de l'âge?

CÉLIMÈNE, à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, à Alceste.

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand' basques plissées,
Avec du dor dessus.[1]

CÉLIMÈNE, à Alceste.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

1. Basque décrit à sa manière le *hoqueton* des gardes de la maréchaussée de France, lequel étoit, en effet, une jaquette, c'est-à-dire un vêtement assez ample, qui tomboit jusqu'aux genoux. — *Avec du dor dessus.* Les gens du peuple et de la campagne disoient, par corruption, *du dor,* pour de l'or : Pierrot, dans *le Festin de Pierre*, dit : « Il a du dor à son habit tout depuis le haut jusqu'en bas. »

SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE,
ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE,
UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE.

ALCESTE, *allant au-devant du garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.[1]

ALCESTE.

Qui? moi, monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pour quoi faire?

PHILINTE, *à Alceste.*

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

1. Les maréchaux de France formoient un tribunal auquel étoit exclusivement réservée la connoissance des affaires d'honneur entre gentilshommes ou officiers. Ce tribunal avoit à Paris une garde, dite de la connétablie, chargée d'exécuter ses ordres. Dès qu'un officier ou un simple garde de la connétablie étoit averti qu'une provocation avoit eu lieu, il s'assuroit des deux adversaires, et les faisoit comparoître devant le tribunal, qui prescrivoit à l'agresseur des réparations capables de satisfaire l'offensé, et exigeoit de tous deux leur parole d'honneur qu'ils ne donneroient point suite à l'affaire.

CÉLIMÈNE, à Philinte.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai, mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.[1]
(A Clitandre et à Acaste qui rient.)
Par la sangbleu! messieurs, je ne croyois pas être*
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, madame, et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

* VAR. *Par le sangbleu! messieurs, je ne croyois pas être* (1682.)

1. On prétend que cette saillie d'Alceste est échappée à Boileau devant Molière qui l'engageoit à moins maltraiter Chapelain dans ses satires, en lui représentant que ce poëte étoit considéré de M. de Colbert et du roi lui-même : « Oh! le roi et M. de Colbert feront ce qu'il leur plaira, répondit le satirique; mais à moins que le roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait *la Pucelle*, mérite d'être pendu. » Molière rit de la boutade et se promit d'en faire son profit. D'autres racontent ainsi l'anecdote : « Prenez-y garde, disoit-on à Boileau, M. de Montausier est partisan déclaré de Chapelain, M. de Colbert lui fait de fréquentes visites. — Eh bien! dit Boileau, quand il seroit visité du pape, je soutiens que ses vers sont détestables : il n'y a pas de police au Parnasse, si je ne vois cet homme-là attaché au mont fourchu. »

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite;
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine;
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute; et du bon goût,
A juger sans étude et raisonner de tout;
A faire aux nouveautés dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre;
Y décider en chef, et faire du fracas

A tous les beaux endroits qui méritent des bas![1]
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! je ne suis de taille, ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;[2]

1. L'édition de 1682 indique que ce vers et les trois qui précèdent étoient omis à la scène.

2. C'est-à-dire, il n'est pas raisonnable, il n'est pas juste qu'il ne leur coûte rien. Corneille a dit de même, dans *Rodogune :*

Et c'est bien la raison que, pour tant de puissance,
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance.

Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh! çà, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux :
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.
Mais, chut.[1]

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.

1. Le dialogue entre ces deux marquis est du comique le plus piquant : on ne peut pas voir un assaut de fatuité mieux soutenu de part et d'autre. Acaste a pourtant l'avantage; il est le fat par excellence. (Auger.)

Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe;
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'âme elle est du monde; et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame;

Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits:
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE.

Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir!

(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

SCÈNE V.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.[1]

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir?

1. Une femme qui n'a pas renoncé à la société est vivement blessée lorsqu'elle reconnoît que sa présence est importune et fait évanouir la joie. La réflexion d'Arsinoé sur le départ des deux jeunes seigneurs montre qu'intérieurement elle éprouve l'amertume de ce dépit. (Aimé Martin.)

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière;
Et là, votre conduite avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre:
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort;
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée:
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.

Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets[1]
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,

1. C'est-à-dire, je vous crois trop raisonnable pour l'attribuer à autre chose qu'aux mouvements secrets, etc.

Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle:
Mais elle met du blanc, et veut paroître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.[1]

1. Cette réplique de Célimène est un modèle de récrimination satirique : on ne peut pas mieux repousser l'offense par l'offense, et payer, comme on dit, une personne en même monnoie. Célimène a son histoire toute prête et ses garants tout trouvés pour opposer à ceux d'Arsinoé. Celle-ci a cité des gens *de vertu singulière;* celle-là cite des gens *d'un très-rare mérite.* Chacune d'elles a essayé de défendre son amie, mais a eu le chagrin de ne pouvoir faire adoucir la rigueur de la sentence. Enfin, le discours de la coquette est, d'un bout à l'autre, calqué sur celui de la prude avec une fidélité tout à fait piquante. La répétition faite par Célimène des quatre vers qui terminent le couplet d'Arsinoé, met le comble à la malignité et au mordant de sa répartie. (Auger.)

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette répartie,
Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, madame; et, si l'on étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage.
On détruiroit par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces;
L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir

N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir:
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte.
Je n'y saurois que faire, et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites;
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants:
Et de là nous pouvons tirer des conséquences
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire,

Pour les petits brillants d'une foible victoire;[1]
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.[2]

1. Ce mot *brillants* ne s'emploie plus, au figuré, qu'avec l'adjectif *faux*: on parle souvent encore de faux brillants. Il étoit autrefois d'un usage plus étendu :

Et que l'heureux brillant de nos jeunes rivaux.
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux.
(Corneille, *Remerciement au Roi en 1667.*)

Les plus sages des rois comme les plus vaillants
Y reçoivent de toi leurs plus dignes brillants.
(Le même, *au Roi sur son retour de Flandre.*)

2. Admirons avec quelle profonde malignité ces deux femmes, sous prétexte de remplir un devoir d'amitié en se donnant des avis profitables,

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOÉ.

CÉLIMÈNE.

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec madame; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets

satisfont leur animosité en s'adressant les vérités les plus cruelles. Elles sont également méchantes, ont l'une pour l'autre une haine égale, et se disent des choses également injurieuses; mais, dans cette uniformité de situation et de sentiment, les différences de personnes sont marquées avec une habileté digne de Molière. La prude met plus d'aigreur et de colère dans ses discours; la coquette met dans les siens plus de badinage et de calme. La première, en s'emportant, se met à découvert, et prête le flanc aux plus terribles coups; la seconde, en gardant son sang-froid, conserve ses avantages, et en profite jusqu'à en abuser. C'est que l'une est au déclin de son âge et de ses charmes, tandis que l'autre est dans la fleur de ses ans et de sa beauté; c'est que l'une est une hypocrite à qui l'on arrache son masque, et que l'autre est une espèce d'effrontée à qui l'on ne peut guère reprocher plus de choses qu'elle n'en laisse voir. (AUGER.)

Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.[1]
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice.
Vous avez à vous plaindre; et je suis en courroux
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, madame? Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce:
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

1. Arsinoé s'avance beaucoup pour une prude; mais on doit considérer qu'encore tout émue de sa lutte, elle est à la fois poussée par sa haine pour Célimène, par son amour pour Alceste, et par son ardeur pour la vengeance. Aussi voyez avec quel art elle cherche à s'insinuer dans le cœur d'Alceste, à flatter son amour-propre, à entrer dans ses mécontentements, et à exciter son ambition : elle cherche son côté vulnérable, elle ne le trouvera qu'en parlant de sa rivale. (Aimé Martin.)

ALCESTE.

Hé! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué;
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué:
D'éloges on regorge, à la tête on les jette;
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,[1]
On peut, pour vous servir, remuer des machines;
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse:
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, et faire mes affaires.[2]
Être franc et sincère est mon plus grand talent;

1. *Faire mine* de quelque chose est une bonne expression dans le style familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine*, signifie, faire la grimace; et on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr, parce que faire la mine est une expression absolue, comme faire le plaisant, le dévot, le connoisseur. (VOLTAIRE.)

2. Alceste développe ici ce que, dans Juvénal, Umbricius dit de Rome, et ce que, dans Boileau, Damon dit de Paris :

Quid Romæ faciam? Mentiri nescio.

Mais moi, vivre à Paris! Eh! qu'y voudrois-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir.

« Le reproche, en un sens, le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, dit La Bruyère, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour; il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot. »

Je ne sais point jouer les hommes en parlant:
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour sans doute on n'a pas cet appui
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui:
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages:
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour:
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour:
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;

Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs:
Mais votre charité se seroit bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE.

Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien! c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.*
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle;[1]
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

* Var. *Oui, je veux que du tout vos yeux vous fassent foi.* (1682.)

1. On a désapprouvé ce jeu de mots, en remarquant toutefois que Malherbe et Corneille s'en étoient également rendus coupables.

Malherbe a dit :

> Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
> Une fidèle preuve à l'infidélité.

Et Corneille dans *Cinna :*

> Rends un sang infidèle à l'infidélité.

La critique auroit tort également et de se montrer blessée d'une rencontre de mots si naturelle, et d'en vouloir faire un mérite à l'auteur.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
« Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
« De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
« Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
« Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
« On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
« Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.
« Je le tiens galant homme en toutes les manières,
« Homme de qualité, de mérite et de cœur,
« Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
« Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
« Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
« Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;
« Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,

« On ne doit de rimer avoir aucune envie,
« Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.[1] »
Enfin, toute la grâce et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile;
« Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
« Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

1. Tout le mouvement de ce discours d'Alceste, rapporté par Philinte, se retrouve dans le passage de la IX[e] satire de Boileau, où il est question de Chapelain :

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.[1]

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,

1. La *sympathie* étoit alors le mot à la mode; on s'en servoit à la cour, à la ville, pour expliquer les effets de l'amour. Les Mémoires de mademoiselle de Montpensier offrent un exemple fort singulier de cette espèce de superstition : alarmée de la passion qu'elle éprouvoit pour le comte de Lauzun, cette princesse imagina d'envoyer acheter toutes les œuvres de Corneille, espérant trouver dans ce poëte de bonnes raisons pour excuser sa foiblesse. En effet, à peine eut-elle feuilleté quelques volumes, que ses agitations se calmèrent en lisant les vers suivants sur les effets irrésistibles de la sympathie :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un amour bientôt fait que le nôtre!
Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir
Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entre-dit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter de mille points frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles;
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

(*La suite du Menteur*, acte IV, scène I.)

« Après tout ce que j'ai dit de mes agitations, ajoute mademoiselle de Montpensier, il me semble que rien ne convenoit mieux à mon état que ces vers, qui ont un sens moral lorsqu'on les regarde du côté de Dieu, et qui en ont un galant pour les cœurs capables de s'en occuper. » (*Mémoires de mademoiselle de Montpensier,* tome V, page 275.)

Et croit aimer aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix plus juste, on le verroit, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente.
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, madame, retomber!

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.[1]

ALCESTE.

O juste ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses!

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut...?

1. Éliante veut dire à Alceste : « Tâchez de reprendre, de rappeler vos esprits. » Mais la tournure de phrase qu'elle emploie feroit plutôt entendre qu'elle l'invite à se souvenir d'une chose qu'il a oubliée.

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné:
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène... eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
(A Éliante.)
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports; et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui,
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente

Qui trahit lâchement une ardeur si constante:
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger? comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle;
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.[1]

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle;
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.

1. Le sens de tout le couplet d'Éliante est renfermé dans cette sentence de P. Syrus :

In amore semper mendax iracundia est.

« En amour, la colère est toujours menteuse. »

La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, à part.

O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE, à part.

(A Alceste.)

Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme;
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.

Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte:
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en plaindre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtiments;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?[1]

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

1. Célimène reste froide; cette sortie véhémente semble ne pas l'émouvoir : elle observe, elle attend; il faudra bien qu'Alceste s'explique; et il y a tant de passion dans les reproches qu'elle vient d'entendre, que déjà elle ne le craint plus. (Aimé Martin.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?[1]

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit.

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
Le désavouerez-vous pour n'avoir point de seing?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte

1. La fureur d'Alceste ne peut plus que décroître. Déjà le regret se mêle au reproche, et un certain accent de tendresse amollit les expressions de son courroux. A ces mots, où la haine et l'amour semblent se confondre: « les traîtres appas dont je fus enchanté, » Célimène juge qu'il est temps de demander un peu plus positivement à Alceste de quoi il se plaint. (Auger.)

N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?[1]

ALCESTE.

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà par là convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas, moi.[2]
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,

1. La conviction, la certitude d'Alceste est peu à peu battue en brèche par ces questions qu'on lui jette l'une après l'autre.

2. Mais Célimène n'a garde de vouloir donner des explications précises. Il y a trop longtemps, d'ailleurs, qu'elle ne fait que se défendre : son orgueil s'indigne enfin d'un pareil rôle, et surtout elle sent qu'elle ne peut le soutenir davantage avec succès. Elle prend donc l'offensive à son tour; c'est Alceste maintenant qui va se défendre et reculer devant elle.

Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire !

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti; que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, à part.

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi ! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle !
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !

(A Célimène.)

Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux

De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous ici de paroître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.[1]

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité!
Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère;
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.

1. On ne peut guère dire plus positivement : « La vérité m'est trop douloureuse, je ne puis plus la supporter; par pitié, rendez-moi mon erreur! » Le moment est venu de faire ce qu'il désire en lui prouvant, non pas que le billet est innocent, mais que lui, il a eu tort de le croire coupable. (AUGER.)

Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté:
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! traîtresse! mon foible est étrange pour vous;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée;
A votre foi mon âme est tout abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.[1]

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable;
Que le ciel en naissant ne vous eût donné rien;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien;
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice;
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

1. L'adroite Célimène n'a détruit aucun des griefs d'Alceste; elle n'a pas même entrepris de se justifier. Elle a mieux fait : elle a changé son rôle de coupable contre celui d'offensée; elle est entrée dans la passion de son amant en se montrant tour à tour tendre, fière, imposante et blessée dans sa délicatesse. Elle a ramené sous le joug cet esclave révolté. A présent elle profite de ses avantages : c'est elle qui accuse, c'est elle qui pardonne, c'est elle qui se plaint de n'être pas aimée comme il faut que l'on aime. (AIMÉ MARTIN.)

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière![1]
Me préserve le ciel que vous ayez matière...!
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air effaré?

1. La raison d'Alceste le convainc et le condamne; mais son cœur plaide la cause de Célimène et la défend sitôt contre lui-même, qu'il tombe aveuglément à ses pieds, qu'il se livre tout entier à ses caprices, en se démentant par des paroles où respirent l'exaltation et la plus tendre idolâtrie qui fût jamais dans le cœur d'un amant. Mesurez de quel point Alceste partit au commencement, et quel intervalle il a franchi jusqu'au point où il arrive à la fin : vous jugerez l'étendue immense du talent de l'auteur. Cette belle scène s'expose par la colère, se lie et s'intrigue par l'amour, et se dénoue par la foiblesse naturelle aux passions violentes. (N. Lemercier.)

Pour démontrer combien Molière avoit reproduit de sa vie intime dans la situation d'Alceste vis-à-vis de Célimène, on s'appuie surtout sur le passage suivant du libelle de *la Fameuse comédienne :*

« La Molière, irritée des froideurs du comte de Guiche, se jeta entre les bras du comte de Lauzun, comme en un asile qui pouvoit la garantir d'une seconde rechute pour un ingrat; un lieutenant aux gardes et beaucoup d'autres jeunes gens se mirent de la partie pour la consoler. L'abbé de Richelieu, qui avoit été averti de tout ce fracas, la faisoit épier avec soin et trouva le moyen de surprendre une lettre qu'elle écrivoit au comte de Guiche durant le temps de leurs intrigues et qui étoit conçue en ces termes : « J'avoue ma foiblesse, mon cher comte; quelque plaisir qu'il y ait d'en- « tendre dire du bien de ce qu'on aime, je ne puis m'empêcher d'avoir un « peu de jalousie d'apprendre que tout le monde vous trouve aussi bien fait « que moi. Je n'ai point de chagrin de la justice qu'on vous rend, mais je « suis alarmée de ce que les plus belles femmes de France cherchent à vous « plaire; tout ce qui me rassure, c'est qu'elles n'auront jamais pour mon « aimable comte les mêmes tendresses que je sens. Adieu, venez me voir « cette après-dînée pour me rassurer sur mes frayeurs. » L'abbé de Richelieu, enragé de trouver tant de tendresse dans cette lettre, qui étoit une preuve certaine qu'elle en avoit peu pour lui, ne s'amusa point aux reproches, qui ne servent jamais de rien; il se trouva seulement bien heureux

Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

de ne l'avoir prise qu'à la journée, et résolut dès ce moment de la laisser là, ce qu'il fit après avoir fait apercevoir à Molière que le grand soin qu'il avoit de plaire au public lui ôtoit celui d'examiner la conduite de sa femme, et que, pendant qu'il travailloit pour tout le monde, tout le monde travailloit pour lui. La jalousie réveilla dans son âme la tendresse, que l'étude avoit assoupie; il courut aussitôt faire de grandes plaintes à sa femme, en lui reprochant les grands soins avec lesquels il l'avoit élevée, la passion qu'il avoit étouffée, ses manières d'agir, qui avoient été plutôt d'un amant que d'un mari, et que, pour récompense de tant de bontés, elle le rendoit la risée de toute la cour. La Molière en pleurant lui fit une espèce de confidence des sentiments qu'elle avoit eus pour le comte de Guiche, dont elle lui jura que tout le crime avoit été dans l'intention, et qu'il falloit pardonner le premier égarement d'une jeune personne à qui le manque d'expérience fait faire d'ordinaire ces sortes de démarches, mais que les bontés qu'elle reconnoissoit qu'il avoit pour elle l'empêcheroient de retomber dans de pareilles foiblesses. Molière, persuadé de sa vertu par ses larmes, lui fit mille excuses de son emportement, et lui remontra avec douceur que ce n'étoit pas assez, pour la réputation, que la pureté de la conscience nous justifiât, qu'il falloit encore que les apparences ne fussent pas contre nous, surtout dans un siècle où l'on trouvoit les esprits disposés à croire le mal et fort éloignés de juger des choses avec indulgence. Il la quitta aussi touchée de ses remontrances qu'une femme de son caractère le peut être, et fit tout disposer pour leur retour à Paris. Elle eut dans leur voyage toute la complaisance qu'il pouvoit espérer, et il eût été à souhaiter pour lui qu'il eût été plus long, car sitôt qu'ils furent arrivés à Paris, elle recommença sa vie avec plus d'éclat que jamais. »

Il faut se rappeler, en lisant tout cela, qu'il est impossible de déterminer ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans ce récit plus que suspect, composé une vingtaine d'années après la publication du *Misanthrope*.

ALCESTE.

Quoi!

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!

Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DUBOIS.

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DUBOIS.

Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis que démon.*
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien! quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis; enfin cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

* VAR. *Il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.* (1682.)

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS, après avoir longtemps cherché le billet.

Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient.

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.[1]

1. Il est, dans *le Misanthrope*, et particulièrement dans cet acte, quelques vers, quelques passages que Molière a tirés de *Don Garcie de Navarre*. Pour se rendre compte de ces emprunts que le poëte se faisoit à lui-même, on se reportera, dans notre deuxième volume, aux notes que nous avons ajoutées à cette dernière comédie.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...!

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne peut me détourner;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose:
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi cède à sa trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,

Renverse le bon droit, et tourne la justice![1]
Il fait par un arrêt couronner son forfait!
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur![2]
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai fait rien qu'être sincère et franc,
Qui me vient malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et parce que j'en use avec honnêteté
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte![3]

1. Tourner la justice, c'est-à-dire faire paroître injuste ce qui est juste, faire appliquer la justice à rebours.

On pourroit, si la métaphore ne devenoit pas trop incohérente, entendre aussi cette expression dans le sens de : passer à côté, éluder, surmonter en prenant à revers; comme on dit tourner une ville, tourner une difficulté. Mais, dans le vers ci-dessus, il vaut mieux, croyons-nous, s'en tenir à la première interprétation.

2. Si l'on en croit Grimarest, les hypocrites avoient été tellement irrités par *le Tartuffe*, que l'on fit courir dans Paris un livre terrible, que l'on mettoit sur le compte de Molière pour le perdre. C'est à cette occasion qu'il mit dans *le Misanthrope* les vers suivants :

Et, non content encor du tort que l'on me fait, etc.

3. Le mot *gloire* se rapprochoit, beaucoup plus qu'il ne fait aujourd'hui, du sens d'amour-propre, d'orgueil et d'honneur. C'étoit bien le substantif

Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes:
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.[1]

ALCESTE.

Lui? de semblables tours il ne craint point l'éclat :
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné;

dont on avoit fait l'adjectif *glorieux* qui a mieux conservé cette acception particulière. Corneille a dit dans *Pulchérie :*

Son amour mal éteint pourroit vous rappeler,
Et sa gloire auroit peine à vous laisser aller.

Et dans *Sertorius :*

Et la part que tantôt vous aviez dans mon âme
Fut un don de ma gloire et non pas de ma flamme.

On pourroit recueillir de ces exemples presque à l'infini. Voyez ce que nous avons dit de ce mot à la page 164 du deuxième volume.

1. Toute cette mystérieuse affaire dont Philinte entretient Alceste rappelle vaguement la requête présentée, à la fin de 1663, par Montfleury contre Molière, et l'échec qu'essuya ce méprisable calomniateur.

De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre :
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie :

C'est le plus bel emploi que trouve la vertu :
Et, si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes, et dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde;
En beaux raisonnements vous abondez toujours;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirois je ne répondrois pas,
Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il s'étoit retiré.

Oui, monsieur a raison; madame, il faut choisir;
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune

Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine !

ALCESTE.

Quoi ! votre âme balance et paroît incertaine !

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison !
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu sans doute entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux ;
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte

A prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens.
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière :
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins[1]
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende ;
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande :
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude :
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus ;
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?

1. *Témoin* s'employoit constamment pour *témoignage, preuve :*

En vous donnant de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
(Corneille, *Andromède*, II, ii.)

« Avec infinis pleurs et baisers, témoins publics de leur amour, elle (Gabrielle d'Estrées) recommanda au roi le soin de ses enfants. » (*Mémoires de Cheverny.*)

Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Éliante, qui vient.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE,
ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici;
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.[1]

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

1. Le cœur de Célimène, comme elle l'a dit plus haut, n'est point en suspens; mais elle ne veut pas laisser voir de quel côté il penche; et, pour cela, elle fixe, pour ainsi dire, la balance avec la main, de manière qu'elle paroisse être en équilibre. Oronte demande qu'elle la *lâche*, c'est-à-dire qu'elle la laisse en liberté, afin que cette balance incline ouvertement du côté qui doit l'emporter. (AUGER.)

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.[1]

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE,
ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE,
ORONTE.

ACASTE, à Célimène.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, à Oronte et à Alceste.

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, à Célimène.

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue:
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,

1. Ce dialogue si précis et si vif est un exemple frappant de l'art de peindre un homme par son langage. Les deux interlocuteurs ont le même désir, expriment les mêmes pensées, et cependant il seroit impossible de mettre les vers d'Alceste dans la bouche d'Oronte, ou ceux d'Oronte dans la bouche d'Alceste, sans dénaturer leur caractère. (Aimé Martin.)

Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre, par vous, est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE, à Oronte et à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire.
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.[1]

« Vous êtes un étrange homme * de condamner mon « enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant « de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien « de plus injuste; et, si vous ne venez bien vite me deman- « der pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai « de ma vie.** Notre grand flandrin de vicomte... »

Il devroit être ici.

« Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous com- « mencez vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me « revenir; et, depuis que je l'ai vu trois quarts d'heure « durant cracher dans un puits pour faire des ronds, je « n'ai jamais pu prendre bonne opinion de lui.[2] Pour le « petit marquis... »

* VAR. *Vous êtes un étrange homme, Clitandre*, (1682.)

** VAR. *Je ne vous le pardonnerai de ma vie.* (1682.)

1. Acaste va lire la lettre écrite à Clitandre, et Clitandre lira la lettre écrite à Acaste.

2. « Molière, dit Grimarest, avoit lu son *Misanthrope* à toute la cour avant que de le faire représenter; chacun lui en disoit son sentiment; mais

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

« Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la « main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa « personne : et ce sont de ces mérites qui n'ont que la « cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...[1] »

(A Alceste.)

A vous le dé, monsieur.

« Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelque- « fois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais il « est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du « monde. Et pour l'homme à la veste...* »

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

* VAR. *Et pour l'homme au sonnet...* (1682.)

il ne suivoit que le sien ordinairement, parce qu'il auroit été souvent obligé de refondre ses pièces s'il avoit suivi tous les avis qu'on lui donnoit. Et d'ailleurs, il arrivoit quelquefois que ces avis étoient intéressés... Il ne plaçoit aucuns traits qu'il n'eût des idées fixes. C'est pourquoi il ne voulut point ôter du *Misanthrope* « ce grand flandrin qui crachoit dans un puits « pour faire des ronds, » que Madame défunte lui avoit dit de supprimer, lorsqu'il eut l'honneur de lire sa pièce à cette princesse. Elle regardoit cet endroit comme un trait indigne d'un si bon ouvrage. Mais Molière avoit son original, il voulut le mettre sur le théâtre. »

« Le grand flandrin qui perd le temps, etc., fut reconnu pour Guiche, le chevalier de Madame, dit M. Michelet. Elle demanda grâce pour lui, Molière n'y voulut rien changer. Le roi probablement tenoit à ce passage, Molière aussi ; au fond, le trait étoit favorable à Madame : il répondoit aux libelles de Hollande, il montroit le néant du héros de ce tout romanesque amour. »

On voit que le comte de Guiche est si facile à reconnoître qu'on le distingue avec une égale certitude et dans Clitandre et dans le grand flandrin qui n'a d'autre trait caractéristique que celui que Célimène rapporte ici. Le lecteur a le choix de lui appliquer l'un ou l'autre personnage.

1. « Lorsqu'on a pris des baudriers, il a fallu les arrêter sur l'épaule. On imagina d'y mettre d'abord un petit ruban ; ce ruban dans la suite a été noué avec négligence, et l'on s'est enfin avisé d'en mettre sur l'épaule droite cent aunes, lors même qu'on ne porte plus de baudrier. » (*Entretiens galants*, Paris, Jean Ribou, 1681.)

« Et pour l'homme à la veste[*][1] qui s'est jeté dans le bel « esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, je ne « puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa « prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc « en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que « vous pensez; que je vous trouve à dire, plus que je ne « voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; et « que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs « qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime. »

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.[2]

« Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le « doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois « de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on « l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. « Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre « les siens; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour « m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée. »

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons l'un et l'autre, en tous lieux,

* Var. *Et pour l'homme au sonnet* (1682.)

1. Oronte se distinguoit des autres personnages par cette veste qui n'étoit encore qu'une mode peu suivie. L'usage de ce vêtement étant devenu général, il a fallu désigner autrement Oronte dans la lettre de Célimène. Ainsi s'explique le changement fait par les éditeurs de 1682.

2. On a fait observer que les mots par lesquels Acaste et Clitandre interrompent leur lecture, ne forment pas des vers réguliers. Ce soin auroit été en effet fort superflu, le rhythme ne pouvant être sensible entre des mots séparés par plusieurs lignes de prose. Il suffisoit bien que, n'offrant point d'hiatus et respectant la césure, ils ne fussent pas en opposition flagrante avec les lois de la prosodie.

Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix.*

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître:
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(A Alceste.)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, à Célimène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir;

* VAR. *Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.* (1682.)

Je ne m'en saurois taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres.

(Montrant Alceste.)

Mais monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devoit-il...?

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est pas en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est point à vous que je pourrai songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.[1]

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance[2] il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.

1. Cette violente sortie contre Arsinoé n'est pas seulement un trait de l'humeur naturelle au misanthrope, c'est encore un trait d'amour pour Célimène, car il la venge. Alceste est outré d'avoir vu tout le monde se réunir contre sa maîtresse; il est blessé de son humiliation, il s'indigne de tant d'insultes : un amant est jaloux même du droit que d'autres se donnent de punir celle qu'il aime. (AIMÉ MARTIN.)

2. Vaugelas nous apprend que *croyance* et *créance*, qui avoient beaucoup de rapport pour le sens, se prononçoient de même à la cour; et Thomas Corneille ajoute que « cette délicatesse de prononciation avoit passé dans l'orthographe. »

Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Célimène.

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire,
Et puis-je maintenant...?

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse; et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment sans doute est raisonnable;
Je sais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et, quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

(A Éliante et à Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse.



LE MISANTHROPE

Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.
(A Célimène.)
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraye une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds:
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non, mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Éliante.

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous depuis longtemps je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naître,
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.[1]

1. Dénouement admirable, le plus heureux peut-être qui soit au théâtre françois, parce qu'il laisse planer sur le drame le mystère enchanteur de la poésie, parce qu'il invite à la rêverie et ouvre un monde à la pensée. A l'ordinaire, une pièce de théâtre se termine par une conclusion positive et prosaïque, comme le sont plus ou moins toutes les nécessités de la vie, un mariage, une séparation, une mort. Ici tout est achevé, et pourtant rien n'est conclu; le dernier mot du poëte est un mot de doute et d'espérance. (E. Rambert.)

FIN DU MISANTHROPE.

LE

MÉDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

6 août 1666

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

« Ces gens-là, disoit Molière en parlant de son public, ne s'accommoderoient nullement d'une élévation continuelle dans le style et les sentiments. » Aussi eut-il soin de faire promptement succéder au *Misanthrope* un de ces ouvrages plus légers qui, au lieu d'appeler sur les lèvres le demi-sourire de la raison émue et réjouie, provoquent le rire franc et sonore, ce gros rire qui nous enlève à nous-mêmes, et qu'on auroit tort de dédaigner. *Le Médecin malgré lui* fut applaudi le 6 août 1666. Subligny, qui, dans *la Muse Dauphine*, avoit rendu hommage aux beautés supérieures du *Misanthrope*, se montra également juste appréciateur de l'œuvre nouvelle. Il en constata le succès par les vers suivants :

Pour changer de propos, dites-moi, s'il vous plaît,
Si le temps vous permet de voir la comédie.
Le Médecin par force étant beau comme il est,
Il faut qu'il vous en prenne envie.
Rien au monde n'est si plaisant
Ni si propre à vous faire rire :
Et je vous jure qu'à présent
Que je songe à vous en écrire,
Le souvenir fait, sans le voir,
Que je ris de tout mon pouvoir.
Molière, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite bagatelle :
Mais cette bagatelle est d'un esprit si fin,
Que, s'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une maladie
Qui fait que, dans Paris, tout court au *Médecin*.

Ch. Robinet, de son côté, dans l'apostille de sa lettre du 15 août 1666, s'exprime comme il suit :

Les amateurs de la santé
Sauront que, dans cette cité,
Un *Médecin* vient de paroître
Qui d'Hippocrate est le grand maître.
On peut guérir, en le voyant,
En l'écoutant, bref, en riant.
Il n'est nuls maux en la nature
Dont il ne fasse ainsi la cure.
Je vous cautionne, du moins,
Et j'en produirois des témoins,
Je le proteste, infini nombre,
Que le chagrin tout le plus sombre,
Et dans le cœur plus retranché,
En est à l'instant déniché.
Il avoit guéri ma migraine;
Et la traîtresse, l'inhumaine
Par stratagème m'a repris.
Mais, en reprenant de son ris
Encore une petite dose,
Je ne crois vraiment pas qu'elle ose
Se reposter dans mon cerveau.
Or ce *medicus* tout nouveau,
Et de vertu si singulière,
Est le propre monsieur Molière,
Qui fait, sans aucun contredit,
Tout ce que ci-dessus j'ai dit,
Dans son *Médecin fait par force*
Qui pour rire chacun amorce;
Et tels médecins valent bien
Par ma foi ! ceux... Je ne dis rien.

Le Médecin malgré lui n'étoit pas, à ce qu'il semble, une pièce tout nouvellement composée. Ce sujet faisoit probablement partie des canevas, imités de la *commedia dell' arte*, que la troupe de Molière avoit rapportés de province et qu'elle exploitoit encore de temps en temps à Paris. Ainsi nous voyons une farce inscrite sur le registre de La Grange, sous le titre du *Fagotier*, le 14 septembre 1661 ; sous celui du *Fagoteux*, le 20 avril 1663 ; sous celui du *Médecin par force*, le 9 septembre 1664. Tous ces titres désignent, selon toute apparence, une seule facétie qui étoit au répertoire, et que Molière se borna sans doute à arran-

ger, compléter et écrire pour en faire *le Médecin malgré lui*.

Le Médecin malgré lui est composé de deux parties distinctes, puisées chacune à des sources différentes. Il y a d'abord l'idée du rustre à qui sa femme, pour se venger, joue le tour de le faire passer pour un habile médecin dont le zèle a besoin d'être stimulé par des coups de bâton, lequel rustre, une fois préconisé docteur par ce moyen énergique, s'acquitte supérieurement de son rôle et accomplit des prodiges. Il y a, d'autre part, l'idée de la fille muette ou soi-disant muette, à qui l'on rend l'usage de la parole, et qui en abuse tellement qu'on regrette aussitôt l'infirmité qu'elle n'a plus.

Cette dernière plaisanterie est un vieux thème de farce qui avoit cours au XVIe siècle et peut-être auparavant. Rabelais, au chapitre XXXIV de son IIIe livre, rappelle un divertissement de ce genre qui avoit eu lieu dans sa jeunesse à Montpellier, et auquel il avoit pris part comme acteur : « Monsieur nostre maistre, vous soyez le très bien venu, fait-il dire à un de ses personnages, je ne vous avois oncques puys veu que jouastes à Montpellier avecques nos antiques amys Ant. Saporta, Guy Bouguier, Balthazar Noyer, Tollet, Jan Quentin, François Robinet, Jan Perdrier et François Rabelais, la morale comédie de celluy qui avoit espousé une femme mute. Le bon mary vouloit qu'elle parlast. Elle parla par l'art du médicin et du chirurgien, qui luy coupperent un encyliglotte qu'elle avoit soubs la langue. La parolle recouvrée, elle parla tant et tant, que son mary retourna au médicin pour remède de la faire taire. Le médicin respondist en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire; remède unique estre surdité du mary, contre cestuy interminable parlement de femme. Le paillard devint sourd, par ne sçay quelz charmes qu'ilz feirent. Puys, le médicin demandant son salaire, le mary respondist qu'il estoit vrayement sourd, et qu'il n'entendoit sa demande. Le médicin luy jecta au doz ne sçay quelle poudre par vertus de laquelle il devint fol. Adoncques le fol mary et la femme enragée se rallièrent ensemble, et tant battirent les médicin et chirurgien qu'ilz les laissèrent à demy morts. Je ne ris oncques tant que je feis à ce patelinage. »

La première idée est plus ancienne encore. On la trouve dans

un fabliau du XIIIe siècle que nous allons reproduire. Ce fabliau est intitulé *le Vilain mire*, c'est-à-dire : « le rustre médecin, » mais comme le mot *rustre* ne rend lui-même qu'imparfaitement le mot *vilain* qui désignoit à la fois la bassesse de condition et la rudesse de mœurs, nous conservons ce dernier mot dans notre traduction ; il suffira d'avoir rappelé ici que son acception au moyen âge étoit fort différente de son acception moderne. Nous laisserons au lecteur le soin de faire les réflexions que suggère ce curieux document de notre ancienne littérature, de remarquer à la fois la force de l'invention comique et la grossièreté des moyens employés par le conteur. *Le Vilain mire* est un spécimen assez fidèle de nos innombrables fabliaux ; c'est une des raisons qui nous engagent à le publier *in extenso*, au lieu de nous borner à une simple analyse. Par ce moyen, on sera aussi plus à même d'apprécier s'il est probable que Molière ait eu connoissance du vieux conte françois :

CI DU VILAIN MIRE.	LE VILAIN MÉDECIN.
Jadis estoit uns vilains riches	Jadis étoit un riche vilain
Qui moult estoit avers et chiches;	Qui étoit fort avare et fort chiche;
Une charrue adès avoit,	Il avoit toujours une charrue,
Tos tens par lui la maintenoit	Et en tous temps la conduisoit lui-même,
D'une jument et d'un roncin.	A l'aide d'une jument et d'un roussin.
Assez ot char et pain et vin,	Il ne lui manquoit ni viande, ni pain, ni vin,
Et quanques mestier li estoit.	Ni rien de ce dont il avoit besoin.
Més por fame que pas n'avoit	Mais, parce qu'il n'avoit pas de femme,
Le blasmoient moult si ami	Il étoit blâmé de ses amis
Et toute la gent autressi.	Et de tous les gens du pays également.
Il dist volentiers en prendroit	Il dit qu'il en prendroit volontiers
Une bonne, se la trouvoit.	Une bonne, s'il la trouvoit.
El païs ot un chevalier;	Au même pays étoit un chevalier,
Viez hom estoit et sans moillier;	D'un grand âge, et veuf,
S'avoit une fille moult belle	Qui avoit une fille fort belle
Et moult courtoise damoiselle.	Et fort courtoise demoiselle.
Mais, porce qu'avoirs li failloit,	Mais, parce que la fortune lui faisoit défaut,
Li chevaliers pas ne trovoit	Le chevalier ne trouvoit personne
Qui sa fille li demandast;	Qui lui demandât sa fille;
Que volentiers la mariast,	Il l'eût cependant mariée volontiers,
Porce que ele estoit d'aage	Parce qu'elle étoit en âge
Et en point d'avoir mariage.	Et en état d'entrer en ménage.
Li ami au vilain alèrent	Les amis du vilain allèrent
Au chevalier, et demandèrent	Au chevalier, et lui demandèrent
Sa fille por le païsant	Sa fille pour le paysan

Qui tant avoit or et argent,
Plenté forment et plenté dras.
Il leur dona isnel le pas,
Et otroia cest mariage.
La pucele, qui moult fu sage,
N'osa contredire son père,
Quar orpheline estoit de mère;
Si otroie ce qui li plot.
Et li vilains, plustost qu'il pot,
Fist ses noces, et espousa
Celi cui formant en pesa,
S'ele autre chose en osast fere.
Quant trespassé ot cel afere
Et des noces et d'autre chose,
Ne demora mie grant pose
Quant li vilains se porpensa
Que malement esploitié a :
N'aferist mie à son mestier
D'avoir fille de chevalier.
Quant il ira à la charrue,
Li vassaus ira lez la rue,
A cui toz les jors ot foiriez.
Et, quant il sera esloingniez
De sa maison, li chapelains
Vendra tant, et hui et demain,
Que sa fame (caressera),
Ne jamais jor ne l'amera,
« Ne ne me prisera deux pains!
Las! moi chetiz, fet li vilains,
Or ne me sai je conseillier,
Quar repentir n'i a mestier. »
Lors se commence à porpensser
Coment de ce la puist garder :
« Diex! fet il, se je la batoie
Au matin, quant je leveroie,
Ele plorroit au lonc du jor.
Je m'en iroie en mon labor.
Bien sai, tant com ele plorroit,
Que nus ne la desvoieroit.
Au vespre, quand je revendrai,
Por Dieu, merci li crierai.
Je la ferai au soir haitie,
Més au matin ert couroucie.
Je prendrai jà à li congié,
Si je avoie un poi mangié. »
Li vilains demande à disner.

Qui avoit tant d'or et d'argent,
Abondance de froment, abondance de linge.
Il l'accorda sur-le-champ,
Et consentit à ce mariage.
La jeune fille, qui étoit bien apprise,
N'osa contredire son père,
Orpheline de mère qu'elle étoit;
Elle se soumit à ce qui lui plut;
Et le vilain, le plus tôt qu'il put,
Fit les noces, et épousa
Celle à qui cela pesoit extrêmement
Et qui eût fait autrement, si elle eût osé.
Quand fut achevée cette affaire
Et des noces et du reste,
Il ne se passa pas longtemps
Avant que le vilain réfléchît
Qu'il avoit fait de méchante besogne :
Il ne lui appartenoit pas, dans sa condition,
D'épouser la fille d'un chevalier.
Quand il ira à la charrue,
Le gentilhomme guettera dans la rue,
Car pour lui tous les jours sont fériés.
Et, pendant qu'il sera éloigné
De sa maison, le chapelain
Viendra tant, aujourd'hui et demain,
Qu'il caressera sa femme,
Tandis qu'il l'aimera fort peu lui-même,
« Et m'estimera moins que deux pains!
Hélas! pauvret que je suis, fait le vilain,
Je ne sais à quel parti me résoudre,
Car il n'est plus temps de me repentir. »
Il commence alors à méditer
Comment il pourra garder sa femme.
« Mon Dieu! fait-il, si je la battois
Au matin en me levant,
Elle pleureroit au long du jour.
Je m'en irois à mon travail;
Je le sais bien, tant qu'elle pleureroit,
Nul ne lui feroit suivre un mauvais chemin.
Le soir, quand je reviendrai,
Pour Dieu, je lui demanderai pardon;
Je la mettrai le soir en belle humeur;
Mais le matin elle aura du chagrin.
Je prendrois immédiatement congé d'elle,
Si j'avois mangé un peu. »
Le vilain demanda son dîner.

La dame li cort aporter.	La dame s'empressa de le lui apporter.
N'orent pas saumon ne pertris;	Ils n'eurent ni saumon, ni perdrix;
Pain et vin orent, et oes fris,	Mais pain et vin, œufs frits,
Et du fromage à grant plenté	Et du fromage en grande quantité,
Que li vilains ot amassé.	Dont le vilain avoit fait provision.
Et, quant la table fu ostée,	Et, quand la table fut ôtée,
De la paume q'ot grant et lée	De la paume de sa large main
Fiert si sa fame lez la face	Il frappa sa femme au visage,
Que des doiz i parut la trace;	Tellement que la trace des doigts y parut;
Puis l'a prise par les cheveus	Puis, il l'a prise par les cheveux,
Li vilains, qui moult estoit feus,	Car le vilain étoit fort brutal,
Si l'a batue tout ausi	Et il l'a battue tout de même
Com s' ele l'éust deservi.	Que si elle eût mérité de l'être.
Puis vait aus chans isnelement,	Après quoi, il s'en va aux champs au plus vite,
Et sa fame remest plorant.	Et sa femme demeure tout en larmes.
« Lasse, fet ele, que ferai,	« Hélas! fait-elle, que ferai-je
Et coment me conseillerai?	Et quel sera mon recours?
Or ne sai je més que je die.	Je ne sais ce que je dois dire.
Or m'a mon père bien trahie,	Mon père m'a bien trahie,
Qui m'a donné à cel vilain,	Quand il m'a donnée à ce vilain,
Cuidoie je morir de fain!	Eussé-je été près de mourir de faim!
Certes bien oi au cuer la rage,	Et moi, j'eus bien la rage au cœur,
Quant j'otroiai tel mariage.	Quand je consentis à ce mariage.
Diex! porquoi fu ma mère morte? »	Dieu! pourquoi ma mère étoit-elle morte? »
Si durement se desconforte,	Elle se lamentoit si cruellement,
Toutes les gens qui i venoient	Que tous ceux qui venoient
Por li veoir, s'en retornoient.	La voir, s'en retournoient.
Ainsi a dolor demené	Elle s'est ainsi livrée à sa douleur
Tant que soleil fut esconssé,	Jusqu'à ce que le soleil fût caché,
Que li vilains est reperiez.	Et que le vilain revînt au logis.
A sa fame chéi aus piez	Il se jeta aux pieds de sa femme
Et li pria, por Dieu, merci.	Et, pour Dieu, la pria de lui pardonner.
« Sachiez ce me fist Anemi,	« Sachez que c'est le Diable
Qui me fist fere tel desroi.	Qui m'a fait faire cette méchante action.
Tenez, je vous plevis ma foi,	Tenez, je vous engage ma foi,
Que jamés ne vous toucherai,	Que jamais je ne vous toucherai,
De tant com batue vous ai	Tant les coups que je vous ai donnés
Sui je courouciez et dolenz! »	Me causent de regret et de peine! »
Tant a dit li vilains pulenz,	Tant parla le vilain infect,
Que la dame lors li pardone,	Que la dame lui pardonna,
Et à mangier tantost li done	Et lui servit à manger
De ce qu'ele ot appareillié.	Ce qu'elle avoit préparé.
Quant il orent assez mengié,	Quand ils eurent mangé assez,
Si alèrent couchier en pais.	Ils allèrent coucher en paix.
Au matin, li vilains pusnais	Au matin, le vilain punais
R'a sa fame si estordie,	A de nouveau étourdi sa femme,

Por poi qu'il ne l'a meshaingnie.	Tellement qu'il l'a presque mise à mal.
Puis s'en revait aux chans arer.	Après quoi, il va aux champs à son labour.
La dame comence à plorer :	La dame recommence à pleurer.
« Lasse, dist ele, que ferai	« Hélas! dit-elle, que ferai-je,
Et coment me conseillerai?	Et quel sera mon recours?
Bien sai que mal m'est avenu.	Je vois bien que je suis vouée au malheur.
Fu onques mon mari batu?	Mon mari a-t-il jamais été battu?
Nenil, il ne set que cops sont.	Non, il ne sait ce que sont les coups;
S'il le séust, por tout le mont,	S'il le sut, pour tout le monde,
Il ne m'en donast pas itant. »	Il ne m'en donneroit pas autant. »
Que qu'ainsi s'aloit dementant,	Pendant qu'elle se désoloit ainsi,
Es vos deus messagiers le roi,	Voici venir deux messagers du roi
Chascun sor un blanc palefroi.	Chacun sur un palefroi blanc.
Envers la dame esperonèrent,	Ils éperonnèrent vers la dame,
De par le roi la saluèrent,	La saluèrent de par le roi,
Puis demandèrent à mengier,	Et lui demandèrent à manger,
Que il en orent bien mestier.	Dont ils avoient grand besoin.
Volentiers lor en a doné;	Elle a volontiers satisfait leur désir.
Et puis si leur a demandé :	Puis, elle les a interrogés :
« Dont estes vous, et où alez?	« D'où êtes-vous, et où allez-vous?
Et dites moi que vous querez. »	Dites-moi ce que vous cherchez. »
Li uns respont : « Dame, par foi,	L'un d'eux répond : « Dame, par ma foi,
Nous sommes messagiers le roi;	Nous sommes messagers du roi;
Si nous envoie un mire querre.	Il nous envoie querir un médecin.
Passer devons en Engleterre. »	Nous devons passer en Angleterre. »
« Por quoi fere? » « Damoisele Ade,	« Pourquoi faire? » « Demoiselle Ade,
La fille le roi, est malade.	La fille du roi, est malade :
Il a passé huit jors entiers	Il y a plus de huit jours entiers
Que ne pot boivre ne mangier,	Qu'elle n'a pu boire ni manger,
Quar une areste de poisson	Parce qu'une arête de poisson
Li aresta ou gavion;	S'est arrêtée dans son gosier;
Or est li rois si corouciez,	Le roi en est si affligé
S'il la pert ne sera més liez. »	Que, s'il la perd, il n'aura jamais joie. »
Et dist la dame : « Vous n'irez	La dame dit : « Vous n'irez
Pas si loin comme vous penssez,	Pas si loin que vous pensez,
Quar mon mari est, je vous di,	Car mon mari est, je vous assure,
Bons mires, je le vous afi;	Bon médecin, je vous le garantis;
Certes il scet plus de mécines	Certes, il sait plus de médecines
Et de vrais jugemens d'orines	Et de vrais jugements d'urines
Que onques ne sot Ypocras. »	Que n'en sut jadis Hippocrate. »
« Dame, dites le vous à gas? »	« Dame, est-ce une plaisanterie que vous faites? »
« De gaber, dist ele, n'ai cure;	« De plaisanter, reprit-elle, je n'ai cure,
Més il est de tele nature	Mais mon mari est de telle nature
Qu'il ne feroit por nului rien	Qu'il ne feroit rien pour personne,
S'ainçois ne le batoit on bien. »	Si d'abord on ne le battoit bien. »
Et cil dient : « Or i parra;	Les autres dirent : « On verra cela;

Ja por batre ne remaindra.	S'il ne tient qu'à battre, tout ira au mieux.
Dame, où le porrons nous trover? »	Dame, où le pourrons-nous trouver? »
« Aus chans le porrez encontrer,	« Aux champs vous pourrez le rencontrer,
Quant vous istrez de ceste cort,	Si, en sortant de cette cour,
Tout ainsi com cil ruissiaus cort;	Vous suivez le cours de ce ruisseau;
Par defors cele gaste rue,	Au bout de cette voie déserte,
Toute la première charrue	La première charrue
Que vous troverez, c'est la nostre.	Que vous apercevrez, c'est la nôtre.
Alez: à saint Pere l'apostre,	Allez; à l'apôtre saint Pierre,
Fet la dame, je vous comant. »	Fait la dame, je vous recommande. »
Et cil s'en vont esperonant,	Et ceux-ci jouent des éperons,
Tant qu'il ont le vilain trové.	Tant qu'ils ont trouvé le vilain;
De par le roi l'ont salué,	De par le roi ils l'ont salué,
Puis li dient sanz demorer :	Puis lui ont dit sans différer :
« Venez en tost au roy parler. »	« Venez tôt parler au roi. »
« A que fere? » dist li vilains.	« Pour quoi faire? » dit le vilain.
« Por le sens dont vous estes plains;	« A cause du savoir dont vous êtes rempli;
Il n'a tel mire en ceste terre;	Il n'y a pareil médecin en cette terre;
De loing vous somes venu querre. »	De loin nous sommes venus vous chercher. »
Quant li vilains s'ot clamer mire,	Quand le vilain s'entend proclamer médecin,
Trestoz li sans li prent à frire;	Tout le sang lui bout dans les veines.
Dist qu'il n'en set ne tant ne quant.	Il répond qu'il ne sait rien ni peu ni prou.
« Et qu'alons nous ore atendant?	« Et qu'attendons-nous davantage?
Ce dist li autres, bien sez tu	Dit l'autre, tu sais bien
Qu'il veut avant estre batu,	Qu'il faut avant tout le battre;
Que il face nul bien ne die. »	Sans quoi, il ne fait ni ne dit rien de bon. »
Li uns le fiert delez l'oïe,	Celui-ci le frappe sur l'oreille,
Et li autres parmi le dos	Celui-là lui frotte le dos
D'un baston qu'il ot grant et gros.	D'un bâton gros et pesant.
Il li ont fet honte à plenté,	Ils lui ont fait honte tant et plus;
Et puis si l'ont au roi mené;	Puis, ils l'ont conduit au roi,
Si le montent à reculons,	En le montant sur le cheval de l'un d'eux,
La teste devers les talons.	La face tournée du côté de la croupe.
Li rois les avoit encontré,	Le roi vient à leur rencontre
Si lor dist : « Avez rien trové? »	Et leur dit : « Avez-vous trouvé ce qu'il faut? »
« Sire, oïl, » distrent il ensamble.	« Sire, oui, » répondent-ils ensemble.
Et li vilains de paor tramble.	Et le vilain tremble de peur.
Li uns d'aus li dist primerains	L'un des messagers raconte au roi
Les teches qu'avoit li vilains,	Les travers qu'avoit le vilain
Et com ert plains de felonie;	Et comme il étoit plein de félonie,
Quar de chose que on li prie,	Car, de quelque chose qu'on le prie,
Ne feroit il por nului rien,	Il ne feroit rien pour personne,
S'ainçois ne le batoit on bien.	Si on ne le battoit bien fort.
Et dist li rois : « Mal mire a ci,	Le roi dit : « Voici un méchant médecin,
Ainc mais d'itel parler n'oï.	Je n'ai jamais ouï parler d'un pareil.
Bien soit batus, puisqu'ainsi est ! »	Qu'il soit battu, puisqu'il en est ainsi ! »

Dist un serjans : « Je sui tout prest;
Jà si tost nel comanderois
Que je li paierai ses droits. »
Li rois le vilain apela.
« Mestre, fet il, entendez ça;
Je ferai ma fille venir,
Quar grant mestier a de garir. »
Li vilains li cria merci :
« Sire, por Dieu qui ne menti!
Si m'aït Dieu! Je vous di bien,
De fisique ne sai je rien;
Onques de fisique ne soi. »
Et dist li rois : « Merveilles oi;
Batez le moi. » Et cil saillirent
Qui assez volentiers le firent.
Quant li vilains senti les cops,
Adonques se tint il por fols.
Merci commença à crier :
« Je la garrai sans delaier! »
La pucele fu en la sale,
Qui moult estoit et tainte et pale.
Et li vilains se porpenssa
En quel manière il la garra;
Quar il sçait bien que à garir
Li convient il, ou à morir.
Lors se comence à porpensser,
Se garir la veut et sauver,
Chose li covient fere et dire
Par quoi la puisse fere rire,
Tant que l'areste saille hors,
Quar ele n'est pas dans le cors.
Lors dist au roi : « Fetes un feu
En cele chambre, en privé leu;
Vous verés bien que je ferai,
Et, se Dieu plaist, je la garrai. »
Li rois a fet le feu plenier;
Vallet saillent et escuier,
Si ont le feu tost alumé
Là où li rois l'ot comandé.
Et la pucele au feu s'assist
Seur un siége que l'en li mist.
Et li vilains se despoilla
Toz nus, et ses braies osta,
Et s'est travers le feu couchiez,
Si s'est gratez et estrilliez.
Ongles ot grans et le cuir dur.

Un serviteur ajoute : « Je suis prêt;
Vous ne l'aurez pas plutôt ordonné
Que je lui payerai ses honoraires. »
Le roi appela le vilain :
« Maître, fait-il, entendez ceci :
Je vais faire venir ma fille
Qu'il est bien urgent de guérir. »
Le vilain lui demande grâce :
« Sire, au nom de Dieu qui point ne mentit!
Que Dieu m'assiste! je vous affirme
Que je ne sais mot de médecine,
Et n'en ai jamais rien su. »
Le roi dit : « J'en suis grandement étonné;
Battez-le-moi. » Aussitôt se présentèrent
Des gens qui obéirent de bon cœur.
Quand le vilain a senti les coups,
Il s'est alors tenu pour fol.
Il se mit à crier merci :
« Je la guérirai sans délai! »
La jeune fille vint dans la salle,
Elle étoit très-hâve et très-pâle.
Le vilain fait réflexion
Sur la manière dont il la guérira,
Car il voit bien qu'il faut la guérir,
Il n'y a pas d'autre choix, ou mourir.
Il commence à songer
Que, s'il la veut sauver,
Il lui convient faire et dire
Chose qui puisse la faire rire,
Si bien que l'arête soit jetée dehors,
Puisqu'elle n'est pas entrée profondément.
Il dit donc au roi : « Faites du feu
Dans cette chambre, en lieu secret.
Vous allez voir ce que je vais faire :
S'il plaît à Dieu, je la guérirai. »
Le roi commande de faire grand feu;
Valets et écuyers se mettent à l'œuvre
Et ont vite allumé le feu
Là où le roi l'a commandé.
Et la jeune fille s'assit au feu,
Sur un siége qu'on mit pour elle.
Alors le vilain se dépouilla
Tout nu, et ôta jusqu'à ses braies,
Puis il se coucha en travers du feu;
Il s'est alors gratté et étrillé.
Il avoit les ongles grands et le cuir dur.

Il n'a homme dusqu' à Samur,	On n'eût point trouvé jusqu'à Saumur,
Là on louast gratéeur point,	Si l'on eût voulu louer un gratteur,
Que cil ne fust moult bien à point.	Quelqu'un aussi bien à point que celui-ci.
Et la pucele qui ce voit,	La jeune fille qui voit cela,
Atout le mal qu'ele sentoit,	Malgré le mal qu'elle sentoit,
Vout rire; si s'en efforça	Voulut rire; elle fit de tels efforts
Que de la bouche li vola	Que de la bouche lui partit
L'areste hors, enz el brasier.	L'arête, jusque dans le brasier.
Et li vilains sanz delaier	Et le vilain, sans plus attendre,
Revest ses dras et prent l'areste;	Revêt ses habits et prend l'arête;
De la chambre ist fesant grant feste.	Il sort de la chambre en grande fête.
Où voit le roi, en haut li crie :	Dès qu'il aperçoit le roi, il lui crie :
« Sire, vostre fille est garie;	« Sire, votre fille est guérie,
Vez ci l'areste, Dieu merci ! »	Voici l'arête, Dieu soit loué ! »
Et li rois mout s'en esjoï,	Le roi s'en réjouit fort,
Et dist li rois : « Or sachiez bien	Et dit : « Sachez bien
Que je vous aim seur toute rien.	Que je vous aime sur toute chose;
Or aurez vous robes et dras. »	Vous aurez et des habits et du linge. »
« Merci, sire, je nel vueil pas,	« Sire, merci, je n'en veux point;
Ne ne vueil o vous demorer;	Je ne veux pas demeurer près de vous;
A mon ostel m'estuet aler. »	J'ai besoin de retourner à mon logis. »
Et dist li rois : « Tu non feras,	Le roi lui dit : « Tu n'en feras rien,
Mon mestre et mon ami seras. »	Tu seras mon docteur et mon ami. »
« Merci, sire, por saint Germain !	« Sire, merci, pour saint Germain !
A mon ostel n'a point de pain :	A ma maison le pain manque :
Quant je m'en parti ier matin,	Quand j'en partis hier matin,
L'en devoit carchier au molin. »	On devoit charger pour le moulin. »
Li rois deux garçons apela :	Le roi appelle deux serviteurs :
« Batez le moi, si demorra. »	« Battez-le, il demeurera. »
Et cil saillent sans delaier,	Ceux-ci s'empressent aussitôt,
Et vont le vilain ledengier.	Et sans respect traitent le vilain.
Quant li vilains senti les cops	Quand celui-ci sentit les coups
Es bras, es jambes et ou dos,	Aux bras, aux jambes et au dos,
Merci lor commence à crier :	Il commence à crier grâce :
« Je demorrai, laissiez me ester. »	« Je resterai, laissez-moi respirer. »
Li vilains est à cort remez,	Le vilain est demeuré à la cour;
Et si l'a on tondu et rez,	On l'a tondu et rasé,
Et si ot robe d'escarlate.	On lui a mis une robe d'écarlate.
Fors cuida estre de barate,	Il pensoit n'avoir plus besoin de stratagèmes,
Quant les malades du païs,	Lorsque les malades du pays,
Plus de quatre vingt, ce m'est vis,	Plus de quatre-vingts, il me semble,
Vindrent au roi à cele feste.	Vinrent au roi, en cette fête.
Chascuns li a conté son estre.	Chacun lui a dépeint son état.
Li rois le vilain apela :	Le roi appela le vilain :
« Mestre, dist il, entendez ça :	« Maître, dit-il, entendez ceci :
De ceste gent prenez conroi;	Prenez soin de ces gens;

Fetes tost, garissez les moi. »	Faites tôt, guérissez-les-moi. »
« Merci, sire, li vilains dist,	« Grâce, sire, dit le vilain,
Trop en i a, se Diex m'aït !	Il y en a trop, que Dieu m'assiste !
Je n'en porroie à chief venir,	Je n'en pourrois venir à bout,
Si n'es porroie toz garir. »	Je ne saurois tous les guérir. »
Li rois deux garçons en apele,	Le roi appelle ses deux serviteurs,
Et chascuns a pris une estele,	Et chacun d'eux prend un gourdin,
Quar chascuns d'aus moult bien savoit	Car ils savoient très-bien tous deux
Porquoi li rois les apeloit.	Pourquoi le roi les mandoit.
Quant li vilains les vit venir,	Quand le vilain les voit venir,
Li sans li comence à fremir.	Tout son sang se met à frémir.
Merci lor commence à crier :	Il commence à crier grâce :
« Je les garrai sans arester ! »	« Je les guérirai sans retard ! »
Li vilains a demandé laingne ;	Le vilain a demandé du bois,
Assez en ot coment qu'il praingne.	Il en a autant qu'il peut en prendre ;
En la sale fu fez li feus,	En la salle fut fait le feu,
Et il méismes en fu keus.	Et lui-même en fut le tisonneur.
Les malades i aüna ;	Il y rassembla les malades ;
Et puis après au roi pria :	Et ensuite il requiert au roi :
« Sire, vous en irez aval,	« Sire, vous vous en irez là-bas
Et tuit cil qui n'ont nul mal. »	Avec tous ceux qui n'ont aucun mal. »
Li rois s'en part moult bonement ;	Le roi se retire de bonne grâce ;
De la sale ist, lui et sa gent.	Il sort de la salle avec ses gens.
Li vilains aus malades dist :	Le vilain dit aux malades :
« Seignor, par cel Dieu qui me fist !	« Seigneurs, par ce Dieu qui me fit !
Moult a grant chose à vous garir.	C'est une grande affaire que de vous guérir.
Je n'en porroie à chief venir.	Je n'en pourrois venir à bout.
Le plus malade en eslirai,	Je choisirai le plus malade d'entre vous,
Et en cel feu le meterai,	Et le mettrai dans ce feu ;
Si l'arderai en icest feu ;	Dans ce feu je le ferai brûler ;
Et tuit li autre en auront preu,	Et tous les autres en auront profit,
Quar cil qui la poudre bevront,	Car ceux qui boiront de sa cendre,
Tout maintenant gari seront. »	Tout aussitôt seront guéris. »
Li uns a l'autre regardé ;	Ils se sont regardés l'un l'autre.
Ainz n'i ot boçu ne enflé,	Mais il n'y eut bossu ni enflé
Qui otriast, por Normendie,	Qui avouât, pour toute la Normandie,
Qu'éust la graindre maladie.	Qu'il eût la pire maladie.
Li vilains a dit au premier :	Le vilain a dit au premier :
« Je te voi moult afebloier,	« Je te vois bien affoibli,
Tu es des autres li plus vains. »	Tu es de tous le plus épuisé. »
« Merci, sire, je suis toz sains	« Pardon, seigneur, je suis mieux portant
Plus que je ne fui onques mais ;	Que je ne l'ai jamais été :
Alegiez sui del grief fais	Je suis soulagé du pesant fardeau
Que j'ai éu mout longuement,	Que j'ai porté si longtemps,
Sachiez que de rien ne vous ment. »	Sachez que je ne vous mens point. »
« Va donc aval, qu'as-tu ci quis? »	« Va donc là-bas ; que fais-tu ici ? »

Et cil a l'uis maintenant pris.
Li rois demande : « Es tu gari? »
« Oïl, sire, la Dieu merci!
Je sui plus sains que une pomme.
Moult a ou mestre bon preudomme. »
Que vous iroie je contant?
Onques n'i ot petit ne grant
Qui, por tot le mont, otriast
Que l'en en cel feu le boutast.
Ainçois s'en vont tout autressi,
Com se il fussent tuit gari.
Et quant li rois les a véuz,
De joie fu toz esperduz.
Puis a dit au vilain : « Biaus mestre,
Je me merveil ce que puet estre
Que si tost gariz les avez. »
« Merci, sire, j'es ai charmez;
Je sai un charme qui mieux vaut
Que gingenbre ne citouaut. »
Et dist li rois : « Or en irez
A vostre ostel, quant vous voudrez,
Et si aurez de mes deniers,
Et palefroiz et bons destriers;
Et quant je vous remanderai,
Vous ferez ce que je voudrai;
Si serez mes bons amis chiers,
Et en serez tenus plus chiers
De toute la gent du paîs.
Or ne soiez plus esbahis,
Ne ne vous fetes plus ledir,
Quar ontes est de vous ferir. »
« Merci, sire, dist le vilain,
Je sui vostre home et soir et main,
Et serai tant com je vivrai,
Ne jà ne m'en repentirai. »
Du roi se parti, congié prent,
A son ostel vint liement.
A son ostel en est venuz;
Riches mananz ainz ne fu plus,
Ne plus n'ala à la charrue;
Ne onques puis ne fu batue
Sa fame, ainz l'ama et chiéri.
Ainsi ala com je vous di :
Par sa fame, et par sa voisdie,
Fu bons mestres, et sans clergie.

[illegible] DU VILAIN MIRE.

Et l'autre a vitement pris la porte.
Le roi lui demande : « Es-tu guéri? »
« Oui, sire, Dieu merci!
Je suis plus sain qu'une pomme;
C'est un bon prud'homme que le docteur. »
Que vous irois-je contant?
Il n'y eut petit ni grand
Qui, pour le monde entier, consentît
Qu'on le jetât en ce feu.
Mais ils s'en vont tous de même,
Se prétendant tout à fait guéris.
Quand le roi les a vus,
Il fut tout éperdu de joie.
Il a dit au vilain : « Beau maître,
Je m'étonne comment il peut se faire
Que vous les ayez guéris si promptement. »
« Pardon, sire, je les ai charmés;
Je sais un charme qui vaut mieux
Que gingembre ni cannelle. »
Le roi dit : « Vous vous en irez
A votre maison, quand vous voudrez,
Et vous aurez de mon argent,
Et palefrois et bons destriers;
Mais quand je vous manderai de nouveau,
Vous ferez ce que je voudrai;
Ainsi vous serez mon ami,
Et vous serez tenu plus cher
Par tous les gens du pays.
Ne faites donc plus le niais,
Et ne nous forcez plus à vous maltraiter,
Car c'est une honte de vous battre. »
« Sire, merci, dit le vilain,
Je suis votre sujet, matin et soir,
Et le serai toute ma vie,
Sans m'en repentir jamais. »
Prenant congé, il quitte le roi,
Et s'en revient gaiement chez lui.
De retour à sa maison,
Ce ne fut plus seulement un riche paysan;
Il n'alla plus à la charrue;
Jamais depuis ne fut battue
Sa femme, qu'il aima et chérit.
Les choses advinrent comme je vous dis :
Grâce à sa femme, et par sa finesse,
Il fut bon docteur, et sans avoir étudié.

FIN DU VILAIN MÉDECIN.

On voit qu'il y a une filiation bien certaine entre le fabliau du XIIIe siècle et la comédie du XVIIe. Nous ne voudrions pourtant pas en conclure que Molière eût découvert dans les manuscrits gothiques le texte qu'on a sous les yeux, et qu'il eût été peut-être assez embarrassé de lire. Mais les inventions des trouvères s'étoient conservées à travers les âges, et, sous forme d'anecdotes, répandues un peu partout, non-seulement dans les conteurs, mais dans les moralistes, les chroniqueurs, les sermonnaires, etc. Ainsi, dans un recueil latin de la fin du XVe siècle, la *Mensa philosophica*, attribuée à l'Irlandais Thomas Anguilbert, on trouve l'ancien conte résumé en trois lignes : *Quædam mulier percussa a viro suo ivit ad castellanum infirmum, dicens virum suum esse medicum, sed non mederi cuique, nisi forte percuteretur; et sic eum fortissime percuti procuravit.* « Une femme maltraitée par son mari alla trouver le châtelain malade, et lui dit que son mari étoit médecin, mais qu'il ne guérissoit personne s'il n'étoit battu. C'est ainsi qu'elle trouva le moyen de faire rendre à son mari les coups qu'elle en avoit reçus. »

Adam Oléarius, dans son *Voyage en Moscovie* publié en 1647, raconte le même fait comme s'étant passé sous le règne de Boris Gudenof. Voici un résumé de son récit : « Boris Gudenof, étant attaqué de la goutte, promit d'énormes récompenses à celui qui indiqueroit un sûr remède pour cette maladie. Une femme que son mari maltraitoit souvent, et qui s'étoit bien promis de s'en venger, répandit partout le bruit qu'il en possédoit un excellent. On le fit venir et on l'interrogea; lui, de jurer qu'il n'avoit de remèdes pour aucune maladie. On le fustige et on le jette dans un cachot; on lui fait enfin savoir qu'il ait à préparer son remède ou à se préparer à mourir. Comme ce dernier parti lui sembloit un peu extrême, il opta pour le premier et se résigna à faire le médecin. Il eut donc l'air d'avouer avec peine qu'il avoit craint jusque-là d'employer son remède pour le prince; mais que, puisque celui-ci l'exigeoit absolument, il étoit prêt à lui obéir. Il envoya à Czirbach, à deux journées de Moscou, chercher une grande quantité d'herbes prises au hasard, et les fit bouillir dans une eau dont il prépara un bain pour le prince. Celui-ci recouvra la santé. Mais, persuadé que, si ce médecin de fraîche date ne l'avoit pas guéri plus tôt, c'étoit par entêtement, il le fit de

nouveau fouetter: ensuite, on le renvoya avec de très-riches présents, et en lui défendant d'avoir la moindre rancune contre sa femme. La chronique ajoute qu'il se soumit de bonne grâce à cet ordre et devint un meilleur mari. »

Molière, selon toute apparence, avoit eu connoissance de quelque imitation plus directe et plus prochaine. L'auteur d'une Vie de Molière écrite en 1724, parlant du *Médecin malgré lui*, raconte « qu'il tenoit d'une personne fort avancée en âge que Molière avoit pris l'idée de cette pièce dans une histoire qui réjouit beaucoup Louis XIV, et qu'on disoit arrivée du temps de François Ier, qui lui-même y auroit joué un rôle. » La destinée des fabliaux étoit, en effet, de vivre ainsi dans la tradition, et il n'est pas impossible que Molière eût entendu raconter sous le règne de Louis XIV une histoire dont les trouvères égayoient les contemporains de Philippe-Auguste. Mais il n'est guère probable que ce fût en présence du roi que Molière entendit pour la première fois cette histoire, puisqu'il étoit sans doute en possession du sujet du *Fagotier* avant d'avoir pris pied à la cour.

Pour les détails du dialogue, il y auroit un grand nombre de rapprochements à faire avec la farce du *Médecin volant*, que nous avons éditée dans notre premier volume.

Ménage et Brossette ont prétendu découvrir dans Sganarelle le perruquier Didier l'Amour, que Boileau fit plus tard figurer dans *le Lutrin*. « Didier l'Amour, dit Brossette, perruquier qui demeuroit dans la cour du Palais, et dont la boutique étoit sous l'escalier de la Sainte-Chapelle, étoit un gros et grand homme d'assez bon air, vigoureux et bien fait. Il avoit été marié deux fois; sa première femme étoit extrêmement emportée... Molière a peint le caractère de l'un et de l'autre dans son *Médecin malgré lui*. » Molière n'avoit certes pas eu besoin de modèles déterminés pour peindre Martine et Sganarelle. « Sganarelle, dit Auger, est l'image fidèle et plaisante d'une espèce d'hommes assez commune dans les derniers rangs de la société, de ces hommes possédant un fonds naturel d'esprit et de gaieté; fertiles en quolibets et en reparties grivoises; fiers de quelques grands mots mal appris et plus mal employés qui les font admirer de leurs égaux; docteurs au cabaret et sur la voie publique; aimant leurs femmes et leur donnant des coups; chérissant leurs

enfants et ne leur donnant pas de pain; travaillant pour boire et buvant pour oublier leurs peines; n'ayant ni regret du passé, ni soin du présent, ni souci de l'avenir, véritables épicuriens populaires, à qui peut-être l'éducation seule a manqué pour figurer, sur une plus digne scène, parmi les beaux esprits et les hommes aimables. »

Voici une anecdote qu'on raconte ordinairement à propos du *Médecin malgré lui :* Peu de jours après la première représentation, le président Rose, se trouvant avec l'auteur chez le duc de Montausier, l'accusa, au milieu d'un cercle nombreux, de s'être approprié, sans en faire honneur à qui de droit, le couplet que chante Sganarelle :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos jolis glougloux !
Mais mon sort feroit bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie;
Ah ! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous?

Molière soutint qu'il étoit de lui; Rose répliqua qu'il étoit traduit d'une épigramme latine, imitée elle-même de l'*Anthologie grecque;* Molière le défia de produire cette épigramme; Rose la lui dit sur-le-champ :

Quam dulces,
Amphora amœna,
Quam dulces
Sunt tuæ voces !
Dum fundis merum in calices,
Utinam semper esses plena !
Ah ! cara mea lagena,
Vacua cur jaces?

Molière restoit confondu, quand son ami, après avoir joui un moment de son embarras, s'avoua enfin pour l'auteur de la chanson latine.

L'édition *princeps* a pour titre : « *Le Médecin malgré lui*, par J.-B. P. de Molière, à Paris, chez Jean Ribou, au Palais, sur le grand perron, vis-à-vis de la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1667. Avec privilége du roi. » La date du privilége est du 8 octobre 1666, accordé à J.-B. P. de

Molière pour sept ans, cédé à J. Ribou. L'achevé d'imprimer pour la première fois est du 24 décembre. Une gravure représente Sganarelle passant le bras autour du cou de Géronte pour l'empêcher de surveiller l'entretien de Léandre et de Lucinde.

Une seconde édition parut en 1673 chez Henry Loison; le privilége est du 18 mars 1671, accordé à Molière. Elle fut achevée d'imprimer le 21 mars 1673, un mois environ après la mort de Molière. Nous indiquerons les variantes de cette édition, qui a pu se faire en partie du vivant de l'auteur, quoique le frontispice mentionne qu'elle se vend au profit de la veuve.

Nous joignons à ces deux textes celui de 1682 : « *Le Médecin malgré lui*, comédie, par J.-B. P. de Molière, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le vendredi 6 du mois d'août 1666. »

LE

MÉDECIN MALGRÉ LUI

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.

LUCINDE, fille de Géronte.

LÉANDRE, amant de Lucinde.

SGANARELLE, mari de Martine.[1]

MARTINE, femme de Sganarelle.

M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALÈRE, domestique de Géronte.[2]

LUCAS, mari de Jacqueline.

JACQUELINE, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.

THIBAUT, père de Perrin, } paysans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

1. Comme on l'a vu par les vers de Charles Robinet, cités dans la notice préliminaire, le personnage de Sganarelle étoit rempli par Molière. On n'a point d'indications suffisantes pour distribuer les autres rôles.

2. *Domestique* de Géronte, dans le sens où l'on employoit ce mot au XVIIe siècle, c'est-à-dire *vivant dans la maison* de Géronte, sans doute en qualité d'intendant, de secrétaire, d'homme de confiance.

LE

MÉDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, MARTINE, paroissent sur le théâtre en se querellant.

SGANARELLE.

Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines!

SGANARELLE.

Oh! la grande fatigue que d'avoir une femme! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon!

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peste de la carogne!

MARTINE.

Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui!

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec cornu[1] de notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE.

C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire! Devrois-tu être un seul moment sans rendre grâces au ciel de m'avoir pour ta femme? et méritois-tu d'épouser une femme comme moi?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de mes noces! Hé! morbleu! ne me fais point parler là-dessus; je dirois de certaines choses...

MARTINE.

Quoi? que dirois-tu?

1. *Bec cornu* est la traduction de l'italien *becco cornuto*, bouc portant cornes. Nous avons déjà rencontré cette expression dans *l'École des Femmes* (voy. tome II, page 478).

SGANARELLE.

Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu, bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai!

SGANARELLE.

Tu as menti : j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis!

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois!

SGANARELLE.

Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire!

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet; quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?

SGANARELLE.

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.[1]

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Ivrogne que tu es!

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin!

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infâme!

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître! insolent! trompeur! lâche! coquin! pendard! gueux! belître! fripon! maraud! voleur!...

SGANARELLE.

Ah! vous en voulez donc? (Sganarelle prend un bâton et lui en donne.)

MARTINE, criant.

Ah! ah! ah! ah!

1. Ceci est encore un dicton populaire; on le trouve dans *la Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc : « Si tu m'importunes davantage, tu me déroberas un soufflet. »

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

MONSIEUR ROBERT.

Holà! holà! holà! Fi! Qu'est ceci? Quelle infamie! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme!

MARTINE, les mains sur les côtés, lui parle en le faisant reculer, et à la fin lui donne un soufflet.

Et je veux qu'il me batte, moi.

MONSIEUR ROBERT.

Ah! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

MONSIEUR ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Est-ce là votre affaire?

MONSIEUR ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!

MONSIEUR ROBERT.

Je me rétracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus?

MONSIEUR ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez?

MONSIEUR ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

MONSIEUR ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battue.

MONSIEUR ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

MONSIEUR ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

MONSIEUR ROBERT.

(Il passe vers Sganarelle, qui pareillement lui parle toujours en le faisant reculer, le frappe avec le même bâton et le met en fuite.)

Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez comme il faut votre femme; je vous aiderai si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

MONSIEUR ROBERT.

Ah! c'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

MONSIEUR ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, et non la vôtre.

MONSIEUR ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

MONSIEUR ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

MONSIEUR ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce. (Ensuite il revient vers sa femme et lui dit en lui pressant la main :)

SCÈNE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Oh çà! faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battue!

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme!

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Viens, viens, viens.

MARTINE.

Non; je veux être en colère.

SGANARELLE.

Fi! c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien! va, je te demande pardon; mets là ta main.

MARTINE.

Je te pardonne; (Elle dit le reste bas.) mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela : ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié: et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui

s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE IV.

MARTINE, seule.

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublie pas mon ressentiment;* et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés.** Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari : mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard : je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCÈNE V.

VALÈRE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS, à Valère, sans voir Martine.

Parguenne! j'avons pris là tous deux une gueble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE, à Lucas, sans voir Martine.

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? il faut bien obéir à notre maître : et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudroit quelque récompense.*** Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; et quoi-

* Var. *Je n'oublierai pas mon ressentiment;* (1673, 1682.)

** Var. *Des coups que tu me donnes.* (1673, 1682.)

*** Var. *Nous vaudra quelque récompense.* (1673, 1682.)

qu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, rêvant à part, se croyant seule.

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS, à Valère.

Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête, puisque les médecins y avont tous pardu leur latin?

VALÈRE, à Lucas.

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; et souvent en de simples lieux...

MARTINE, se croyant toujours seule.

Oui, il faut que je me venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurois digérer; et... (Elle dit tout ceci en rêvant, de sorte que, ne prenant pas garde à ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit:) Ah! messieurs, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE.

Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider?

VALÈRE.

Cela se pourroit faire; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle: mais on trouve parfois des gens avec

des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire; et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE, bas, à part.

Ah! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! (Haut.) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; et nous avons ici un homme,* le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

VALÈRE.

Et, de grâce, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.

Un médecin qui coupe du bois!

VALÈRE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE.

C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

* VAR. *Et nous avons un homme.* (1673, 1682.)

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE.

Voilà une étrange folie!

MARTINE.

Il est vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connoître: c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

LUCAS.

Un habit jaune et vart! C'est donc le médecin des parroquets?

VALÈRE.

Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins: on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force

l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALÈRE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.[1]

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras, et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

LUCAS.

Ah!

VALÈRE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Testigué! velà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le charcher.

1. L'or potable passa longtemps pour un remède souverain. Il existe une quittance de Ferrault de Bonnel, alchimiste de Louis XI, pour une somme à lui payée en remboursement de quatre-vingt-seize écus d'or vieux qu'il avoit employés à faire certain breuvage appelé *aurum potabile*, et ordonné au roi pour médecine. Le Dispensaire dont se servoit encore la Faculté de médecine de Paris à la fin du dernier siècle, contenoit la recette de cette prétendue panacée.

VALÈRE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé! morguenne! laissez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALÈRE, à Lucas.

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGANARELLE, chantant derrière le théâtre.

La, la, la...

VALÈRE.

J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

SGANARELLE entre sur le théâtre, en chantant et tenant une bouteille et sans apercevoir Valère ni Lucas.

La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour un coup.* Prenons un peu d'haleine. (Il boit et dit après avoir bu.) Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.[1] (Il chante.)

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glouglous!

* Var. *Ma foi! c'est assez travaillé pour boire un coup.* (1673, 1682.)

1. Un *bois salé*, comme on dit un *ragoût salé*, parce qu'on a soif après avoir coupé de l'un, comme après avoir mangé de l'autre. (Auger.)

Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous?[1]

Allons, morbleu! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE, bas, à Lucas.

Le voilà lui-même.

LUCAS, bas, à Valère.

Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE.

Voyons de près.

SGANARELLE, les apercevant, les regarde en se tournant vers l'un et puis vers l'autre; et, abaissant sa voix, dit :

Ah! ma petite friponne! que je t'aime, mon petit bouchon!

Mon sort... feroit... bien des... jaloux,
Si...

Que diable! à qui en veulent ces gens-là?

VALÈRE, à Lucas.

C'est lui assurément.

LUCAS, à Valère.

Le velà tout craché comme on nous l'a défiguré.

SGANARELLE, à part.

(Ici il pose sa bouteille à terre, et, Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté; ensuite de quoi, Lucas faisant la même chose, il la reprend et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un grand jeu de théâtre.)

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils?

1. Dans une comédie de Pierre Larivey, une femme chante :

Ma bouteille, si la saveur
De ce vin répond à l'odeur,
Je prie Dieu et sainte Hélène
Qu'ils te maintiennent toujours pleine!

VALÈRE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé! quoi?

VALÈRE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle.

SGANARELLE, se tournant vers Valère, puis vers Lucas.

Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.[1]

VALÈRE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieu, boutez dessus.

1. Nous avons signalé précédemment cet emploi variable et arbitraire, quant au nombre et à la personne, du verbe qui suit le pronom relatif. (Voyez tome I, page 219.)

SGANARELLE, à part.

Voici des gens bien pleins de cérémonie. (Il se couvre.)

VALÈRE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous: les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE.

Ah! monsieur...

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

VALÈRE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VALÈRE.

Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE.

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE.

Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE.

Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins; il y a fagots et fagots : mais pour ceux que je fais...

VALÈRE.

Hé! monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALÈRE.

Hé! fi!

SGANARELLE.

Non, en conscience; vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE.

Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte! qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a!

SGANARELLE, à part.

Il est fou.

VALÈRE.

De grâce, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne sart de rian; je savons cen que je savons.

SGANARELLE.

Quoi donc! que me voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VALÈRE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même: je ne le suis point, et ne l'ai jamais été.

VALÈRE, bas.

Voilà sa folie qui le tient. (Haut.) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage: et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc?

VALÈRE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu! venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE, bas.

Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (Haut.) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé! testigué! ne lantiponez[1] point davantage, et confessez à la franquette que v' êtes médecin.

SGANARELLE, à part.

J'enrage.

VALÈRE.

A quoi bon nier ce qu'on sait?

1. *Lantiponer*, mot du langage populaire qui signifioit : importuner par des lenteurs inutiles, perdre le temps à des riens, à des fadaises. C'est à peu près le même sens que *lanterner*. On peut remarquer que, dans l'édition *princeps*, ce mot est écrit partout avec une apostrophe : *l'antiponer*, *l'antiponage*.

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes-là?[1] A quoi est-ce que ça vous sart?

SGANARELLE.

Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE.

Vous n'êtes point médecin?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V' n'êtes pas médecin?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALÈRE.

Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.*

(Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.)

SGANARELLE.

Ah! ah! ah! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE.

Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

VALÈRE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué! j'en sis fâché, franchement.

* VAR. *Il faut donc s'y résoudre.* (1682.)

1. *Frime*, que Lucas prononce *fraime*, appartient aussi au langage populaire et signifie un mensonge badin, un déguisement ridicule.

SGANARELLE.

Que diable est ceci, messieurs? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin?

VALERE.

Quoi! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte si je le suis!

LUCAS.

Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin?

SGANARELLE.

Non, la peste m'étouffe! (Ils recommencent de le battre.) Ah! ah! Hé bien! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin: apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALERE.

Ah! voilà qui va bien, monsieur: je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, à part.

Ouais! seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en être aperçu?

VALÈRE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes: et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? Est-il bien assuré que je sois médecin?

LUCAS.

Oui, par ma figué!

SGANARELLE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte si je le savois!

VALÈRE.

Comment, vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah! ah!

LUCAS.

Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu!

VALÈRE.

Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures; elle étoit prête à ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut

d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés: et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALÈRE.

Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! je suis médecin, sans contredit. Je l'avois oublié: mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question? Où faut-il se transporter?

VALÈRE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE, bas, à Lucas.

Il aime à rire. (A Sganarelle.) Allons, monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de médecin?

VALÈRE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE, présentant sa bouteille à Valère.

Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps. (Puis se

tournant vers Lucas en crachant.) Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS.

Palsanguenne! velà un médecin qui me plaît; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Géronte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE.

Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS.

Oh! morguenne! il faut tirer l'échelle après ceti-là, et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souliés.

VALÈRE.

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALÈRE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit; et, parfois, il a des moments où son esprit s'échappe, et ne paroît pas ce qu'il est.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner; et l'an diroit parfois, ne v's en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALÈRE.

Mais, dans le fond, il est toute science; et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre.

VALÈRE.

Sa réputation s'est déjà répandue ici; et tout le monde vient à lui.[1]

GÉRONTE.

Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moi vite venir.

VALÈRE.

Je le vais querir.

SCÈNE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

Par ma fi, monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queusi queumi; et la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE.

Ouais! nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses!

LUCAS.

Taisez-vous, notre ménagère Jacquelaine; ce n'est pas à vous à bouter là votte nez.

1. Ceci prépare la seconde scène du troisième acte, où nous verrons Thibaut et Perrin venir demander des remèdes à Sganarelle.

JACQUELINE.

Je vous dis et vous douze[1] que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de rhibarbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger, avec l'infirmité qu'elle a? Et lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian; vous l'y vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur? alle auroit été fort obéissante: et je m'en vas gager qu'il la prendroit, li, comme alle est, si vous la li vouillais donner.

GÉRONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériquié.

GÉRONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; et l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers: et l'on a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme

1. Jeu de mots populaire fondé sur la ressemblance de *dis* avec *dix*.

ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ant cette maudite couteume de demander toujours, Qu'a-t-il? et Qu'a-t-elle? et le compère Piarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bouté son amiquié; et velà que la pauvre criature en est devenue jaune comme un coing, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde; et j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

GÉRONTE.

Peste! madame la nourrice, comme vous dégoisez! Taisez-vous, je vous prie; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS.

(En disant ceci, il frappe sur la poitrine de Géronte.)

Morgué! tais-toi! t'es eune impartinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille; et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE.

Tout doux! Oh! tout doux!

LUCAS.

Monsieu, je veux un peu la mortifier, et li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE.

Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE.

Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GÉRONTE, à Sganarelle.

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des chapeaux.

GÉRONTE.

Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GÉRONTE.

A qui parlez-vous, de grâce?

SGANARELLE.

A vous.

GÉRONTE.

Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas médecin?

GÉRONTE.

Non, vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GÉRONTE.

Tout de bon. (Sganarelle prend un bâton, et bat Géronte comme on l'a battu.) Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Vous êtes médecin maintenant; je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE, à Valère.

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALÈRE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard.

GÉRONTE.

Oui : mais je l'enverrois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, monsieu; ce n'est que pour rire.

GÉRONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché...

GÉRONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton...

GÉRONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE.

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi: et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE.

Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

GÉRONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille?

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! Ah! beau nom à médicamenter! Lucinde!

GÉRONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme-là?

GÉRONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE, à part.

Peste! le joli meuble que voilà! (Haut.) Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, et je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait (Il lui porte la main sur le sein.) de vos bonnes grâces. Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service; et...

LUCAS.

Avec votre parmission, monsieu le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi! est-elle votre femme?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! vraiment je ne savois pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre. (Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, et, se tournant du côté de la nourrice, il l'embrasse.)

LUCAS, tirant Sganarelle, et se remettant entre lui et sa femme.

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble : je la félicite d'avoir un mari comme vous; (Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, et passant dessous ses bras, il se jette au

cou de la nourrice.) et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, et si bien faite comme elle est.

LUCAS, le tirant encore.

Hé! testigué! point tant de compliments, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi tant qu'il vous plaira; mais avec ma femme, trêve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux : et (Il continue le même jeu.) si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

LUCAS, le tirant pour la troisième fois.

Ah! vartigué, monsieur le médecin, que de lantiponages!

SCÈNE V.

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE.

Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE.

Où est-elle?

SGANARELLE, se touchant le front.

Là dedans.

GÉRONTE.

Fort bien.

SGANARELLE, en voulant toucher les tetons de la nourrice.

Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, et que je visite son sein.

LUCAS, le tirant, et lui faisant faire la pirouette.

Nanin, nanin; je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du médecin de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votte sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE, en le regardant de travers.

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE, prenant Lucas par le bras, et lui faisant aussi faire la pirouette.

Ote-toi de là aussi; est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi, le vilain, qui est jaloux de sa femme!

GÉRONTE.

Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade?

GÉRONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille; et j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE.

Allons, un siége.

SGANARELLE, assis entre Géronte et Lucinde.

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GÉRONTE.

Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (A Lucinde.) Hé bien! de quoi est-il question? Qu'avez-vous? quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE répond par signes, en portant la main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton :

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé! que dites-vous?

LUCINDE continue les mêmes gestes.

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.



LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

SGANARELLE.

Quoi?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE, la contrefaisant.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là?

GÉRONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause: et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

GÉRONTE.

Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie! je me garderois bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.

Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu: ce mal l'oppresse-t-il beaucoup?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

GÉRONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait.[1] Va-t-elle où vous savez?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement?

GÉRONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière est-elle louable?

GÉRONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE, se tournant vers la malade.

Donnez-moi votre bras. (A Géronte.) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Hé! oui, monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ha! ha!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie!

SGANARELLE.

Vous autres grands médecins, nous connoissons d'abord

1. « Ésope (fable XLIII, *Ægrotus et medicus*) conte qu'un malade estant interrogé par son médecin quelle opération il sentoit des médicaments qu'il lui avoit donnés : « J'ay fort sué, respondit-il. — Cela est bon, » dit le médecin. Une aultre fois il luy demanda comment il s'étoit porté depuis : « J'ay « eu un froid extrême, feit-il, et si ay fort tremblé. — Cela est bon, » suivit le médecin. A la troisiesme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Je me sens, dit-il, enfler et bouffir comme d'hydropisie. — Voylà « qui va bien, » adjouta le médecin. L'un de ses domestiques venant après à s'enquérir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respondit-il, à force de « bien estre, je me meurs. » (*Essais* de Montaigne, livre II, ch. xxxvii.)

les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire, C'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Oui : mais je voudrois bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.

Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE.

Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah! c'étoit un grand homme!

GÉRONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout à fait: (Levant le bras depuis le coude.) un homme qui étoit plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de cer-

taines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes: d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, se levant brusquement.

Vous n'entendez point le latin?

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE, en faisant diverses plaisantes postures.

Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa la muse, *bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam*, oui. *Quare?* pourquoi? *Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*[1]

GÉRONTE.

Ah! que n'ai-je étudié!

JACQUELINE.

L'habile homme que velà!

LUCAS.

Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du

1. Les quatre premiers mots de cette tirade prétendue latine sont des mots forgés qui n'appartiennent à aucune langue. Le reste est une citation estropiée de quelques lignes du rudiment de Despautère, et principalement de ce passage : *Deus sanctus, est-ne oratio latina? Etiam. Quare? Quia substantivum et adjectivum concordant in genere, numero, casu.* (Auger.)

Il est de tradition au théâtre que, en prononçant ce mot *casus*, qui signifie en latin à la fois *cas* et *chute*, l'acteur, s'asseyant avec trop de pétulance, renverse son siége et culbute en arrière.

côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*,[1] rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus.*[2] Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE.

Ah! que ça est bian dit, notte homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue aussi bian pendue!

1. *Armyan* n'est d'aucune langue; *nasmus* non plus. Quant à *cubile*, mot hébreu, suivant Sganarelle, il est latin, et signifie lit ou tanière.

2. Voilà encore six mots forgés qui ne sont pas tous de l'invention de Molière : on trouve les trois premiers dans *la Sœur*, comédie de Rotrou, où ils sont écrits de cette manière, *ossasando*, *nequei*, *nequet*. Dans *la Sœur*, ils sont donnés pour mots turcs; ils ne sont pas plus turcs que latins. (AUGER.)

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont : que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainsi : mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.[1]

GÉRONTE.

C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE.

Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui

1. On croit que cette phrase fait allusion à un événement qui fit alors beaucoup de bruit. « Un de nos docteurs, nommé Renier, dit Gui Patin, ayant obtenu le corps d'un malfaiteur pour faire des opérations de chirurgie, on y a remarqué une chose fort extraordinaire, savoir, le foie du côté gauche, et la rate du côté droit. Tout le monde a été voir cette particularité. M. Renier en a fait un petit discours qu'il fera imprimer. » Aujourd'hui ce n'est plus une chose mise en doute ni fort extraordinaire : il n'est pas très-rare de remarquer, dans les cadavres, de ces transpositions de viscères, et la curiosité ne s'en émeut plus.

fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE.

Pourquoi cela, monsieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GÉRONTE.

Cela est vrai! Ah! le grand homme! Vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE, à Jacqueline.

Doucement, vous. (A Géronte.) Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE.

Qui? moi? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice; tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

GÉRONTE.

Mais, monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salutaire; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.[1]

JACQUELINE, en s'en allant.

Ma fi, je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remèdes; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

SCENE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je vous donne le bonjour.

GÉRONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Vous donner de l'argent, monsieur.

1. La médecine du temps ordonnoit sans cesse des purgations ou des saignées de précaution. Louis XIV prenoit médecine chaque mois, *pour la maladie à venir,* comme dit Sganarelle. En une occasion solennelle, Valot, « trouvant le roi en une forte résolution de ne songer à aucun remède, pas même à une saignée de précaution, pressa très-fort M. le cardinal Mazarin d'obtenir du roi ce qu'il n'avoit pu gagner sur son esprit. » Mais le cardinal fit réponse que le roi, « en l'état où étoient ses affaires, ne se rendroit à aucun remède ni régime *s'il n'étoit malade,* et qu'il n'avoit aucun dessein de se servir de précaution. » Voilà qui étoit parler net; le pauvre Valot fut bien obligé de se soumettre. On peut lire ses doléances en pareil cas, *passim* dans le *Journal de la santé du Roi* (Édition de J.-A. Leroi, 1862).

SGANARELLE, tendant sa main derrière, par-dessous sa robe, tandis que Géronte ouvre sa bourse.

Je n'en prendrai pas, monsieur.

GÉRONTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Point du tout.

GÉRONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GÉRONTE.

De grâce!

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GÉRONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GÉRONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.[1]

GÉRONTE.

Je le crois.

1. Ce trait contre les médecins est imité de Rabelais. Panurge, ayant consulté le médecin Rondibilis, « s'approcha de luy, et luy mist en main sans mot dire quatre nobles à la rose. Rondibilis les print très bien, puis luy dist en effroi, comme indigné : « Hé! hé! hé! monsieur, il ne falloit rien. Grand « mercy, toutesfois. De meschantes gens jamais je ne prens rien. Rien « jamais des gens de bien je ne refuse. Je suis tousjours à vostre commande- « ment. — En payant, dist Panurge. — Cela s'entend, » respondit Rondibilis. » Régnier et beaucoup d'autres ont fait leur profit de ce passage.

SGANARELLE, après avoir pris l'argent.

Cela est-il de poids?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE.

Je le sais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE.

Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE, seul, regardant l'argent qu'il a reçu.

Ma foi, cela ne va pas mal; et pourvu que...

SCÈNE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Monsieur, il y a longtemps que je vous attends: et je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE, lui prenant le poignet.

Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉANDRE.

Je ne suis point malade, monsieur; et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'ètes pas malade, que diable ne le dites-vous donc?

LÉANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous

venez de visiter; et comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.

SGANARELLE, paroissant en colère.

Pour qui me prenez-vous? Comment oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature?

LÉANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE, en le faisant reculer.

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE.

Hé! monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un malavisé.

LÉANDRE.

De grâce.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême...

LÉANDRE, tirant une bourse.

Monsieur...

SGANARELLE.

De vouloir m'employer... (Tenant la bourse.) Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme; et je serois ravi de vous rendre service : mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas; et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE.

Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il question?

LÉANDRE.

Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut: et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie :[1] mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici, et je vous dirai en marchant cé que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, monsieur : vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous.

1. *Qui*, répété disjonctivement pour *celui-ci, celui-là*.

> Qui lance un pain, un plat, une assiette, un couteau;
> Qui, pour une rondache, empoigne un escabeau.
>
> (Régnier, *le Festin*.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un lieu voisin de la maison de Géronte.[1]

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire; et, comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Tout ce que je souhaiterois seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire; il suffit de l'habit : et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE.

Comment!

SGANARELLE.

Diable emporte si j'entends rien en médecine! Vous

1. Cette indication, qui ne se trouve pas dans les éditions originales, est l'œuvre d'Auger, et se justifie par ce que dit Sganarelle à Léandre : « Qu'il aille l'attendre auprès du logis de sa maîtresse. » Elle a été, depuis Auger, adoptée par tous les éditeurs. Il n'est pas sûr, toutefois, que Molière ait eu l'intention de fixer le lieu de la scène avec une précision rigoureuse.

êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE.

Quoi! vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dis-je; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos: et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.[1]

1. Ce passage est imité d'une nouvelle de Cervantes intitulée *le Licencié de verre* (*el Licenciado vidriera.*) « Le juge, y est-il dit, peut violer la justice ou la retarder; l'avocat peut, par intérêt, soutenir une mauvaise cause;

LÉANDRE.

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE, voyant des hommes qui viennent à lui.

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. (A Léandre.) Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

SCÈNE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Monsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE, tendant la main comme pour recevoir de l'argent.

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT.

Je voudrions, monsieu, que vous nous baillissiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, monsieu.

le marchand peut nous attraper notre argent; enfin toutes les personnes avec lesquelles la nécessité nous force de traiter peuvent nous faire quelque tort, mais aucune ne peut nous ôter impunément la vie. Les médecins seuls ont ce droit; ils peuvent nous tuer sans crainte, sans employer d'autres armes que leurs remèdes; et leurs bévues ne sont jamais découvertes, parce qu'au moment même la terre les cache et les fait oublier. »

SGANARELLE.

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée partout; et l'an dit que c'est quantité de sériosités qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne, avec des lassitules* et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prèts à l'étouffer; et parfois il lui prend des syncoles et des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notte village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires; et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaise, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin amétile:[1] mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyît à *patres*; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, tendant toujours la main, et la branlant comme pour signe qu'il demande de l'argent.

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

* Var. *Lassitudes* (1673, 1682.

1. Il est à peine besoin de rétablir tous ces mots que Thibaut estropie : « hydropisie, sérosités, muscles des jambes, syncopes, convulsions, apozèmes, confection d'hyacinthe, potions cordiales, et vin émétique. » Sganarelle, éclairé par les deux écus de Perrin, va du reste rectifier lui-même quelques-uns des termes défigurés par le paysan « qui ne sait pas se faire entendre. »

THIBAUT.

Le fait est, monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mère est malade; et velà deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE.

Ah! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements?

PERRIN.

Hé! oui, monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède?

PERRIN.

Oui, monsieu.

SGANARELLE.

Un remède pour la guérir?[1]

PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de formage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

1. Cette interrogation seroit encore plus comique, je crois, si Sganarelle s'adressoit à Thibaut, c'est-à-dire au mari de la malade. (Auger.)

PERRIN.

Du fromage, monsieu?

SGANARELLE.

Oui, c'est un formage préparé,[1] où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN.

Monsieu, je vous sommes bien obligés; et j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCÈNE III.

Le théâtre change et représente, comme au second acte, une chambre de la maison de Géronte.[2]

JACQUELINE, SGANARELLE; LUCAS, dans le fond du théâtre.

SGANARELLE.

Voici la belle nourrice. Ah! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre; et votre vue est la rhubarbe, la casse, et le séné, qui purgent toute la mélancolie de mon âme.

1. Sganarelle dit deux fois *formage;* et le paysan Perrin dit *fromage*, comme si ce dernier étoit une corruption de l'autre, à l'usage des gens de la campagne. Il est certain qu'on a dit à une époque, et qu'on devroit dire *formage*, ce mot venant de l'éclisse où le fromage prend sa forme. Les Italiens disent toujours *formaggio*.

Dans beaucoup d'éditions on a fait exactement le contraire de ce qui existe dans les éditions originales : Sganarelle dit *fromage*, et Perrin *formage*, l'usage ayant en effet opéré entre ces deux manières de prononcer le mot une véritable transposition.

2. Cette nouvelle indication a été également introduite par Auger dans le texte du *Médecin malgré lui*. Le changement de lieu semble prouvé en effet, notamment par cette réponse si connue de Sganarelle à Géronte qui lui

JACQUELINE.

Par ma figué, monsieu le médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rian à tout votte latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie; devenez malade, pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votte sarvante; j'aime bian mieux qu'an ne me guarisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez!

JACQUELINE.

Que velez-vous, monsieu? C'est pour la pénitence de mes fautes; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment! un rustre comme cela! un homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle!

JACQUELINE.

Hélas! vous n'avez rian vu encore; et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

demande où il étoit: « Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. » Puisqu'il dit qu'il vient de la cour, il est certain qu'au moment où il parle, il est dans l'appartement.

Il est permis de douter, cependant, qu'on ait jamais exécuté, en cet endroit de la pièce, un changement de décors. Du temps de Molière, on n'y regardoit pas de si près, surtout lorsque les pièces se rapprochoient de la farce, comme celle-ci, et l'on ne craignoit point de réclamer des spectateurs une certaine complaisance d'imagination.

Dans la pratique ordinaire, du reste, la difficulté ne se présente pas, la consultation des deux paysans étant presque toujours supprimée à la représentation et cette consultation pouvant seule obliger de transporter la scène de l'extérieur à l'intérieur de la maison de Géronte.

SGANARELLE.

Est-il possible? et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous? Ah! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains! et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé! monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite; et il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vrai que si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui, avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; et, si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

En cet endroit tous deux apercevant Lucas qui étoit derrière eux et entendoit leur dialogue, chacun se retire de son côté, mais le médecin d'une manière fort plaisante.[1])

1. La manière dont la mention des jeux de scène est rédigée dans cette pièce, l'abondance inaccoutumée des détails, certains traits, comme celui-ci, qui semblent partir plus naturellement d'un spectateur que de l'acteur lui-même, peuvent faire douter que Molière ait pris la peine de formuler cette partie intéressante de la pièce, bien qu'elle existe, telle que nous la reproduisons, dans l'édition de 1667.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

Holà! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin?

LUCAS.

Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, et ma femme aussi.

GÉRONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être?

LUCAS.

Je ne sais; mais je voudrois qu'il fût à tous les guebles!

GÉRONTE.

Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCÈNE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah! monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?

GÉRONTE.

Un peu plus mal depuis votre remède.

SGANARELLE.

Tant mieux; c'est signe qu'il opère.

GÉRONTE.

Oui; mais en opérant je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE, montrant Léandre.

Qui est cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE, faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire.

C'est...

GÉRONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GÉRONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Qui...

GÉRONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, velà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. (En cet endroit, il tire Géronte à un bout du théâtre, et, lui passant un bras sur les épaules, lui rabat la main sous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers lui lorsqu'il veut regarder ce que sa fille et l'apothicaire font ensemble, lui tenant, cependant, le discours suivant pour l'amuser.)

Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il

vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui : et moi je dis que oui et non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive,[1] on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE, à Léandre.

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiments.

GÉRONTE.

Voilà ma fille qui parle! ô grande vertu du remède! ô admirable médecin! Que je vous suis obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse! et que puis-je faire pour vous après un tel service?

SGANARELLE, se promenant sur le théâtre, et s'essuyant le front.

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon père, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

1. Sganarelle copie ici Gros-René du *Dépit amoureux :*

> La partie brutale alors veut prendre empire
> Dessus la sensitive.

GÉRONTE.

Quoi !

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE, parlant d'un ton de voix à étourdir.

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE.

Ah! quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y résister. (A Sganarelle.) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GÉRONTE.

Je vous remercie. (A Lucinde.) Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.

GÉRONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE, à Géronte.

Mon Dieu! arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire; c'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il y faut apporter.

GÉRONTE.

Seroit-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit?

SGANARELLE.

Oui; laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (Il appelle l'apothicaire et lui parle.) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés

du père : qu'il n'y a point de temps à perdre ; que les humeurs sont fort aigries ; et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède : mais comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite ! au remède spécifique !

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE.

Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE.

Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE.

Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GÉRONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle !

GÉRONTE.

Mais il perdra son temps.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

GÉRONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

Ah! palsanguenne, monsieu, vaici bian du tintamarre: votte fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apothicaire: et vela monsieu le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE.

Comment! m'assassiner de la façon! Allons, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monsieu le médecin, vous serez pendu: ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE, à Lucas.

Ah! mon Dieu! que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le velà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! mon mari pendu! Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notte maître.

MARTINE.

Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore, si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort: et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.[1]

SGANARELLE.

Ah!

SCÈNE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE, à Sganarelle.

Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

1. Voiture écrivoit à mademoiselle de Bourbon : « Voici, mademoiselle, où j'en étois, quand j'ai reçu votre seconde lettre qui m'a fort adouci, en m'apprenant que vous ne désireriez pas que je fusse pendu, sans que vous y fussiez. »

SGANARELLE, à genoux, le chapeau à la main.

Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉRONTE.

Non, non: la justice en ordonnera. Mais que vois-je?

SCÈNE XI.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.[1]

SGANARELLE, à part.

La médecine l'a échappé belle!

1. La pièce de Villiers, *Zélinde*, dirigée contre Molière en 1663, se dénouoit d'une manière semblable : un père, surprenant sa fille avec un amant qu'il lui a défendu de voir, s'emporte contre tous deux; arrive un laquais qui annonce au jeune homme la mort d'un oncle dont la succession lui revient; alors le père s'apaise aussi vite au moins que M. Géronte, et, comme lui, il consent au mariage des deux amans. Ce dénouement commode a été, par la suite, celui d'un assez grand nombre de comédies.

MARTINE.

Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin, car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui! c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

LÉANDRE, à Sganarelle.

L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE.

Soit. (à Martine.) Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.[1]

1. La satire contre les médecins, dans cette pièce, [illegible]

FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.

MÉLICERTE

COMÉDIE PASTORALE HÉROÏQUE

2 décembre 1666

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

La Grange nous apprend que, le 1er décembre 1666, la troupe du Palais-Royal partit pour Saint-Germain-en-Laye, où elle fut employée dès le lendemain dans le Ballet des Muses. Ce Ballet des Muses marquoit la reprise des fêtes de la cour, interrompues pendant près d'une année par la mort de la reine mère. Il étoit l'œuvre de Benserade, qui passoit pour fort habile à arranger ces sortes de divertissements. Non-seulement la troupe de Molière, mais celle de l'hôtel de Bourgogne, mais les comédiens italiens et espagnols furent appelés à contribuer à celui-ci. J.-B. Lulli en composa la musique. Le roi, Madame, les principaux personnages de la cour y figurèrent dans plusieurs entrées, et prirent, comme on le verra par le livret, une part très-active aux danses et aux jeux mythologiques.

Molière étoit chargé d'acquitter le tribut dû à Thalie, la troisième muse; il fournit d'abord pour son contingent les deux premiers actes de *Mélicerte,* comédie pastorale héroïque; puis un acte intitulé *Pastorale comique,* dont il ne nous reste que les couplets.

En écrivant la première de ces pièces, Molière, préoccupé sans doute du cadre où elle devoit prendre place et du voisinage de Pyrame et Thisbé qui faisoient hommage de leurs héroïques tirades à Melpomène, Molière voulut représenter son art sous l'aspect le plus fleuri et le plus orné; il voulut lui faire exprimer

uniquement la grâce, la tendresse, la délicatesse exquise des sentiments, dans un rêve idéal imité des bergeries de l'*Astrée*. *Mélicerte* n'échappe pas à l'insipidité d'un genre tout artificiel; il y a pourtant dans cet ouvrage de la sensibilité et de la fraîcheur, et il n'est certainement pas inférieur aux pastorales de l'Espagne et de l'Italie. On auroit tort, lorsqu'on veut apprécier l'ensemble de l'œuvre de Molière, de ne pas tenir compte de ce précieux débris. L'esprit trop exclusif, qui admet difficilement qu'un écrivain réunisse diverses aptitudes, cet esprit qui existoit déjà au XVIIe siècle, et qui eut tant de peine à accorder à Racine le succès des *Plaideurs*, frappa d'impuissance absolue tous les essais que fit Molière en dehors de la comédie. Il n'y a peut-être pas lieu de regretter cette intolérance, si nous lui devons quelques œuvres comiques de plus. Mais pour l'étude du génie, pour la connoissance de l'homme, les ébauches incomplètes qui lui réussirent si peu offrent pourtant un vif intérêt. Quiconque négligeroit de lire *Don Garcie, la Princesse d'Élide, Mélicerte, les Amants magnifiques*, n'apprécieroit Molière qu'imparfaitement. Parmi ces créations, où le comique n'a qu'une foible part, où le sentiment domine, *Mélicerte* est, sans contredit, la plus significative.

Molière puisa, dit-on, son sujet dans l'épisode de Timarète et Sésostris, du roman de *Cyrus*. Les lignes suivantes suffiront à faire estimer ce que le poëte put, somme toute, devoir au romancier. Mlle de Scudéry décrit comme il suit la situation de ses deux augustes personnages : « La condition de leurs pères leur sembloit égale, leur âge étoit proportionné; il n'y avoit pas une bergère, en toute l'île, à qui Sésostris pût parler un quart d'heure; il n'y avoit pas non plus un berger que Timarète pût souffrir qu'il la regardât : ainsi, leur raison leur disant à tous deux qu'Aménophis et Thraséas voudroient bien qu'ils s'épousassent, ils abandonnèrent leur cœur sans résistance à l'amour que leur mérite y faisoit naître.[1] » Comme on le voit, la dette est minime. Ces enfants, nés d'un sang royal, cachés sous des habits de bergers, qui s'aiment comme s'ils se reconnoissoient de même race et devinoient qu'ils sont faits l'un pour l'autre, présentent du reste une

1. *Artamène ou le Grand Cyrus*, tome VI, livre II, page 661.

combinaison romanesque alors fort commune, soit qu'on feignît que tous deux ignorassent leur véritable origine, soit qu'on n'enveloppât de mystère que la naissance de l'un ou de l'autre. On se rappelle, dans le *Conte d'hiver*, de Shakspeare, les scènes charmantes de Florizel et Perdita. Si *Mélicerte* avoit été terminée par Molière, les deux églogues auroient pu servir de pendants l'une à l'autre.

C'est pour le jeune Baron que Molière composa son idylle. Cet acteur de treize ans, que, depuis une année environ, Molière avoit recueilli, étoit un prodige d'élégance et d'intelligence précoce. « Objet des innocentes caresses des jeunes femmes de la troupe, dit M. P. Chasles, cet enfant, d'une beauté rare et d'une grâce parfaite, placé comme l'Indien Crichna au milieu des bergères ou gopis, offroit un spectacle tout à fait digne de la pastorale. Molière mit en scène ce riant ensemble. » Mais une querelle qui s'éleva pendant les répétitions vint déconcerter ses projets. « Mademoiselle Molière, raconte Grimarest, s'emporta un jour jusqu'à donner à Baron un soufflet sur un sujet assez léger. Le jeune homme crut son honneur intéressé d'avoir été battu par une femme. Voilà de la rumeur dans la maison. « Est-il possible, « dit Molière à son épouse, que vous ayez l'imprudence de frap- « per un enfant aussi sensible que vous connoissez celui-là; et « encore dans un temps où il est chargé d'un rôle de six cents « vers dans la pièce que nous devons représenter incessamment « devant le roi? »

Molière tâcha vainement d'adoucir le jeune acteur irrité. Tout ce qu'il put obtenir, c'est que Baron joueroit son personnage de Myrtil. Après la représentation, celui-ci eut la hardiesse de demander au roi, à Saint-Germain, la permission de se retirer. Elle lui fut accordée; il partit, et, comme nous l'avons dit dans la notice consacrée à Baron (tome II, page XLVI), il courut pendant plus de trois ans la province.

Ce fut sans doute cette circonstance qui détourna Molière d'achever la pièce dont il n'avoit pu produire que les deux premiers actes dans le Ballet des Muses. Elle ne revit le jour que seize ans plus tard, dans l'édition de 1682, où La Grange et Vinot la publièrent telle que son auteur l'avoit laissée.

Dix-sept ans après cette publication, en 1699, Guérin, fils du

comédien de ce nom qui avoit épousé la veuve de Molière, entreprit d'achever *Mélicerte*. « Monsieur de Molière, disoit-il dans sa préface, avoit commencé *Mélicerte*; lecteur assidu des productions de ce grand homme, je me suis étonné cent fois de ce qu'il n'avoit pas donné la dernière main à un ouvrage dont l'heureux commencement nous promettoit une suite aussi parfaite... et ce fut dans ces moments que je formai le dessein de le continuer. » Guérin mit en vers irréguliers les deux actes que Molière avoit écrits en vers réguliers, y fit quelques modifications qu'il jugea avantageuses; par exemple, il s'avisa qu'il valoit mieux que Myrtil, entrant en scène, apportât à Mélicerte un bouquet de fleurs qu'un oiseau, sans doute parce que ce nouveau présent lui parut prêter plus amplement au madrigal; et enfin il ajouta un troisième acte entièrement de sa façon, dont l'épisode de Sésostris et Timarète lui fournit la matière : « J'avouerai en tremblant, dit-il encore, que le troisième acte est mon ouvrage, et que je l'ai travaillé sans avoir trouvé dans les papiers de M. de Molière, ni le moindre fragment, ni la moindre idée. Heureux s'il m'eût laissé quelque projet à exécuter ! Tout ce que je pus conjecturer, c'est qu'il avoit tiré *Mélicerte* de l'histoire de Timarète et de Sésostris, qui est dans *Cyrus*. Je le lus avec attention, et là-dessus je traçai mon sujet.[1] » Mélicerte est reconnue pour fille d'Amasis, roi d'Égypte, qui avoit usurpé la couronne sur Apriez; et dans Myrtil on retrouve Sésostris, fils du roi légitime, devenu lui-même, par la mort de son père, légitime héritier du trône. Amasis, que de longs remords avoient déjà dégoûté d'un pouvoir injustement acquis, rend le sceptre à Sésostris et lui accorde la main de sa fille.

Cet ouvrage, malgré la protection toute particulière de la princesse de Conti, fut accueilli très-froidement. Guérin avoit gâté les deux premiers actes, et entassé dans le troisième la double reconnoissance de Myrtil et de Mélicerte, l'abdication de l'usurpateur Amasis qu'on étoit obligé de faire venir des bords du Nil sur ceux du Pénée, et le mariage des deux amants. C'étoit trop. La musique de Lalande ne réussit pas à soutenir tout cela. Gacon, qui assistoit, à Fontainebleau, à la représenta-

1. *Myrtil et Mélicerte*, pastorale héroïque, 1699, in-12

tion de la pièce ainsi refaite, dit, dans la satire XXIV du *Poëte sans fard*, en parlant de l'imposant spectacle de la messe du roi :

> Et pendant que nos yeux contemploient ces merveilles,
> Lalande par ses tons enchantoit nos oreilles :
> Heureux si, satisfait de nous plaire en latin,
> Il n'eût point travaillé sur les vers de Guérin !
> Car, dès le même soir, la cour, à *Mélicerte*,
> De Lulli, de Molière exagéra la perte;
> Et Lalande et Guérin, sifflés des courtisans,
> Même au sein des flatteurs furent sans partisans.

Ce dernier coup termina pour jamais les destinées de *Mélicerte*.

Quant à la *Pastorale comique*, on a peine à en deviner le bizarre dessin, car Molière prit à son égard un parti plus rigoureux et plus radical. Il en supprima et anéantit le manuscrit, de sorte qu'on n'en retrouve que les couplets chantés, conservés dans le livre du Ballet et dans la partition. Ces couplets indiquent de folâtres ébats, que l'on croiroit plus dignes de Lulli que de Molière, et que, pour celui-ci, on est tenté d'expliquer par un violent besoin de s'étourdir. Dans ce rôle de Lycas, que Molière joua entre deux accès de maladie, ses traits amaigris, noirs et creusés semblent avoir fait les principaux frais de la plaisanterie. Son insulteur posthume, dont nous aurons à parler plus tard, Jaulnay, lorsqu'il l'appeloit « ce marmouset hideux, » se souvenoit peut-être de ce personnage de Lycas que les magiciens et les démons entreprennent vainement d'embellir.

Nous reproduirons le livre du Ballet des Muses afin de mettre, suivant notre coutume, le lecteur à même de se figurer exactement le milieu où les œuvres du poëte ont paru ; elles sont ainsi placées dans leur vrai jour ; et le cadre qui les entoure leur sert de premier commentaire fidèle et authentique.

Une circonstance essentielle à noter, c'est qu'il n'est aucunement question de *Mélicerte* dans le livre du Ballet, ni dans la partition. Il s'ensuit que l'on a été assez embarrassé pour déterminer l'endroit du divertissement où eut lieu la représentation de cette comédie. La *Pastorale comique* étant assignée par le livret à la troisième entrée en l'honneur de Thalie, la plupart des éditeurs ont, après les frères Parfait,[1] placé *Mélicerte* à la

1. *Histoire du Théâtre françois*, tome X, page 135.

quatrième entrée consacrée à Euterpe. Mais le livret présente, pour cette quatrième entrée, un dialogue chanté par des bergers et des bergères, et, de plus, la danse du roi et de Madame. A supposer que le chant des bergers et des bergères ait pu servir de prologue à *Mélicerte* et suppléer à cette pièce, quand elle disparut, l'autre cérémonie étoit trop importante pour que, si elle avoit eu lieu à la suite d'une représentation théâtrale, l'on omît de le constater. Il y a là un problème dont nous allons chercher la solution.

Un ballet comme celui dont nous avons à nous occuper n'étoit pas, dès le premier jour, constitué d'une manière immuable; c'étoit au contraire une œuvre essentiellement mobile, un thème qui prêtoit à des variations presque indéfinies. Les changements que subit le Ballet des Muses pendant les trois mois où il servit de cadre aux fêtes de la cour furent considérables. Le livre du Ballet tel que nous le possédons ne permet pas de distinguer facilement ces modifications successives. Daté de 1666, mis en vente dès le 11 décembre de cette année, comme Robinet le constate, il contient cependant des parties qui ne furent certainement introduites dans la composition primitive que pendant les mois de janvier et de février 1667; ainsi, la mascarade espagnole; ainsi, *le Sicilien*. Cela ne peut s'expliquer que par la transformation du livret lui-même, et, en examinant cet opuscule, on s'aperçoit, en effet, que c'est un volume composite, dont une double pagination irrégulière trahit surtout les remaniements. Le livre du Ballet ne sauroit donc nous éclairer sur l'ordre dans lequel se suivirent les pièces de Molière ni sur le moment où elles parurent. Nous sommes obligé, pour avoir quelques indications sur ce point, de consulter les gazettes du temps. La Gazette en prose dit en peu de mots ce que fut la représentation du 2 décembre. On lui écrit de Saint-Germain-en-Laye, à la date du 4 décembre 1666 :

« Le 2 du courant, fut ici dansé pour la première fois, en présence de la reine, de Monsieur et de toute la cour, le Ballet des Muses, composé de treize entrées; ce qui s'exécuta avec la magnificence ordinaire dans les divertissements de Leurs Majestés. Il commence par un dialogue de ces divinités du Parnasse en l'honneur du roi; et tous les Arts, que l'on voit si bien refleurir par les soins de ce grand monarque, étant venus les recevoir,

se déterminent à faire en faveur de chacune d'elles une entrée particulière. Dans la première, pour Uranie, on représente les sept planètes. Dans la deuxième, pour Melpomène, on fait paroître l'aventure de Pyrame et de Thisbé, désignés par le comte d'Armagnac et le marquis de Mirepoix. La troisième est une pièce comique en faveur de Thalie. La quatrième, pour Euterpe, est composée de bergers et de bergères; et Sa Majesté, pour s'y délasser, en quelque façon, de ses travaux continuels pour l'État, y représente l'un de ces pasteurs, accompagné du marquis de Villeroi, ainsi que Madame l'une de ces bergères, aussi accompagnée de la marquise de Montespan et des damoiselles de La Vallière et de Toussi. Dans la cinquième, pour Clio, se voit la bataille donnée entre Alexandre et Porus; et la sixième, en faveur de Calliope, est dansée par cinq poëtes. Dans la septième, qui est accompagnée d'un récit, paroît Orphée, qui, par les divers tons de sa lyre, inspire la douleur et les autres passions à ceux qui le suivent. La huitième, pour Érato, est dansée par six amants, entre lesquels Cyrus est désigné par le roi, et Polexandre par le marquis de Villeroi. La neuvième, pour Polymnie, est composée de trois philosophes et de trois orateurs, représentés par les comédiens françois et italiens. La dixième est de quatre Faunes et d'autant de femmes sauvages, en faveur de Terpsichore, avec un très-beau récit; et dans la onzième, il se fait une danse des plus agréables par ces Muses et les filles de Piérus, représentées par Madame, avec les filles de la reine, de son Altesse royale, et d'autres dames de la cour. La douzième est composée de trois Nymphes qu'elles avoient choisies pour juger de leur dispute; et dans la dernière, Jupiter vient punir les Piérides pour n'avoir pas reçu le jugement qui avoit été prononcé; toutes ces entrées étant si bien concertées et exécutées, qu'on ne peut rien voir de plus divertissant. »

Ainsi, il n'y avoit, dans cette première représentation du Ballet des Muses, ni la comédie des *Poëtes* jouée par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ni la mascarade des Espagnols et des Espagnoles; et le divertissement se terminoit bien à la treizième entrée, c'est-à-dire par la métamorphose des Piérides en pies. Robinet, dans sa lettre du 11 décembre, un peu trop verbeuse pour être reproduite ici, confirme ces différents points. On jouoit

une pièce de Molière dans la troisième entrée : une seule : étoit-ce *Mélicerte ?* étoit-ce la *Pastorale comique ?* C'étoit *Mélicerte*, selon nous. Le terme « une pièce comique » dont se sert la Gazette est, surtout dans la langue du temps, parfaitement applicable à cette dernière production. Quant à Robinet, voici comment il s'exprime :

Thalie, aimant plus sagement
Ce qui donne de l'enjouement,
Est comiquement divertie
Par une belle comédie
Dont Molière, en cela docteur,
Est le très-admirable auteur.

Nous ne croyons pas que le continuateur de la Muse historique eût employé ces mots : « une belle comédie, » pour désigner la *Pastorale comique*. En outre, si l'on considère combien il est vraisemblable que *Mélicerte*, inachevée comme elle étoit, dut se produire dans le premier moment et avec l'excuse de la précipitation ; si l'on tient compte de la tradition relative au jeune Baron telle que nous l'avons rapportée ci-dessus d'après Grimarest ; si l'on remarque enfin que La Grange, sur son registre, cite *Mélicerte* en premier lieu, l'on conservera peu de doutes, et ce qui va suivre achèvera de les dissiper.

On manque de renseignements sur les représentations du Ballet des Muses pendant le mois de décembre. La Gazette n'en fait pas mention ; Robinet se borne à dire vaguement, dans sa lettre du 26 :

L'auguste Ballet des neuf Sœurs,
Où l'on voit d'excellents danseurs,
Divertit toujours à merveille
La cour, des cours la nonpareille.

La reine se trouvant dans un état de grossesse avancée, il y eut sans doute une interruption pendant la seconde quinzaine de décembre. Lorsque, le 2 janvier 1667, Sa Majesté fut heureusement accouchée d'une fille, les fêtes recommencèrent. Suivons, parmi ces réjouissances, les destinées du Ballet des Muses autant que le permettent les gazettes en prose et en vers. À la Gazette en prose, on écrit de Saint-Germain-en-Laye, à la date du 7 janvier 1667 : « Le 5, les réjouissances en furent continuées par le Ballet, lequel divertit d'autant plus agréablement la cour, qu'on y avoit

ajouté une *pastorale* des mieux concertées. » Et Robinet, de son côté, dit dans sa lettre du 9 janvier :

> Mercredi (5), le cas est certain,
> Le Ballet fut des mieux son train,
> Mélangé d'une *pastorale*,
> Qu'on dit tout à fait joviale,
> Et par Molière faite exprès
> Avecque beaucoup de progrès.

Ce mot *pastorale*, employé de part et d'autre, sans parler de l'épithète que Robinet y attache, confirme toutes les présomptions et doit nous convaincre que cette seconde production de Molière insérée dans le Ballet pour la représentation du 5 janvier, c'est la *Pastorale comique*, substituée dès lors à *Mélicerte*.

Relevons encore ce que la Gazette nous apprend sur les représentations du Ballet des Muses pendant ce mois de janvier. On lui écrit de Saint-Germain-en-Laye, à la date du 14 janvier : « Le 8 et le 10, on continua de prendre le divertissement du Ballet. » A la date du 28 janvier : « Le 25, on continua le divertissement du Ballet des Muses, avec de nouveaux embellissements, entre lesquels étoit une entrée espagnole, qui fut trouvée des mieux concertées et des plus agréables; de sorte qu'on ne vit jamais plus d'allégresse en cette cour, la reine et la jeune princesse étant, grâces à Dieu, dans une parfaite santé. » Enfin, à la date du 4 février : « Le 31 (janvier), la cour prit derechef le divertissement du Ballet, qui paroît toujours nouveau et de plus en plus agréable par les scènes qu'on y ajoute et les autres embellissements des mieux concertés. »

Arrêtons ici, pour la reprendre plus tard, cette suite de renseignements. Ils ne laissent pas supposer que, pendant ce mois, Molière ait rien ajouté à ses compositions précédentes. C'est, comme on le voit, à la troupe espagnole, et très-probablement aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, que le Ballet dut ses nouveaux embellissements.

En résumé, Molière avoit apporté au premier jour les deux actes de *Mélicerte ;* pendant le mois de décembre, il avoit arrangé, avec le concours de Lulli, la *Pastorale comique,* qui signala la reprise du 5 janvier, et à laquelle on donna place dans le livret définitif du Ballet. Dans le courant de janvier, il prépara une

nouvelle œuvre qui ne vit probablement le jour que le mois suivant (voyez la notice préliminaire du *Sicilien*). C'est ainsi que se dessine, pour ainsi dire, la collaboration de Molière au Ballet des Muses durant le trimestre qu'il passa avec sa troupe à Saint-Germain. Il nous a paru qu'il n'étoit pas sans intérêt d'élucider autant que possible ces questions de détail, à côté desquelles tous les précédents éditeurs ont passé trop négligemment.

Nous publions le Ballet des Muses tel qu'il parut « à Paris, chez Robert Ballard, seul imprimeur du roi pour la musique. 1666. Avec privilége de Sa Majesté. » Nous ne reproduisons pas toutefois la seconde partie du petit volume, qui contient les *vers* nombreux composés par Benserade « sur la personne et sur le personnage de ceux qui dansent au ballet. » Ces rimes sont inutiles au but que nous nous proposons. Il suffit d'en extraire le couplet qui concerne Molière. Le voici :

Le célèbre Molière est dans un grand éclat;
Son mérite est connu de Paris jusqu'à Rome.
Il est avantageux partout d'être honnête homme,
Mais il est dangereux avec lui d'être un fat.

De *Mélicerte,* le seul texte que nous possédions est celui de l'édition de 1682, et nous n'avons qu'à le suivre fidèlement.

MÉLICERTE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MÉLICERTE, bergère	Mlle DUPARC.
DAPHNÉ, bergère.	Mlle DEBRIE.
ÉROXÈNE, bergère.	Mlle MOLIÈRE.
MYRTIL, amant de Mélicerte.	BARON.
ACANTHE, amant de Daphné.	LA GRANGE.
TYRÈNE, amant d'Éroxène	DU CROISY.
LYCARSIS, pâtre, cru père de Myrtil.	MOLIÈRE.
CORINNE, confidente de Mélicerte	MADEL. BÉJART.
NICANDRE, berger.	
MOPSE, berger, cru oncle de Mélicerte.	

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.

MÉLICERTE

COMÉDIE PASTORALE HÉROÏQUE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNÉ, ÉROXÈNE, ACANTHE, TYRÈNE.

ACANTHE.

Ah! charmante Daphné!

TYRÈNE.

Trop aimable Éroxène.

DAPHNÉ.

Acanthe, laisse-moi.

ÉROXÈNE.

Ne me suis point, Tyrène.

ACANTHE, à Daphné.

Pourquoi me chasses-tu?

TYRÈNE, à Eroxène.

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNÉ, à Acanthe.

Tu me plais loin de moi.

ÉROXÈNE, à Tyrène.

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTHE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TYRÈNE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle?

DAPHNÉ.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

ÉROXÈNE.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux!

ACANTHE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TYRÈNE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

ÉROXÈNE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTHE.

Hé bien! en m'éloignant je te vais satisfaire.

TYRÈNE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTHE.

Généreuse Éroxène, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TYRÈNE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et sache d'où pour moi procède tant de haine.[1]

1. Cette coupe uniforme et symétrique du dialogue choque la vraisemblance et détruit le naturel. Corneille en a quelquefois usé avec succès, et souvent il en a abusé, mais aussi il l'a franchement condamnée dans l'examen de *la Suivante*, où il avoit fait débiter par deux personnages quarante

SCÈNE II.

DAPHNÉ, ÉROXÈNE.

ÉROXÈNE.

Acanthe a du mérite, et t'aime tendrement :
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNÉ.

Tyrène vaut beaucoup, et languit pour tes charmes :
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes?

ÉROXÈNE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNÉ.

Pour tous les soins d'Acanthe on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

ÉROXÈNE.

Je ne fais pour Tyrène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

DAPHNÉ.

Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

ÉROXÈNE.

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNÉ.

Sans te nommer celui qu'Amour m'a fait choisir,

vers un à un : « Cela, dit-il, sort tout à fait du vraisemblable, puisque naturellement on ne peut être si mesuré en ce qu'on s'entre-dit. Les exemples d'Euripide et de Sénèque pourroient autoriser cette affectation qu'ils pratiquent souvent, et même par discours si généraux, qu'il semble que leurs acteurs ne viennent quelquefois sur la scène que pour s'y battre à coups de sentences. Mais c'est une beauté qu'il ne faut pas leur envier. Elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux, et ne prend pas assez de soin pour cacher l'artifice de ses paroles, comme l'ordonne Aristote. »

Je puis facilement contenter ton désir:
Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable
Qui jusqu'au moindre trait lui ressemble si fort,
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

ÉROXÈNE.

Je puis te contenter par une même voie,
Et payer ton secret en pareille monnoie.
J'ai de la main aussi de ce peintre fameux
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ses traits et de sa grâce extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.[1]

DAPHNÉ.

La boîte que le peintre a fait faire pour moi
Est tout à fait semblable à celle que je voi.

ÉROXÈNE.

Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble,
Et certe il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNÉ.

Faisons en même temps, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du secret de nos cœurs.

ÉROXÈNE.

Voyons à qui plus vite entendra ce langage,
Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ.

La méprise est plaisante, et tu te brouilles bien:

1. Ces bergères, qui ont dans leur poche un portrait en miniature, ont choqué presque tous les commentateurs. La plupart font la critique de cette pièce au point de vue de la rusticité réelle. Ils commettent une évidente méprise. On est ici dans un monde de pure convention. Que l'on discute et que l'on repousse le genre lui-même, rien de mieux; mais c'est peine inutile de chercher dans les détails une vérité à laquelle le poëte a renoncé par avance.

Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

ÉROXÈNE.

Il est vrai, je ne sais comme j'ai fait la chose.

DAPHNÉ.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

ÉROXÈNE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons, je croi :
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

DAPHNÉ.

Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.

ÉROXÈNE, mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNÉ.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

ÉROXÈNE.

Mon âme sur mes yeux fait-elle impression?

DAPHNÉ.

Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.

ÉROXÈNE.

De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.

DAPHNÉ.

C'est le jeune Myrtil qui fait naître mes feux.

ÉROXÈNE.

C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les soins que pour son sort son mérite m'inspire.

ÉROXÈNE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante?

ÉROXÈNE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNÉ.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grâce naissante a de quoi tout charmer.

ÉROXÈNE.

Il n'est nymphe en l'aimant qui ne se tînt heureuse;
Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNÉ.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,
Et si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

ÉROXÈNE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;
Et si j'avois un sceptre, il en seroit le maître.

DAPHNÉ.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit du sein arracher cet amour :
Nos âmes dans leurs vœux sont trop bien affermies.
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies;
Et, puisqu'en même temps, pour le même sujet,
Nous avons toutes deux formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une et l'autre aucun lâche avantage,
Et courons nous ouvrir ensemble à Lycarsis
Des tendres sentiments où nous jette son fils.

ÉROXÈNE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un père de la sorte;
Et sa taille, son air, sa parole, et ses yeux,
Feroient croire qu'il est issu du sang des dieux.
Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce père,
Allons lui de nos cœurs découvrir le mystère;

Et consentons qu'après, Myrtil entre nous deux
Décide par son choix ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit. Je vois Lycarsis avec Mopse et Nicandre.
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCÈNE III.

LYCARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE, *à Lycarsis.*

Dis-nous donc ta nouvelle.

LYCARSIS.

Ah! que vous me pressez!
Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE.

Que de sottes façons, et que de badinage!
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LYCARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'État,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,
Et jouir quelque temps de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu par tes délais nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grâce, parle, et mets ces mines en arrière.

LYCARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,
Et me dites chacun quel don vous me ferez
Pour obtenir de moi ce que vous désirez.

MOPSE.

La peste soit du fat! Laissons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger:
Et ne l'écouter pas est le faire enrager.

LYCARSIS.

Hé!

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LYCARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LYCARSIS.

Quoi! vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LYCARSIS.

Hé bien!
Je ne dirai donc mot, et vous ne saurez rien.

MOPSE.

Soit.

LYCARSIS.

Vous ne saurez pas qu'avec magnificence
Le roi vient honorer Tempé de sa présence;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour;
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.[1]

1. Ce trait comique d'un bavard qui vous dit, « vous ne saurez pas, » et qui vous raconte tout ce qu'il refuse de vous apprendre, a été employé une

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie aussi de rien savoir.

LYCARSIS.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir :
Ce ne sont que seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillants et parés comme au jour d'une fête;
Ils surprennent la vue; et nos prés au printemps,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatants.
Pour le prince, entre tous sans peine on le remarque,
Et d'une stade[1] loin il sent son grand monarque :
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi.[2]
Il le fait d'une grâce à nulle autre seconde;
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme de toutes parts
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards :
Ce sont autour de lui confusions plaisantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le ciel;
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle est une gueuserie.
Mais, puisque sur le fier vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien.

seconde fois par Molière dans la scène VII du second acte de *George Dandin*. Lubin a très-heureusement hérité de Lycarsis.

1. *Le stade*, et non *la stade*, comme le dit Molière, désignoit une longueur de chemin de cent vingt-cinq pas géométriques.

2. Molière a saisi l'occasion de peindre Louis XIV et l'éclat de sa cour. Racine, non moins flatteur, a fait dire à Bérénice :

Parle; peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LYCARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t'en te faire pendre.

SCÈNE IV.

ÉROXÈNE, DAPHNÉ, LYCARSIS.

LYCARSIS, se croyant seul.

C'est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts et les impertinents.

DAPHNÉ.

Le ciel tienne, pasteur, vos brebis toujours saines!

ÉROXÈNE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines!

LYCARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux
Qui vous aime beaucoup et soit digne de vous!

DAPHNÉ.

Ah! Lycarsis, nos vœux à même but aspirent.

ÉROXÈNE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupirent.

DAPHNÉ.

Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

ÉROXÈNE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LYCARSIS.

Nymphes...

DAPHNÉ.

Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.

LYCARSIS.

Je suis...

ÉRONÈNE.

A ce bonheur tendent tous nos désirs.

DAPHNÉ.

C'est un peu librement exprimer sa pensée.

LYCARSIS.

Pourquoi?

ÉRONÈNE.

La bienséance y semble un peu blessée.

LYCARSIS.

Ah! point.

DAPHNÉ.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, sans nulle honte, en faire un libre aveu.

LYCARSIS.

Je...

ÉRONÈNE.

Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

LYCARSIS.

C'est blesser ma pudeur que me flatter ainsi.

ÉRONÈNE.

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

DAPHNÉ.

Enfin, tout notre bien est en votre puissance.

ÉRONÈNE.

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

DAPHNÉ.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés?

LYCARSIS.

Ah!

ÉROXÈNE.

Nos vœux, dites-moi, seront-ils rejetés?

LYCARSIS.

Non, j'ai reçu du ciel une âme peu cruelle:
Je tiens de feu ma femme; et je me sens, comme elle,
Pour les désirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.[1]

DAPHNÉ.

Accordez donc Myrtil à notre amoureux zèle.

ÉROXÈNE.

Et souffrez que son choix règle notre querelle.

LYCARSIS.

Myrtil!

DAPHNÉ.

Oui, c'est Myrtil que de vous nous voulons.

ÉROXÈNE.

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons?

LYCARSIS.

Je ne sais; mais Myrtil n'est guère dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ.

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux:
Et l'on veut s'engager un bien si précieux,
Prévenir d'autres cœurs, et braver la fortune

1. Voici encore un trait assez plaisant. Je pense, d'ailleurs, que ce mot sur la femme de Lycarsis, jeté comme en passant, est une espèce de préparation. Le nom de cette femme devoit se reproduire dans la suite de l'ouvrage, lorsqu'on seroit venu à expliquer comment Myrtil avoit passé jusque-là pour fils de Lycarsis, sans que Lycarsis lui-même fût informé de sa véritable naissance. (AUGER.)

Sous les fermes liens d'une chaîne commune

ÉROXÈNE.

Comme par son esprit et ses autres brillants
Il rompt l'ordre commun, et devance le temps,
Notre flamme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

LYCARSIS.

Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois:
Et cet Athénien qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour
Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

ÉROXÈNE.

Ils pourroient bien s'aimer; et je vois...

LYCARSIS.

Franc abus.
Pour elle passe encore, elle a deux ans de plus;
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance.[1]

1. *Deux ans est*, étrange dérogation à une des premières règles de toute grammaire, l'accord de nombre entre le sujet et le verbe. On pourroit dire toutefois que, dans la pensée de Lycarsis, les *deux ans* se présentent comme un simple laps de temps, et non comme deux nombres, ou, pour parler le langage des mathématiciens, comme une quantité continue, et non comme une quantité discrète. Mais la meilleure raison à donner de cette irrégularité grammaticale, c'est que Molière y a été contraint par la mesure. (AUGER.)

Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits désirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin, nous désirons par le nœud d'hyménée
Attacher sa fortune à notre destinée.

ÉROXÈNE.

Nous voulons, l'une et l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LYCARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sauroit croire.
Je suis un pauvre pâtre; et ce m'est trop de gloire
Que deux nymphes d'un rang le plus haut du pays
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,
Je consens que son choix règle votre dispute;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît.
C'est toujours même sang, et presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose.
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement :
Et voilà ses amours et son attachement.

SCÈNE V.

ÉROXÈNE, DAPHNÉ ET LYCARSIS, dans le fond du théâtre; MYRTIL.

MYRTIL, se croyant seul, et tenant un moineau dans une cage.

Innocente petite bête,
Qui contre ce qui vous arrête
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte :



Votre destin est glorieux.
Je vous ai pris pour Mélicerte.

Elle vous baisera, vous prenant dans sa main:
Et de vous mettre en son sein
Elle vous fera la grâce.
Est-il un sort au monde et plus doux et plus beau?
Et qui des rois, hélas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place?

LYCARSIS.

Myrtil, Myrtil, un mot. Laissons là ces joyaux;
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent,
Et, tout jeune, déjà pour époux te demandent.
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux.

MYRTIL.

Ces nymphes?

LYCARSIS.

Oui. Des deux tu peux en choisir une.
Vois quel est ton bonheur, et bénis la fortune.

MYRTIL.

Ce choix qui m'est offert peut-il m'être un bonheur,
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

LYCARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive; et que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font on songe à bien répondre.

ÉROXÈNE.

Malgré cette fierté qui règne parmi nous,
Deux nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous;
Et de vos qualités les merveilles écloses
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

DAPHNÉ.

Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter, sur ce choix, vos yeux et votre cœur:
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

MYRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend:
Mais cet honneur, pour moi, je l'avoue, est trop grand.
A vos rares bontés il faut que je m'oppose;
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose;
Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

ÉROXÈNE.

Contentez nos désirs, quoi qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

DAPHNÉ.

Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

MYRTIL.

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente,
Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautés,
Égales en naissance et rares qualités?
Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable,
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

ÉROXÈNE.

Mais en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL.

Hé bien! si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera : j'aime d'autres appas;
Et je sens bien qu'un cœur qu'un bel objet engage
Est insensible et sourd à tout autre avantage.

LYCARSIS.

Comment donc! Qu'est ceci? Qui l'eût pu présumer?
Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer?

MYRTIL.

Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su le faire.

LYCARSIS.

Mais cet amour me choque, et n'est pas nécessaire.

MYRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,
Me faire un cœur sensible et tendre comme il est.

LYCARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait me doit obéissance.

MYRTIL.

Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

LYCARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MYRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer?

LYCARSIS.

Hé bien! je vous défends que cela continue.

MYRTIL.

La défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

LYCARSIS.

Quoi! les pères n'ont pas des droits supérieurs?

MYRTIL.

Les dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LYCARSIS.

Les dieux... Paix, petit sot. Cette philosophie
Me...

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS.

Non : je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah! ah! je vous ferai sentir que je suis père.

DAPHNÉ.

Traitons, de grâce, ici les choses sans colère.

ÉROXÈNE.

Peut-on savoir de vous cet objet si charmant
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant?

MYRTIL.

Mélicerte, madame. Elle en peut faire d'autres.

ÉROXÈNE.

Vous comparez, Myrtil, ses qualités aux nôtres?

DAPHNÉ.

Le choix d'elle et de nous est assez inégal.

MYRTIL.

Nymphes, au nom des dieux, n'en dites point de mal;
Daignez considérer, de grâce, que je l'aime,
Et ne me jetez point dans un désordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.
Il est vrai, d'elle à vous je sais la différence;
Mais par sa destinée on se trouve enchaîné;
Et je sens bien enfin que le ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une âme est capable.

Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS.

Myrtil, holà! Myrtil! Veux-tu revenir, traître!
Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports;
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLICERTE, CORINNE.

MÉLICERTE.

Ah! Corinne, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Lycarsis qu'elle tient la nouvelle?

CORINNE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que les qualités dont Myrtil est orné
Ont su toucher d'amour Éroxène et Daphné?

CORINNE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande?
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main?
Ah! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche!
Et que c'est foiblement que mon souci te touche!

CORINNE.

Mais quoi! que voulez-vous? C'est là la vérité,
Et vous redites tout comme je l'ai conté.[1]

1. Cette impatience et ce flux de questions de la part d'une personne amoureuse, opposés au sang-froid et au laconisme de son confident, est un

MÉLICERTE.

Mais comment Lycarsis reçoit-il cette affaire?

CORINNE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MÉLICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui sais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas! tu me perces le cœur?

CORINNE.

Comment?

MÉLICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer?

CORINNE.

Mais quoi! je vous réponds, et dis ce que je pense.

MÉLICERTE.

Ah! tu me fais mourir par ton indifférence.

trait de nature qui ne pouvoit échapper à Molière. Il en sentoit le prix, puisqu'il l'a transporté de *Mélicerte*, où il étoit perdu, dans *les Fourberies de Scapin*, où il sert à l'exposition. Octave répète à son valet Silvestre, en forme de questions, toutes les mêmes choses qu'il vient d'apprendre de lui; et ce valet n'y répond que par des monosyllabes. Octave, impatienté, lui dit enfin : « Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche. » A quoi Silvestre répond : « Qu'ai-je à parler davantage? vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont. » Avant Molière, Rotron avoit employé cette heureuse idée dans la première scène de sa comédie de *la Sœur*. C'est le même genre de questions et de réponses; et le maître fait le même reproche à son valet :

.... Ah! si d'amour tu ressentois l'atteinte,
Tu plaindrois moins ces mots qui te coûtent si cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher;
Et cette avare Écho qui répond par ta bouche
Seroit plus indulgente à l'ennui qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris, je vous l'ai rapporté,
Je n'ai rien oublié, je n'ai rien ajouté :
Que désirez-vous plus?

Mais, dis, quels sentiments Myrtil a-t-il fait voir?

CORINNE.

Je ne sais.

MÉLICERTE.

Et c'est là ce qu'il falloit savoir,
Cruelle!

CORINNE.

En vérité, je ne sais comment faire:
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MÉLICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvements
D'un cœur, hélas! rempli de tendres sentiments.
Va-t'en: laisse-moi seule, en cette solitude,
Passer quelques moments de mon inquiétude.

SCÈNE II.

MÉLICERTE, seule.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer;
Et Bélise avoit su trop bien m'en informer.
Cette charmante mère, avant sa destinée,
Me disoit une fois, sur le bord du Pénée:
« Ma fille, songe à toi, l'amour aux jeunes cœurs
« Se présente toujours entouré de douceurs.
« D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables;
« Mais il traîne après lui des troubles effroyables;
« Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
« Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses traits. »
De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenue;
Et quand Myrtil venoit à s'offrir à ma vue,
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des soins,
Je vous disois toujours de vous y plaire moins.

Vous ne me crûtes point; et votre complaisance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance.
Dans ce naissant amour qui flattoit vos désirs,
Vous ne vous figuriez que joie et que plaisirs :
Cependant vous voyez la cruelle disgrâce
Dont en ce triste jour le destin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
Ah ! mon cœur ! ah ! mon cœur ! je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
Voici...

SCÈNE III.

MYRTIL, MÉLICERTE.

MYRTIL.

J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.
C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
Le présent n'est pas grand; mais les divinités
Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
C'est le cœur qui fait tout;[1] et jamais la richesse
Des présents que... Mais, ciel ! d'où vient cette tristesse?
Qu'avez-vous, Mélicerte, et quel sombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point; et ce morne silence
Redouble encor ma peine et mon impatience.

1. La Fontaine ne s'est-il pas souvenu de ces vers, lorsqu'il a dit dans *Philémon et Baucis :*

> Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux;
> Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
> C'est le cœur qui fait tout.

Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups?
Qu'est-ce donc?

MÉLICERTE.

Ce n'est rien.

MYRTIL.

Ce n'est rien, dites-vous?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah! ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

MÉLICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MYRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui?
Ah! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MÉLICERTE.

Hé bien! Myrtil, hé bien! il faut donc vous le dire.
J'ai su que, par un choix plein de gloire pour vous,
Éroxène et Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse,
De n'avoir pu, Myrtil, le savoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la rigoureuse loi,
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MYRTIL.

Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse!
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse,
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelque autre qu'à vous!
Que je puisse accepter une autre main offerte!
Hé! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,

Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoi! faut-il que de lui vous ayez quelque crainte?
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte :
Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas!
Si vous êtes si prête à ne le croire pas?

MÉLICERTE.

Je pourrois moins, Myrtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient de part et d'autre égales;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer;
Mais l'inégalité de bien et de naissance
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MYRTIL.

Ah! leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime : il suffit; et, dans votre personne,
Je vois rang, biens, trésors, états, sceptre, couronne;
Et des rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.[1]
C'est une vérité toute sincère et pure;
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MÉLICERTE.

Hé bien! je crois, Myrtil, puisque vous le voulez,

1. *Changer à* se disoit alors en vers et même en prose :

Le Maure...
Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.
(CORNEILLE, *le Cid*, acte IV, scène III.)

Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.
(RACINE, *Bérénice*, acte I, scène III.)

« Leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons de leur misère, et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes. » (BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*.)

Que vos vœux, par leur rang, ne sont point ébranlés;
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles.
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix :
Votre père, Myrtil, règlera votre choix;
Et de même qu'à vous, je ne lui suis pas chère,
Pour préférer à tout une simple bergère.

MYRTIL.

Non, chère Mélicerte, il n'est père ni dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toujours de mes vœux reine comme vous êtes...

MÉLICERTE.

Ah! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites :
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrâce.

MYRTIL.

Quoi! faut-il des serments appeler le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien! puisqu'il le faut, je jure par les dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne,
Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
Sur cette belle main en signe le serment.

MÉLICERTE.

Ah! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne nous voie.

MYRTIL.

Est-il rien...? Mais, ô ciel! on vient troubler ma joie!

SCÈNE IV.

LYCARSIS, MYRTIL, MÉLICERTE.

LYCARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MÉLICERTE, à part.

Quel sort fâcheux!

LYCARSIS.

Cela ne va pas mal : continuez tous deux.
Peste! mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exila,
Dans sa philosophie appris ces choses-là?[1]
Et vous, qui lui donnez de si douce manière
Votre main à baiser, la gentille bergère,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs?

MYRTIL.

Ah! quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LYCARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

MYRTIL.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage:
Mais je saurai, sur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteste le ciel que si, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,

1. Le philosophe Athénien qui resta vingt mois chez Lycarsis étoit peut-être celui dont parle le sieur de Rochemont dans son factum contre *le Festin de Pierre*. (Voyez tome III, page 478.)

Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein vous chercher un supplice;
Et, par mon sang versé, lui marquer promptement
L'éclatant désaveu de votre emportement.

MÉLICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon dessein soit de séduire son âme.
S'il s'attache à me voir, et me veut quelque bien,
C'est de son mouvement : je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre;
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer :
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer;
Et, pour vous arracher toute injuste créance,
Je vous promets ici d'éviter sa présence,
De faire place au choix où vous vous résoudrez,
Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

SCÈNE V.

LYCARSIS, MYRTIL.

MYRTIL.

Hé bien! vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, votre âme a ce qu'elle souhaite :
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
Que vous serez trompé dans ce que vous pensez;
Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,
Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

LYCARSIS.

Comment! à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

MYRTIL.

Oui, j'ai tort, il est vrai : mon transport n'est pas sage;
Pour rentrer au devoir, je change de langage;
Et je vous prie ici, mon père, au nom des dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.
Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour est un présent que j'ai reçu de vous :
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas! insupportable?
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux;
Sans ses divins appas rien ne m'est précieux;
Ils font tout mon bonheur et toute mon envie;
Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LYCARSIS, à part.

Aux douleurs de son âme il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendard?
Quel amour! quels transports! quels discours pour son âge!
J'en suis confus, et sens que cet amour m'engage.

MYRTIL, se jetant aux genoux de Lycarsis.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler : je suis prêt d'obéir.

LYCARSIS, à part.

Je n'y puis plus tenir : il m'arrache des larmes,
Et ses tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL.

Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,

1. Les mêmes sentiments sont exprimés presque dans les mêmes termes à la troisième scène du quatrième acte du *Tartuffe*, où Marianne s'efforce en vain d'attendrir Orgon.

Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYCARSIS.

Lève-toi.

MYRTIL.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

LYCARSIS.

Oui.

MYRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes désirs?

LYCARSIS.

Oui.

MYRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main?

LYCARSIS.

Oui. Lève-toi, te dis-je.

MYRTIL.

O père, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains après tant de bonté!

LYCARSIS.

Ah! que pour ses enfants un père a de foiblesse!
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?
Et ne se sent-on pas certains mouvements doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

MYRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

LYCARSIS.

Non.

MYRTIL.

Me permettez-vous de vous désobéir,

Si de ces sentiments on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LYCARSIS.

Oui. Ah! nature! nature!
Je m'en vais trouver Mopse, et lui faire ouverture
De l'amour que sa nièce et toi vous vous portez.

MYRTIL.

Ah! que ne dois-je point à vos rares bontés!
(Seul.)
Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte!
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCÈNE VI.

ACANTHE, TYRÈNE, MYRTIL.

ACANTHE.

Ah! Myrtil, vous avez du ciel reçu des charmes
Qui nous ont préparé des matières de larmes;
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enlève les cœurs.

TYRÈNE.

Peut-on savoir, Myrtil, vers qui, de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles?
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux,
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux?

ACANTHE.

Ne faites point languir deux amants davantage,
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

TYRÈNE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatants,

En mourir tout d'un coup que traîner si longtemps.

MYRTIL.

Rendez nobles bergers, le calme à votre flamme,
La belle Mélicerte a captivé mon âme.
Auprès de cet objet mon sort est assez doux,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous;
Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTHE.

Ah! Myrtil, se peut-il que deux tristes amants...?

TYRÈNE.

Est-il vrai que le ciel, sensible à nos tourments...?

MYRTIL.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire :
J'ai de mon père encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

ACANTHE, à Tyrène.

Ah! que cette aventure est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle!

TYRÈNE, à Acanthe.

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contents tous deux.

SCÈNE VII.

NICANDRE, MYRTIL, ACANTHE, TYRÈNE.

NICANDRE.

Savez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée?

MYRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence elle est partout cherchée.

MYRTIL.

Et pourquoi ?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'ici le roi s'est transporté ;
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL.

O ciel! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce sont des incidents grands et mystérieux.
Oui, le roi vient chercher Mélicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mère,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frère...
Mais je me suis chargé de la chercher partout :
Vous saurez tout cela tantôt de bout en bout.

MYRTIL.

Ah! dieux! quelle rigueur! Hé! Nicandre, Nicandre!

ACANTHE.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.[1]

1. Cette comédie n'a point été achevée; il n'y avoit que ces deux actes de faits lorsque le roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fète où elle fut représentée, le sieur de Molière ne l'a point finie. (Note des éditeurs de 1682.)

BALLET DES MUSES

DANSÉ PAR SA MAJESTÉ

A SON CHATEAU DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE
LE 2 DÉCEMBRE 1666

BALLET DES MUSES

ARGUMENT.

Les Muses, charmées de la glorieuse réputation de notre monarque et du soin que Sa Majesté prend de faire fleurir tous les arts dans l'étendue de son empire, quittent le Parnasse pour venir à sa cour.

Mnémosine,[1] qui, dans les grandes images qu'elle conserve de l'Antiquité, ne trouve rien d'égal à cet auguste prince, prend l'occasion du voyage de ses filles pour contenter le juste désir qu'elle a de le voir; et, lorsqu'elles arrivent ici, fait avec elles l'ouverture du théâtre par le dialogue qui suit.

DIALOGUE

DE MNÉMOSINE ET DES MUSES.

MNÉMOSINE. Mlle Hilaire.[2]

Enfin, après tant de hasards,
Nous découvrons les heureuses provinces
Où le plus sage et le plus grand des princes
Fait assembler de toutes parts
La gloire, les vertus, l'abondance et les arts.

1. C'est la Mémoire. (Note de l'auteur Benserade.)

2. Fille de Le Puis, qui tenoit le cabaret de *Bel-Air* dans la rue de Vaugirard, près du Luxembourg, Mlle Hilaire Le Puis brilla comme cantatrice aux ballets de Louis XIV, aux divertissements des comédies de Molière, et devint tante de Lulli, quand ce musicien épousa Madeleine Lambert.

LES MUSES.

Rangeons-nous sous ses lois,
Il est beau de les suivre;
Rien n'est si doux que de vivre
A la cour de Louis, le plus parfait des rois.

MNÉMOSINE.

Vivant sous sa conduite,
Muses, dans vos concerts,
Chantez ce qu'il a fait, chantez ce qu'il médite;
Et portez-en le bruit au bout de l'univers.
Dans ce récit charmant faites sans cesse entendre
A l'empire françois ce qu'il doit espérer,
Au monde entier ce qu'il doit admirer,
Aux rois ce qu'ils doivent apprendre.

LES MUSES.

Rangeons-nous sous ses lois,
Il est beau de les suivre;
Rien n'est si doux que de vivre
A la cour de Louis, le modèle des rois.

Tous les Arts établis déjà dans le royaume, s'étant assemblés de mille endroits pour recevoir plus dignement ces doctes filles de Jupiter, auxquelles ils croient devoir leur origine, prennent résolution de faire en faveur de chacune d'elles une entrée particulière. Après quoi, pour les honorer toutes ensemble, ils représentent la célèbre victoire qu'elles remportèrent autrefois sur les neuf filles de Piérus.

LES NEUF SOEURS.

Muses chantantes : Messieurs Le Gros, Fernon l'aîné, Fernon le jeune, Lange, Cottereau; Saint-Jean et Buffeguin, pages de la musique de la chambre; Auger et Luden, pages de la chapelle.

LES SEPT ARTS.

Messieurs Hédouin, Destival, Gingan, Blondel, Rebel, Magnan et Gaye.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Pour Uranie, à qui l'on attribue la connoissance des cieux, on représente les sept planètes, de qui l'on contrefait l'éclat par les brillants habits dont les danseurs sont revêtus.

LES SEPT PLANÈTES.

Jupiter, le Soleil, Mercure, Vénus, la Lune, Mars et Saturne.

Jupiter : Monsieur le duc de Saint-Aignan.[1] Le Soleil : Monsieur Cocquet. Mercure : Saint-André. Vénus : Des-Airs l'aîné. La Lune : Des-Airs Galant. Mars : Monsieur de Souville. Saturne : Noblet l'aîné.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Pour honorer Melpomène, qui préside à la tragédie, l'on fait paroître Pyrame et Thisbé, qui ont servi de sujet à l'une de nos plus anciennes pièces de théâtre.[2]

PYRAME ET THISBÉ.

Pyrame : Monsieur le Grand.[3]
Thisbé : Le marquis de Mirepoix.

TROISIÈME ENTRÉE.

Thalie, à qui la comédie est consacrée, a pour partage une pièce comique représentée par les comédiens du roi[4] et composée par celui de tous nos poëtes qui, dans ce genre d'écrire, peut le plus justement se comparer aux anciens.

1. Certains exemplaires présentent ici une variante : *le Soleil,* M. Cocquet; *Jupiter,* Du Pron, etc.

2. Il s'agit de la tragédie de Théophile de Viau, jouée à l'hôtel de Bourgogne en 1617.

3. C'est-à-dire le grand écuyer, qui étoit le comte d'Armagnac.

4. Molière et sa troupe. (Note du livret.)

PASTORALE COMIQUE

INTRODUITE PAR MOLIÈRE

DANS LE BALLET DES MUSES LE 5 JANVIER 1667

PERSONNAGES.	ACTEURS.[1]
IRIS, jeune bergère	Mlle DEBRIE.
LYCAS, riche pasteur.	MOLIÈRE.
PHILÈNE, riche pasteur	DESTIVAL.
CORIDON, jeune berger	LA GRANGE.
BERGER ENJOUÉ.	BLONDEL.
UN PATRE	CHATEAUNEUF.

1. La distribution des rôles est faite par le livre du Ballet.

On assigne ordinairement à la *Pastorale comique* le même lieu qu'à *Mélicerte*, c'est-à-dire un hameau de la vallée de Tempé, en Thessalie.

PASTORALE COMIQUE

La première scène est entre Lycas, riche pasteur, et Coridon, son confident.

La seconde scène est une cérémonie magique de chantres et danseurs.[1]

Les deux Magiciens dansants sont : Les sieurs La Pierre et Favier.

Les trois Magiciens assistants et chantants sont : Messieurs Le Gros, Don et Gaye.

(Ils chantent.

Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grâce qu'implorent nos bouches;
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coiffe et tes gants.

O toi! qui peux rendre agréables
Les visages les plus mal faits,

1. L'éditeur de 1734 a arrangé et interprété tout ce qui nous reste de cette pastorale. Il nous a paru préférable de rester fidèle au texte primitif, en donnant en notes les explications qui peuvent avoir quelque intérêt. Ainsi, cette cérémonie magique, selon qu'il ressort suffisamment des paroles chantées, a lieu pour embellir Lycas.

« Les deux magiciens dansants, dit l'éditeur de 1734, frappent la terre avec leurs baguettes et en font sortir six démons (ou plutôt six magiciens assistants et dansants) qui se joignent à eux. »

Répands, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois doses charitables
Sur ce museau tondu tout frais!

Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grâce qu'implorent nos bouches;
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coiffe et tes gants.[1]

Ah! qu'il est beau,
Le jouvenceau!
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah! qu'il est beau,
Le jouvenceau!
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau
Ho, ho, ho, ho, ho, ho.[2]

Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli! qu'il est joli!
Est-il des yeux qu'il ne ravisse?
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.

1. Après cette invocation, les six magiciens assistants et dansants habillent Lycas d'une manière ridicule et bizarre. (Édition de 1734.)

2. On a signalé la ressemblance qui existe entre ce couplet et un air bien connu de l'opéra comique intitulé *le Postillon de Lonjumeau*.

Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli! qu'il est joli!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.[1]

LES SIX MAGICIENS ASSISTANTS ET DANSANTS sont : Les sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu et Foignard.

La troisième scène est entre Lycas et Philène, riches pasteurs.

PHILÈNE chante :

Paissez, chères brebis, les herbettes naissantes;
Ces prés et ces ruisseaux ont de quoi vous charmer;
Mais si vous désirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

Lycas, voulant faire des vers, nomme le nom d'Iris, sa maîtresse, en présence de Philène, son rival, dont Philène en colère chante :

PHILÈNE.

Est-ce toi que j'entends, téméraire, est-ce toi
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi?

LYCAS répond :

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

PHILÈNE.

Oses-tu bien en aucune façon
Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé! pourquoi non? hé! pourquoi non?

PHILÈNE.

Iris charme mon âme:
Et qui pour elle aura

1. Les trois magiciens chantants s'enfoncent dans la terre, et les magiciens dansants disparoissent. (Édition de 1734.)

Le moindre brin de flamme.
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela.
Je me moque de cela.

PHILÈNE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle :
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai,
Il suffit que j'en ai juré :
Quand les dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

La quatrième scène est entre Lycas et Iris, jeune bergère, dont Lycas est amoureux.

La cinquième scène est entre Lycas et un pâtre, qui apporte un cartel à Lycas de la part de Philène, son rival.

La sixième scène est entre Lycas et Coridon.

La septième scène est entre Lycas et Philène.

PHILÈNE, venant pour se battre, chante :

Arrête, malheureux,
Tourne, tourne visage,
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

(Lycas parle,[1] et Philène reprend.)

1. La réponse que faisoit Lycas à la provocation de Philène, et qui consistoit en quelque défaite plus ou moins plaisante, n'étoit pas mise en musique ; c'est pourquoi elle n'a point trouvé place dans le livre du Ballet.

C'est par trop discourir.
Allons, il faut mourir.

La huitième scène est de huit paysans, qui, venant pour séparer Philène et Lycas, prennent querelle et dansent en se battant.

LES HUIT PAYSANS sont : Les sieurs Dolivet, Paysan, Desonets, Du Pron, La Pierre, Mercier, Pesan et Le Roy.

La neuvième scène est entre Coridon, jeune berger, et les huit paysans, qui, par les persuasions de Coridon, se réconcilient, et, après s'être réconciliés, dansent.

La dixième scène est entre Philène, Lycas et Coridon.

La onzième scène est entre Iris, bergère, et Coridon, berger.

La douzième scène est entre Iris, bergère; Philène, Lycas et Coridon.[1]

PHILÈNE chante :

N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même;
Pour le choix que vous balancez,
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.[2]

La treizième scène est entre Philène et Lycas, qui, rebutés par la belle Iris, chantent ensemble leur désespoir.

PHILÈNE.

Hélas! peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous préférer un servile pasteur!
O ciel!

LYCAS.

O sort!

PHILÈNE.

Quelle rigueur!

1. Lycas et Philène pressent la bergère de décider lequel des deux aura la préférence. (Édition de 1734.)

2. La bergère, dédaignant à la fois Philène et Lycas, décide en faveur de Coridon. (Édition de 1734.)

LYCAS.

Quel coup!

PHILÈNE.

Quoi! tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de persévérance,

PHILÈNE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

PHILÈNE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de soins,

PHILÈNE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

PHILÈNE.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour!
Ah! cruelle!

LYCAS.

Cœur dur!

PHILÈNE.

Tigresse!

LYCAS.

Inexorable!

PHILÈNE.

Inhumaine!

LYCAS.

Inflexible!

PHILÈNE.

Ingrate!

LYCAS.

Impitoyable!

PHILÈNE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obéir.

PHILÈNE.

Mourons, Lycas.

LYCAS.

Mourons, Philène.[1]

PHILÈNE.

Avec ce fer finissons notre peine.

LYCAS.

Pousse!

PHILÈNE.

Ferme!

LYCAS.

Courage!

PHILÈNE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

PHILÈNE.

Puisqu'un même malheur aujourd'hui nous assemble,
Allons, partons ensemble.

La quatorzième scène est d'un jeune berger enjoué, qui, venant consoler Philène et Lycas, chante :

1. En prononçant ces paroles, Philène et Lycas tirent leurs javelots comme pour se percer la poitrine. (Édition de 1734.)

Ah! quelle folie
De quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté!
On peut pour un objet aimable,
Dont le cœur nous est favorable,
Vouloir perdre la clarté:
Mais quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté,
Ah! quelle folie!

La quinzième et dernière scène est d'une Égyptienne, suivie d'une douzaine de gens, qui, ne cherchant que la joie, dansent avec elle aux chansons qu'elle chante agréablement. En voici les paroles :

PREMIER AIR.

D'un pauvre cœur
Soulagez le martyre,
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur.
Ah! cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur
Soulagez le martyre,
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur.

SECOND AIR.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Sylvie,
Usons bien des moments précieux;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie;
Nous ne saurions, vous et moi, faire mieux.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons-y l'un et l'autre empressés;
Du plaisir faisons notre affaire,
Des chagrins songeons à nous défaire.
Il vient un temps où l'on en prend assez.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

L'Égyptienne qui danse et chante est: Noblet l'aîné.

Les douze dansants sont:

Quatre jouant de la guitare: Monsieur de Lulli, Messieurs Beauchamp, Chicanneau et Vagnart.

Quatre jouant des castagnettes: Les sieurs Favier, Bonard, Saint-André et Arnald.

Quatre jouant des gnacares :[1] Messieurs La Marre, Des-Airs second, Du Feu et Pesan.

1. *Gnacares :* on disoit au moyen âge *nacaires;* c'est un des noms d'instruments de musique qu'on trouve le plus fréquemment cités dans nos anciens historiens et dans nos anciens poëtes :

« Tantost comme il orroit les *nacaires* sonner, qu'ils s'armassent et montassent et allassent après luy. » (Traduction de Guillaume de Tyr.)

« Tympanis et *nacariis* et aliis similibus instrumentis. » (*Gesta Ludovici VII*, cap. VIII.)

Cet instrument de musique, qui se répandit en Europe après les croisades, étoit originaire d'Orient : « Les nacaires, dit M. Castil-Blaze, étoient des timbales d'une petite dimension, et inégales en diamètre. Les Sarrasins s'en servoient à cheval, pour régler la marche de leurs escadrons. Les Égyptiens les appellent encore aujourd'hui *noqqârieh.* » Molière, ou plutôt Lulli a donc voulu faire de la couleur locale en introduisant les nacaires ou gnacares dans cette partie du ballet.

FIN DE LA PASTORALE COMIQUE.

BALLET DES MUSES

(SUITE)

QUATRIÈME ENTRÉE.

En l'honneur d'Euterpe, muse pastorale, quatre bergers et quatre bergères dansent, aux chants de plusieurs autres, sur des chansons en forme de dialogue.

I.

CHANSON SUR UN AIR DE GAVOTE.

UN BERGER chante les deux premiers vers, et le chœur les répète. M. Fernon.

Vous savez l'amour extrême
Que j'ai pris pour vos beaux yeux.

LE BERGER continue :

Hâtez-vous d'aimer de même,
Les moments sont précieux;
Tôt ou tard il faut qu'on aime,
Et le plus tôt c'est le mieux.

(Le chœur répète.)

UN AUTRE BERGER chante. M. Le Gros.

En douceurs l'Amour abonde,
Tout se rend à ses appas.

(Le chœur répète ces deux vers.)

LE BERGER continue :

On ressent ses feux dans l'onde
Et dans les plus froids climats.
Il n'est rien qui n'aime au monde.
Pourquoi n'aimeriez-vous pas?

(Le chœur répète.)

II.

CHANSON SUR UN AIR DE MENUET.

UN BERGER chante les deux premiers vers, et le chœur les répète. M. Fernon.

Vivons heureux, aimons-nous, bergère;
Vivons heureux, aimons-nous.

LE BERGER continue :

Dans un endroit solitaire
Fuyons les yeux des jaloux.

LE CHOEUR.

Vivons heureux, aimons-nous, bergère;
Vivons heureux, aimons-nous.

LE BERGER.

Dansons dessus la fougère;
Jouons aux jeux les plus doux.

LE CHOEUR.

Vivons heureux, aimons-nous, bergère;
Vivons heureux, aimons-nous.

UN AUTRE BERGER chante les deux premiers vers, et le chœur les répète :

Aimons, aimons-nous toujours, Silvie,
Aimons, aimons-nous toujours.

LE BERGER continue :

Sans une si douce envie,
A quoi passer nos beaux jours?

LE CHOEUR.

Aimons, aimons-nous toujours, Silvie,
Aimons, aimons-nous toujours.

LE BERGER.

Les vrais plaisirs de la vie
Sont dans les tendres amours.

LE CHOEUR.

Aimons, aimons-nous toujours, Silvie,
Aimons, aimons-nous toujours.

QUATRE BERGERS ET QUATRE BERGÈRES.

BERGERS : LE ROI, le marquis de Villeroi ; les sieurs Raynal et La Pierre.

BERGÈRES : MADAME, madame de Montespan, mademoiselle de La Vallière, et mademoiselle de Toussi.[1]

1. Voici le compliment de Robinet à ces illustres comparses :

Pour Euterpe la pastorale,
Bien dignement on la régale
Par un dialogue excellent
D'un chœur et charmant et brillant,
Tant de bergers que de bergères
Qui ne foulent point les feugères,
Six desquels, ainsi qu'au compas
Font en dansant de divins pas.

Huit bergers chantants : Messieurs Destival, Hédoin, Gingan, Blondel, Magnan, Gaye; Buffeguin et Auger, pages.

Huit bergères chantantes : Messieurs Le Gros, Fernon l'aîné, Fernon le jeune, Rebel, Cottereau, Lange; et Saint-Jean et Luden, pages.

CINQUIÈME ENTRÉE.

En faveur de Clio, qui préside à l'histoire, voulant représenter quelque grande action des siècles passés, on n'a pas cru pouvoir en choisir une plus illustre ni plus propre pour le ballet que la bataille donnée par Alexandre contre Porus, et la générosité que pratiqua ce grand monarque après sa victoire, rendant aux vaincus tout ce que le droit des armes leur avoit ôté.

Le combat s'exprime par des démarches et des coups mesurés aux sons des instruments, et la paix qui le suit est figurée par la danse que les vainqueurs et les vaincus font ensemble.

ALEXANDRE ET PORUS. CINQ GRECS ET CINQ INDIENS.

Alexandre : Monsieur Beauchamp. Porus : ***.

Cinq Grecs : Monsieur de Souville; messieurs La Marre, Du Pron, Des-Airs le cadet, et Mayeu. Descousteaux, *tambour.* Philibert et Jean Hottere, *flûtes.*

Cinq Indiens : Messieurs Paysan, Du Feu, Arnald, Jouan et Noblet le cadet. Vagnart, *tambour.* Piesche et Nicolas Hottere, *flûtes.*

SIXIÈME ENTRÉE.

Pour Calliope, mère des beaux vers, les comédiens de la seule troupe royale représentent une petite comédie[1] où sont introduits des poëtes de différents caractères.

1. Cette comédie ne figura pas d'abord dans le ballet. A la première représentation, il y avoit seulement une danse de cinq poëtes en l'honneur de Calliope. On peut supposer que cette petite comédie fut ajoutée au divertissement pendant la seconde quinzaine de janvier 1667. (Voyez ci-devant la notice sur *Mélicerte*, page 251.)

LES POËTES

PETITE COMÉDIE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARISTE, homme de qualité qui prend soin d'une mascarade pour le bal	M. La Fleur.
SILVANDRE, ami d'Ariste, qui a ordre de faire une petite comédie pour joindre au bal	M. Floridor.
M. LIRA, poete suivant la cour, qui n'estime que les sonnets	M. Hauteroche.
LE MARQUIS SINGULIER, qui s'attribue les vers d'autrui	M. Poisson.
LA COMTESSE, vieille et galante, qui apprend à faire des vers	Mlle Des Œillets.

La scène est dans la galerie du château neuf de Saint-Germain.

La première scène est entre Ariste et Silvandre, qui se demandent l'un à l'autre des avis en attendant le bal.

La seconde scène est de monsieur Lira, qui offre ses sonnets à Silvandre pour la petite comédie qu'il doit faire.

La troisième scène est d'une mascarade qu'Ariste a fait préparer pour le bal, composée d'une danse d'Espagnols et d'Espagnoles, dont une partie danse aux sons des instruments et l'autre danse au chant de deux dialogues.

MASCARADE ESPAGNOLE.

Deux conducteurs de la mascarade : Monsieur le duc de Saint-Aignan et monsieur Beauchamp.

Espagnols qui dansent : LE ROI, monsieur le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Mirepoix, le marquis de Rassan.

Espagnoles qui dansent : MADAME, madame de Montespan, madame de Cursol, mesdemoiselles de La Vallière et de Toussi.

Espagnols qui chantent en dansant : Joseph de Prado, Agustin Manuel, Simon Aguado, Marcos Garces.

Espagnoles qui chantent en dansant : Francisca Vezon, Maria de Anaya, Maria de Valdes, Jeronima de Olmedo.

Espagnols qui jouent de la harpe et des guitares : Juan Navarro, Joseph de Loesia, Pedro Vasques.

PRIMERO DIALOGO.

Canta MARIA DE ANAYA.

Ay! que padesco de Amor los rigores!
Y en tanto tormento desmayan mis boçes!

Canta FRANCISCA VEZON.

No desconfies, que de essas heridas
Al mas peligrosso le cura en un dia.

SEGUNDO DIALOGO.

Canta SIMON AGUADO.

Sin amor, la hermosura
No tiene balor,
Que se aumentan las gracias
Teniendo aficion.

Canta FRANCISCA VEZON.

Aunque quiera en sus lazos
Prenderme el Amor,
No seras nunca el dueño
De mi coraçon.

(Cantan todos los mismos versos.)

IMITATION DES DEUX DIALOGUES ESPAGNOLS.

PREMIER DIALOGUE.

MARIA DE ANAYA.

Ah! qu'en aimant,
A de maux on s'expose!
Ah! qu'en aimant,
On souffre de tourment!

FRANCISCA VEZON.

Quelques tourments, quelques maux qu'Amour cause,
Pour tout payer il ne faut qu'un moment.

SECOND DIALOGUE.

SIMON AGUADO.

La plus belle jeunesse
Sans l'Amour n'est rien;
Quelque peu de tendresse
Fait toujours grand bien.

FRANCISCA VEZON.

On ne peut s'en défendre,
L'amour est trop doux:
Mais si j'ai le cœur tendre,
Ce n'est pas pour vous.

SIGUE EL PRIMER DIALOGO.

Canta MARIA DE ANAYA.

No ay coraçon que no tema el empeño
De haçer dueño suyo a un dios niño y ciego.

Canta FRANCISCA VEZON.

De Amor las rigores dan siempre contento,
Que causan plaçeres sus desabrimientos.

(Cantan todos los mismos versos.)

SIGUE EL SEGUNDO DIALOGO.

Canta SIMON AGUADO.

Aunque tengas mas prendas
Que en las otras ay,
Si a quererme no llegas
Las as de borrar.

Canta FRANCISCA VEZON.

O que bien enojado
Te dexa el desden!
Sin agradar, ninguno
Yntente querer.

(Cantan todos los mismos versos.)

IMITATION DES DEUX DIALOGUES ESPAGNOLS.

SUITE DU PREMIER DIALOGUE.

MARIA DE ANAYA.

Que tous les cœurs
Craignent l'Amour pour maître,
Que tous les cœurs
Évitent ses rigueurs!

FRANCISCA VEZON.

Il plaît toujours, tout cruel qu'il puisse être;
Tout en est doux jusques à ses langueurs.

SUITE DU SECOND DIALOGUE.

SIMON AGUADO.

Ayez, s'il est possible,
Cent fois plus d'appas:
C'est un défaut horrible
Que de n'aimer pas.

FRANCISCA VEZON.

Une heureuse colère
Vient vous animer:
Si vous manquez à plaire,
Moquez-vous d'aimer.

La quatrième scène est du marquis et de la comtesse, qui se moquent l'un de l'autre.

La cinquième scène est de la comtesse, qui, tandis que le marquis va chercher ses gens, lit des vers qu'elle a faits, qui sont sans mesure et qui n'ont point de rime, quoique les mots qui doivent rimer ne soient différents que par une seule lettre.

La sixième scène est des avis ridicules que le marquis et la comtesse donnent à Silvandre sur le sujet de la petite comédie qu'il a ordre de faire.

La septième et dernière scène est d'une entrée des Basques du marquis, et de la résolution qu'Ariste fait prendre à Silvandre de ne point chercher d'autre sujet que celui qui lui est offert par le hasard dans tout ce qu'il vient de voir.

Basques : Monsieur le Grand, monsieur le marquis de Villeroi, le marquis de Rassan, monsieur de Souville; messieurs Beauchamp, Chicanneau, Favier et La Pierre.

SEPTIÈME ENTRÉE ET RÉCIT.

On fait paroître Orphée, fils de cette muse (Calliope), qui, par les divers sons de sa lyre, exprimant tantôt une douleur languissante et tantôt un dépit violent, inspire les mêmes mouvements à ceux qui le suivent; et, entre autres, une Nymphe que le hasard a fait rencontrer sur l'un des rochers qu'il attire après lui, est tellement transportée par l'effet de cette harmonie, qu'elle découvre sans y penser les secrets de son cœur par cette chanson :

Amour trop indiscret, devoir trop rigoureux
Je ne sais lequel de vous deux
Me cause le plus de martyre :
Mais que c'est un mal dangereux
D'aimer, et ne le pouvoir dire !

Orphée : Monsieur de Lulli.

Nymphe : Mademoiselle Hilaire.

Huit Thraciens : Messieurs Des-Airs l'aîné, Des-Airs Galant, Noblet l'aîné, Favier, Saint-André, Desonets, Bonard et Foignac.

HUITIÈME ENTRÉE.

Pour Érato, que l'on invoque particulièrement en amour, on a tiré six amants de nos romans les plus fameux, comme Théagène et Cariclée, Mandane et Cyrus, Polexandre et Alcidiane.

TROIS AMANTS ET TROIS AMANTES.

Amants : *Cyrus*, LE ROI; *Polexandre*, le marquis de Villeroi; *Théagène*, monsieur Beauchamp.

Amantes : *Mandane*, monsieur Raynal; *Alcidiane*, le marquis de Mirepoix; *Cariclée*, le sieur La Pierre.

NEUVIÈME ENTRÉE.

Pour Polymnie, de qui le pouvoir s'étend sur l'éloquence et la dialectique, trois philosophes grecs et deux orateurs romains sont représentés en ridicule par des comédiens françois et italiens auxquels on a laissé la liberté de composer leurs rôles.

ORATEURS LATINS.		PHILOSOPHES GRECS.	
Cicéron.	Arlequin.	*Démocrite.*	Montfleury.
Hortence.	Scaramouche.	*Héraclite.*	Poisson.
Sénateur.	Valerio.	*Le cynique.*	Brécourt.

DIXIÈME ENTRÉE.

Pour Terpsichore, à qui l'invention des chants et des danses rustiques est attribuée, on fait danser quatre Faunes et quatre femmes sauvages qui, pliant en diverses façons des branches d'arbre, en font mille tours différents; et leur danse est agréablement interrompue par la voix d'un jeune Satyre :

RÉCIT DU SATYRE.

Le soin de goûter la vie
Est ici notre emploi,

Chacun y suit son envie;
C'est notre unique loi.

L'Amour toujours nous inspire
Ce qu'il a de plus doux;
Ce n'est jamais que pour rire
Qu'on aime parmi nous.

Satyre : Monsieur Le Gros.

Quatre Faunes : Monsieur Dolivet, les sieurs Saint-André, Noblet l'aîné et Des-Airs Galant.

Quatre femmes sauvages : Les sieurs Bonard, Desonets, Favier et Foignac.

ONZIÈME ENTRÉE.

Les neuf Muses et les neuf filles de Piérus dansent à l'envi, tantôt séparément et tantôt ensemble, chacune de ces deux troupes aspirant avec une même ardeur à triompher de celle qui lui étoit opposée.

Piérides : MADAME; mesdames de Montespan, de Cursol; mesdemoiselles de La Vallière, de Toussi, de La Mothe, de Fiennes; madame de Ludre, et mademoiselle de Brancas.

Muses : Mesdames de Villequier, de Rochefort, de La Vallière, du Plessis, d'Eudicourt: mesdemoiselles d'Arquien, de Longueval, de Coëtlogon, de La Marc.

DOUZIÈME ENTRÉE.

Trois Nymphes, qu'elles avoient choisies pour juges de leur dispute, viennent pour la terminer par leur jugement.

Trois Nymphes juges du combat : LE ROI, le marquis de Villeroi, et monsieur Beauchamp.

TREIZIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

Mais les Piérides, condamnées, ne voulant pas céder et recom-

mençant la contestation avec plus d'aigreur qu'auparavant, forcent Jupiter à punir leur insolence en les changeant en oiseaux.[1]

JUPITER : Monsieur le Grand.

1. Voici les vers que Robinet consacre à ce dénouement, et par lesquels il termine son épître :

Jupin, le maître de la foudre,
En fin de tout, vient en découdre,
En changeant ces objets si beaux,
Pour leur châtiment, en oiseaux.
Mais, comme dedans cet orage
Jupin ne paroît qu'en image,
Ce changement, semblablement,
N'est aussi qu'un feint changement;
Et ces filles, je vous le jure,
Se retrouvent en leur nature.
Voilà ce que j'avois promis
A tous lecteurs, nos bons amis,
Et j'en suis quitte sans miracle.
Mais pour, de ce noble spectacle,
Concevoir bien mieux la beauté,
Je leur conseille, en vérité,
D'aller, pour livre ou demi-livre,
En acheter le galant livre,
Que le substitut d'Apollon (Benserade)
Et, je pense, autant que lui blond,
En a fait à son ordinaire,
Peignant des mieux le caractère
Des baladins les principaux
Dont il a fait tant de tableaux.
L'onzième décember, dernier mois de l'année
De mon petit cerveau cette missive est née.

FIN DU BALLET DES MUSES.

LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE EN UN ACTE

Février 1667

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Il nous faut recueillir maintenant la suite des indications que contiennent les gazettes en prose et en vers sur les représentations du Ballet des Muses (voyez ci-devant la notice de *Mélicerte*). Ces représentations ne se ralentirent point pendant le mois de février 1667. Le 11 février, on écrit de Saint-Germain à la Gazette : « Le 5, le Ballet des Muses fut derechef dansé, avec la même satisfaction des spectateurs. » Dans sa lettre du 13, Robinet dit en parlant de la cour :

Le grand ballet s'y danse encores,
Avec une scène de Maures,
Scène nouvelle, et qui vraiment
Plaît, dit-on, merveilleusement.

Déjà cette scène de Maures peut nous faire soupçonner l'apparition d'une nouvelle œuvre sur laquelle nous allons bientôt avoir des renseignements plus précis. La Gazette du 18 du même mois, après avoir mentionné une représentation offerte le 12 aux ambassadeurs et ministres étrangers qui étoient venus complimenter la reine à ses relevailles, poursuit de cette manière : « Le 14 et le 16, le Ballet fut encore dansé avec deux nouvelles entrées de Turcs et de Maures, qui ont paru des mieux concertées : la dernière étant accompagnée d'une comédie françoise aussi des plus divertissantes. »

Cette comédie françoise, c'étoit *le Sicilien ou l'Amour peintre*, de Molière, que l'entrée des Maures désigne suffisamment.

Robinet se borne à nous apprendre que le Ballet avoit atteint en ce moment toute sa splendeur; il dit dans sa lettre du 20 :

On a, depuis le treizième,
Dansé trois fois ce ballet même
Qui, changeant encor beaucoup plus
De visages que Prothéus,
Avoit lors deux autres entrées
Qu'on a beaucoup considérées;
Savoir : des Maures et Mahons,[1]
Deux très-perverses nations. —
Puis la comédie en son jour
Divertit de même, à son tour,
Par quatre troupes différentes,
Et qui sont toutes excellentes.[2]

Enfin, pour épuiser ces extraits, la Gazette du 25 février fait ainsi connoître la dernière représentation : « Le 19 de ce mois, la cour eut encore le divertissement du Ballet des Muses, avec les nouveautés qu'on y avoit ajoutées, lesquelles y attirèrent une foule extraordinaire... Le 20, Leurs Majestés partirent pour aller à Versailles. » La Grange, sur son registre, fixe au même jour le retour de la troupe à Paris : « La troupe est revenue de Saint-Germain le dimanche 20 février 1667; nous avons reçu, pour ce voyage et la pension que le roi avoit accordée à la troupe, deux années de ladite pension, ci douze mille livres. »

On voit, par tout ce qui précède, que *le Sicilien,* composé, appris, répété pendant le mois de janvier, fut applaudi par son illustre public dans la première quinzaine de février, peut-être un peu avant le 14, mais certainement le 14 et le 16 de ce mois. Cette comédie de Molière ne prit point place, comme les deux autres, à la troisième entrée du Ballet; elle fut placée à la fin et forma une quatorzième entrée, à la suite de la « treizième et dernière entrée » qu'on a vue tout à l'heure. Le canevas en fut inséré dans le livret avec un en-tête ainsi conçu :

XIVe ENTRÉE.

« Après tant de nations différentes que les Muses ont fait paroître dans les assemblages divers dont elles avoient composé

1. *Mahons,* turcs.
2. Deux de François et deux d'Espagnols et d'Italiens. (Note de l'auteur.)

le divertissement qu'elles donnent au roi, il manquoit à faire voir des Turcs et des Maures; et c'est ce qu'elles s'avisent de faire dans cette dernière entrée, où elles mêlent une petite comédie pour donner lieu aux beautés de la musique et de la danse par où elles veulent finir. »

Telle est l'heureuse transition à la faveur de laquelle se glissa dans la composition de Benserade *le Sicilien*, ce joyau de l'art comique.

Nous allons maintenant reproduire cette partie du livre du Ballet; en même temps qu'elle fournit des indications précieuses sur la mise en scène, elle permet de distinguer les modifications, du reste légères, qui furent par la suite apportées à la comédie. Nous ne donnons ici toutefois que le premier vers des couplets chantés qui se trouvent dans la pièce, jugeant inutile de les publier deux fois, et croyant qu'il suffira de signaler à titre de variantes les différences que présentent les deux textes. Voici donc l'analyse du *Sicilien* telle qu'elle est donnée par le livret du Ballet des Muses :

COMÉDIE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DON PÈDRE, gentilhomme sicilien	MOLIÈRE.
ADRASTE, gentilhomme françois.	LA GRANGE.
ISIDORE, esclave grecque.	Mlle DEBRIE.
ZAIDE, esclave	Mlle MOLIÈRE.
HALI, turc, esclave d'Adraste	LA THORILLIÈRE.
MAGISTRAT SICILIEN	DU CROISY.

SCÈNE PREMIÈRE. Hali amène trois musiciens turcs par l'ordre de son maître pour donner une sérénade.

Les trois musiciens sont : MM. Blondel, Gaye et Noblet.

SCÈNE II. Adraste demande les trois musiciens; et, pour obliger Isidore à mettre la tête à la fenêtre, leur fait chanter entre eux une scène de comédie.

Scène de comédie chantée :

BLONDEL, représentant *le berger Philène.*

Si du triste récit de mon inquiétude, etc.

GAYE, *le berger Tircis.*
Les oiseaux réjouis dès que le jour s'avance, etc.
NOBLET, *berger*, les interrompt en chantant :
Pauvres amants, quelle erreur, etc.
BLONDEL et GAYE, répondent ensemble.
Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi !

SCÈNE III. Don Pèdre sort en robe de chambre dans l'obscurité pour tâcher de connoître qui donne la sérénade.

SCÈNE IV. Hali promet à son maître de trouver quelque invention pour faire savoir à Isidore l'amour qu'on a pour elle.

SCÈNE V. Isidore se plaint à Don Pèdre du soin qu'il prend de la mener partout avec lui.

SCÈNE VI. Hali, tâchant de découvrir à Isidore la passion de son maître, se sert adroitement de cinq esclaves turcs, dont un chante, et les quatre autres dansent, les proposant à Don Pèdre comme esclaves agréables et capables de lui donner des divertissements.

L'esclave turc qui chante, c'est le sieur Gaye.

Les quatre esclaves turcs qui dansent sont : M. Le Prestre, les sieurs Chicanneau, Mayeu et Pesan.

L'esclave turc musicien chante d'abord ces paroles, par lesquelles il prétend exprimer la passion d'Adraste et la faire connoître à Isidore en présence même de Don Pèdre :

D'un cœur ardent, en tous lieux, etc.

L'esclave turc, après avoir chanté, craignant que Don Pèdre ne vienne à comprendre le sens de ce qu'il vient de dire, et à s'apercevoir de sa fourberie, se tourne entièrement vers Don Pèdre, et, pour l'amuser, lui chante en langage franc ces paroles :

Chiribirida houcha la, etc.

En suite de quoi, les quatre autres esclaves turcs dansent ; puis le musicien esclave recommence :

Chiribirida houcha la, etc.

Lequel, persuadé que Don Pèdre ne soupçonne rien, chante encore ces paroles, qui s'adressent à Isidore :

C'est un supplice à tous coups, etc.

Aussitôt qu'il a chanté, craignant toujours que Don Pèdre ne s'aperçoive de quelque chose, il recommence :

Chiribirida houcha la, etc.

Puis les quatre esclaves redansent; enfin, Don Pèdre, venant à s'apercevoir de la fourberie, chante à son tour ces paroles :

Savez-vous, mes drôles, etc.

SCÈNE VII. Hali rend compte à son maître de ce qu'il a fait, et son maître lui fait confidence de l'invention qu'il a trouvée.

SCÈNE VIII. Adraste va chez Don Pèdre pour peindre Isidore.

SCÈNE IX. Hali, déguisé en cavalier sicilien, vient demander conseil à Don Pèdre sur une affaire d'honneur.

SCÈNE X. Isidore loue à Don Pèdre les manières civiles d'Adraste.

SCÈNE XI. Zaïde vient se jeter entre les bras de Don Pèdre pour se sauver du feint courroux d'Adraste.

SCÈNE XII. Adraste feint de vouloir tuer Zaïde, mais Don Pèdre obtient de lui de modérer son courroux.

SCÈNE XIII. Don Pèdre remet Isidore entre les mains d'Adraste sous le voile de Zaïde.

SCÈNE XIV. Zaïde reproche à Don Pèdre sa jalousie et lui dit qu'Isidore n'est plus en son pouvoir.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE. Don Pèdre va faire ses plaintes à un magistrat sicilien, qui ne l'entretient que d'une mascarade de Maures qui finit la comédie et tout le ballet.

Cette mascarade est composée de plusieurs sortes de Maures.

Maures et Mauresques de qualité : LE ROI, les marquis de Villeroi et de Rassan; MADAME[1], mademoiselle de La Vallière, madame de Rochefort et mademoiselle de Brancas.

Maures nuds : M. Cocquet, M. de Souville, MM. Beauchamp, Noblet, Chicanneau, La Pierre, Favier et Des-Airs Galant.

Maures à capots : MM. La Marre, Du Feu, Arnald, Vagnart et Bonard.

C'est dans cette forme sommaire que *le Sicilien* fut publié pour la première fois. Les comédiens du roi rouvrirent le 25 février le théâtre du Palais-Royal, et huit jours après, le 4 mars, ils jouèrent la tragédie d'*Attila*, de Pierre Corneille. Après Pâques, *le Sicilien* ne fut pas encore donné immédiatement. Le retard qu'il éprouva fut causé par une nouvelle crise de la maladie de Molière. Robinet nous informe de cette circonstance dans sa lettre du 17 avril :

Le bruit a couru que Molière
Se trouvoit à l'extrémité
Et proche d'entrer dans la bière :
Mais ce n'est pas la vérité.
Je le connois comme moi-même ;
Son mal n'étoit qu'un stratagème
Pour jouer même aussi la Parque au trait fatal.
Hélas ! c'est un étrange drôle,
Il faut qu'il exerce son rôle
Sur le particulier et sur le général.

Parbleu ! quoi qu'il en soit, ce seroit grand dommage
Que la gloutonne Anthropophage
Eût dévoré ce bon chrétien.
Je lui souhaite longue vie ;
De mainte autre elle est le soutien,
Et, s'il meurt, nous mourrons tous de mélancolie.

Enfin, le 10 juin 1667, la petite comédie fut jouée avec la dix-huitième représentation d'*Attila*. Nous sommes obligé de demander, comme d'ordinaire, quelques détails sur cette représentation au continuateur de la Muse historique. Voici comment il s'exprime dans sa lettre du 11 juin 1667 :

Depuis hier pareillement,
On a pour divertissement
Le Sicilien, que Molière
Avec sa charmante manière

Mêla dans le ballet du roi,
Et qu'on admire, sur ma foi!
Il y joint aussi des entrées,
Qui furent très-considérées
Dans ledit ravissant ballet.
Et lui, tout rajeuni du lait
De quelque autre infante d'Inache
Qui se couvre de peau de vache,
S'y remontre enfin à nos yeux,
Plus que jamais facétieux.

Et, dans sa lettre du 19 juin, il ajoute :

Je vis à mon aise et très-bien,
Dimanche, *le Sicilien :*
C'est un chef-d'œuvre, je vous jure,
Où paroissent en miniature,
Et comme dans leur plus beau jour,
Et la jalousie et l'amour.
Ce Sicilien, que Molière
Représente d'une manière
Qui fait rire de tout le cœur,
Est donc de Sicile un seigneur
Charmé, jusqu'à la jalousie,
D'une Grecque, son affranchie.
D'autre part, un marquis françois,
Qui soupire dessous ses lois,
Se servant de tout stratagème
Pour voir ce rare objet qu'il aime,
(Car, comme on sait, l'amour est fin,)
Fait si bien qu'il l'enlève enfin
Par une intrigue fort jolie.
Mais, quoi qu'ici je vous en die,
Ce n'est rien, il faut sur les lieux
Porter son oreille et ses yeux.
Surtout, on y voit deux esclaves [1]
Qui peuvent donner des entraves;
Deux Grecques qui, Grecques en tout,
Peuvent pousser cent cœurs à bout
Comme étant tout à fait charmantes;
Et dont enfin les riches mantes
Valent bien de l'argent, ma foi;
Ce sont aussi présents du roi.

Quoiqu'il le dise en si méchantes rimes, Robinet n'en a pas

1. Mesdemoiselles Molière et Debrie. (Note de l'auteur.)

moins raison : *le Sicilien* est un chef-d'œuvre dans son genre. *Le Sicilien* devançoit de près de cent ans notre opéra comique. Unissant la poésie à la gaieté, se plaçant à une distance égale du *Médecin malgré lui* et du *Misanthrope*, il témoigne de l'heureuse diversité du génie de Molière. « La danse, la musique, les sérénades, la douce joie, la ruse folâtre, dit M. P. Chasles, voltigent autour de la coquetterie et de l'amour. Rien d'excessif, de licencieux; rien de guindé ou de fade. Une lumière harmonieuse éclaire le tableau; c'est le soleil naissant sur la mer sicilienne. Tout est d'accord : mœurs, paysage, costumes, le sujet et le style de l'ouvrage. La phrase elle-même est rhythmée et marche légère comme l'oiseau. »

C'est principalement dans cette petite pièce que Molière a fait un flagrant usage d'une prose mesurée et cadencée à la manière des vers libres. Qu'on prenne pour exemple les premières lignes :

> Chut. N'avancez pas davantage,
> Et demeurez dans cet endroit
> Jusqu'à ce que je vous appelle.
>
> Il fait noir comme dans un four.
> Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,
> Et je ne vois pas une étoile
> Qui montre le bout de son nez.
> Sotte condition que celle d'un esclave,
> De ne vivre jamais pour soi,
> Et d'être toujours tout entier
> Aux passions d'un maître...
> Le mien me fait ici
> Épouser ses inquiétudes;
> Et, parce qu'il est amoureux,
> Il faut que nuit et jour je n'aie aucun repos.
> Mais voici des flambeaux, et, sans doute, c'est lui.

Il seroit facile de couper de la sorte la pièce presque tout entière.

« L'exemple d'un seul vers, dit Auger, suffira pour prouver que Molière a affecté, volontairement, dans la prose du *Sicilien*, les tours et les mesures propres à la poésie. Dans la troisième scène, Adraste dit, en parlant des musiciens qu'Hali a amenés : « Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter. » Cette ligne de

prose est un vers alexandrin, ayant une césure exacte, et renfermant deux inversions. Dans la prose ordinaire on placeroit autrement *jusques au jour* et *ici*, et l'on diroit : *je veux les faire chanter ici jusques au jour.* » Ajoutons qu'on diroit mieux *jusqu'au jour* que *jusques au jour.*

Cet emploi du vers blanc, dont quelques autres pièces en prose : *le Festin de Pierre* (voyez tome III, page 449), *l'Avare*, *George Dandin*, offrent des traces, ne fut jamais érigé en système par Molière. Les contemporains n'y prêtèrent pas grande attention. Ménage remarqua seulement qu'il y avoit beaucoup de vers non rimés dans *le Sicilien*. Robinet semble se rendre compte de cette espèce de compromis entre la versification et la prose, lorsqu'il dit en parlant de *l'Avare* :

Il parle en prose et non en vers :
Mais, nonobstant les goûts divers,
Cette prose est si théâtrale
Qu'en douceur les vers elle égale.

Plus tard, on expliqua le fait par la négligence; les uns prétendirent que Molière se proposoit de mettre la rime après avoir mis la mesure et que le temps lui manqua sans doute; les autres imaginèrent qu'il réduisit en prose ce qu'il avoit d'abord écrit en vers, et détruisit le travail de la versification par le retranchement des rimes. Les deux suppositions sont également invraisemblables. On tombe généralement d'accord aujourd'hui que l'intention du poëte comique a dû être réfléchie et formelle; et quelques critiques ont pris chaleureusement parti pour ce mode de diction, « qui représente exactement, dit l'un d'eux, les ïambes de Térence. »

La petite pièce ne fut imprimée qu'à la fin de cette année 1667 : « *Le Sicilien ou l'Amour peintre*, comédie par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au palais, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle, à l'image saint Louis. 1668. Avec privilége du roi. » Achevé d'imprimer pour la première fois le 9 novembre 1667. C'est le texte que nous suivons.

Nous donnons les variantes de l'édition de 1682 : « *Le Sicilien ou l'Amour peintre*, comédie représentée pour la première fois à Saint-Germain-en-Laye, par ordre de Sa Majesté, au mois de

janvier 1667, et donnée depuis sur le théâtre du Palais-Royal le 10 juin de la même année 1667, par la troupe du roi. » La Grange, en assignant la première représentation au mois de janvier, n'est pas en contradiction réelle avec les gazettes; l'éditeur de 1682 n'a point visé cette fois à fixer une date précise; il a dû s'attacher surtout à l'époque où le travail de préparation s'est accompli; et il ne paroît pas non plus impossible, surtout lorsqu'on songe que le roi figuroit dans l'entrée des Maures, que des représentations moins retentissantes eussent précédé les représentations en quelque sorte officielles dont les feuilles périodiques purent entretenir leurs lecteurs.

LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DON PÈDRE, Sicilien, amant d'Isidore	MOLIÈRE.
ADRASTE, gentilhomme françois, amant d'Isidore.	LA GRANGE.
ISIDORE, Grecque, esclave de Don Pèdre.	Mlle DEBRIE.
ZAIDE, jeune esclave[1]	Mlle MOLIÈRE.
HALI, valet d'Adraste	LA THORILLIÈRE.
LE SÉNATEUR.	DU CROISY.
LES MUSICIENS.	
TROUPE D'ESCLAVES.	
TROUPE DE MAURES.	
DEUX LAQUAIS.	

1. Dans l'édition de 1668, que les éditeurs de 1682 ont suivie en cela, cette « Zaïde, jeune esclave, » a été remplacée par « CLIMÈNE, sœur d'Adraste. » Nous avons vu que c'est bien Zaïde qui figure dans le livre du Ballet. Nous avons vu aussi que Robinet, en rendant compte de la représentation à la ville, parle formellement de deux esclaves grecques. La substitution d'un personnage à l'autre dans le texte imprimé semble indiquer une correction ou une modification que Molière auroit entendu faire. Mais il n'a point en ce cas exécuté son dessein, puisque dans la scène x il fait dire à Adraste : « J'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème, etc. » Cette phrase subsistant, il y auroit contradiction à admettre le changement de Zaïde en Climène, et l'on est obligé de revenir partout à l'ancien personnage. C'est ce qu'ont fait tous les éditeurs à partir de celui de 1734. Il ressort de là que Molière avoit eu bien peu de temps pour surveiller l'impression de sa pièce.

L'action du *Sicilien* se passe d'abord dans la rue, devant la maison de Don Pèdre. Pour les changements qui se produisent ensuite dans le lieu de la scène, voyez les notes de la page 350 et de la page 363.

LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

HALI, MUSICIENS.

HALI, aux musiciens.

Chut. N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCÈNE II.

HALI, seul.

Il fait noir comme dans un four : le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,[1] et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres

1. *Scaramouche* étoit un personnage bouffon de l'ancien théâtre italien, qui étoit habillé de noir de la tête aux pieds, et dont le masque même étoit rayé de noir au front, aux joues et au menton.

affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes: et, parce qu'il est amoureux, il faut que nuit et jour je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et, sans doute, c'est lui.

SCÈNE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS, portant chacun un flambeau; HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi? A ces heures de nuit,* hors vous et moi, monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

* Var. *Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit?*

Cette ponctuation n'est celle ni de l'édition *princeps* ni de l'édition de 1682. Elle est l'œuvre de l'éditeur de 1734 et elle a pour but d'éviter le pléonasme que *à ces heures de nuit* et *maintenant* forment dans la phrase telle que l'établissent les premiers textes.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu là tes musiciens?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fais-les approcher. (Seul.) Je veux jusques au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCÈNE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah! monsieur, c'est du beau bécarre.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarre?

HALI.

Monsieur, je tiens pour le bécarre. Vous savez que je m'y connois. Le bécarre me charme; hors du bécarre, point de salut en harmonie. Écoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un et l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses; et là-dessus vient un berger joyeux avec un bécarre admirable, qui se moque de leur foiblesse.[1]

1. Il s'agit tout simplement ici de la transition du mode mineur, portant un bémol à sa tierce, au mode majeur, dont la tierce est remise au ton naturel à l'aide précieuse du bécarre. *Bécarre* ou tierce majeure signifie, dans notre musique moderne, énergie, gaieté. *Bémol* ou tierce mineure est employée généralement pour l'expression de la foiblesse, de la mélancolie, de la douleur. (CASTIL-BLAZE.)

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène; et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

FRAGMENT DE COMÉDIE,

CHANTÉ ET ACCOMPAGNÉ

PAR LES MUSICIENS QU'HALI A AMENÉS.

SCÈNE I.

PHILÈNE, TIRCIS.

PREMIER MUSICIEN, représentant Philène.

Si, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN, représentant Tircis.

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi j'y recommence
Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.
Ah! mon cher Philène!

PHILÈNE.

Ah! mon cher Tircis!

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILÈNE.

Que j'ai de soucis!

TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PHILÈNE.

Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer?

SCÈNE II.

PHILÈNE, TIRCIS, UN PATRE.

TROISIÈME MUSICIEN, *représentant un pâtre.*

Pauvres amants, quelle erreur
D'adorer des inhumaines!
Jamais les âmes bien saines
Ne se payent de rigueur;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empresse;
A leur vouer ma tendresse
Je mets mon plus doux souci;
Mais, lorsque l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

PHILÈNE ET TIRCIS, *ensemble.*

Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi!

HALI.

Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.

SCÈNE V.

DON PÈDRE, ADRASTE, HALI.

DON PÈDRE, sortant de sa maison, en bonnet de nuit et en robe de chambre, avec une épée sous son bras.

Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte; et sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali!

HALI.

Quoi?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien?

HALI.

Non.

(Don Pèdre est derrière eux, qui les écoute.)

ADRASTE.

Quoi! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque! et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle!

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! si nous le tenions ici, que je prendrois de joie à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire!

ADRASTE.

Si faut-il bien,[1] pourtant, trouver quelque moyen,

1. Pour : encore faut-il bien.

quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti; et, quand j'y devrois employer...

HALI.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte; et, si vous le voulez, j'entrerai doucement pour découvrir d'où cela vient.

(Don Pèdre se retire sur sa porte.)

ADRASTE.

Oui, fais; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au ciel que ce fût la charmante Isidore!

DON PÈDRE, donnant un soufflet à Hali.

Qui va là?

HALI, rendant le soufflet à Don Pèdre.

Ami.

DON PÈDRE.

Holà! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemy. Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vite, dépêchez. Allons, tue, point de quartier!

SCÈNE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entends remuer personne. Hali, Hali!

HALI, caché dans un coin.

Monsieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis?

ADRASTE.

Non. Personne ne bouge.

HALI, sortant d'où il étoit caché.

S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE.

Quoi! tous nos soins seront donc inutiles! Et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins!

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend : il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du ciel.

ADRASTE.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laissez-moi faire seulement. J'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, et venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

SCÈNE VII.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui; et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

DON PÈDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

DON PÈDRE.

Oui. Mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants; et, cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vrai. La musique en étoit admirable.

DON PÈDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

DON PÈDRE.

Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

DON PÈDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

DON PÈDRE.

Vous trouvez donc bon qu'on vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

DON PÈDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

ISIDORE.

Assurément.

DON PÈDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

DON PÈDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne sais pas pourquoi cela; et, si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? Et n'est-ce pas pour s'applaudir que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable?

DON PÈDRE.

Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! jaloux de ces choses-là?

DON PÈDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là, mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut tout à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise? vous prenez un mauvais parti; et la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

DON PÈDRE.

Si bien donc que si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes, enfin, n'aiment pas qu'on les gêne; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

DON PÈDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon

esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

DON PÈDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

DON PÈDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

SCÈNE VIII.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI, habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à Don Pèdre.

DON PÈDRE.

Trêve aux cérémonies. Que voulez-vous?

HALI, se mettant entre Don Pèdre et Isidore.

(A chaque parole qu'il dit à Don Pèdre, il se retourne vers Isidore, et lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.)

Signor (avec la permission de la signore), je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore), pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

DON PÈDRE.

Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté. (Don Pèdre se met entre Hali et Isidore.)

HALI.

Signor, je suis un virtuose.[1]

1. C'est Molière qui, le premier, a francisé le mot *virtuoso*, *virtuosa*, que Mme de Motteville employoit, il est vrai, mais en italien, en parlant de

DON PÈDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses; et, comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala. Voici une chanson nouvelle, qui est du temps. Écoutez bien. Chala bala.

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI, Esclaves turcs.

UN ESCLAVE, chantant à Isidore.

D'un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une belle:
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle.

la célèbre cantatrice Leonora Baroni, attachée à la musique du roi Louis XIII. Douze ans après Molière, Mme de Sévigné dit que la dauphine est virtuose. (*Lettre du 25 février 1680.*)

Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?[1]

(A Don Pèdre.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara :
Ti voler comprara?
Mi servir à ti,
Se pagar per mi;
Far bona cucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara:
Parlara, parlara,
Ti voler comprara?[2]

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des esclaves.

1. Le livre du Ballet indique ici des jeux de théâtre qui sont très-utiles pour l'intelligence de la scène. (Voyez cette partie du livret dans la notice ci-dessus, page 322.)

2. Ce couplet en langage franc, comme on disoit alors, est passablement estropié dans le texte de 1668. On y lit par exemple : *Far bona accina,* au lieu de *Far bona cucina; Far boler cadara,* au lieu de *Far boller caldara.* Nous avons corrigé ces fautes d'impression à l'aide du livre du Ballet et des paroles de la partition manuscrite.

Hormis le premier vers, qui est d'un turc trop hardi, on peut traduire ce couplet de la manière suivante :

Je suis bon Turc,
Je n'ai point d'argent.
Voulez-vous m'acheter?
Je vous servirai,
Si vous payez pour moi.
Je ferai une bonne cuisine;
Je me lèverai matin;
Je ferai bouillir la marmite.
Parlez, parlez,
Voulez-vous m'acheter?

L'ESCLAVE, à Isidore.

C'est un supplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire;
Mais si d'un œil un peu doux
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bientôt se rire
De tous les soins du jaloux.

(A Don Pèdre.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara:
Ti voler comprara?
Mi servir à ti,
Se pagar per mi;
Far bona cucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara;
Parlara, parlara,
Ti voler comprara?

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les esclaves recommencent leur danse.

DON PÈDRE chante.

Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,*
Les coups de bâton?

* Var. *Sent sur vos épaules* (Livre du Ballet et partition.)

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonara,
Si ti non andara;
Andara, andara,
O ti bastonara.[1]

Oh ! oh ! quels égrillards ! (A Isidore.) Allons, rentrons ici : j'ai changé de pensée; et puis, le temps se couvre un peu. (A Hali, qui paroît encore.) Ah ! fourbe, que je vous y trouve !

HALI.

Hé bien ! oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour; et, si elle y consent, il la prendra pour femme.

DON PÈDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons malgré vous.

DON PÈDRE.

Comment ! coquin...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

DON PÈDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

1. Le sens de ces cinq derniers vers est celui-ci :

Je ne t'achèterai pas;
Mais je te bâtonnerai,
Si tu ne t'en vas pas.
Va-t'en, va-t'en,
Ou je te bâtonnerai.

DON PÈDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résolue. (Seul.) Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCÈNE X.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

[ADRASTE.

Hé bien ! Hali, nos affaires s'avancent-elles ?][*]

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine; j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulois: et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venoit faire le portrait de cette adorable personne; et, comme il est depuis long-temps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que, de tout temps, je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gen-

[*] Ces premiers mots qu'Adraste prononce, ne se trouvent pas dans l'édition de 1668. Ils sont donnés par l'édition de 1682, où ils ont été sans doute intercalés pour rendre plus facile l'entrée de l'acteur représentant Adraste. Quelques mots, dans la suite de cette pièce, seront encore ajoutés au texte primitif par les éditeurs de 1682; nous aurons soin de les signaler, comme nous avons coutume de faire, en les plaçant entre crochets.

tilhomme sache rien faire :[1] ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer* cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à

* VAR. *Un stratagème prêt pour tirer* (1682.)

1. Beaucoup de grands écrivains du siècle de Louis XIV se sont moqués de ce privilége de fainéantise ignorante, dans lequel, en effet, « la coutume de France » faisoit consister l'avantage de vivre noblement. La Fontaine a dit, dans sa fable des *Membres et l'Estomac :*

Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire.

Regnard a dit, dans *les Ménechmes :*

Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, et n'est utile à rien ;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre.
Pourvu qu'un gentilhomme, en commençant à vivre,
Puisse tirer au vol, boire, et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

Le préjugé qu'ils attaquoient subsista longtemps encore après eux. Quand Voltaire donna son *Temple du Goût*, on lui sut mauvais gré de ce qu'il encourageoit la noblesse à cultiver les beaux-arts; on voulut lui faire effacer ces vers :

Brassac, chantez; gravez, Caylùs;
Ne craignez point, jeune Surgère,
D'employer des soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire;
Et que tous les sots confondus,
A la cour et sur la frontière,
Désormais ne prétendent plus
Qu'on déroge et qu'on dégénère
En suivant Minerve et Phébus.

(AUGER.)

Il ne faut pas toutefois généraliser ni faire remonter trop haut ce préjugé, puisque, s'il avoit toujours existé, il n'y auroit jamais eu de noblesse.

la pouvoir entretenir. (Il parle bas à l'oreille d'Adraste.) Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE.

Je ne veux point perdre de temps. Holà! il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.[1]

SCÈNE XI.

DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE.

Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison?

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur Don Pèdre.

DON PÈDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

DON PÈDRE.

« Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que « vous savez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux « d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, « sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans con- « tredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ou-

1. Quand on joue aujourd'hui *le Sicilien ou l'Amour peintre*, on fait, en cet endroit de la pièce, un changement à vue; les spectateurs entrent, pour ainsi dire, avec Adraste, dans la maison de Don Pèdre; le théâtre, à partir de la scène XI, représente une salle intérieure de cette maison.

« vrages, et j'ai cru que je ne vous pouvois rendre un ser-
« vice plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein
« que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne
« que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui parler
« d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en offen-
« seroit, et qui ne fait les choses que pour la gloire et la
« réputation. »

Seigneur François, c'est une grande grâce que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

DON PÈDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCÈNE XII.

ISIDORE, DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE, à Isidore.

Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (Adraste baise Isidore en la saluant, et Don Pèdre lui dit :) Holà ! seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE.

C'est la manière de France.

DON PÈDRE.

La manière de France est bonne pour vos femmes; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort; et, pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose; mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE.

Le ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISIDORE.

Le ciel, quoi que vous en disiez, ne...

DON PÈDRE.

Finissons cela, de grâce. Laissons les compliments, et songeons au portrait.

ADRASTE, aux laquais.

Allons, apportez tout. (On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

ISIDORE, à Adraste.

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le

mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE, après s'être assise.

Suis-je bien ainsi?

ADRASTE.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du cou paroisse. Ceci un peu plus découvert. (Il découvre un peu plus sa gorge.*) Bon. Là, un peu davantage; encore tant soit peu.

DON PÈDRE, à Isidore.

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; et c'est à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE, assis.

Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. (La faisant tourner un peu vers lui.) Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

DON PÈDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours

* Var. *Il parle de sa gorge.* (1682.)

plus belles que le jour.* Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes; car toutes demandent les mêmes choses, un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands yeux vifs, bien fendus; et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.[1]

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre; et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre!

DON PÈDRE.

Le nez me semble un peu trop gros.

ADRASTE.

J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre [d'une merveilleuse beauté], et qu'il en devint, la peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (A Don Pèdre.) Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

(Don Pèdre fait la grimace.)

ISIDORE, à Don Pèdre.

Tout cela sent la nation; et toujours messieurs les

* Var. *S'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont.* (1682.)

1. Lucien, dans son traité, *Comment il faut écrire l'histoire*, a exprimé à peu près les mêmes idées : « Quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses louanges, si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs défauts, ou qu'elles en fussent plus saines pour avoir le teint meilleur dans un tableau? »

François ont un fonds de galanterie qui se répand partout.

ADRASTE.

On ne se trompe guère à ces sortes de choses, et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, et que ce seroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

DON PÈDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, [tant] parler; cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! point du tout. J'ai toujours de coutume de parler quand je peins; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCÈNE XIII.

HALI, vêtu en Espagnol;[1] DON PÈDRE, ADRASTE, ISIDORE.

DON PÈDRE.

Que veut cet homme-là? Et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir?

HALI, à Don Pèdre.

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

1. On peut remarquer ici une légère modification au canevas qu'on trouve dans le livre du Ballet des Muses. Là, c'est en cavalier Sicilien que le turc Hali est déguisé; nul doute, par conséquent, qu'il ne s'attribuât un nom moins franchement espagnol que celui de Don Gilles d'Avalos.

DON PÈDRE.

Non, seigneur.

HALI.

Je suis Don Gilles d'Avalos; et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

DON PÈDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande, pour grâce, que nous nous tirions à l'écart.

DON PÈDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE, à Don Pèdre, qui le surprend parlant bas à Isidore.

Elle a les yeux bleus.*

HALI, tirant Don Pèdre, pour l'éloigner d'Adraste et d'Isidore.

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue.[1] J'ai ce soufflet fort sur le cœur; et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

DON PÈDRE.

Assassiner, c'est le [plus sûr et le] plus court chemin. Quel est votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît. (Hali tient Don Pèdre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.)

* Var. *J'observois de près la couleur de ses yeux.* (1682.)

1. On se souvient que Hali, dans la scène v, a mis Don Pèdre à même de savoir ce qu'est un soufflet appliqué comme il le dit.

ADRASTE, aux genoux d'Isidore, pendant que Don Pèdre et Hali parlent bas ensemble.

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sais si vous dites vrai; mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais vous persuadé-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah! quand on aime bien, on se résout bientôt.

ISIDORE.

Hé bien! allez, oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps?

DON PÈDRE, à Hali.

Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.

DON PÈDRE.

Je vous laisse aller sans vous reconduire; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

ADRASTE, à Isidore.

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... (A Don Pèdre apercevant Adraste qui parle de près à Isidore.) Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; et je croyois d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (A Don Pèdre, qui veut voir le portrait.) Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie : (A Isidore.) et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.[1]

1. Parmi les ruses d'amour employées au théâtre, une des plus communes est celle d'un amant qui se travestit, ou plutôt qui emprunte le titre d'une profession quelconque, afin de s'introduire auprès de sa maîtresse. Molière n'a pas fait usage moins de quatre fois de ce moyen de comédie. Ici, Adraste est un peintre; dans *l'Amour médecin*, Clitandre est un docteur; dans *le Médecin malgré lui*, Léandre est un apothicaire; enfin, dans *le Malade imaginaire*, Cléante est un maître de musique. L'agrément des situations qu'amène cette espèce de déguisement, consiste principalement dans ces discours à double entente que tiennent les deux amants pour se faire confidence de leurs sentiments et de leurs desseins, sans les donner à deviner aux personnes qui les écoutent. Ce que disent Adraste et Isidore à la fin de cette scène, appartient à ce genre d'entretien équivoque et mystérieux. (AUGER.)

SCÈNE XIV.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous? ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

DON PÈDRE.

Oui; mais ils ont cela de mauvais qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

DON PÈDRE.

Oui; mais, s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs; et l'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCÈNE XV.

ZAIDE, DON PÈDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

Ah! seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe, dans ses mouvements, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusques à vouloir que je sois toujours voilée; et, pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me

jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grâce, seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur!

DON PÈDRE, *à Zaïde, lui montrant Isidore.*

Entrez là dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

SCÈNE XVI.

ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Hé quoi! seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un François? Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font; et, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

DON PÈDRE.

Ah! de grâce! arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; et, sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

DON PÈDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a

été sans dessein; et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE.

Hé quoi! vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses?

DON PÈDRE.

Oui, je prends son parti; et, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grâce que je vous demande; et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.[1]

SCÈNE XVII.

ZAIDE, DON PÈDRE; ADRASTE, dans un coin du théâtre.

DON PÈDRE, à Zaïde.

Holà! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire : mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

1. On s'est étonné que Don Pèdre, jaloux comme il est, n'abonde pas dans le sens d'Adraste, et se mette au contraire en opposition avec lui. C'est méconnoître tout à fait la nature humaine : ce qu'on tolère moins chez autrui, ce sont les vices que l'on a; et, en effet, il faut bien tâcher d'établir une sorte d'équilibre, et, par l'indulgence qu'on exerce au détriment du prochain, atténuer le blâme qu'on mérite par sa propre conduite.

SCÈNE XVIII.

DON PÈDRE, ADRASTE.

DON PÈDRE.

La voici qui s'en va venir; et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avois raccommodé tout.

SCÈNE XIX.

ISIDORE, sous le voile de Zaïde; ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE, à Adraste.

Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous le promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

DON PÈDRE.

Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, seigneur Don Pèdre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

DON PÈDRE.

C'est trop de grâce que vous me faites. (Seul.) Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà! Isidore, venez.

SCÈNE XX.

ZAIDE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Comment! que veut dire cela?

ZAIDE, sans voile.

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.

DON PÈDRE.

Don Pèdre souffrira cette injure mortelle! Non, non : j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout.[1] C'est ici le logis d'un sénateur. Holà!

SCÈNE XXI.

UN SÉNATEUR, DON PÈDRE.

LE SÉNATEUR.

Serviteur, seigneur Don Pèdre. Que vous venez à propos!

1. Au théâtre, on fait ici un nouveau changement à vue, et Don Pèdre, sortant de chez lui, se retrouve sur la place publique. Mais ce second changement n'a lieu que si l'on doit terminer la pièce par un ballet. Dans les représentations ordinaires où il n'y a point de ballet, on finit la pièce en cet endroit, et l'on ne dit pas la scène du sénateur.

DON PÈDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

DON PÈDRE.

Un traître de François m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

DON PÈDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avais affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

DON PÈDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

LE SÉNATEUR.

Les habits merveilleux, et qui sont faits exprès.

DON PÈDRE.

Je vous demande l'appui de la justice contre cette action.*

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter, pour en donner le divertissement au peuple.

DON PÈDRE.

Comment! de quoi parlez-vous là?

LE SÉNATEUR.

Je parle de ma mascarade.

DON PÈDRE.

Je vous parle de mon affaire.

* Var. *Je demande l'appui de la justice contre cette action.* (1682.)

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

DON PÈDRE.

La peste soit du fou, avec sa mascarade !

LE SÉNATEUR.

Diantre soit le fâcheux, avec son affaire !

SCÈNE XXII.

Plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

5 août 1667

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

L'hypocrite de religion a de tout temps exercé parmi nous la raillerie et la satire. C'est un type original pris au cœur du monde moderne. L'antiquité ne paroît pas l'avoir connu : ce caractère ne devoit se développer en effet qu'au sein d'une religion embrassant la société et la vie plus étroitement que ne faisoient les religions polythéistes de la Grèce et de Rome. Mais dès nos origines, dès les premiers monuments de notre langue et de notre littérature, l'hypocrite apparoît, et, du fond du moyen âge jusqu'à nos jours, on pourroit en tracer la longue et scandaleuse histoire. Il joue le principal rôle dans les fabliaux : ermite incontinent, chapelain séducteur, moine intrigant, confesseur criminel[1], il y est traité avec une verve brutale et hardie, bafoué avec un rire amer dont on ne retrouve qu'un écho affoibli dans le *Décaméron* de Boccace. Il a de bonne heure ses poëmes allégoriques et symboliques; c'est contre lui qu'est dirigée toute la dernière partie de l'épopée satirique de Renart, où Renart fait ses méchants tours sous la chape des Jacobins et des *Frères menus*. Baptisé du nom de Faulx-Semblant dans le *Roman de la Rose*, il y démasque librement ses secrètes pratiques, il y dénonce tous les vices, toute la sensualité, qu'il cache sous une mine austère et contrite. On a cité souvent les premiers mots de l'interrogatoire que lui fait subir le dieu d'amour :

LE DIEU D'AMOUR.
Tu sembles estre uns sains hermites.
FAULX-SEMBLANT.
C'est voirs, mais ge sui hypocrites.
LE DIEU D'AMOUR.
Tu vas préeschant astenance.
FAULX-SEMBLANT.
Voire voir, mais g'emple ma panse
De bons morciaux et de bons vins,
Tiex comme il affiert à devins.[1]
LE DIEU D'AMOUR.
Tu vas préeschant povreté.
FAULX-SEMBLANT.
Voir, mais riche sui à plenté, etc.

Faulx-Semblant, avec son impudence naïve, vit et règne pendant toute la fin du moyen âge. L'italien Machiavel trace, au XVIe siècle, la physionomie dramatique de Frate Timoteo, le religieux proxénète de *la Mandragore*. « Pour en revenir à ce que je vous disois, dit frère Timothée à Lucrèce, il y a dans les choses de conscience une règle générale : c'est que là où vous voyez un bien certain et un mal incertain, il ne faut jamais laisser échapper ce bien dans la peur de ce mal... Quant à l'action en elle-même, c'est un conte de s'imaginer que ce soit un péché. Qui est-ce qui fait le péché? c'est la volonté, ce n'est pas le corps... D'ailleurs, le but est ce qu'il faut considérer en toutes choses. La Bible dit que les filles de Loth, croyant être restées seules au monde, eurent commerce avec leur père, et pourtant elles n'ont pas péché. Pourquoi? C'est que leur intention étoit bonne, etc. » Machiavel ne faisoit du reste qu'emprunter à Boccace les formules de ce langage corrupteur. *La Mandragore* divertissoit, en 1515, le pape Jules II et sa cour de cardinaux et de prélats. A la même époque, notre théâtre populaire n'étoit ni plus respectueux ni plus timide; et dans *la Farce des Brus*, frère Ancelot et frère Anselme se montroient encore plus dévotement cyniques que Frate Timoteo :

FRÈRE ANSELME.
Vous avez le viaire angélique!
Quel embrasser telle relique!
Beau regard gratieux et doulx!

1. Tels qu'il convient aux ministres de Dieu.

LA VIEILLE BRU.

Allez, il n'y a rien pour vous!...

FRÈRE ANGELOT.

Dieu nous a mis dessus la terre,
Hommes roides, fors et puissans,
De tous les membres jouissans,
Comme d'autres, en vérité.

L'hypocrite de religion joue également un rôle dans la *Satyre Ménippée*, mais un rôle tout à part, séditieux et belliqueux. Vient ensuite la Macette de Régnier, qui descend de frère Timothée en droite ligne; écoutons son style :

C'est pourquoi déguisant les bouillons de mon âme,
D'un long habit de cendre enveloppant ma flamme,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le péché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seulement ne gît en la défense.
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offense.
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment.
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.
Puis, la bonté du ciel nos offenses surpasse.
Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grâce.

Après Macette, après certains casuistes que Pascal a mis en scène dans les *Provinciales*, et qui représentent bien aussi la fausse dévotion, paroît enfin le grand homme de la race, *Tartuffe*, dont le nom devient le nom de famille de tous les hypocrites de religion, passés, présents et à venir.

Loin d'être une création isolée, l'œuvre de Molière résume, dans son sens général, une littérature plusieurs fois séculaire. Aussi haut qu'on remonte dans notre histoire, on rencontre les ancêtres du funeste personnage. Il est donc vrai de répéter de la comédie du *Tartuffe* ce qu'on peut dire de presque tous les chefs-d'œuvre : qu'ils sont l'expression dernière et la mieux réussie d'une pensée qui auparavant avoit eu un grand nombre de manifestations moins heureuses ou moins complètes. Mais, après avoir indiqué sommairement la féconde tradition à laquelle appartient *le Tartuffe*, il nous faut rechercher les sources d'où il est plus directement sorti. Nous avons à examiner les matériaux qu'a mis en œuvre l'imagination du poëte, et à recueillir, soit les passages d'auteurs plus anciens dont il s'est inspiré,

soit les traits de l'histoire contemporaine qui ont pu lui être utiles. Rassemblons ici ce qu'on a découvert de plus remarquable et de plus certain.

Une production assez originale, que Molière a évidemment consultée, c'est la nouvelle tragi-comique de Scarron, intitulée *les Hypocrites*. Dans cette nouvelle, l'auteur raconte comment un aventurier nommé Montufar, et deux aventurières, l'une jeune, nommée Hélène, et l'autre vieille, nommée Mendez, entreprirent de prélever, à l'aide de grimaces de dévotion, un tribut sur la crédulité des habitants de Séville. Extrayons la partie du récit dont s'est servi Molière : « Ils mirent pied à terre à une lieue de la ville, et, après avoir contenté leur muletier, y entrèrent au commencement de la nuit et s'allèrent loger dans la première hôtellerie qu'ils trouvèrent. Montufar loua une maison, la meubla de meubles fort simples et se fit faire un habit noir, une soutane et un long manteau. Hélène s'habilla en dévote et emprisonna ses cheveux dans une coiffure de vieille; et Mendez, vêtue en béate, fit gloire d'en faire voir de blancs et de se charger d'un gros chapelet dont les grains pouvoient en un besoin servir à charger des fauconneaux. Aux premiers jours d'après leur arrivée, Montufar se fit voir dans les rues habillé comme je vous ai déjà dit, marchant les bras croisés et baissant les yeux à la rencontre des femmes. Il crioit d'une voix à fendre les pierres : Béni soit le saint-sacrement de l'autel et la bienheureuse Conception de la Vierge immaculée, et plusieurs autres dévotes exclamations de la même force. Il faisoit répéter les mêmes choses aux enfants qu'il trouvoit dans les rues, et les assembloit quelquefois pour leur faire chanter des hymnes, des chansons de dévotion, et leur apprendre le catéchisme. Il ne bougeoit des prisons, il prêchoit devant les prisonniers, consoloit les uns et servoit les autres, leur allant querir à manger et faisant bien souvent le chemin du marché à la prison, une hotte pesante sur le dos. O détestable filou! il ne te manquoit donc plus qu'à faire l'hypocrite pour être le plus accompli scélérat du monde! Ces actions de vertu, du moins vertueux de tous les hommes, lui donnèrent en peu de temps la réputation d'un saint. Hélène et Mendez, de leur côté, travailloient à leur canonisation. L'une se disoit la mère et l'autre la sœur du bienheureux frère Martin.

Elles alloient tous les jours dans les hôpitaux, y servoient les malades, faisoient leurs lits, blanchissoient leur linge et leur en faisoient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuses personnes d'Espagne l'admiration de Séville. Il s'y rencontra en ce temps-là un gentilhomme de Madrid qui y étoit venu pour ses affaires particulières. Il avoit été des amants d'Hélène, car les publiques n'en ont pas pour un seul : il connoissoit Mendez pour ce qu'elle étoit, et Montufar pour un dangereux fripon. Un jour qu'ils sortoient d'une église ensemble, environnés d'un grand nombre de personnes qui baisoient leurs vêtements et les conjuroient de se souvenir d'eux dans leurs bonnes prières, ils furent reconnus de ce gentilhomme dont je viens de parler, qui, s'échauffant d'un zèle chrétien et ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abusassent de la crédulité de toute une ville, fendit la presse, et, donnant un coup de poing à Montufar : Malheureux fourbes, leur cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu ni les hommes ? Il en voulut dire davantage, mais sa bonne intention à dire la vérité, un peu trop précipitée, n'eut pas tout le succès qu'elle méritoit. Tout le peuple se jeta sur lui, qu'ils croyoient avoir fait un sacrilége en outrageant ainsi leur saint. Il fut porté par terre, roué de coups, et y auroit perdu la vie si Montufar, par une présence d'esprit admirable, n'eût pris sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre et s'exposant même à leurs coups. Mes frères, s'écrioit-il de toute sa force, laissez-le en paix pour l'amour du Seigneur, apaisez-vous pour l'amour de la sainte Vierge. Ce peu de paroles apaisa cette grande tempête, et le peuple fit place à frère Martin, qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien aise en son âme de le voir si maltraité, mais faisant paroître sur son visage qu'il en avoit un extrême déplaisir : il le releva de terre où on l'avoit jeté, l'embrassa et le baisa tout plein qu'il étoit de sang et de boue, et fit une rude réprimande au peuple. Je suis le méchant, disoit-il à ceux qui le voulurent entendre ; je suis le pécheur, je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Pensez-vous, continuoit-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres et la perdition de moi-même ? Vous êtes trompés, mes frères, faites-moi le but de vos injures et de vos

pierres, et tirez sur moi vos épées. Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de son ennemi, et, les lui baisant, non-seulement il lui demanda pardon, mais aussi il alla ramasser son épée, son manteau et son chapeau, qui s'étoient perdus dans la confusion. Il les rajusta sur lui, et, l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, se sépara de lui après lui avoir donné plusieurs embrassements et autant de bénédictions. Le pauvre homme étoit comme enchanté, et de ce qu'il avoit vu, et de ce qu'on lui avoit fait, et si plein de confusion qu'on ne le vit pas paroître dans les rues tant que ses affaires le retinrent à Séville. Montufar, cependant, y avoit gagné les cœurs de tout le monde par cet acte d'humilité contrefaite. Le peuple le regardoit avec admiration, et les enfants crioient après lui : *Au saint! au saint!* comme ils eussent crié : *Au renard!* après son ennemi, s'ils l'eussent trouvé dans les rues. Dès ce temps-là, il commença de mener la vie du monde la plus heureuse. Le grand seigneur, le cavalier, le magistrat et le prélat l'avoient tous les jours à manger, à l'envi les uns des autres. Si on lui demandoit son nom, il répondoit qu'il étoit l'animal, la bête de charge, le cloaque d'ordures, le vaisseau d'iniquités, et autres pareils attributs que lui dictoit sa dévotion étudiée. Il passoit les jours sur les estrades avec les dames de la ville, se plaignant incessamment à elles de sa tiédeur, qu'il n'étoit pas bien dans son néant, qu'il n'avoit jamais assez de concentration de cœur ni de recueillement d'esprit, et enfin ne leur parlant jamais qu'en ce magnifique jargon de la cagoterie. Il ne se faisoit plus d'aumônes dans Séville qui ne passassent par ses mains ou par celles d'Hélène et de Mendez, qui, de leur côté, ne jouoient pas moins bien leurs personnages, et dont les noms n'alloient pas moins droit prendre place dans le calendrier que celui de Montufar. Une veuve, dame de condition, et dévote à vingt-quatre carats, leur envoyoit chaque jour deux plats pour leur dîner et autant pour leur souper, et ces plats étoient assaisonnés par le meilleur cuisinier de la ville. La maison étoit trop petite pour le grand nombre de présents qui y entroient et de dames qui les visitoient. La femme qui avoit envie d'être grosse leur mettoit entre les mains sa requête, afin qu'ils la présentassent devant le tribunal de Dieu en diligence et la fissent ré-

pondre de même. Celle qui avoit un fils aux Indes n'en faisoit pas moins, non plus que celle dont le frère étoit prisonnier en Alger. Et la pauvre veuve qui plaidoit devant un juge ignorant, contre un homme puissant, ne doutoit plus du gain de sa cause depuis qu'elle leur avoit fait un présent selon ses forces. Les unes leur donnoient des confitures, les autres des tableaux et des ornements pour leur oratoire. Quelquefois on leur donnoit du linge et des hardes pour les pauvres honteux, et souvent des sommes d'argent considérables pour les distribuer selon qu'ils jugeroient à propos. Personne ne les venoit voir les mains vides, et personne ne doutoit plus de leur canonisation future. On en vint jusqu'à les consulter sur les choses douteuses et sur l'avenir. Hélène, qui avoit de l'esprit comme un démon, avoit soin des réponses, et rendoit tous ses oracles en peu de paroles et en termes qui pouvoient avoir diverses interprétations. Leurs lits, fort simples, n'étoient le jour couverts que de nattes, et la nuit, de tout ce qu'il falloit pour dormir délicieusement; leur maison étant bien garnie de matelas de laine, de bons lits de plume, de couvertures fines et de toutes sortes de meubles qui servent à la commodité de la vie, ou pour donner à la veuve dont les meubles avoient été exécutés, ou pour meubler la jeune fille qui se marioit sans bien. Leur porte, en hiver, se fermoit à cinq heures, et en été à sept, avec autant de ponctualité qu'en un couvent bien réglé; et alors les broches tournoient, cassolette s'allumoit, le gibier se rôtissoit, le couvert se mettoit bien propre, et l'hypocrite triumvirat mangeoit de grande force et buvoit valeureusement à leur propre santé et à celle de leurs dupes. Montufar et Hélène couchoient ensemble de peur des esprits, et leur valet et leur servante, qui étoient de même complexion, les imitoient en leur façon de passer la nuit. Pour la bonne femme Mendez, elle couchoit toujours seule, et étoit bien plus contemplative qu'active depuis qu'elle s'étoit adonnée aux sciences noires. Voilà ce qu'ils faisoient au lieu de l'oraison mentale ou de se donner la discipline. Il ne faut pas demander s'ils avoient de l'embonpoint, menant une si bonne vie : chacun en bénissoit le Seigneur, et ne pouvoit trop s'étonner de ce que des gens qui vivoient si austèrement avoient meilleur visage que ceux qui vivoient dans le luxe et dans l'abondance. En trois ans qu'ils

trompèrent les yeux de tout le peuple de Séville, recevant des présents de tout le monde et s'appropriant la plupart des aumônes qui passoient par leurs mains, ils amassèrent une si grande quantité de pistoles qu'il n'est pas croyable. Tous les bons succès étoient attribués à l'effet de leurs prières. Ils étoient parrains de tous les enfants, les entremetteurs de toutes les noces, les arbitres de tous les différends. Enfin, Dieu se lassa de souffrir leur mauvaise vie. Montufar, qui étoit colère, battoit souvent son valet, qui ne le pouvoit souffrir, et qui l'eût cent fois quitté si Hélène, qui étoit plus politique que son galant, ne l'eût apaisé par des caresses et des présents. Il le battit un jour beaucoup pour peu de sujet. Le garçon gagna la porte, et, aveuglé de sa passion, alla donner avis aux magistrats de Séville de l'hypocrisie des trois bienheureuses personnes. L'esprit diabolique d'Hélène s'en douta. Elle conseilla à Montufar de prendre tout l'or qu'ils avoient en grande quantité et de se mettre quelque part à couvert de la furieuse tempête qu'elle craignoit. Aussitôt dit, aussitôt fait : ils se chargèrent de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, et, faisant bonne mine dans les rues, sortirent par une des portes de la ville. »

On a surtout reconnu dans ce récit le mouvement si heureux de Tartuffe lorsqu'il est dénoncé par Damis. Tel est, du reste, le seul emprunt un peu considérable qu'on ait à signaler dans *le Tartuffe*. Voyons maintenant si Molière a eu des modèles d'une autre sorte, et si quelques originaux de son temps ont posé pour son tableau.

On prétend que Molière, en traçant son principal rôle, eut en vue l'abbé de Roquette, qui fut nommé plus tard évêque d'Autun. Il est contre toute vraisemblance que Tartuffe soit un portrait. Mais on peut constater l'application qu'on fit vulgairement d'un personnage à l'autre. Si l'on en croit ce que l'abbé de Choisy raconte dans ses Mémoires, M. de Guilleragues, qui s'étoit amusé à recueillir tous les traits de cafardise échappés à l'abbé de Roquette, son commensal dans la maison du prince de Conti, les avoit communiqués à Molière qui en composa sa comédie. D'un autre côté, J.-B. Rousseau, dans une de ses lettres à Brossette, se souvient d'avoir ouï dire que « l'aventure du Tartuffe se passa chez la duchesse de Longueville. » Comme l'abbé

de Roquette fréquentoit beaucoup cette belle et galante princesse, il est peut-être le héros de l'aventure dont parle Rousseau, et alors la duchesse y auroit joué le rôle d'Elmire. Peut-être aussi cette aventure étoit-elle au nombre des traits fournis à Molière par Guilleragues. Ce ne sont là que de simples conjectures; mais quelques mots de madame de Sévigné les fortifient beaucoup, en prouvant deux choses, d'abord qu'on se rappeloit naturellement Tartuffe en parlant de Roquette; ensuite qu'il avoit existé entre la duchesse et l'abbé certains rapports qui n'étoient pas à l'avantage de celui-ci. Il arriva que cet abbé, devenu évêque, fut chargé de faire l'oraison funèbre de madame de Longueville. Un tel choix parut fort extraordinaire, et madame de Sévigné veut que la Providence s'en soit mêlée. D'après les bruits qui avoient couru, on se figure la position délicate de l'orateur et l'attention maligne de l'auditoire. L'orateur s'en tira fort bien. Madame de Sévigné, qui étoit présente, lui décerne cette louange, où l'on trouvera peut-être que la satire domine : « Ce n'étoit point Tartuffe, ce n'étoit point un pantalon, c'étoit un prélat de conséquence. » Un autre jour elle écrivoit à sa fille : « Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun. Le pauvre homme ! » Une anecdote qui présente moins de garanties encore attribue à Louis XIV la célèbre exclamation : « Le pauvre homme ! » Un soir, pendant la campagne de 1662, Louis XIV, au moment où il se mettoit à table, conseilla à Péréfixe, évêque de Rhodez, qui avoit été son précepteur, d'en aller faire autant. C'étoit jour de vigile et jeûne. Le prélat, en se retirant, dit qu'il n'avoit qu'une légère collation à faire. Quelqu'un sourit de la réponse. Louis XIV, qui s'en aperçut, voulut savoir pourquoi. Le rieur lui dit que Sa Majesté pouvoit être tranquille sur le compte de M. de Rhodez; et puis il lui fit un détail exact du dîner de l'évêque, dont il avoit été le témoin. A chaque plat recherché qu'il nommoit, le roi s'écrioit : « Le pauvre homme ! » en variant, chaque fois, l'inflexion de sa voix d'une manière fort plaisante. Molière, qui étoit présent à cette scène, en auroit fait son profit, et auroit rappelé au roi cette circonstance lorsqu'il lui fit la lecture des trois premiers actes du *Tartuffe*.

En résumé, Molière emprunta peu de choses pour la composition de sa grande comédie. Tartuffe a été créé d'un seul jet et

brusqué sur l'heure comme la figure principale d'une fresque puissante et hardie. « Jamais, dit M. G. Guizot, sur aucun théâtre, aucun personnage n'a paru qui fût lui-même et lui seul plus que Tartuffe. Il est à la fois rusé et maladroit, sagace et aveugle : à l'église, il a vu du premier coup qu'Orgon est une proie faite pour lui : après une longue habitude de vivre auprès d'Elmire, il n'a pas vu qu'elle le méprise. Il sait de longs détours pour capter ou retenir la tendresse d'Orgon : à peine se trouve-t-il seul avec Elmire, qu'il pose le masque et agit en effronté. Tout à l'heure il commandoit au son de sa voix et combinoit la moindre de ses attitudes : mais il est l'esclave irréfléchi de ses désirs brutaux, qu'il raconte maintenant dans le plus étrange langage, en même temps mystique et sensuel. C'est tantôt un fourbe consommé qui se cache, tantôt un aventurier imprudent qui se perd en voulant pousser à bout sa fortune, et qui va s'offrir de lui-même à la justice, dont il rencontre la vengeance quand il réclame son appui. Personnage plein de contrastes, mais dont les contrastes mêmes s'accordent et s'expliquent l'un l'autre. Molière ne craint pas, en effet, d'accuser les contrastes dans le cœur de ses héros et de multiplier, parfois en les opposant, les mobiles qui les font agir. Ce talent n'appartient qu'aux grands poëtes. Il est beaucoup d'officiers capables de marcher à la tête d'une compagnie; mais il en est fort peu qui sachent faire manœuvrer avec ensemble tous les corps d'une nombreuse armée : de même il n'est pas très-rare de rencontrer des artistes assez habiles pour exprimer avec bonheur un sentiment ou une idée; mais il est beaucoup moins commun d'en trouver qui soient de force à donner la vie à des créations plus complexes et plus riches. Molière est de ces derniers. »

On a coutume de comparer le personnage de Tartuffe à celui d'Onuphre que La Bruyère traça plus tard dans le but, au moins apparent, de critiquer Molière : « Onuphre n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet : de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire et ma discipline,* au contraire; il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypo-

crite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire, et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment; ouvrez-les, c'est *le Combat spirituel, le Chrétien intérieur,* et *l'Année sainte :* d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville, et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers; il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu; et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux, ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non-seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs; si l'homme de bien se retire, celui-ci, qui le voit partir, s'apaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir, et où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire; il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, et où il trouve son compte. Il évite une église déserte et solitaire, où il pourroit entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré. Il aime la paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours; on n'y manque point son coup : on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année où, à propos de rien, il jeûne ou fait abstinence; mais à la fin de l'hiver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre; il se fait prier, presser, quereller, pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parents ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent à qui il a su imposer, dont il est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole

point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance, ni déclaration ; il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même : il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la dévotion ; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami ; il ne les abandonne pas pour longtemps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites. Qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage exténué, et d'un homme qui ne se ménage point? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la dévotion lui conviennent, seulement avec cette petite différence qu'il néglige celles qui ont vieilli, et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-ci les plus belles et les mieux faites ; c'est son attrait : elles vont, et il va ; elles reviennent, et il revient ; elles demeurent, et il demeure : c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir ; qui pourroit n'en être pas édifié? elles sont dévotes, et il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami, et de la prévention où il l'a jeté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre ; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet, qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois, et d'une certaine manière, que rien ne lui manque, et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme ; il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme, pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse ; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et, par une parfaite, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts ; aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir ; il y a là des droits trop forts et trop

inviolables; on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert, et de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale; on l'attaque plus impunément; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfants; et il faut que celui-ci le déshérite s'il veut que ses parents recueillent sa succession; si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie; une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein, et c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection; il se fait même souvent un point de conduite de ne pas le laisser inutile; il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il désire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche; on lui parle d'Eudoxe, il sourit ou il soupire; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien; et il a raison, il en a assez dit. »

Ainsi, aux yeux de La Bruyère, Tartuffe est un hypocrite de théâtre, et non pas un hypocrite observé d'après la réalité. M. Sainte-Beuve, au chapitre XVI de son *Histoire de Port-Royal,* a fait ressortir parfaitement la différence qu'il y a entre le procédé du poëte comique et celui de l'auteur des *Caractères :* « La Bruyère, dit-il, a repris sous main ce portrait du faux dévot; mais je dirai de son Onuphre comme du casuiste sans nom des *Provinciales :* il est trop particulier pour avoir pu devenir populaire. Ce sont des portraits frappants à être vus de près, et éternellement chers aux connoisseurs; ce ne sont pas des êtres une fois créés pour tous et destinés à courir le monde à front découvert. »

D'autre part, si Molière ne craint pas de faire le trait gros, accusé plus fortement pour la scène, il faut bien prendre garde que l'interprétation dramatique ne l'exagère encore. Le type de Tartuffe, par la haine que soulevoit le personnage et l'horreur qu'il inspiroit au public, a été successivement chargé, défiguré et enlaidi, jusqu'à n'être plus vraisemblable. « Quelle apparence,

dit M. Th. Gautier, que ce maraud sinistre et ténébreux, avec ses roulements d'yeux, ses mines béates, son encolure de cuistre et son hypocrisie si grossièrement visible, ait jamais pu tromper personne, même ce brave bourgeois d'Orgon? Avec le physique, les manières et le costume que lui ont donnés la plupart des comédiens, loin de s'introniser au cœur de la famille, il n'eût jamais dépassé le seuil de l'antichambre. On l'eût fait balayer par les laquais, après lui avoir jeté quelque aumône.

« Tartuffe devoit être, au contraire, agréable de sa personne : le teint frais, l'oreille rouge, — Molière indique ce détail, — les mains belles et grasses, avec un petit commencement d'embonpoint dévot. Il étoit, nous en sommes sûr, fort propre sur soi, vêtu d'étoffes fines et chaudes, mais de nuances peu voyantes, noires probablement, pour rappeler la gravité du directeur; le linge uni, mais très-blanc; une calotte de maroquin sur le haut de la tête, comme en portoient les personnages austères du temps. Ses façons étoient polies, obséquieuses, mesurées; il avoit l'air d'un homme du monde qui se retire du siècle et donne dans la dévotion, et non la mine de bedeau sournois et libidineux qu'on lui prête. Son rôle n'est pas du tout un rôle comique. Il seroit aisément terrible, et il l'est un moment, malgré les efforts de Molière pour modérer la situation, lorsque, armé du secret qu'il a découvert et des donations qu'il a obtenues, il jette résolûment le masque et montre le scélérat caché sous le faux dévot. Comme Don Juan, qui, lui aussi, joue sa scène d'hypocrisie, Tartuffe ne craint ni Dieu ni diable, il est l'athée en rabat noir comme l'autre est l'athée en satin blanc. Seulement, comme il n'est pas grand seigneur et ne possède point de fortune, il rampe dans les sapes jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Le monstre a besoin d'un déguisement pour dérober ses noirs projets. Il faut qu'il soit séduisant et bien fait de sa personne, capable d'inspirer une de ces tendresses mystico-sensuelles dont s'accommodent si bien les prudes; sans quoi la scène avec Elmire seroit purement impossible. Comment supposer, en effet, qu'un homme si fin, si habile, si prudent, si sur ses gardes et que sa propre hypocrisie doit avoir habitué à ne pas se fier aux apparences, se laisse prendre à ce piége mal tendu, qu'il soit dupe un instant de ces coquetteries et de ces avances invraisemblables, s'il eût été le

cuistre immonde à teint huileux et à sourcils charbonnés qu'on se plaît à représenter? Ce n'étoit pas sans doute la première fois qu'il se trouvoit en semblable posture, et cette bonne fortune qui se présentoit n'avoit rien dont il eût lieu de se méfier et de s'étonner beaucoup. »

C'est l'histoire qui doit aider à comprendre ce type. Il ne faut pas se laisser tromper par l'état actuel des choses : l'hypocrite de religion ne se rencontre guère aujourd'hui que dans les rangs infimes. Quel est l'homme du monde qui, à notre époque, a quelque intérêt à affecter la dévotion? Mais il n'en étoit pas de même au XVIIe siècle ; et, pour lui garder son caractère primitif, les acteurs qui représentent ce personnage auroient tort d'outrer son humilité et sa bassesse.

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots de ce nom de Tartuffe dont la fortune a été si extraordinaire. On a beaucoup discuté sur l'origine de ce nom. Nous ne rapporterons pas toutes les étymologies plus ou moins ingénieuses qui ont été proposées. Voici une explication qui paroît assez vraisemblable. « *Tartuffe*, dit M. P. Chasles, est simplement le *truffactor* de la basse latinité, le « trompeur ; » mot qui se rapporte à l'italien et à l'espagnol « truffa » combiné avec la syllabe augmentative « tra » indiquant une qualité superlative et l'excès d'une qualité ou d'un défaut. *Truffer*, c'est tromper ; « tra-truffar, » tromper excessivement et avec hardiesse. L'euphonie a donné ensuite « tartuffar, » puis *Tartuffe*. Il est curieux de retrouver cette dernière désignation appliquée aux « truffes » ou « tartuffes, » qui deviennent ainsi les *trompeuses*. Platina, dans son traité *de Honesta voluptate*, indique cette étymologie relevée par Le Duchat et Ménage. *Truffaldin*, le fourbe vénitien, se rapporte à la même origine. *Tartuffe, truffactor*, le truffeur, est donc le roi des fourbes sérieux, comme Mascarille est le roi des fourbes comiques. »

Les mots *truffe* et *truffer* étoient en effet d'un fréquent emploi dans notre vieille langue. Nous avons, par exemple, un poëme du XIIIe siècle intitulé : « Li romans de Witasse le moine avec de grans truffes, » c'est-à-dire, avec de grandes fourberies. Mais on ne voit pas où Molière auroit pris chez nous ce mot, inusité depuis longtemps, et il fut sans doute obligé de l'aller chercher dans l'italien ou l'espagnol qui en avoient conservé l'usage. Quoi

qu'il en soit, relevons à ce sujet l'observation de M. Sainte-Beuve, qui est encore ce qu'il y a de plus certain : « Tartuffe, Onuphre, Panulphe, ou encore Montufar chez Scarron, tous ces noms nous présentent la même idée dans une onomatopée confuse, quelque chose en dessous et de fourré. »

Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que ce mot passa immédiatement de l'état de nom propre à celui de nom générique. Molière l'emploie comme tel dans son premier placet : « Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté. » Or, ce placet est antérieur à toute représentation publique et remonte à l'année 1664. Les écrivains qui répliquèrent, en 1665, aux Observations du sieur de Rochemont sur *le Festin de Pierre,* se servent couramment du même mot comme synonyme d'hypocrite. Robinet fait de même. Enfin ce nom étoit déjà si bien passé dans le commun langage quand Molière imprima sa pièce, que le titre donné par toutes les éditions originales est non pas *Tartuffe ou l'Imposteur,* mais *le Tartuffe ou l'Imposteur*. L'ouvrage inédit avoit enrichi la langue d'un terme nouveau, et, en venant au jour, il n'eut qu'à consacrer l'antonomase (qu'on nous passe ce terme de l'ancienne rhétorique) dont lui-même étoit le principe et la source.

En 1664, *le Tartuffe,* suivant ce que nous avons précédemment raconté,[1] avoit fait sa première apparition au milieu de fêtes brillantes célébrées à Versailles. Les trois premiers actes avoient été joués le 12 mai. Avant de quitter Versailles le 14 mai pour se rendre à Fontaînebleau, le roi, cédant aux réclamations qui s'élevoient de tous côtés, défendit la représentation de cette pièce pour le public. On lit dans la Gazette du 17 mai : « Ce grand monarque est soigneux de retrancher toutes les semences de division dans l'Église, et aucun de ses prédécesseurs n'en porta jamais plus glorieusement le titre de Fils aîné, qu'il soutient par cette délicatesse qu'il témoigne pour tout ce qui la regarde, comme il le fit encore voir naguère par ses défenses de représenter une pièce de théâtre intitulée *l'Hypocrite,* que Sa Majesté, pieusement éclairée en toutes choses, jugea absolument injurieuse à la religion et capable de produire de très-dangereux effets. »

1. Voyez tome III, page 331.

Pendant le séjour du roi à Fontainebleau, du 16 mai au 13 août de cette année 1664, la pièce nouvelle fut l'objet d'une lutte très-vive dont nous pouvons retracer les principaux incidents. L'attaque la plus ouverte qui fut dirigée contre elle eut pour auteur le curé de Saint-Barthélemy, Pierre Roulès ou Roullé, docteur en Sorbonne. Ce curé publia à cette époque un panégyrique de Louis XIV qu'il intitula : « Le Roi glorieux au monde ou Louis XIV le plus glorieux de tous les rois du monde.[1] » On remarque dans cet opuscule un passage dirigé contre Molière, à propos du *Tartuffe*, et le reste de l'ouvrage se traîne tellement dans les flatteries banales qu'on diroit qu'il a été composé uniquement pour servir de prétexte à cette diatribe, qui y tient pourtant peu de place. *Le Roi glorieux au monde*, œuvre d'un curé de paroisse, doit nous aider à comprendre les excès de flatterie presque idolâtrique auxquels s'abandonnoient parfois les poëtes courtisans et Molière parmi eux. Qu'il nous soit permis, afin de donner une idée du ton sur lequel l'a pris l'auteur, de transcrire le début de ce panégyrique avant d'arriver au passage qui concerne *le Tartuffe*. Voici comment Pierre Roulès s'exprime en commençant :

« La gloire a l'avantage et le dessus partout; ses desseins ne peuvent être que grands; ses entreprises sont hardies, ses conquêtes illustres, et ses victoires éclatantes. Elle triomphe heureusement de tout. Qui n'en a point n'est rien. Dieu est tout, et il est en souverain tout bien; qu'est-il aussi que gloire? Elle lui est si propre qu'au dire du grand saint Paul en la première épître à Timothée, chapitre premier: Elle est à lui tout seul, aux siècles des siècles, sans que personne en puisse avoir ni brin ni ombre

1. Nous avons par erreur (tome I, page CLXIV) rattaché à ce titre les mots de Conrart « contre la comédie de *l'Hypocrite* que Molière a faite et que Sa Majesté lui a défendu de représenter. » Nous ne voulions, dans notre Étude générale sur Molière, que constater l'existence du livre du curé de Saint-Barthélemy. M. Taschereau nous a prêté à tort l'intention de nous approprier la découverte de cet ouvrage, cité, sans référence, par tous les érudits qui depuis trente ans se sont occupés de Molière. Nous n'avons pas plus songé à découvrir *le Roi glorieux au monde* que les *Observations du sieur de Rochemont* qui lui font compagnie; et, malgré une revendication trop prompte et faite en un style plus agressif que ne le voudroit peut-être le bon goût, il ne nous en coûtera nullement de reconnoître l'initiative qu'a eue M. Taschereau sur ce point, ainsi qu'on le verra à l'article de la bibliographie consacré à l'opuscule de Pierre Roulès.

que sous son bon plaisir et par sa dépendance. Il se l'est réservée comme son patrimoine, en telle sorte que qui prétend s'en arroger sans sa permission est un larron et criminel d'un vol, aussi honteux, mais véritable, qu'il est imperceptible, parce qu'il est spirituel. Ceux néanmoins qui participent avec autorité la toute-puissance de Dieu et son indépendance à l'égard des sujets qui sont soumis à leur grandeur, empire, obéissance, peuvent à bon droit avoir quelque parcelle et portion de cette gloire, puisqu'elle n'est pas plus intrinsèque et essentielle à Dieu que son essence et existence, qui sont, du moins dans un terme confus et général, communes à Dieu et aux hommes.

« Or, si jamais roi a eu de la gloire sur la terre, et si au monde il y a eu monarque illustre et glorieux, c'est sans flatterie Louis XIV, dont la réputation est si universelle, la gloire si généralement étendue, qu'elle n'a de toutes parts ni bornes ni limites qui l'arrêtent. Elle est aucunement semblable en ce point à celle de Dieu, qui est plus haute que les cieux en son élévation, et plus profonde que les abîmes les plus creuses en son abaissement. Dieu ne fait rien de médiocre et d'imparfait quand il travaille par lui-même, et pour des rois, et pour celui de France. Les ouvrages de ses mains et de ses grâces ne sont pas des ébauches et des crayons, non plus que des fantômes et des illusions. Ce sont des chefs-d'œuvre non-seulement parfaits, mais glorieux et admirables, en un mot des miracles. Il y a certes dans l'étendue de toute la terre qu'on habite assez de rois, mais peu qui soient et qui puissent être qualifiés et véritablement nommés rois glorieux. Mais entre tous, quand ils seroient sans nombre, Louis XIV qui règne en France, a le bonheur et la gloire de l'être. Et pour connoître qu'il est en cette posture et être convaincu de l'honorer avec respect en cette suprême et royale qualité et dignité, que faut-il autre chose qu'envisager sa grandeur et sa gloire, le lustre et le brillant éclat de ses vertus, la haute élévation de sa puissance, et le dernier point de ses mérites et de l'estime qu'on en fait, ou bien au plus le mesurer à la figure, mais je me trompe, à la plus éminente perfection de tous les autres rois de tout le monde? Je n'ignore pas que toute comparaison est odieuse, que ce n'est point un titre considérable, ni une gloire avantageuse, que d'être grand et éminent par le rabais et déchet des autres.

Aussi ne veux-je pas relever la hauteur et l'éminence de la gloire de Louis XIV par le mépris et par l'abaissement d'aucun, mais par le propre caractère de l'honneur qu'il a d'être le maître et souverain de toutes les choses que, sans être idolâtre, on adore et révère publiquement en sa royale Majesté, parce qu'il est un dieu terrestre et un homme divin, sans exemple et sans pair, n'ayant rien à combattre ni disputer qu'avec lui-même.

« Laissons là son bas âge, quoiqu'il ait un extraordinaire et merveilleux avantage de gloire. Il a été enfant par la nature ainsi que tous les autres, sans toutefois qu'il l'ait été d'actions et de mœurs. Il n'a jamais rien fait puéril et d'enfant; et c'est en quoi il a passé glorieusement tous les autres. En bégayant il raisonnoit; avant le temps et l'âge il étoit homme, et politique capable alors de faire le roi, s'il l'eût voulu. Il ne savoit que trop qu'il étoit roi; il avoit bien la suffisance d'en faire la fonction et l'exercice; et sans dire mot, ou en dissimulant l'intelligence et la sagesse qu'il avoit, il paroissoit seulement faire comme un secret apprentissage de ce qu'il fait présentement en maître. Il a regardé faire pour quelque temps cet éminent génie, entre les autres hommes du siècle, qui manioit sous son autorité l'état de ses affaires. Mais cet esprit incomparable ayant été tiré du monde pour aller au ciel et régner avec Dieu, ayant enlevé quant et lui le gouvernail et le timon aux plus forts génies des plus excellents hommes, Louis XIV, sans plus attendre et vouloir se fier à aucun homme seul, a pris en main la charge de gouverner, entrepris tout de bon la connoissance de ses affaires, le maniement de son État, et l'application toute sérieuse à la conduite de ses sujets... »

C'est assez pour qu'on puisse apprécier l'esprit général de cet opuscule. Bornons-nous à reproduire maintenant ce qui a trait à l'œuvre de Molière et à Molière lui-même. On lit, à la page 47, ce qui suit :

« Sa Majesté est maintenant en son château royal de Fontainebleau,[1] qu'elle a pris très-grand soin elle-même qu'il fût fait beau, délicieux, agréable, parfait et accompli de toutes parts, sans que rien n'y manque pour sa gloire : mais il n'y est allé

1. Ces mots fixent entre le 16 mai et le 13 août 1664 la date de cet ouvrage.

qu'après une action héroïque et royale, véritablement digne de la grandeur de son cœur et de sa piété, et du respect qu'il a pour Dieu et pour l'Église, et qu'il rend volontiers aux ministres employés de leur part pour conférer les grâces nécessaires au salut. Un homme, ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fût jamais dans les siècles passés, avoit eu assez d'impiété et d'abomination pour faire sortir de son esprit diabolique une pièce toute prête d'être rendue publique, en la faisant monter sur le théâtre, à la dérision de toute l'Église, et au mépris du caractère le plus sacré et de la fonction la plus divine, et au mépris de ce qu'il y a de plus saint dans l'Église, ordonné du Sauveur pour la sanctification des âmes, à dessein d'en rendre l'usage ridicule, contemptible, odieux. Il méritoit par cet attentat sacrilége et impie un dernier supplice exemplaire et public, et le feu même, avant-coureur de celui de l'enfer, pour expier un crime si grief de lèse-majesté divine, qui va à ruiner la religion catholique, en blâmant et jouant sa plus religieuse et sainte pratique, qui est la conduite et la direction des âmes et des familles par de sages guides et conducteurs pieux. Mais Sa Majesté, après lui avoir fait un sévère reproche, animé d'une juste colère, par un trait de sa clémence ordinaire, en laquelle il imite la douceur essentielle à Dieu, lui a, par abolition, remis son insolence et pardonné sa hardiesse démoniaque, pour lui donner le temps d'en faire pénitence publique et solennelle toute sa vie. Et afin d'arrêter avec succès la vue et le débit de sa production impie et irréligieuse et de sa poésie licencieuse et libertine, Elle lui a ordonné, sur peine de la vie, d'en supprimer et déchirer, étouffer et brûler tout ce qui en étoit fait, et de ne plus rien faire à l'avenir de si indigne et infamant, ni rien produire au jour de si injurieux à Dieu et outrageant l'Église, la religion, les sacrements, et les officiers les plus nécessaires au salut; lui déclarant publiquement, et à toute la terre, qu'on ne sauroit rien faire ni dire qui lui soit plus désagréable et odieux, et qui le touche plus au cœur, que ce qui fait atteinte à l'honneur de Dieu, au respect de l'Église, au bien de la religion, à la révérence due aux sacrements, qui sont les canaux de la grâce que Jésus-Christ a méritée aux hommes par sa mort en la croix; à la faveur desquels elle est

transfuse et répandue dans les âmes des fidèles qui sont saintement dirigés et conduits. Sa Majesté pouvoit-elle mieux faire contre l'impiété et cet impie, que de lui témoigner un zèle si sage et si pieux et une exécration d'un crime si infernal ? »

Le curé de Saint-Barthélemy obtint de présenter son livre à Louis XIV, et il n'est pas douteux que le passage qu'on vient de lire ne fût recommandé particulièrement à l'attention du monarque. Molière, de son côté, ne demeura pas un seul instant inactif. Loret, dans sa lettre du 24 mai, constate qu'il étoit déjà bruit des sollicitations, des plaintes, des démarches du poëte-comédien; le rédacteur de la *Muse historique* dit avec sa prudence ordinaire :

. . . . . Un quidam m'écrit,
Et ce quidam a bon esprit,
Que le comédien Molière,
Dont la muse n'est point anière,
Avoit fait quelque plainte au roi,
Sans m'expliquer trop bien pourquoi,
Sinon que sur son *Hypocrite*
(Pièce, dit-on, de grand mérite
Et très-fort au gré de la cour)
Maint censeur daube nuit et jour.
Afin de repousser l'outrage,
Il a fait coup sur coup voyage,
Et le bon droit représenté
De son travail persécuté;
Mais de cette plainte susdite
N'ayant pas su la réussite,
Je veux encore être en ce cas
Disciple de Pythagoras,
Et sur un tel sujet me taire,
Ne sachant le fond de l'affaire.

Nous savons, par le registre de La Grange, que la troupe du Palais-Royal fut appelée à Fontainebleau pour contribuer aux divertissements offerts à monseigneur Chigi, légat du Saint-Père. Elle y séjourna du 21 juillet au 13 août. (Voyez tome III, p. 219.) Il paroît que Molière, pendant ce séjour, trouva moyen de faire entendre au cardinal romain une lecture de la pièce proscrite, et qu'il eut quelque droit de se vanter d'avoir obtenu son approbation. C'est à la suite de ces circonstances qu'il présenta au roi

le premier placet qu'on lira plus loin. Dans ce placet, il prend occasion des violences du curé de Saint-Barthélemy pour réclamer l'autorisation de jouer sa pièce et de mettre le public à même de prononcer sur l'innocence de l'ouvrage incriminé : « Votre Majesté a beau dire et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme... Les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient comme Dieu ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. » Ce dernier trait a paru choquant; mais Molière ne faisoit, comme on vient de le voir, qu'employer le langage de son accusateur. Quoi qu'il en soit, ce que Sa Majesté jugea à propos d'ordonner ne fut pas conforme aux vœux du poëte, car le public fut privé encore d'admirer *le Tartuffe*.

Si, d'autre part, comme le prétendoit Pierre Roulès, ordre avoit été donné à Molière d'anéantir son œuvre, cet ordre ne recevoit qu'une exécution fort imparfaite. Molière faisoit partout des lectures de sa pièce, lui cherchant des protecteurs jusque dans les salons jansénistes. Bien mieux, deux nouvelles représentations eurent lieu dans l'automne de cette année 1664, devant des personnes royales. « Les trois premiers actes de cette comédie, dit La Grange dans l'édition de 1682, ont été représentés la deuxième fois à Villers-Cotterets, pour son Altesse Royale Monsieur, frère unique du roi, qui régaloit Leurs Majestés et toute la cour, le 25 septembre de la même année 1664.[1] Cette comédie parfaite, entière et achevée en cinq actes, a été représentée la première et la seconde fois au château du Raincy près Paris, pour S. A. S. Monseigneur le Prince, le 29 novembre 1664[2] et le 8 novembre de l'année 1665. »

1. On lit en effet sur le registre de la troupe tenu par le même La Grange : « La troupe est partie pour Villers-Cotterets le samedi vingtième septembre, et est revenue le vingt-septième dudit mois; (elle) a été pendant huit jours en voyage. Par ordre de Monsieur. On y a joué *Sertorius* et *le Cocu imaginaire*, *l'École des Maris* et *l'Impromptu*, *la Thebaïde*, *les Fâcheux* et les trois premiers actes de *Tartuffe*. La troupe a été nourrie. Reçu 2,000 livres. »

2. Cette première représentation est constatée sur le registre par la mention suivante : « Le samedi, 29 novembre, la troupe est allée au Raincy, maison de plaisance de madame la princesse Palatine, près Paris, par ordre de monseigneur le prince de Condé, pour y jouer *Tartuffe* en cinq actes. Reçu 1,100 livres. »

Pendant les années qui s'étoient écoulées depuis lors, la renommée du poëte comique n'avoit fait que s'étendre : il avoit mis au jour *le Misanthrope*. Son crédit à la cour s'étoit affermi : l'activité avec laquelle il avoit contribué, dans cet hiver de 1666-1667, aux divertissements prolongés du Ballet des Muses, lui donnoit de nouveaux droits à la faveur royale. Aussi, l'été venu, pendant que Louis XIV étoit occupé à conquérir les Flandres, Molière, se faisant fort d'une espèce d'autorisation verbale qu'il avoit obtenue, fit jouer *le Tartuffe* en le déguisant un peu; la comédie fut intitulée *l'Imposteur;* M. Tartuffe devint M. Panulphe; on eut grand soin de mieux marquer le costume laïque du personnage : un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit. Quelques passages enfin furent supprimés ou adoucis. La représentation eut lieu le vendredi 5 août, dans ce Paris que la guerre et les chaleurs de l'été faisoient paroître désert. Il y eut une recette de 1,890 livres. Le lendemain, la pièce fut défendue par ordre du premier président du Parlement. Le 8, La Grange et La Thorillière partirent en poste pour aller présenter au roi, sous les murs de Lille, le second placet qu'on lira plus loin. Nous avons dit déjà (tome Ier, page CC) quel fut le succès ou plutôt l'insuccès de cette démarche. Nous avons reproduit aussi l'ordonnance de l'archevêque de Paris qui, à la suite de la représentation du 5 août, fut dirigée contre la comédie de *l'Imposteur*. Le 20 du même mois, parut une lettre qui est une des pièces les plus importantes de ce long procès. L'auteur de cette lettre est inconnu; quelques écrivains, MM. Grosley, Simonin, Taschereau, ont pensé que cet auteur n'étoit autre que Molière lui-même. « Pourquoi M. Bret, disoit Grosley dans le *Journal encyclopédique* de février 1771, n'a-t-il pas inséré dans son édition de Molière la « Lettre sur la comédie de *l'Imposteur* » qui parut sous la date du 20 août 1667? Le ton de cette lettre, l'extrait du *Tartuffe* non encore imprimé, le point de vue sous lequel il est présenté, les aperçus sur la source du ridicule, la promptitude avec laquelle cette apologie fut composée, tout annonce la main et la plume de Molière. »

D'autres critiques, sentant bien qu'il n'y a aucune analogie entre le style de cette lettre et le style si personnel des préfaces de Molière, et que cette différence ne sauroit être, comme on l'a

parfois supposé, l'effet d'une dissimulation volontaire, ont cherché parmi les amis de Molière l'auteur de cette remarquable apologie, et ont soupçonné Chapelle. Rien de ce que l'on connoît de Chapelle ne permet de lui attribuer ce morceau.

Tout ce qu'on peut dire avec vraisemblance, c'est que cette lettre, à en juger par les détails et les explications qu'elle donne, dut partir de l'entourage très-prochain de Molière; peut-être même ne se tromperoit-on pas en reconnoissant en quelques endroits l'inspiration de celui-ci : les passages sur l'emploi des termes de dévotion, sur l'efficacité de la raillerie scénique, sont d'un homme qui a médité profondément l'art théâtral. Molière eût certainement formulé moins lourdement ces réflexions; mais l'auteur de la Lettre a pu lui devoir plusieurs de ces arguments où respire une philosophie toute particulière, dont fort peu des contemporains étoient capables.

La lettre sur *l'Imposteur* a nécessairement sa place marquée dans une édition de Molière. Elle offre, par l'analyse minutieuse qu'elle contient, le moyen de vérifier exactement ce qu'étoit *le Tartuffe* à la date de cette première représentation, et de juger des modifications qu'a pu subir la fameuse comédie avant d'être livrée à l'impression. Elle éclaircit plus d'un point difficile; elle a, sur la valeur des situations dramatiques, sur l'intention des moindres paroles, sur les nuances de chaque caractère, telles observations qu'on diroit avoir été recueillies de la bouche du poëte; elle est enfin la source d'interprétation la plus sûre, la plus directe et la plus précieuse. On la trouvera à la suite du *Tartuffe*, et nous engageons le lecteur à en prendre connoissance.

Précipité du faîte qu'il avoit cru atteindre, Molière, un peu ébranlé dans le premier instant, ne tarda pas à poursuivre sa route. De même que nous avons dû, pour raconter les destinées laborieuses de cette comédie, reprendre les événements plus de trois ans en deçà de l'époque où nous étions parvenu dans la série des créations du poëte, nous sommes obligé maintenant d'aller au delà de cette époque et de devancer des œuvres qui sont réservées à notre prochain volume.

A la suite de cette échauffourée de 1667, l'histoire du *Tartuffe* n'offre aucun incident nouveau pendant près de deux années. Il n'y a à signaler qu'une représentation chez le grand Condé, au

château de Chantilly, le 20 septembre 1668, en présence de Monsieur et de Madame d'Orléans. Molière avoit donné dans le cours de cette année 1668 *Amphytrion*, *George Dandin* et *l'Avare*. Il gagnoit sans cesse dans l'esprit du monarque. D'autre part, Louis XIV, ayant ses trente ans accomplis, « déjà glorieux et encore prudent, » comme dit M. Sainte-Beuve, étoit au plus beau moment de son règne. La paix d'Aix-la-Chapelle étoit signée depuis mai 1668; la paix de l'Église fut accordée en octobre. C'est à cette époque favorable que *le Tartuffe* obtint son libre essor. Le mardi 5 février 1669 il parut, avec permission, sur la scène du Palais-Royal, et sous son vrai nom de guerre, aux yeux des Parisiens qui s'étoient battus aux portes du théâtre pour voir cet excommunié et ce proscrit. Écoutons le successeur de Loret, à la date du 9 février 1669 :

A propos de surprise ici,
La mienne fut très-grande aussi,
Quand mardi je sus qu'en lumière
Le beau *Tartuffe* de Molière [1]
Alloit paroître, et qu'en effet,
Selon mon très-ardent souhait,
Je le vis, non sans quelque peine,
Ce même jour-là sur la scène.
Car je vous jure en vérité
Qu'alors la curiosité
Abhorrant, comme la nature,
Le vide, en cette conjoncture,
Elle n'en laissa nulle part;
Et que maints coururent hasard
D'être étouffés dedans la presse
Où l'on oyoit crier sans cesse :
« Je suffoque, je n'en puis plus;
Hélas! monsieur Tartuffius,
Faut-il que de vous voir l'envie
Me coûte peut-être la vie! »
Nul néanmoins n'y suffoqua,
Et seulement on disloqua
A quelques-uns manteaux et côtes.
A cela près, qui fut leur faute,
Car à la presse vont les fous,
On vit, en riant à tous coups,

1. Autrement *l'Imposteur*. (Note de l'auteur.)

Ce Tartuffe, cet hypocrite,
Lequel faisant la chattemite,
Sous un masque de piété
Déguise sa malignité,
Et trompe ainsi, séduit, abuse
Le simple, la dupe, la buse.
Ce Molière, par son pinceau,
En a fait le parlant tableau,
Avec tant d'art, tant de justesse,
Et, bref, tant de délicatesse,
Qu'il charme tous les vrais dévots,
Comme il fait enrager les faux.
Et les caractères au reste,
C'est une chose manifeste,
Sont tous si bien distribués
Et naturellement joués,
Que jamais nulle comédie
Ne fut aussi tant applaudie.

La vogue fut en effet extraordinaire. Les dix premières chambrées s'élevèrent aux chiffres suivants :

Mardi 5	2,860[1]
Vendredi 8	2,045
Dimanche 10.	1,895
Mardi 12.	2,074
Vendredi 15.	2,310
Dimanche 17.	2,271
Mardi 19.	1,978
Vendredi 22.	2,278
Dimanche 24.	1,657
Mardi 26	1,805 [1]

Du 5 février au 9 avril, jour de la clôture, on donna uniquement *le Tartuffe,* et, outre les représentations publiques, on alla le jouer cinq fois en visite. Quarante-quatre représentations presque consécutives récompensèrent le poëte des cinq années de lutte qu'il avoit traversées. Le jour même de la résurrection de Tartuffe, Molière adressa à Louis XIV son troisième placet où il demande un canonicat pour un fort honnête médecin dont il a

1. Les dernières représentations du *Tartuffe* qu'on trouve inscrites sur le registre de La Grange sont bien loin de ces chiffres brillants et révèlent peut-être un changement dans les esprits. Le 2 avril 1685, *le Tartuffe* produit 206 livres ; le 3 mai, 182 livres ; et le 16 juin, 170 livres.

l'honneur d'être le malade; et l'on a remarqué avec raison le sentiment de contentement profond et de profonde gratitude qui perce à travers ce badinage, bien fait aussi pour surprendre de la part du comédien parlant au roi.

Le Tartuffe ne fut point, comme l'avoit été *l'École des Femmes,* attaqué sur son propre terrain, sur les scènes rivales. On connoît seulement une petite pièce en un acte en vers intitulée *la Critique du Tartuffe,* imprimée à la fin de l'année 1669. Il est douteux que cette pièce ait été jouée, ou, si elle le fut, elle n'eut probablement, comme il est dit dans le *Journal du Théâtre françois* par de Mouhy,[1] « qu'un théâtre particulier, dans le faubourg Saint-Honoré, chez un seigneur dont on n'a pas retenu le nom. »

Une épître en vers, adressée à l'auteur de *la Critique du Tartuffe,* se lit en tête de cette satire; on a cru y reconnoître la main qui rima le sonnet contre la *Phèdre* de Racine; et Pradon, depuis Bret qui a le premier lancé cette conjecture, passe pour être l'auteur de ces vers qu'on ne lira peut-être pas sans curiosité. Voici « la lettre satirique sur *le Tartuffe,* écrite à l'auteur de *la Critique.* »

J'ai lu, cher Dorilas, la galante manière
Dont tu veux critiquer et Tartuffe et Molière;
Et, sans t'importuner d'inutiles propos,
Je vais rimer aussi la critique en deux mots.
  Dès le commencement, une vieille bigote
Querelle les acteurs, et sans cesse radote,
Crie, et n'écoute rien, se tourmente sans fruit.
Ensuite une servante y fait autant de bruit,
A son maudit caquet donne libre carrière,
Réprimande son maître et lui rompt en visière,
L'étourdit, l'interrompt, parle sans se lasser;
Un bon coup suffiroit pour la faire cesser,
Mais on s'aperçoit bien que son maître, par feinte,
Attend, pour la frapper, qu'elle soit hors d'atteinte.
Surtout peut-on souffrir l'homme aux *réalités*,
Qui, pour se faire aimer, dit cent impiétés!
Débaucher une femme et coucher avec elle,
Chez ce galant bigot est une bagatelle.
A l'entendre, le ciel permet tous les plaisirs;
Il en sait disposer au gré de ses désirs;

1. Manuscrit de la Bibliothèque cité par M. Fournier (*le Roman de Molière*, p. 213).

Et, quoi qu'il puisse faire, il se le rend traitable.
Pendant ces beaux discours, Orgon sous une table,
Incrédule toujours, pour être convaincu,
Semble attendre en repos qu'on le fasse cocu.
Il se détrompe enfin, et comprend sa disgrâce,
Déteste le Tartuffe et pour jamais le chasse.
Après que l'imposteur a fait voir son courroux,
Après qu'on a juré de le rouer de coups,
Et d'autres incidents de cette même espèce,
Le cinquième acte vient : il faut finir la pièce.
Molière la finit, et nous fait avouer
Qu'il en tranche le nœud qu'il n'a su dénouer.
 Molière plaît assez, son génie est folâtre;
Il a quelques talents pour le jeu du théâtre;
Et, pour en bien parler, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant.
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises.
Il est mauvais poëte et bon comédien.
Il fait rire; et de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.
Molière à son bonheur doit tous ses avantages :
C'est son bonheur qui fait le prix de ses ouvrages.
Je sais que *le Tartuffe* a passé son espoir,
Que tout Paris en foule a couru pour le voir;
Mais, avec tout cela, quand on l'a vu paroître,
On l'a tant applaudi, faute de le connoître.
Un si fameux succès ne lui fut jamais dû,
Et s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu.

Quant à *la Critique* elle-même, c'est une parodie presque inintelligible et souvent fort grossière des principales scènes de la comédie de Molière. Citons seulement quelques vers qui montrent ce qu'on osoit dire encore du poëte à une époque où il avoit produit ses plus admirables chefs-d'œuvre. On lit à la scène XI :

Je sais que c'est à tort qu'il a des envieux.
Que diable? s'il pouvoit, ne feroit-il pas mieux?
Et, quoiqu'il plaise à faux, en est-il moins louable?
Je sais qu'il fait des vers qui le rendent pendable;
Que tous ses incidents, chez lui tant rebattus,
Sont nés en Italie, et par lui revêtus;
Et, dans son cabinet, que sa muse en campagne,
Vole, dans mille auteurs, les sottises d'Espagne.
Mais le siècle le souffre; et, malgré ma raison,
Le pauvre homme!... pour moi, je signe son pardon.

N'est-ce pas là un singulier exemple d'impertinence et d'effronterie?

Les orages que souleva *le Tartuffe* dans la société religieuse du XVIIe siècle furent d'une extrême violence; des esprits conciliants essayèrent bien de prendre l'ouvrage par le bon côté: Saint-Évremond, par exemple, écrivoit à un ami : « Je viens de lire *le Tartuffe,* c'est le chef-d'œuvre de Molière. Je ne sais pas comment on a pu en empêcher si longtemps la représentation. Si je me sauve, je lui devrai mon salut. La dévotion est si raisonnable dans la bouche de Cléante, qu'elle me fait renoncer à toute ma philosophie; et les faux dévots sont si bien dépeints, que la honte de leur peinture les fera renoncer à l'hypocrisie. Sainte piété, que vous allez apporter de bien au monde! » Mais ce sentiment optimiste ne prévalut pas. Des protestations nombreuses s'élevèrent. Nous avons donné (tome Ier, page CCVI) le fragment du sermon de Bourdaloue sur *l'Hypocrisie,* où il condamne éloquemment l'œuvre de Molière, alors dans sa nouveauté. Depuis cette époque, il s'est livré sur ce terrain, désavantageux pour un parti, avantageux pour l'autre, un combat qui n'a jamais été interrompu que par intervalles. Nous trouvons dans une récente publication les réflexions suivantes où Gœthe caractérise, à son point de vue, mais très-simplement, ce qui s'est passé à l'égard de cette comédie : [1]

« Le Tartuffe de Molière excite notre haine; c'est un criminel qui feint hypocritement la piété et la moralité pour porter dans une famille bourgeoise toute espèce de ruine; le dénouement par la police est donc très-naturel et très-bien accueilli. Dans les derniers temps, cette pièce a été reprise et remise en honneur, parce qu'elle servoit à révéler les menées secrètes d'une certaine classe d'hommes qui menaçoit de pervertir le gouvernement. Ce n'étoit pas du tout la beauté et le génie de cette œuvre que l'on apercevoit et que l'on applaudissoit : la pièce n'étoit qu'une arme hostile; les partis étoient en lutte, l'un vouloit se défendre contre les maux que l'autre cherchoit à répandre. Ce qui paroissoit saillant dans la pièce, c'étoit le sujet qui est toujours vivant,

1. *Conversations de Gœthe* recueillies par Eckermann, traduites par E. Délerot, tome II, page 364.

et qui, grâce à l'art avec lequel il est traité, conserve toujours son effet. »

Nous ne reproduirons pas les jugements divers et opposés qui ont été prononcés sur la portée morale et sociale de cette comédie. Il peut être intéressant toutefois de rappeler, ne seroit-ce que pour expliquer les hésitations de Louis XIV, l'opinion exprimée par Napoléon Ier :

« Après dîner, dit l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, l'empereur nous a lu *le Tartuffe;* mais il n'a pu l'achever, il se sentoit trop fatigué; il a posé le livre, et, après le juste tribut d'éloges donné à Molière, il a terminé d'une manière à laquelle nous ne nous attendions pas : « Certainement, a-t-il dit, l'en« semble du *Tartuffe* est de main de maître, c'est un des chefs« d'œuvre d'un homme inimitable; toutefois cette pièce porte un « tel caractère, que je ne suis nullement étonné que son appa« rition ait été l'objet de fortes négociations à Versailles, et de « beaucoup d'hésitation dans Louis XIV. Si j'ai droit de m'étonner « de quelque chose, c'est qu'il l'ait laissé jouer; elle présente, à « mon avis, la dévotion sous des couleurs si odieuses; une cer« taine scène offre une situation si décisive, si complétement « indécente, que, pour mon propre compte, je n'hésite pas à « dire que, si la pièce eût été faite de mon temps, je n'en aurois « pas permis la représentation. »

Ce qui est constant, c'est que *le Tartuffe* a été surtout un événement considérable, un fait historique dont le développement, après deux siècles, est à peine épuisé. Il a, de ce rôle et de cette influence, tiré une valeur à part et toujours discutée. Mais tous les esprits, ceux mêmes dont le jugement est le moins libre et le plus combattu sous d'autres rapports, se sont toujours ralliés dans une juste admiration pour le chef-d'œuvre littéraire.

Passons maintenant aux renseignements que nous devons fournir au lecteur sur la publication du *Tartuffe.* Molière livra presque immédiatement sa pièce à l'impression. Voici le titre de la première édition, qui parut au mois de mars :

« *Le Tartuffe ou l'Imposteur,* comédie par J.-B. P. de Molière. Imprimé aux despens de l'autheur, et se vend à Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1669. Avec privilége du roi. » Extrait du privi-

lége : « Par grâce et privilége du roi, donné à Paris le 15e jour de mars 1669... il est permis à J.-B. P. de Molière de faire imprimer, vendre et débiter une pièce de théâtre de sa composition intitulée *l'Imposteur*, pendant le temps et espace de dix années. » Achevé d'imprimer pour la première fois le 23 mars 1669.

Cette première édition contient la préface, excellent morceau de polémique, que M. Sainte-Beuve a comparé, pour le fond et pour la forme, à certaines pages des *Provinciales*. Robinet, le 6 avril, annonçoit la mise en vente dans les termes suivants :

> Monsieur *Tartuffe* ou le pauvre homme !
> Ce qui les faux dévots assomme,
> Devient public plus que jamais.
> Comme au théâtre désormais
> Il se montre chez le libraire,
> Qui vend l'écu chaque exemplaire ;
> Et de sa boutique, en un mot,
> En doive crever tout cagot,
> Il va produire leur peinture,
> En belle et fine miniature,
> Par tous les lieux de l'univers.
> O, pour eux, l'étrange revers !

Qu'auroit dit le timide Loret, s'il avoit pu entendre son successeur s'exprimer avec une telle rudesse?

Le frontispice de l'édition nous apprend que Molière avoit fait les frais d'impression; il n'en faudroit nullement conclure, comme on l'a fait avec une indignation inopportune, que pas un libraire ne voulut s'en charger. Il y a tout lieu de croire, au contraire, que l'arrangement que prit l'auteur étoit favorable à ses intérêts. Plusieurs de nos écrivains modernes n'ont-ils pas suivi cet exemple?

La deuxième édition parut moins de trois mois après la première : « *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, comédie par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1669. Avec privilége du roi. » Achevé d'imprimer le 6 juin 1669.

La mention « imprimé aux dépens de l'auteur » a disparu, et l'extrait du privilége est suivi de cette déclaration : « Ledit sieur Molière a cédé son droit de privilége à Jean Ribou, marchand

libraire à Paris, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux. » C'est probablement pour cette seconde édition que Molière reçut la somme de deux cents pistoles, somme que, suivant Gabriel Guéret dans sa *Promenade de Saint-Cloud*, le libraire trouvoit trop forte et « commençoit à regretter. » Cette deuxième édition contenoit de plus que la première les trois placets au roi, précédés du court avis du libraire au lecteur qu'on lira plus loin.

La troisième édition est à la date de 1673 : « *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, comédie par J.-B. P. Molière. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la S. Chapelle. 1673. Avec privilége du roi. » Achevé d'imprimer le 15 mai 1673. L'extrait du privilége est suivi de cette nouvelle déclaration : « Le privilége ci-dessus a été cédé à Claude Barbin, suivant les actes passés par-devant notaires. » Cette troisième édition comprend tout ce que contenoit la précédente. Des exemplaires de l'une et de l'autre sont ornés d'une gravure qui représente Orgon sortant de dessous la table.

Le texte qui vient ensuite est celui de 1682. La Grange et Vinot ont, au-dessous du faux-titre, retracé avec beaucoup de précision l'historique de la représentation de cette pièce. L'exemplaire ayant appartenu à La Reynie témoigne qu'aucun carton ne fut alors exigé par la censure.

Nous reproduisons le texte de la première édition; nous donnons les variantes des trois autres. Ces variantes sont, du reste, fort peu considérables. *Le Tartuffe* fut mis au jour par Molière avec un soin qu'il n'apporta pas, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, à la publication de toutes ses pièces. La leçon primitive du *Tartuffe* ayant été fort correctement établie, on n'y toucha plus, et l'on verra que les différences que présentent entre elles les éditions successives sont, pour le sens, presque insignifiantes. L'œuvre où il eût été le plus intéressant de saisir quelques hésitations de l'expression ou de la pensée, est celle où l'on en trouve le moins de traces : imprimée tardivement, elle nous apparoît plus qu'aucune autre dans un état de perfection immédiate et définitive.

L. M.

PRÉFACE.[1]

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se

1. Cette préface a été composée pour la première édition de 1669; elle a donc été écrite postérieurement aux placets qu'on lira tout à l'heure. On s'accorde à en admirer l'habileté et la modération, ainsi que la force du raisonnement, la concision et la vigueur du style qui règnent d'un bout à l'autre. En passant de ces pages si fermes et si lumineuses aux pages de la Lettre sur *l'Imposteur*, qui traitent exactement le même sujet, on s'apercevra que, malgré la ressemblance des arguments développés de part et d'autre, malgré des doctrines philosophiques communes, malgré, enfin, quelques réminiscences qu'il est facile de saisir chez Molière, la lettre de 1667 et cette préface n'ont pu être tracées par la même plume.

mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner: et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et *le Tartuffe*, dans leur bouche,[1] est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies: les gestes mêmes y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde: les corrections que j'y ai pu faire;* le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue; l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent

* Var. *Les corrections que j'ai pu faire;* (1682.)

1. « *Le Tartuffe,* dans leur bouche, » pourroit être entendu : *le Tartuffe,* quand ils le récitent, quand ils le déclament; et Molière veut dire : suivant eux, à les en croire. On a rencontré une expression à peu près semblable, tome Ier, page 185.

dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matière;* et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces

* Var. *Que demandoit la délicatesse de la matière;* (1682.)

matières: mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisoit partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne: que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. de Corneille,[1] qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la rail-

1. *Polyeucte*, et *Theodore, vierge et martyre.*

lerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Et pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage.[1] — Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues?[2] Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Église qui ont condamné la comédie; mais on ne peut

1. Molière fait ici allusion au vers qu'il avoit mis dans la bouche de Tartuffe (acte III, scène VII) :

O ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne!

vers qu'il modifia comme l'on verra plus loin. Il y avoit eu peut-être plus d'un retranchement ou d'une correction opérés dans le but d'apaiser les scrupules, et dont la tradition n'a pas gardé le souvenir.

2. Il s'agit ici de la fausse morale casuistique que Pascal avoit tant raillée notamment dans la septième *Provinciale*.

pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage : et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoîtra, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice; et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grèce a

fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs.

On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et, comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; et ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée.[1] De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

1. On soupçonne Molière d'avoir eu en vue, en prenant ce nom d'Olympe comme au hasard, Dona Olympia Maldachini, belle-sœur du pape Innocent X, mort en 1655 et auteur de la bulle contre les cinq propositions de Jansénius. La vie de cette Olympe, qui n'auroit pas été citée ici à titre de femme de bien, venoit d'être traduite de l'italien en françois et recherchée avec un grand empressement.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie; qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince [1] sur la comédie du *Tartuffe.*

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche hermite;* [2] et le roi, en sortant, dit au grand prince que je

1. Le grand Condé.

2. La farce de *Scaramouche hermite* présentoit entre autres situations indécentes celle d'un moine escaladant le balcon d'une femme mariée, et y reparoissant de temps en temps en disant que c'étoit ainsi qu'il falloit mortifier la chair : *Questo e per mortificar la carne.*

veux dire : « Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui « se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent « mot de celle de *Scaramouche ;* » à quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scara-« mouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là « ne se soucient point : mais celle de Molière les joue eux-« mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

PLACETS AU ROI

SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Comme les moindres choses qui partent de la plume de monsieur de Molière ont des beautés que les plus délicats ne se peuvent lasser d'admirer, j'ai cru ne devoir pas négliger l'occasion de vous faire part de ces placets, et qu'il étoit à propos de les joindre à *Tartuffe*, puisque partout il y est parlé de cette incomparable pièce.[1]

1. Cet avis du libraire ainsi que les trois placets qui le suivent, sont donnés pour la première fois dans la deuxième édition du *Tartuffe* qui fut faite par le libraire Ribou au mois de juin 1669. Le tout a été reproduit dans les éditions de 1673 et de 1682.

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE,[1] [QUI N'AVAIT PAS ENCORE ÉTÉ REPRÉSENTÉE EN PUBLIC.] *

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve,[2] je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriàt les hypocrites, et mît en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de

* Dans ce titre et dans ceux qui viendront après, nous plaçons entre crochets ce qui appartient seulement à l'édition de 1682.

1. Ce placet date de la fin de l'année 1664. Il réplique au livre du curé de Saint-Barthélemy composé pendant le séjour du roi à Fontainebleau aux mois de juillet et d'août 1664, et il est cité fréquemment par le sieur de Rochemont dans ses Observations imprimées au mois d'avril 1665.
2. Cet emploi est celui de chef de la troupe des comédiens du roi.

ces faux-monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.*

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matière; et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avois à toucher. Je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de VOTRE MAJESTÉ; et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'eût été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont VOTRE MAJESTÉ s'étoit expliquée sur ce sujet;[1] et j'ai cru, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout

* VAR. *Sophistiquée.* (1682.)

1. On se souvient que la relation des *Plaisirs de l'Ile enchantée* s'exprime relativement au *Tartuffe* dans les termes suivants : « Quoique la pièce eût été trouvée fort divertissante... et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, le roi la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement. »

lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le légat, et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de... qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages.[1] Votre Majesté a beau dire, et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté; et, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; et quel intérêt

1. C'est *le Roi glorieux au monde*, que nous avons fait connoître et dont nous avons donné un extrait dans la Notice préliminaire.

j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés, comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de VOTRE MAJESTÉ; et j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

DEUXIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LILLE EN FLANDRE,
[PAR LES NOMMÉS DE LA THORILLIÈRE ET DE LA GRANGE, COMÉDIENS DE SA MAJESTÉ,
ET COMPAGNONS DU SIEUR MOLIÈRE, SUR LA DÉFENSE QUI FUT FAITE,
LE 6 AOUT 1667, DE REPRÉSENTER LE TARTUFFE JUSQUES
A NOUVEL ORDRE DE SA MAJESTÉ.]

Sire,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, Sire, une protection qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses?

Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde;[1] j'ai eu beau lui donner un petit cha-

1. Molière, en déclarant qu'il avoit « déguisé son personnage sous l'ajustement d'un homme du monde, » fait entendre assez clairement, ce me

peau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre.[1] Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, Sire, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autrui par

semble, qu'il avoit été prendre l'original de ce personnage dans la classe des hommes d'église, et que sa première intention étoit de donner à Tartuffe un costume qui permît au moins de s'y tromper. Cette circonstance, qui ajoutoit beaucoup à la hardiesse de son projet, avoit dû augmenter aussi beaucoup la résistance qu'il éprouva. (Auger.)

1. Molière désigne, par cette phrase et par la suivante, M. de Lamoignon, premier président du Parlement de Paris, de qui étoit venue la défense de continuer les représentations du *Tartuffe,* mesure qui rentroit du reste dans les attributions de sa charge. C'est le même président de Lamoignon qui fut le protecteur de Boileau et l'inspirateur du *Lutrin.*

eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions. Quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir : ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes; et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.[1] Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leur imposture aux yeux de tout le monde; et, sans doute, on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété, dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière : mais il est très-assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à

1. Cette phrase est presque mot pour mot la réponse que le grand Condé avoit faite au roi relativement à *Scaramouche hermite*, et que Molière a rapportée à la fin de la préface du *Tartuffe*. Dans ce placet, qui est antérieur de deux années à la préface, il a la discrétion de ne pas citer le prince; il fait seulement usage de ses paroles, persuadé sans doute que le monarque se rappellera suffisamment par qui et à quelle occasion elles ont été dites. (Auger.)

redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée ! et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe !

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

[LE 5 FÉVRIER 1669.]

SIRE.

Un fort honnête médecin,[1] dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaire de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de VOTRE MAJESTÉ. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant, et que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

1. Nous avons cité (tome I, page CLXXXVII) parmi les amis de Molière, le docteur Jean-Armand de Mauvillain, élu doyen de la très-salubre Faculté en 1666. Après avoir raconté les luttes de ce novateur avec les demeurants de la saignée et des vieux principes, notamment avec le doyen Blondel, M. Maurice Raynaud (*les Médecins au temps de Molière*, pages 423 à 437) ajoute ce qui suit : « Mauvillain avoit de nombreux amis dans la Faculté. Il y exerça avec talent les fonctions de professeur de botanique, et plus tard collabora avec Fagon à la rédaction de l'*Hortus regius*. Les thèses soutenues sous sa présidence, et dues à son inspiration, ont la plupart un double caractère. Ou bien il s'agit des louanges de la chimie, et là nous retrouvons l'ancien élève de Montpellier, tout dévoué à la polypharmacie, vantant les vertus singulières de la corne de rhinocéros, du saphir, de l'émeraude, du bézoard,

Oserois-je demander encore cette grâce à VOTRE MAJESTÉ le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots; et je le serois, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grâces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour VOTRE MAJESTÉ; et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

de l'antimoine surtout, et raillant vigoureusement les partisans attardés du séné et du sirop de roses pâles; ou bien c'est quelque sujet facétieux comme celui-ci : *An pallidis virginum coloribus Venus?* prêtant à toute espèce d'équivoques et de plaisanteries gauloises, dites en beau latin. — Tout cela semble nous révéler un homme d'humeur fort indépendante, fort joviale, fort irascible, naturellement porté à l'opposition, et jouant, dans les luttes de l'École, le rôle d'un chef de parti. » C'est pour le fils de ce docteur que Molière sollicitoit un canonicat de la chapelle de Vincennes, qui fut accordé à sa demande.

LE TARTUFFE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.	LOUIS BÉJART.
ORGON, mari d'Elmire.	MOLIÈRE.
ELMIRE, femme d'Orgon	M[lle] MOLIÈRE.
DAMIS, fils d'Orgon	HUBERT.
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère . . .	M[lle] DEBRIE.
VALÈRE, amant de Mariane	LA GRANGE.
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.	LA THORILLIÈRE.
TARTUFFE, faux dévot	DU CROISY.
DORINE, suivante de Mariane	MADEL. BÉJART.
M. LOYAL, sergent.	DEBRIE.[1]
UN EXEMPT.	
FLIPOTE, servante de M[me] Pernelle.[2]	

La scène est à Paris.

1. Tous ces noms d'acteurs, sauf le dernier, sont expressément mentionnés par Robinet dans sa lettre du 23 février 1669. Il ajoute à l'adresse de chacun d'eux le compliment que voici :

A propos d'éclat théâtral :
Toujours, dans le Palais-Royal,
Aussi *le Tartuffe* se joue :
Où son auteur, je vous l'avoue,
Sous le nom de monsieur Orgon,
Amène pécune et renom.
Mais pas moins encor je n'admire
Son épouse, la jeune Elmire,
Car on ne sauroit constamment
Jouer plus naturellement.
Leur mère, madame Pernelle,
Est une fringante femelle,
Et s'acquitte, ma foi, des mieux
De son rôle facétieux.
Dorine, maîtresse servante,
Est encor bien divertissante,
Et Cléante enchante et ravit
Dans les excellents vers qu'il dit.
Ces deux autres, ou Dieu me damne,
Damis et sa sœur Mariane,
Qui sont les deux enfants d'Orgon,
Y font merveille tout de bon.
Valère, amant de cette belle,
Des galants y semble un modèle;
Et le bon Tartuffe, en un mot,
Charme en son rôle de bigot.

2. On lit sur le livre de La Thorillière au 8 juin : « A *Phlipote*, 1 livre 10 sous. » La gagiste qui faisoit ce personnage muet s'appeloit-elle *Phlipote*, réellement? ou La Thorillière la désignoit-il par le nom de son rôle? On a remarqué aussi qu'il y avoit un *Laurent* parmi les valets attachés au théâtre. Molière tiroit parti de tout son personnel.

LE TARTUFFE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE ET FLIPOTE, SA SERVANTE;
ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE,
DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,

Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.[1]

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils.
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,

1. La cour du roi Pétaud, c'est, pour autrement parler, la cour du roi de bohême : « Le roi Pétaud, dit Bret, est le chef que se choisissoient autrefois les mendiants réunis en corporation. Son nom vient du latin *peto*, je demande. Ce roi n'ayant pas plus de pouvoir que ses sujets, ou, plutôt, ayant des sujets fort peu soumis et fort peu gouvernables, on a donné par extension le nom de cour du roi Pétaud à une maison où tout le monde commande. »

Et vous menez, sous chape,[1] un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux;
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.[2]
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,

1. Sous chape ou sous cape, c'est-à-dire en secret. La cape ou chape, le *bardocucullus* des Gaulois, étoit un manteau à capuchon. On rabattoit ce capuchon pour se couvrir le visage, lorsqu'on vouloit n'être point reconnu; et métaphoriquement on vivoit sous cape, quand on prenoit soin de cacher ses actions.

2. « L'inquiétude de Molière sur tout ce qui pouvoit contribuer au succès de ses pièces, dit Grimarest, causa de la mortification à sa femme à la première représentation du *Tartuffe*. Comme cette pièce promettoit beaucoup, elle voulut y briller par l'ajustement; elle se fit faire un habit magnifique sans en rien dire à son mari, et du temps à l'avance elle étoit occupée du plaisir de le mettre. Molière alla dans sa loge une demi-heure avant qu'on commençât la pièce. « Comment donc, mademoiselle! dit-il en la voyant si « parée, que voulez-vous dire avec cet ajustement? Ne savez-vous pas que « vous êtes incommodée dans la pièce? et vous voilà éveillée et ornée comme « si vous alliez à une fête! Déshabillez-vous vite, et prenez un habit con- « venable à la situation où vous devez être. » Peu s'en fallut que la Molière ne voulût pas jouer, tant elle étoit désolée de ne pouvoir faire parade d'un habit qui lui tenoit plus au cœur que la pièce. » Cette anecdote n'a pour elle d'autre autorité que celle de Grimarest, qui, comme on le sait, n'est pas grande. Elle a, du moins, l'avantage de modérer le trop beau zèle de parure que le reproche de madame Pernelle pourroit faire naître.

Je vous estime fort, vous aime, et vous révère;
Mais enfin si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute...

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire:
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien:
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte:
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat

Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Eh! merci de ma vie, il en iroit bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?

(Montrant Elmire.)

Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.*

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire :

* VAR. *Veut-on que là-dessus je m'explique? Entre nous,*
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

On entend parfois au théâtre réciter ainsi ces deux vers; mais les éditions originales condamnent toutes ce changement de ponctuation, qui d'ailleurs s'accorde mal avec les habitudes régulières de la prosodie du temps.

Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie;
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel; et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne:
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge, dans son âme, a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude, à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps:
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien.

Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.[1]

MADAME PERNELLE, à Elmire.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire.
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire :
Car, madame, à jaser, tient le dé tout le jour :
Mais enfin je prétends discourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, chansons, et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,

1. On doit conclure de la Lettre sur *l'Imposteur* que la dernière partie au moins de ce couplet auroit été d'abord récitée par Cléante. Molière, en mettant le tout au compte de Dorine, a eu sans doute pour but de conserver à son moraliste une irréprochable gravité. Mais on sent très-bien aussi que la tirade, principalement à partir de ces mots : « Tant qu'elle a pu des cœurs, etc., » n'est plus du style de la soubrette.

La même Lettre indique que, dans l'œuvre primitive, la discussion entre madame Pernelle et Cléante se prolongeoit un peu davantage.

C'est véritablement la tour de Babylone.[1]
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
Et, pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
(Montrant Cléante.)
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(A Elmire.)
Et sans... Adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,*
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(Donnant un soufflet à Flipote.)
Allons, vous; vous rêvez et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.[2]

* Var. *Sachez que pour céans j'en rabats la moitié*, (1669, 2e éd.; 1673.)

1. Madame Pernelle dit *la tour de Babylone*, pour *la tour de Babel*, cette tour que, suivant l'Écriture, Dieu empêcha les hommes d'élever en introduisant parmi eux la confusion des langues, et dont le nom est employé proverbialement pour désigner une assemblée où, tout le monde parlant à la fois, il est impossible de s'entendre.

Le Père Caussin, jésuite, dit, dans sa *Cour sainte*, que « les hommes ont bâti la tour de Babel, et les femmes la tour de Babil. » Le quolibet du jésuite n'auroit-il pas donné l'idée de celui que Molière met dans la bouche de madame Pernelle? (Auger.)

2. « Pour qu'une pièce soit théâtrale, disoit Goethe, il faut que chaque situation soit importante par elle-même et, en même temps, ouvre une perspective sur une situation plus importante. *Le Tartuffe* de Molière est, à ce point de vue, un grand modèle. Pensez seulement à la première scène, quelle exposition! Tout est intéressant dès le commencement et fait pressentir des événements plus graves. L'exposition de *Minna de Barnhelm* de Lessing est aussi excellente, mais celle du *Tartuffe* est unique dans le monde; c'est ce qui existe de plus grand et de meilleur en ce genre. » (*Conversations de Goethe* recueillies par Eckermann, traduites par E. Delerot, tome I, page 243.)

SCÈNE II.

CLÉANTE, DORINE.[1]

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage:
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom!

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils:
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez: C'est bien pis!
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son prince, il montra du courage:
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
Il l'appelle son frère, et l'aime, dans son âme,
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse:
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;

1. La Lettre sur *l'Imposteur* nous révèle qu'en cet endroit la marche de la pièce étoit un peu différente à l'origine.

Avec joie il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède;*
Et, s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide![1]
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir:
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,[2]
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté, les parures du diable.

* Var. *Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède;* (1673, 1682.)

1. C'est une servante qui parle. (Note de toutes les éditions originales et qu'il faut probablement attribuer à Molière.)

L'édition de 1682 indique d'autre part que ce vers et les trois qui précèdent étoient omis à la représentation. Il en fut ainsi jusque dans ces derniers temps; on ne craint plus de les dire aujourd'hui.

Notons que ce trait est imité de Juvénal :

. . . . Laudare paratus
Si bene ructavit, si rectum minxit amicus.

2. *La Fleur des Saints* ou plutôt *les Fleurs des vies des Saints* sont un ouvrage de Pierre Ribadeneira, jésuite espagnol, mort en 1611. Il a été traduit en françois, et il forme deux volumes in-folio.

SCÈNE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE, à Cléante.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose :
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;
Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(A Cléante.)

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(A Dorine.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans, comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle!

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous:
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...?

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez:
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître;
Et vos ravissements ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin.[1]

1. L'interprétation de ce vers a donné lieu à beaucoup de contestations. Les uns ont cru qu'Orgon attachoit à ce mot *homme* une idée d'excellence et de supériorité, et qu'il falloit le prononcer avec emphase. Les autres ont prétendu qu'il ne devoit pas y avoir de point après *enfin*, mais seulement une suspension, de sorte que ce vers se lieroit étroitement à la phrase qui suit; quelques-uns placent cette suspension après l'interjection *ah!* et font enjamber un vers sur l'autre: *Un homme enfin qui suit bien ses leçons*, etc. L'interprétation véritable est donnée par la Lettre sur *l'Imposteur*: « Vous remarquerez, s'il vous plaît, que d'abord l'autre, voulant exalter son Panulphe, commence à dire que *c'est un homme*, de sorte qu'il semble qu'il aille faire un long dénombrement de ses rares qualités, et tout cela se réduit

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrois mourir frère, enfants, mère, et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancements,
Et baisoit humblement la terre à tous moments :
Et, lorsque je sortois, il me devançoit vite
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
« *C'est trop*, me disoit-il, *c'est trop de la moitié;*
Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,

pourtant à dire une ou deux fois : *mais un homme, un homme;* et à conclure : *un homme enfin.* » Ainsi, il ne faut voir, dans la phrase d'Orgon, que l'embarras d'un ridicule enthousiaste, qui ne sait comment louer son héros, et qui répète trois fois le même mot, faute d'en trouver d'autres pour rendre sa pensée.

Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.[1]

CLÉANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage.
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;

1. Il n'y a pas un seul moment de doute sur l'hypocrisie du personnage, et Molière a soin de marquer ce caractère par les traits les plus frappants. Tout ce que dit Orgon à son beau-frère est précisément ce qu'il peut y avoir de plus propre à écarter cette confusion entre le faux dévot et le dévot sincère, qui étoit le danger de l'ouvrage. Molière en cela montroit une prudence que n'avoient pas toujours eue ses précurseurs; Machiavel, par exemple, peignant son frate Timoteo, ne prenoit aucun soin de prévenir les spectateurs que c'étoit un mauvais religieux qu'il mettoit en scène, et il faisoit au contraire conclure par un de ses personnages : *Oh! fratri, conoscine uno e conoscili tutti.* « Oh! les moines, qui en connoît un, les connoît tous! »

La dernière circonstance rapportée par Orgon figure bel et bien dans *la Légende dorée* de Jacques de Voragine, qui en fait honneur à saint Macaire : « Comme Macaire tua une puce qui le piquoit, il en sortit beaucoup de sang. Et l'abbé se repentit d'avoir vengé sa propre injure, et il demeura six mois tout nu au désert. »

Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin[1] que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect, ni foi, pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits;
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractère ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

1. Au XVII[e] siècle, *libertin* signifioit un esprit fort, un libre penseur.

Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir, chez moi, n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots;
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle,
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,[1]
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;

1. Au moyen âge et dans le XVIIe siècle encore, les domestiques alloient sur les places publiques attendre qu'on vînt engager leurs services. Les dévots de place, comme les valets de place, sont donc ceux qui s'affichent à tous les regards. (LOUANDRE.)

Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.[1]
De ce faux caractère on en voit trop paroître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;[2]
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable:
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,

1. La pensée que ces vers expriment si énergiquement se trouve développée dans la Lettre en réponse aux Observations du sieur de Rochemont. (Voyez tome III, page 488.)

2. Cette énumération de Cléante, qui avoit lieu d'abord à la première scène, comme on le voit par la Lettre sur *l'Imposteur*, avoit pour but, suivant l'auteur de cette lettre, « d'aller au-devant des jugements malicieux ou libertins qui voudroient induire de l'aventure qui fait le sujet de cette pièce, qu'il n'y a point ou fort peu de véritables gens de bien, en témoignant par ce dénombrement que le nombre en est grand en soi, voire très-grand, si on le compare à celui des fieffés bigots qui ne réussiroient pas si bien dans le monde, s'ils étoient en si grande quantité. »

C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

Je suis votre valet.

(Il veut s'en aller.)

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous?

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valère a votre foi ; la tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, seul.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.[1]

1. L'exposition vaut seule une pièce entière. L'ouverture de la scène vous transporte sur-le-champ dans l'intérieur d'un ménage où la mauvaise humeur et le babil grondeur d'une vieille femme, la contrariété des avis et la marche du dialogue font ressortir naturellement tous les personnages que le spectateur doit connoître sans que le poëte ait l'air de les lui montrer. Le sot entêtement d'Orgon pour Tartuffe, les simagrées de dévotion et de zèle du faux dévot, le caractère tranquille et réservé d'Elmire, la fougue impétueuse de son fils Damis, la saine philosophie de son frère Cléante, la gaieté caustique de Dorine, et la liberté familière que lui donne une longue habitude de dire son avis sur tout, la douceur timide de Mariane, tout ce que la suite de la pièce doit développer, tout, jusqu'à l'amour de Tartuffe pour Elmire, est annoncé dans cette scène, qui est à la fois une exposition, un tableau, une situation. (La Harpe.)

Le foyer domestique est envahi par un intrus. Tout y est troublé : les amusements innocents, l'honnête liberté des discours, les plaisirs et les projets de la famille, un mariage sortable et déjà fort avancé ; personne n'y est incommodé médiocrement. C'est d'ailleurs le propre du travers religieux d'endurcir, de dessécher, de passionner ceux qui en sont atteints, et d'exaspérer ceux qui en souffrent. Aussi quelle agitation dans cette maison désormais divisée en deux camps ! L'aïeule est devenue l'ennemie des petits-enfants ; le père se fait le tyran de sa fille. Mais, en revanche, dans l'autre camp, on ne se défend pas de main molle. Le plus modéré, le sage de la pièce, Cléante, est toujours près de perdre patience ; Damis éclate dès le commencement ; Dorine, pour dire trop haut ce qu'elle a sur le cœur, risque à chaque instant de se faire chasser. Tout le monde est ému et presque hors de soi ; vous diriez l'agitation d'une maison où s'est introduite une bête dangereuse. Cette émotion qui anime toutes les scènes du *Tartuffe* étoit passée de l'âme de Molière dans celle de ses personnages. C'est la pièce où il a mis le plus de feu. (Nisard.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane!

MARIANE.

Mon père?

ORGON.

Approchez; j'ai de quoi
Vous parler en secret.

(Il regarde dans un petit cabinet.)

MARIANE.

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre,
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.[1]
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu, de tout temps, un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

1. C'est de ce « petit endroit propre pour surprendre » qu'au troisième acte Damis entendra la déclaration de Tartuffe. Molière a toujours soin de lier par des préparations semblables toutes les parties de son sujet.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui, moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCÈNE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, entrant doucement et se tenant derrière Orgon, sans être vue.

ORGON.

C'est parler sagement... Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Eh?

(Mariane se recule avec surprise.)

MARIANE.

Eh?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi! vous voulez, mon père?...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;

(Apercevant Dorine.)

Et comme sur vos vœux je... Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part

De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui! oui! vous nous contez une plaisante histoire!

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre père;
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien! on vous croit donc; et c'est tant pis pour vous.
Quoi! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,

Vous soyez assez fou pour vouloir...?

ORGON.

Écoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux?...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.

A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;[1]
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère :
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,

1. Ce n'est pas à Orgon que Dorine applique ces vers. Un dédain aussi insultant pour son maître n'entre nullement dans l'esprit de son rôle.

Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs;
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.*
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles:
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.[1]

ORGON.

Ouais! quels discours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

* Var. *Et sera tout confit en douceurs et plaisirs.* (1682.)

1. Le mot *sot* étoit employé fréquemment pour désigner un mari trompé. Nous avons déjà vu dans Molière :

Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
(*Sganarelle*, scène XVII.)

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
(*École des Maris*, acte I, scène I.)

La Fontaine dit de même :

Il veut à toute force être au nombre des sots.
(*La Coupe enchantée*.)

DORINE. Elle l'interrompt toujours au moment où il se retourne pour parler à sa fille.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'est une conscience,[1]
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...?

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez?[2]

1. Pour : c'est un cas de conscience.

2. Cailhava dit en parlant d'un acteur qui remplissoit le rôle d'Orgon : « L'endroit dans lequel il s'est montré le plus comédien, c'est au moment où Dorine lui dit :

> Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez!

Le reproche l'a vivement frappé; il s'est recueilli un instant, et, par là, il a motivé sa sortie précipitée, lorsque, poussé à bout par la soubrette, et craignant de s'emporter encore, il s'écrie :

> Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
> Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre. »

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolûment je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
(Se retournant vers sa fille.)
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE.

J'enrage
De ne pouvoir parler.

(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.)

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE.

Oui, c'est un beau museau!

ORGON.

Que, quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE.

La voilà bien lotie!

(Orgon se tourne devant elle et la regarde les bras croisés.)

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément;
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON, à Dorine.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

(A part.) ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de lui donner un soufflet, et, à chaque mot qu'il dit à sa fille, il jette un coup d'œil vers Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi!

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance;
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON. Il lui veut donner un soufflet et la manque.[1]

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;

1. Ce trait est critiqué ou plutôt parodié comme il suit dans *la Critique du Tartuffe*, scène III :

CLÉON.

Je te pourrai donner un soufflet effectif,
Et je saurai si bien ménager la mesure
Que ma main tout à point trouvera ta figure.

LISE.

Mais...

CLÉON.

Si tu m'étourdis encor par ton jargon,
Tu verras que je suis bien plus adroit qu'Orgon.

Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter;
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas;
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité...

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éclatants mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?

Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...?

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartuffe; et j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied; [1]
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

1. On a diverses explications de cette façon de parler proverbiale qui se trouve déjà dans la *Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc. Voici celle que donne M. Génin :

« Se moucher avec le pied étoit un tour d'agilité des saltimbanques. De là cette expression ironiquement familière en parlant d'un homme grave et considérable : « Il ne se mouche pas du pied! » ou, comme dit Mascarille : « Il tient son quant-à-moi! »

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande,[1] à savoir deux musettes,
Et parfois Fagotin,[2] et les marionnettes;
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir!
De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé! Dorine, de grâce...

1. C'est-à-dire la grande troupe de musiciens. Une réunion, un orchestre de musiciens étoit nommé alors une bande. Ainsi il y avoit à la cour *la Bande des Vingt-Quatre* ou les grands violons; *la Petite Bande* ou les petits violons dont Lulli étoit le chef; sans compter une troisième bande, dite de la Grande-Écurie.

2. *Fagotin* est le nom d'un singe fameux qui étoit venu faire admirer à Paris sa souplesse et sa dextérité. La Fontaine fait aussi mention de lui dans sa fable de *la Cour du Lion :*

. . . . L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi...

DORINE.

Non, vous serez, ma foi, tartuffiée.[1]

MARIANE.

Hé bien! puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Elle veut s'en aller.)

DORINE.

Hé! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

1. Quand le personnage s'appeloit Panulphe, Dorine disoit *panulphiée*, comme on le voit dans *la Critique du Tartuffe*, scène v.

LISE à Lidiane.

Non, non, consolez-vous, vous serez mariée
Et si, vous ne serez jamais panulphiée.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV.

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle
Que je ne savois pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, madame...

MARIANE.

A changé de visée:
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi! sérieusement?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.

Vous ne savez?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?[1]

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner n'en a souffert votre âme.

1. Mariane ne pouvoit pas dire à son amant que son dessein étoit de désobéir à son père : c'est une résolution que sa timidité l'empêche de prendre, et que sa retenue d'ailleurs ne lui permettroit pas de déclarer formellement. Mais, s'il étoit difficile qu'elle répondît à Valère autrement qu'elle n'a fait, il étoit difficile aussi que Valère n'en fût pas formalisé. La querelle qui va s'engager est donc aussi bien fondée que querelle d'amants puisse l'être. (AUGER.)

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.[1]

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime? Et c'étoit tromperie
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter,
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi : mais mon âme offensée

1. *Réussir* dans le sens de *résulter*. Nous avons déjà vu ce mot employé avec cette acception (tome II, page 376).

Vous préviendra peut-être en un pareil dessein;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE

Ah! je n'en doute point; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE.

Mon Dieu! laissons là le mérite.
J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins.
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment sans doute est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire; pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et, de ce pas, je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE, revenant.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALÈRE, revenant encore.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE, en sortant.

Suffit : vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE, revenant encore.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE s'en va, et, lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.

Euh?

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi! Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien! je poursuis donc mes pas.
Adieu, madame.

(Il s'en va lentement.)

MARIANE.

Adieu, monsieur.

DORINE, à Mariane.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance :
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà! seigneur Valère.

(Elle arrête Valère par le bras.)

VALÈRE, feignant de résister.

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE, quittant Valère, et courant après Mariane.

A l'autre! Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE, à part.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE, quittant Mariane, et courant après Valère.

Encor! Diantre soit fait de vous! Si je le veux.[1]
Cessez ce badinage; et venez çà tous deux.

(Elle les tire l'un et l'autre.)

VALÈRE, à Dorine.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE, à Dorine.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.

(A Valère.)

Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

1. *Si*, dans cette phrase, n'est pas une conjonction dubitative, mais le mot *si* de notre ancien langage qui, au contraire, s'employoit dans les phrases où il faut affirmer et remplaçoit les mots *oui*, *aussi*, *pourtant*. « La particule *si*, dit Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606) a en maints lieux énergie renforçant le verbe qui le suit, comme : « si veux-je pas que tu « mentes; si l'abandonnerez-vous. » Auquel endroit *si* est de menace, commandement et force. » Ainsi, la phrase de Dorine *si je le veux*, signifie *oui*, *je le veux*, *vous dis-je*.

DORINE, à Mariane.

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

(A Valère.)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(A Mariane.)

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE, à Valère.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE, à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.

(A Valère.)

Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE, à Mariane.

Ah çà! la vôtre.

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.[1]

1. L'auteur de la Lettre sur la comédie de *l'Imposteur* remarque judicieusement « que ce dépit a cela de particulier et d'original, qu'il naît et finit dans une même scène, et cela aussi vraisemblablement que faisoient ceux qu'on avoit vus auparavant, où ces colères amoureuses naissent de quelques

(Valère et Mariane se tiennent quelque temps par la main sans se regarder.)

VALÈRE, se tournant vers Mariane.

Mais ne faites donc point les choses avec peine :
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane tourne l'œil sur Valère et fait un petit souris.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

VALÈRE, à Mariane.

Oh çà ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?[1]
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat... ?

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(A Mariane.) (A Valère.)
Votre père se moque ; et ce sont des chansons.

tromperies faites par un tiers, la plupart du temps derrière le théâtre ; au lieu qu'ici elles naissent divinement, à la vue des spectateurs, et de la délicatesse et de la force de la passion même. »

1. « Nous voyons à la représentation, dit Auger, combien ce trait répond juste au cœur, je dirois presque à la conscience de tous les spectateurs : on se récrie universellement, comme si chacun se souvenoit d'avoir parlé, d'avoir agi de même en pareil cas. » — « Relisez, dit La Harpe, toute cette admirable scène où deux amants viennent de se raccommoder, et où l'un des deux, après la paix faite et scellée, dit pour première parole :

Oh çà ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?

et vous tomberez aux genoux de Molière, et vous répéterez ce mot de Sadi : « Voilà celui qui sait comme on aime. »

(A Mariane.)

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout à coup, et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présages mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse :
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne peut vous lier, que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

(A Valère.)

Sortez; et, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

V VALÈRE, à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père :
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise ! et, quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE. Il fait un pas et revient.

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!

(Les poussant chacun par l'épaule.)

Tirez de cette part; et vous, tirez de l'autre.[1]

1. La Lettre sur *l'Imposteur* indique qu'à la représentation de 1667, cette scène charmante ne terminoit pas le second acte. Elmire, Damis et Cléante venoient parler à Dorine. Ils s'entretenoient du mariage résolu; et, ne sachant quel parti prendre pour l'empêcher, ils se décidoient à faire parler à Tartuffe par Elmire. Cette scène avoit l'avantage de lier le second acte au troisième. Molière aima mieux terminer son acte par la scène des deux amants. (Petitot.)

Des critiques ont considéré ce deuxième acte, rempli des chagrins que Mariane confie à sa suivante et de sa querelle avec Valère, comme un ornement agréable, mais superflu. Il est aisé pourtant de voir que son omission causeroit un grand dommage à l'effet de l'intrigue. Outre que cette omission priveroit les spectateurs des plus gracieux dialogues et des jeux les plus divertissants, elle les empêcheroit de connoître l'union des deux cœurs que Tartuffe désole et veut séparer. La première apparition de Tartuffe, d'autant plus théâtrale qu'elle est mieux ménagée et plus attendue, ne seroit pas précédée du spectacle des troubles qu'il jette parmi tous les membres de la famille. Ce deuxième acte n'est donc pas seulement un précieux embellissement au sujet, il est encore un développement nécessaire. (N. Lemercier.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement:
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux! envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit,
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander:

Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires;
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non; je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.

(Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE,[1] parlant haut à son valet qui est dans la maison, dès qu'il aperçoit Dorine.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,

1. On a souvent demandé pourquoi Molière avoit retardé l'entrée de son hypocrite jusqu'au troisième acte. L'auteur de la Lettre sur *l'Imposteur* dit à ce propos : « C'est peut-être une adresse de l'auteur de ne l'avoir pas

Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.[1]

DORINE, à part.

Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE. Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu! je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment!

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,

fait voir plus tôt, mais seulement quand l'action est échauffée; car un caractère de cette force tomberoit, s'il paroissoit sans faire d'abord un jeu digne de lui. »

1. On attend Tartuffe, il n'a pas encore paru; les deux premiers actes sont achevés. Il a tout rempli jusque-là. Il n'a été question que de lui, et on ne l'a pas encore vu en personne. Le troisième acte commence; on l'annonce, il vient, on l'entend... Que La Bruyère dise tout ce qu'il voudra, ce « Laurent, serrez ma haire..., » est le plus admirable début dramatique et comique qui se puisse inventer. De tels traits emportent le reste et déterminent un caractère. Il y a là toute une vocation : celui qui trouve une telle entrée est d'emblée un génie dramatique; celui qui peut y chercher quelque chose, non pas à critiquer, mais à réétudier à froid, à perfectionner hors de là pour son plaisir, aura tous les mérites qu'on voudra comme moraliste et comme peintre; mais ce ne sera jamais qu'un peintre « à l'huile, » auteur de portraits à être admirés dans le cabinet. (SAINTE-BEUVE.)

Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte:
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte;
Et je vous verrois nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très-volontiers.

DORINE, à part.

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le ciel à jamais, par sa toute-bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!



TARTUFFE.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, assis.

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE, assise.

Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne;
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.[1]

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; et, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,

1. *Éclairer*, dans le sens d'*épier, surveiller*. Nous avons déjà rencontré ce mot employé avec cette acception (tome I, page 23; tome II, page 185).

Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

(Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE. Il lui serre les bouts des doigts.

Oui, madame, sans doute; et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt...

(Il lui met la main sur le genou.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(Elle recule sa chaise et Tartuffe rapproche la sienne.)

TARTUFFE, maniant le collet d'Elmire.

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux :
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.[1]

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles :
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés

1. Ce manége de Tartuffe est aussi celui de Panurge : « Quand il se trouvoit en compaignie de quelques bonnes dames, dit Rabelais (livre II, chapitre XVI), il leur mettoit sus le propos de lingerie, et leur mettoit la main au sein, demandant : « Et cest ouvraige est-il de Flandre ou de Haynault? »

Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés:
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite:
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez: malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme:[1]

1. On a voulu retrouver dans ce vers une réminiscence, une parodie même de celui de *Sertorius* :

Et pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.

Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange :
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une âme un peu bénigne,

Cette accusation est formulée pour la première fois dans la scène VII de *la Critique du Tartuffe.*

LAURENS.

Ah! pour être valet, je n'en suis pas moins homme!

LISE.

Ce vers est de Tartuffe, et c'est piller l'auteur.

LAURENS.

Bon, n'est-il pas permis de voler un voleur?
Ce vers étant sorti du cerveau de Corneille,
Le voler à mon tour n'est pas grande merveille.

On a fait observer avec raison que Molière, en supposant qu'il n'ait pas lui-même trouvé ce mot, l'auroit pu rencontrer ailleurs que dans la tragédie de Corneille, notamment dans le *Décaméron*, où (Journée III, nouvelle VIII) un abbé amoureux dit à la belle qu'il veut séduire : « *Come che io sia abate, io sono uomo come gli altri. Tanta forza ha havuta la vostra bellezza, che amore mi costrigne a cosi fare.* Quoique je sois abbé, je suis un homme comme les autres. Votre beauté s'est montrée si puissante, qu'elle m'a contraint d'en agir ainsi. »

Rappelons aussi quelques vers de *la Farce des Brus* cités dans la Notice, page 371. Ce trait, enfin, non-seulement devoit se présenter naturellement à l'esprit, mais encore avoit été souvent employé, et l'on ne sauroit voir ici rien de comparable au vers du *Cid* transporté dans *les Plaideurs :*

Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits,

qu'on cite ordinairement à ce propos.

Les tribulations de votre esclave indigne:
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.[1]

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique

1. Les discours de cet abbé hypocrite qu'a peint Boccace dans la nouvelle intitulée *Féronde* et dont nous venons de citer quelques mots offrent des ressemblances assez frappantes avec les discours de Tartuffe à Elmire, et l'on ne peut guère douter que Molière n'ait eu le conte italien sous les yeux : « Si quelque chose doit vous étonner, c'est l'effet que produit votre beauté sur une âme qui a coutume de ne voir que les beautés célestes. Vous pouvez vous vanter d'être la plus belle de toutes les femmes, puisque la sainteté même n'a pu se défendre de convoiter votre cœur. Ne me refusez pas la grâce que je demande. Pourquoi balanceriez-vous à me l'accorder? Personne n'en saura jamais rien; etc. » Regnier aussi fait dire à Macette :

Ils savent, plus discrets, apporter en aimant,
Avecque moins d'éclat, plus de contentement.

Il faut lire sur le langage de Tartuffe dans cette scène les réflexions de la Lettre sur *l'Imposteur*.

En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être:
Mais ma discrétion se veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous:
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir;
Et...

SCÈNE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du cabinet où il s'étoit retiré.

Non, madame, non; ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,

A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.[1]

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe, trop longtemps, a gouverné mon père,
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé;
Et le ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable :
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,

1. Quelle habileté dans cette demi-teinte du caractère d'Elmire, de la jeune femme unie à un vieillard! Si Molière l'eût faite passionnée, tout le reste devenoit à l'instant impossible ou invraisemblable : Elmire étoit obligée de s'offenser, de se récrier, de se plaindre à Orgon. Point :

Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

Elle n'éprouve pour Tartuffe pas plus de haine que de sympathie; elle le méprise, c'est tout. Ce sang-froid étoit indispensable pour arriver à démasquer l'imposteur. Elmire nous prouve quels sont les avantages d'une honnête femme qui demeure insensible sur la passion du plus rusé des hommes. F. Génin.

Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.[1]
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire;
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Vouloit à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos

1. C'est-à-dire : il faut que je cède au sentiment qui m'entraîne. Voyez ce mot employé avec la même acception, tome I, page 218.

On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentiments; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel! est-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous;
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.[1]

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés :
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(A Tartuffe.) (A son fils.)

Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître!

DAMIS.

Quoi! ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

(Relevant Tartuffe.)

Tais-toi, pendard. Mon frère, hé! levez-vous, de grâce!

1. On peut comparer ces paroles de Tartuffe à celles de Montufar dans la nouvelle de Scarron que nous avons citée. Voyez la Notice préliminaire, page 373.

(A son fils.)

Infâme!

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, à son fils.

Ingrat!

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce...

ORGON, se jetant aussi à genoux, et embrassant Tartuffe.

Hélas! vous moquez-vous?

(A son fils.)

Coquin! vois sa bonté!

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! je...

ORGON.

Paix, dis-je:
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.

Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage :
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte; et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi? de ce coquin, qui, par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?

(A Tartuffe.)

Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas.[1]

(A son fils.)

Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

1. On voit quelquefois au théâtre Tartuffe rester immobile et Orgon traverser toute la scène pour venir lui dire : « Ne me retenez pas. » C'est un lazzi qui n'étoit pas sans doute dans l'intention de Molière. Il est possible que Tartuffe ne veuille pas s'opposer bien sérieusement à ce qu'Orgon maltraite son fils; on comprend de sa part une double conduite : il peut ou s'interposer avec affectation, ou ne faire qu'un geste indécis, mais ce geste doit néanmoins être suffisant pour amener les paroles d'Orgon. En visant à l'effet, il faut éviter de tomber dans la caricature.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.*
(A Orgon.)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...!

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré

* Var. *O ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne!*

Cette variante ne se trouve dans aucune édition originale. Mais une tradition fort plausible, appuyée sur le témoignage de l'acteur Baron, prétend que telle étoit la leçon primitive. On y voulut voir une parodie maiséante du verset de l'Oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Molière tint compte de l'observation, et c'est particulièrement à propos de ce passage qu'il dit, dans sa préface, qu'il a retranché « les termes consacrés dont on auroit eu peine à entendre Tartuffe faire un mauvais usage. » Plusieurs éditeurs modernes, retirant de leur propre autorité la concession faite par Molière, ont rétabli dans le texte le vers tel qu'il étoit probablement à l'origine.

Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON. Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.

(A Tartuffe.)

Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être, une autre fois, seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez : il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien ! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah !

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...[1]

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie ;
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents.

1. L'adresse infernale que montre Tartuffe pour dominer et aveugler le pauvre esprit qui s'est infatué de lui, ne se dément pas un seul instant. En feignant de craindre qu'Orgon ne finisse par ajouter foi aux discours de sa femme, il prévient, aussi bien qu'il le peut, l'effet de ces discours, et il pique d'honneur sa dupe, dont les prétentions à la fermeté du caractère sont d'autant plus grandes qu'elles sont moins fondées. En s'engageant à fuir Elmire, il donne un démenti à ceux qui l'accusent d'avoir eu des vues coupables sur elle. Enfin, en opposant des refus à toutes les offres d'Orgon, il produit l'effet qu'une résistance calculée obtient toujours de l'opiniâtreté, celui de l'augmenter en l'irritant. (AUGER.)

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose? [1]

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit :
Et que puisse l'envie en crever de dépit! [2]

1. « Après avoir exposé ce beau projet, dit la Lettre sur *l'Imposteur*, il vient au bigot de plus près, et avec la plus grande humilité du monde, et tremblant d'être refusé, il lui demande fort respectueusement s'il n'acceptera pas l'offre qu'il lui propose. »

2. Malgré l'étonnante perfection de ce tableau, Molière, s'il faut en croire l'abbé de Châteauneuf, voyoit encore au delà : « Je me rappelle, dit cet abbé, une particularité que je tiens de Molière lui-même, qui nous la raconta peu de jours avant la représentation du *Tartuffe*. On parloit du pouvoir de l'imitation; nous lui demandâmes pourquoi le même ridicule, qui nous échappe souvent dans l'original, nous frappe à coup sûr dans la copie : il nous répondit que c'est parce que nous le voyons alors par les yeux de l'imitateur, qui sont meilleurs que les nôtres; car, ajouta-t-il, le talent de l'apercevoir par soi-même n'est pas donné à tout le monde; là-dessus il nous cita Ninon comme la personne qu'il connoissoit sur qui le ridicule faisoit une plus prompte impression; et il nous apprit qu'ayant été, la veille, lui lire son *Tartuffe* (selon sa coutume de la consulter sur tout ce qu'il faisoit), elle le paya en même monnoie, par le récit d'une aventure qui lui étoit arrivée avec un scélérat de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles, que si sa pièce n'eût pas été faite, nous disoit-il, il ne l'auroit jamais entreprise, tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le Tartuffe de Ninon. » (*Dialogue sur la Musique des anciens*, 1725.)

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur;

Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout; de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon âme :
Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du scandale :
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit;
A pure politique on me l'imputeroit :
Et l'on diroit partout que, me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable;
Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées;
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous?*
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances :
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses,
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non; faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne;

* Var. *Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées*
Des intérêts du ciel. Pourquoi vous chargez-vous? (1669, 1re éd.)

Quoique cette ponctuation soit celle du premier texte, imprimé par les soins de l'auteur, elle est évidemment fautive.

Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne :
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas;
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas :
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Eh! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?

Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt.[1]

CLÉANTE, seul.

Ah!

SCÈNE II.

ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE, à Cléante.

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle;
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait, à tous moments, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

1. Euthyphron poursuivoit son père devant les juges, et se vantoit de faire une action agréable aux dieux; Socrate l'ayant convaincu d'impiété, il rompit brusquement l'entretien, et se retira en disant, comme Tartuffe : « Je suis pressé, Socrate; il est temps que je te quitte. » Du reste, le dialogue de Platon et la scène de Molière ont le même dessein et le même résultat. Ces deux morceaux sont un modèle de l'art de confondre les sophistes par la seule force de la raison. (Aimé Martin.)

SCÈNE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! je me réjouis de vous voir assemblés.
(A Mariane.)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, aux genoux d'Orgon.

Mon père, au nom du ciel, qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi;
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur! point de foiblesse humaine!

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien;
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne :

Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses.*
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.[1]
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde;
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas:
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à son mari.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui!

* VAR. *Lorsqu'un père combat les flammes amoureuses.* (1673.)

1. On a interprété ce mot dans le sens de : parlez à ceux de votre écot, de votre compagnie. Mais le sens qui est à présent le plus généralement adopté est celui de : parlez en proportion de votre droit, selon la part qui vous revient; ne sortez pas de votre rôle.

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue;
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages;
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange :
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre :
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE, à Dorine.

Faites-le-moi venir.

DORINE, à Elmire.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE, à Dorine.

Non; on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.

(A Cléante et à Mariane.)

Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment!

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu! laissez faire;
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande:
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(A son mari, qui est sous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière:
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,

Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée;
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.[1]
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître;
Et... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paroître.

SCÈNE V.

TARTUFFE, ELMIRE; ORGON, sous la table.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

1. Orgon est sous la table, Tartuffe va paroître; la curiosité est au comble, lorsque par un coup de l'art le poëte se hâte de la suspendre; c'est qu'il a besoin de préparer l'esprit des spectateurs à la scène qui va suivre. Ces vers en sont pour ainsi dire la préface. Elmire les adresse à Orgon, pour se donner toute liberté d'agir; le poëte les adresse au public, pour lui rappeler la position d'Elmire, la crédulité d'Orgon, et la nécessité de tromper l'hypocrite afin de le confondre. En un mot, la pudeur d'Elmire rend cette préparation nécessaire, et la délicatesse du public la commande.

L'actrice chargée du rôle d'Elmire ne sauroit trop se pénétrer de cette double intention du poëte. Si elle prononce ces vers d'un ton léger et railleur, le public ne verra dans la scène suivante que le manége d'une coquette; si elle veut exciter le rire en faisant naître l'idée d'indécentes équivoques, elle inspirera le dégoût. Mais si, en rassemblant ses forces, elle laisse apercevoir l'émotion de la pudeur souffrante; si elle montre encore la contrainte d'une belle âme qui ne peut se décider sans efforts à nuire même au méchant, elle aura parfaitement saisi l'esprit de son rôle, et cette disposition naturelle sera pour Tartuffe un piége plus dangereux que toute l'adresse de la coquetterie la plus raffinée. (Aimé Martin.)

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise; [1]
Et regardez partout, de crainte de surprise.

(Tartuffe va fermer la porte, et revient.)

Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut :
Jamais il ne s'est vu de surprise de même.
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,*
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée :
Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté.**
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,

* Var. *De mon trouble, il est vrai, j'étois si possédée*, (1682.)
** Var. *Et les choses en sont en plus de sûreté.* (1682.)

1. Remarquez, dès ce début de scène, un certain mode d'adoucissement et d'atténuation qu'Elmire emploie pendant la scène entière. Dans cette conversation d'une nature délicate et scabreuse, ayant souvent à parler de son mari, de Tartuffe et d'elle-même, elle évite presque toujours les désignations personnelles qui auroient quelque chose de trop vif, de trop cru; et elle les remplace par le mot le plus indéfini de notre langue, par la particule *on*. *On*, c'est Tartuffe, c'est Orgon, c'est Elmire. Il résulte bien quelque défaut de clarté de cet emploi du même mot pour désigner plusieurs personnes fort distinctes; mais cette légère obscurité même est un voile de plus qui favorise la délicatesse d'Elmire. Il arrive aussi quelquefois que, le mot *on* désignant deux personnes différentes dans la même phrase, il y a véritablement irrégularité grammaticale; mais c'est une petite faute qui naît d'une grande beauté, et que cette beauté doit racheter à tous les yeux. (Auger.)

Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame; et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque si foiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.
On s'en défend d'abord : mais de l'air qu'on s'y prend
On fait connoître assez que notre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu.
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur
Écouté tout au long l'offre de votre cœur,
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et, lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout

Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?[1]

TARTUFFE.

C'est sans doute, madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE. Elle tousse pour avertir son mari.

Quoi! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux.
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous?
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.

1. Dira-t-on que l'obscurité de ces vers, les *que* qui y abondent, leur embarras, en un mot, est là pour traduire celui d'Elmire? Dans ce cas, tout mauvais qu'ils semblent, ils seroient dramatiquement fort bons. Molière, le plus souvent, ne versifioit pas ses vers, il les jouoit. Dans la bouche de Mlle Mars, tous ces *que* devoient exprimer le trouble à merveille. (Sainte-Beuve.)

Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
Quoi! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande?
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil benin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,

Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentements;
Mais on trouve avec lui des accommodements.[1]
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.[2]
De ces secrets, madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi;
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.

(Elmire tousse plus fort.)

Vous toussez fort, madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

1. C'est un scélérat qui parle. (Note des éditions originales.)
Il est probable que l'auteur avoit cru cette observation nécessaire, pour prévenir les interprétations perfides auxquelles ce passage auroit pu prêter.

2. Ce sont les termes mêmes dont Pascal s'est servi dans la septième *Provinciale* : « Quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention; et ainsi nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin. » On sait que les jansénistes ne furent pas éloignés de considérer d'abord *le Tartuffe* comme une suite des Petites lettres (voyez tome I, page CLXIII.)

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.[1]

ELMIRE, après avoir encore toussé.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder;
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit point être à moi.[2]

TARTUFFE.

Oui, madame, on s'en charge; et la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,

1. Tartuffe, dans la Lettre sur *l'Imposteur*, s'exprime plus énergiquement encore, il dit : Et c'est une vertu de pécher en silence.

2. Elmire ne dit pas un mot qui ne soit pour son mari, et que cependant Tartuffe ne doive prendre pour lui-même. C'est ici surtout qu'on peut voir de quelle ressource le mot *on* est pour Elmire, et combien elle a eu raison d'adopter d'abord cette formule. Si elle ne l'avoit employée dès le début pour désigner successivement plusieurs personnes, elle ne pourroit s'en servir en ce moment pour produire le double sens dont elle a besoin, ou du moins son discours auroit quelque chose de mystérieux et d'équivoque qui seroit capable d'éveiller les soupçons de Tartuffe. (Auger.)

Si mon mari n'est point dans cette galerie.[1]

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.[2]

ELMIRE.

Il n'importe; sortez, je vous prie, un moment;
Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, sortant de dessous la table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme![3]
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi! vous sortez si tôt? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis; il n'est pas encor temps;

1. « Si le spectateur, dit La Harpe, n'étoit pas bien convaincu de l'honnêteté d'Elmire, bien indigné de la fausseté de Tartuffe, bien impatienté de l'imbécile crédulité d'Orgon, la situation la plus énergique où le génie de la comédie ait placé trois personnages à la fois étoit trop près de l'extrême indécence pour être supportée au théâtre. On objecteroit en vain que la présence d'Orgon, quoique caché, justifie tout: non, ce n'étoit pas assez; les murmures éclateroient et l'on trouveroit le tableau trop licencieux, si le spectateur ne vouloit pas, avant tout, la punition d'un monstre qu'il est impossible de confondre autrement, et si l'on n'avoit pas affaire à un homme tel qu'Orgon, qui a besoin de pouvoir dire au cinquième acte:

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qui s'appelle vu. »

2. Sur ce dernier trait, voyez la réflexion de l'auteur de la Lettre.

3. Si Molière avoit dit, comme Regnard dans *les Menechmes*,

Voilà, je le confesse, un homme abominable!

combien la stupeur d'Orgon eût été moins sensiblement exprimée! Ainsi se confirme le mot de M. Sainte-Beuve, que Molière *jouoit* ses vers.

Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre;
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.[1]

(Elmire fait mettre Orgon derrière elle.)

SCÈNE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, sans voir Orgon.

Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil tout cet appartement.
Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie...

ORGON, en l'arrêtant.

Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner! *
Comme aux tentations s'abandonne votre âme!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage:
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

* Var. *Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner!* (1682.)

1. Il y a, dans ces reproches ironiques d'Elmire, de l'irritation et non du badinage; elle veut reprocher à son mari d'avoir été trop long à se laisser convaincre et de l'avoir forcée à pousser l'épreuve jusque-là.

ELMIRE, à Tartuffe.

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE, à Orgon.

Quoi! vous croyez...?

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...[1]

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

1. Tartuffe alloit sûrement dire : « Mon dessein étoit d'éprouver la vertu de votre femme. » L'excuse est détestable, sans doute; mais on peut défier qui que ce soit d'en imaginer une meilleure.

Si nous nous en rapportons à l'auteur de la Lettre sur la comédie de *l'Imposteur,* Panulphe conservoit en ce moment beaucoup d'assurance et de sang-froid; il poussoit même l'impudence jusqu'à nommer encore Orgon *son frère,* « suivant sa manière accoutumée. » Molière auroit donc fait en dernier lieu quelques changements dans cette scène.

SCÈNE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit;
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation...

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite.
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.[1]

1. Si, en général, les incidents demandent à être préparés, il en est qui peuvent être imprévus; et celui-ci est du nombre. Le poëte le tenoit en réserve, pour accroître, pour porter au comble l'intérêt déjà puissamment excité, en faisant craindre pour la famille d'Orgon des malheurs plus grands que celui d'une entière spoliation. D'un autre côté, le mystère attaché à cette cassette provoque la curiosité du spectateur, et augmente le désir qu'il a de voir commencer l'acte suivant. (Auger.)

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement.
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains.
Pour cela dans sa fuite il me voulut élire;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité.[1]

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous;
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sous un beau semblant de ferveur si touchante*
Cacher un cœur si double, une âme si méchante!
Et moi, qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

* Var. *Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante* (1669, 2e éd.; 1673, 1682.)

1. C'est ici la doctrine des *restrictions mentales*, que Tartuffe a enseigné à Orgon, de même qu'il a voulu enseigner à Elmire celle de la *direction d'intention*. Pascal a fait, dans la neuvième *Provinciale*, la satire de ces subtilités casuistiques.

CLÉANTE.

Eh bien! ne voilà pas de vos emportements!
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments.
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre;
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais pour vous corriger quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences:
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure,
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II.

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs non pareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir :
C'est à moi tout d'un coup de vous en affranchir;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants.
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères!

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille, et tout le bien que j'ai :
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encor de ses lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,

Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit:
La vertu dans le monde est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.[1]

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

1. On lit dans *la Comédie des Proverbes* d'Adrien de Montluc : « L'envie ne mourra jamais, mais les envieux mourront. » Molière a donné un sens bien plus fort à ce proverbe, en renversant l'ordre des propositions.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère! Je vous di
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! le plus souvent l'apparence déçoit:
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage!

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme!

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé! diantre! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise:
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DORINE, à Orgon.

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas:
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des moments en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE, à Orgon.

Ne vous y fiez pas; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts,
Et sur moins que cela le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore: armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois de bon cœur qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON, à Dorine, voyant entrer monsieur Loyal.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCÈNE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE,
ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS,
DORINE, MONSIEUR LOYAL.

MONSIEUR LOYAL, à Dorine, dans le fond du théâtre.

Bonjour, ma chère sœur;[1] faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien

1. Cette salutation cénobitique et l'air de douceur hypocrite qui doit l'accompagner annoncent tout de suite que M. Loyal est un huissier digne d'*occuper*, comme on dit, pour le bon monsieur Tartuffe.

Voyez, dans la Lettre sur *l'Imposteur*, ce qui est dit de ce caractère et de ce rôle.

De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.[1]

DORINE, à Orgon.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE, à Orgon.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON, à Cléante.

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentiments aurai-je à lui faire paroître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Salut, monsieur! Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON, bas, à Cléante.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement
Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étois serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connoître ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,

1. Cette équivoque achève de peindre le personnage; c'est à peine s'il a besoin de dire ensuite qu'il est « natif de Normandie. »

Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.[1]
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi! vous êtes ici...

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi! sortir de céans?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.
La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, à M. Loyal.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire!

1. M. Loyal est un personnage : d'abord il est huissier, et non simple sergent; bien que la fonction fût à peu près la même, l'huissier étoit officier des Cours supérieures, tandis que le sergent n'étoit qu'officier des justices subalternes. Ce n'est pas tout : la qualité d'huissier à verge, que revendique M. Loyal, appartenoit, par exception, aux huissiers qui devoient faire leur résidence à Paris. « Les huissiers à verge, dit Chenu dans son livre des Offices de France, sont ainsi appelés parce qu'ils portent en leur main une verge ou baguette pour toucher ceux contre lesquels ils font quelques exploits de justice. »

MONSIEUR LOYAL, à Damis.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(Montrant Orgon.)
C'est à monsieur: il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez en honnête personne
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, à part.

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir;
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens

De sortir de chez eux?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement ici passer la nuit
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile;
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, à part.

Du meilleur de mon cœur je donnerois, sur l'heure,
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle asséner
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.[1]

CLÉANTE, bas, à Orgon.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange

1. L'édition de 1682 indique que vingt-huit vers, à partir de ces mots : « Pour tous les gens de bien, etc., » jusqu'à ceux-ci : « qui se puisse donner, » étoient omis à la représentation.

J'ai peine à me tenir, et la main me démange.*

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéroient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Mamie; et l'on décrète aussi contre les femmes.[1]

CLÉANTE, à monsieur Loyal.

Finissons tout cela, monsieur; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie!

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie!

* VAR. *Cette audace est trop forte;*
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je sorte. (1682.)

Cette variante de l'édition de 1682 est expliquée comme il suit dans l'Avertissement de l'édition de 1739 : « Les comédiens avoient fait ce changement, parce que souvent ils étoient dans la nécessité de faire jouer deux personnages à un même acteur, et qu'en faisant ainsi sortir Damis du théâtre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'exempt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'acte. Cette raison de convenance pour les comédiens peut-elle autoriser à changer le texte d'un auteur? L'éditeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des acteurs dans l'avant-dernière scène le même Damis qui est censé sorti du théâtre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les comédiens font dire par Dorine :

Comme du ciel l'infâme impudemment se joue! »

1. Le décret dont M. Loyal menace ici Damis et Dorine ne pouvoit entraîner la privation immédiate de la liberté. L'article 4 de l'ordonnance de 1572 portoit : « Voulons que, sur le rapport signé des sergents ou huissiers exécuteurs de justice, certifiés de records, sans attendre autres informations, nos juges, en cas de résistance par voie de fait, puissent décréter ajournement personnel; sauf, après avoir informé, procéder par décret de prise de corps, ainsi qu'ils verront à faire. »

SCÈNE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues?

MADAME PERNELLE.

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues!

DORINE, à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme:
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE, à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.[1]

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

1. Ce vers et les sept qui précèdent étoient omis à la scène, suivant l'édition de 1682.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALÈRE.

Avec regret, monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
Depuis une heure au prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne;[1]
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.

1. Qu'on vous attribue. C'est un latinisme, *dare crimen alicui.*

J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeants!
Pour vous en rendre grâce, il faut un autre temps;
Et je demande au ciel de m'être assez propice
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT,
MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE,
MARIANE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, arrêtant Orgon.

Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
Et, de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître! tu me gardois ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir;
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportements ne sauroient m'émouvoir;
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre;
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissants nœuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paroître il s'avise d'attendre

Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,[1]
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, à l'exempt.

Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie;
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir:
Votre bouche à propos m'invite à le remplir:
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.[2]

TARTUFFE.

Qui? moi, monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

(A Orgon.)

Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.

1. *Pour devoir en distraire*, signifie probablement : pour avoir dû vous détourner d'une telle action.

2. Voilà un coup de théâtre qui est, pour ainsi dire, le pendant de celui qu'ont produit au quatrième acte ces paroles de Tartuffe :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.

Autant l'un a causé de terreur et de consternation, autant l'autre procure de soulagement et de plaisir. (AUGER.)

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.[1]
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.[2]
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de piéges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,

1. Cette louange sur le droit sens naturel et la modération de jugement du maître étoit méritée à cette date de 1669; l'apparition du *Tartuffe* venoit elle-même comme pièce à l'appui. (Sainte-Beuve.)

Pendant la période révolutionnaire qui suivit le 10 août 1792, on n'eût point toléré, même dans la bouche de l'exempt chargé d'arrêter Tartuffe, un éloge public de Louis XIV, et les acteurs étoient obligés de substituer à cette tirade les vers suivants que Cailhava avoit composés :

Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Ils sont passés ces jours d'injustice et de fraude,
Où, doublement perfide, un calomniateur
Ravissoit à la fois et la vie et l'honneur.
Celui-ci, ne pouvant, au gré de son envie,
Prouver que votre ami trahissoit la patrie
Et vous traiter vous-même en criminel d'État,
S'est fait connoître à fond pour un franc scélérat :
Le monstre veut vous perdre; et sa coupable audace
Sous le glaive des lois l'enchaîne à votre place.

2. Huit vers à partir de ces mots : « D'un fin discernement, » jusqu'à ceux-ci : « doivent donner d'horreur, » étoient omis à la représentation. (Édition de 1682.)

S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.[1]
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté;
A ses autres horreurs il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.[2]
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.[3]

1. Huit vers à partir de ces mots : « D'abord il a percé, » jusqu'à ceux-ci : « des volumes d'histoires, » étoient encore omis à la représentation. (Édition de 1682.)

2. Enfin ce vers et les trois qui précèdent sont également indiqués, dans l'édition de 1682, comme étant supprimés à la représentation. La tirade de l'exempt étoit donc réduite de moitié, et n'avoit plus que vingt vers.

3. On a relevé dans ce récit un assez grand nombre d'incorrections et de négligences de style. (Voyez le *Lexique comparé de la Langue de Molière*, par M. F. Génin, page 211.) Il n'est pas permis cependant de conclure de là que Molière ait confié l'exécution de ce morceau à quelqu'un des versificateurs de sa troupe. Mais le poëte brossoit rapidement, pour ainsi dire, ces sortes de hors-d'œuvre. On a pu observer déjà que, lorsque l'action se détend et qu'il ne s'agit plus que de remplir le cadre convenu,

DORINE.

Que le ciel soit loué!

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON, à Tartuffe, que l'exempt emmène.

Hé bien! te voilà, traître!...

SCÈNE VIII.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
À son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,

parfois le style de Molière se relâche et, comme en ces dernières scènes du *Tartuffe*, la précipitation du pinceau devient sensible.

Dans l'analyse du discours de l'exempt que donne la *Lettre sur l'Imposteur*, on remarquera que l'exempt disoit en parlant de Louis XIV que « l'hypocrisie est autant en horreur dans son esprit, qu'elle est accréditée parmi ses sujets. » Ce trait, qui a été effacé, offre une trace de la vivacité première de la lutte. Il faut lire, du reste, ce que dit l'auteur de la Lettre relativement à cette péripétie finale.

Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie :
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.[1]

1. Le dernier mot de l'œuvre, c'est le recours au roi, l'intervention suprême du monarque sans laquelle Tartuffe triomphe. L'intérêt de ce dénouement est tout historique ; mais il est évident qu'il laisse la question à toute sa hauteur, et qu'il fait aboutir la scène, pour ainsi dire, aux marches mêmes du trône.

Au point de vue littéraire, ce dénouement a donné lieu jadis à de nombreuses discussions scolastiques qui ont perdu beaucoup de leur importance. Nous nous bornerons à citer les réflexions de La Harpe : « Le seul reproche qu'on ait fait à cette inimitable production, c'est un dénouement amené par un ressort étranger à la pièce; mais je ne sais si cette prétendue faute en est réellement une. Tartuffe est si coupable, qu'il ne suffisoit pas, ce me semble, qu'il fût démasqué : il falloit qu'il fût puni; et il ne pouvoit pas l'être par les lois, encore moins par la société. Un hypocrite brave tout en se réfugiant chez ses pareils et en attestant Dieu et la religion. Et n'étoit-ce pas donner un exemple instructif et faire au moins du pouvoir absolu un usage honorable, que de l'employer à la punition d'un si abominable homme et de montrer que le méchant peut quelquefois se perdre par sa propre méchanceté et tomber dans le piége qu'il tendoit aux autres? Je conviens que ce dénouement n'est pas conforme aux règles ordinaires; mais, dans un ouvrage où le talent de Molière lui avoit appris à agrandir la sphère de la comédie, l'*art* pouvoit lui apprendre aussi à *franchir les limites de l'art;* et, si dans ce dénouement il a le plaisir de satisfaire sa reconnoissance pour Louis XIV, il y trouve un moyen de satisfaire en même temps l'indignation du spectateur. »

FIN DU TARTUFFE.

LETTRE

SUR LA COMÉDIE DE L'IMPOSTEUR.

AVIS

Cette lettre est composée de deux parties : la première est une relation de la représentation de *l'Imposteur,* et la dernière consiste en deux réflexions sur cette comédie. Pour ce qui est de la relation, on a cru qu'il étoit à propos d'avertir ici que l'auteur n'a vu la pièce qu'il rapporte que la seule fois qu'elle a été représentée en public, et sans aucun dessein d'en rien retenir, ne prévoyant pas l'occasion qui l'a engagé à faire ce petit ouvrage : ce qu'on ne dit point pour le louer de bonne mémoire, qui est une qualité pour qui il a tout le mépris imaginable, mais bien pour aller au-devant de ceux qui ne seront pas contents de ce qui est inséré des paroles de la comédie dans cette relation, parce qu'ils voudroient voir la pièce entière, et qui ne seront pas assez raisonnables pour considérer la difficulté qu'il y a eu à en retenir seulement ce qu'on en donne ici. L'auteur s'est contenté la plupart du temps de rapporter à peu près les mêmes mots, et ne se hasarde guère à mettre des vers : il lui étoit bien aisé, s'il eût voulu, de faire autrement, et de mettre tout en vers ce qu'il rapporte, de quoi quelques gens se seroient peut-être mieux accommodés; mais il a cru devoir ce respect au poëte dont il raconte l'ouvrage, quoiqu'il ne l'ait jamais vu que sur le théâtre,

de ne point travailler sur sa matière, et de ne se hasarder pas à défigurer ses pensées, en leur donnant peut-être un tour autre que le sien. Si cette retenue et cette sincérité ne produisent pas un effet fort agréable, on espère du moins qu'elles paroîtront estimables à quelques-uns, et excusables à tous.

Des deux réflexions qui composent la dernière partie, on n'auroit point vu la plupart de la dernière, et l'auteur n'auroit fait que la proposer sans la prouver, s'il en avoit été cru, parce qu'elle lui semble trop spéculative, mais il n'a pas été le maître: toutefois, comme il se défie extrêmement de la délicatesse des esprits du siècle, qui se rebutent à la moindre apparence de dogme, il n'a pu s'empêcher d'avertir dans le lieu même, comme on verra, ceux qui n'aiment pas le raisonnement, qu'ils n'ont que faire de passer outre. Ce n'est pas qu'il n'ait fait tout ce que la brièveté du temps et ses occupations de devoir lui ont permis, pour donner à son discours l'air le moins contraint, le plus libre et le plus dégagé qu'il a pu; mais, comme il n'est point de genre d'écrire plus difficile que celui-là, il avoue de bonne foi qu'il auroit encore besoin de cinq ou six mois pour mettre ce seul discours du ridicule non pas dans l'état de perfection dont la matière est capable, mais seulement dans celui qu'il est capable de lui donner.

En général, on prie les lecteurs de considérer la circonspection dont l'auteur a usé dans cette matière, et de remarquer que dans tout ce petit ouvrage il ne se trouvera pas qu'il juge en aucune manière de ce qui est en question, sur la comédie qui en est le sujet: car, pour la première partie, ce n'est, comme on l'a déjà dit, qu'une relation fidèle de la chose, et de ce qui s'en est dit pour et contre par les intelligents; et, pour les réflexions qui composent l'autre, il n'y parle que sur des suppositions qu'il n'examine point. Dans la première, il suppose l'innocence de cette pièce, quant au particulier de tout ce qu'elle contient, ce qui est le point de la question, et s'attache simplement à combattre une objection générale qu'on a faite, sur ce qu'il est parlé de la religion; et, dans la dernière, continuant sur la même supposition,

il propose une utilité accidentelle qu'il croit qu'on en peut tirer contre la galanterie et les galants, utilité qui assurément est grande, si elle est véritable; mais qui, quand elle le seroit, ne justifieroit pas les défauts essentiels que les puissances ont trouvés dans cette comédie, si tant est qu'ils y soient, ce qu'il n'examine point.

C'est ce qu'on a cru devoir dire par avance, pour la satisfaction des gens sages, et pour prévenir la pensée que le titre de cet ouvrage leur pourroit donner, qu'on manque au respect qui est dû aux puissances : mais aussi, après avoir eu cette déférence et ce soin pour le jugement des hommes, et leur avoir rendu un témoignage si précis de sa conduite, s'ils n'en jugent pas équitablement, l'auteur a sujet de s'en consoler, puisqu'il ne fait enfin que ce qu'il croit devoir à la justice, à la raison et à la vérité.

LETTRE

SUR LA COMÉDIE DE L'IMPOSTEUR.

Monsieur,

Puisque c'est un crime pour moi d'avoir été à la première représentation de *l'Imposteur,* que vous avez manquée, et que je ne saurois en obtenir le pardon qu'en réparant la perte que vous avez faite, et qu'il vous plaît de m'imputer, il faut bien que j'essaye de rentrer dans vos bonnes grâces, et que je fasse violence à ma paresse, pour satisfaire votre curiosité.

Imaginez-vous donc de voir d'abord paroître une vieille, qu'à son air et à ses habits on n'auroit garde de prendre pour la mère du maître de la maison, si le respect et l'empressement avec lequel elle est suivie de diverses personnes très-propres, et de fort bonne mine, ne la faisoient connoître. Ses paroles et ses grimaces témoignent également sa colère et l'envie qu'elle a de sortir d'un lieu où elle avoue franchement *qu'elle ne peut plus demeurer, voyant la manière de vie qu'on y mène.* C'est ce qu'elle décrit d'une merveilleuse sorte : et comme son petit-fils ose lui répondre, elle s'emporte contre lui, et lui fait son portrait avec les couleurs les plus naturelles et les plus aigres qu'elle peut trouver, et conclut *qu'il y a longtemps qu'elle a dit à son père qu'il ne seroit jamais qu'un vaurien.* Autant en fait-elle, pour le même sujet, à sa bru, au frère de sa bru et à sa suivante ; la passion qui l'anime lui fournissant des paroles, elle réussit si bien dans tous ces carac-

tères si différents, que le spectateur, ôtant de chacun d'eux ce qu'elle y met du sien, c'est-à-dire l'austérité ridicule du temps passé, avec laquelle elle juge de l'esprit et de la conduite d'aujourd'hui, connoît tous ces gens-là mieux qu'elle-même, et reçoit une volupté très-sensible d'être informé dès l'abord de la nature des personnages par une voie si fidèle et si agréable.

Sa connoissance n'est pas bornée à ce qu'il voit, et le caractère des absents résulte de celui des présents. On voit fort clairement, par tout le discours de la vieille, qu'elle ne jugeroit pas si rigoureusement des déportements de ceux à qui elle parle, s'ils avoient autant de respect, d'estime et d'admiration que son fils et elle pour M. Panulphe : que toute leur méchanceté consiste *dans le peu de vénération qu'ils ont pour ce saint homme, et dans le déplaisir qu'ils témoignent de la déférence et de l'amitié avec laquelle il est traité du maître de la maison; que ce n'est pas merveille qu'ils le haïssent comme ils font, censurant leur méchante vie comme il fait, et qu'enfin la vertu est toujours persécutée.* Les autres, se voulant défendre, achèvent le caractère du saint personnage, mais pourtant seulement comme d'un zélé indiscret et ridicule. Et sur ce propos le frère de la bru commence déjà à faire voir quelle est la véritable dévotion par rapport à celle de M. Panulphe, de sorte que le venin, s'il y en a à tourner la bigoterie en ridicule, est presque précédé par le contre-poison. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que pour achever la peinture de ce bon monsieur, on lui a donné un valet, duquel, quoiqu'il n'ait point à paroître, on fait le caractère tout semblable au sien, c'est-à-dire, selon Aristote, qu'on dépeint le valet pour faire mieux connoître le maître. La suivante, sur ce propos, continuant de se plaindre des réprimandes continuelles de l'un et de l'autre, expose entre autres le chapitre sur lequel M. Panulphe est plus fort, *c'est à crier contre les visites que reçoit madame;* et dit sur cela, voulant seulement plaisanter et faire enrager la vieille, et sans qu'il paroisse qu'elle se doute déjà de quelque chose, *qu'il faut assurément qu'il en soit jaloux;* ce qui commence cependant à rendre croyable l'amour brutal et emporté qu'on verra aux actes suivants dans le saint personnage. Vous pouvez croire que la vieille n'écoute pas cette raillerie, qu'elle croit impie, sans s'emporter horriblement contre celle qui la

fait : mais, comme elle voit que toutes ces raisons ne persuadent point ces esprits obstinés, elle recourt aux autorités et aux exemples, et leur apprend les étranges jugements que font les voisins de leur manière de vivre; elle appuie particulièrement sur une voisine, dont elle propose l'exemple à sa bru comme un modèle de vertu parfaite, et enfin *de la manière qu'il faudroit qu'elle vécût,* c'est-à-dire à la Panulphe. La suivante repart aussitôt, que *la sagesse de cette voisine a attendu sa vieillesse, et qu'il lui faut bien pardonner si elle est prude, parce qu'elle ne l'est qu'à son corps défendant.* Le frère de la bru continue par un caractère sanglant qu'il fait de l'humeur des gens de cet âge, *qui blâment tout ce qu'ils ne peuvent plus faire.* Comme cela touche la vieille de fort près, elle entreprend avec grande chaleur de répondre, sans pourtant témoigner se l'appliquer en aucune façon : ce que nous ne faisons jamais dans ces occasions, pour avoir un champ plus libre à nous défendre, en feignant d'attaquer simplement la thèse proposée, et évaporer toute notre bile contre qui nous pique de cette manière subtile, sans qu'il paroisse que nous le fassions pour notre intérêt. Pour remettre la vieille de son émotion, le frère continue, sans faire semblant d'apercevoir le désordre où son discours l'a mise, et, pour un exemple de bigoterie qu'elle avoit apporté, il en donne six ou sept, qu'il propose, soutient et prouve l'être de la véritable vertu; nombre qui excède de beaucoup celui des bigots allégués par la vieille, pour aller au-devant des jugements, malicieux ou libertins, qui voudroient induire de l'aventure qui fait le sujet de cette pièce, qu'il n'y a point ou fort peu de véritables gens de bien, en témoignant par ce dénombrement que le nombre en est grand en soi, voire très-grand, si on le compare à celui des fieffés bigots qui ne réussiroient pas si bien dans le monde s'ils étoient en si grande quantité. Enfin, la vieille sort de colère, et, étant encore dans la chaleur de la dispute, donne un soufflet, sans aucun sujet, à la petite fille sur qui elle s'appuie, qui n'en pouvoit mais. Cependant le frère parlant d'elle, et l'appelant *la bonne femme,* donne occasion à la suivante de mettre la dernière main à ce ravissant caractère, en lui disant *qu'il n'auroit qu'à l'appeler ainsi devant elle, qu'elle lui diroit bien qu'elle le trouve bon, et qu'elle n'est point d'âge à mériter ce nom.*

Ensuite, ceux qui sont restés parlent d'affaires, et exposent qu'ils sont en peine de faire achever un mariage qui est arrêté depuis longtemps d'un fort brave cavalier avec la fille de la maison, et que pourtant le père de la fille diffère fort obstinément; ne sachant quelle peut être la cause de ce retardement, ils l'attribuent fort naturellement au principe général de toutes les actions de ce pauvre homme, coiffé de monsieur Panulphe, c'est-à-dire à monsieur Panulphe même, sans toutefois comprendre pourquoi ni comment il peut en être la cause. Et là on commence à raffiner le caractère du saint personnage, en montrant, par l'exemple de cette affaire domestique, comment les dévots, ne s'arrêtant pas simplement à ce qui est plus directement de leur métier, qui est de critiquer et de mordre, passent au delà, sous des prétextes plausibles, à s'ingérer dans les affaires les plus secrètes et les plus séculières des familles.

Quoique la dame se trouvât assez mal, elle étoit descendue avec bien de l'incommodité dans cette salle basse, pour accompagner sa belle-mère : ce qui commence à former admirablement son caractère, tel qu'il le faut pour la suite, d'une vraie femme de bien, qui connoît parfaitement ses véritables devoirs, et qui y satisfait jusqu'au scrupule. Elle se retire avec la fille dont est question, nommée Mariane, et le frère de cette fille, nommé Damis; après être tombés d'accord tous ensemble que le frère de la dame pressera son mari pour avoir de lui une dernière réponse sur le mariage.[1]

La suivante demeure avec ce frère, dont le personnage est tout à fait heureux, dans cette occasion, pour faire rapporter avec vraisemblance et bienséance à un homme qui n'est pas de la maison, quoique intéressé pour sa sœur dans tout ce qui s'y passe, de quelle manière monsieur Panulphe y est traité. Cette fille le fait admirablement : elle conte comment *il tient le haut de la table aux repas;* comment *il est servi le premier de tout ce qu'il y a de meilleur;* comment *le maître de la maison et lui ne se traitent que de frère.* Enfin, comme elle est en beau chemin, monsieur arrive.

1. En comparant cette partie de l'analyse et les scènes I et II du *Tartuffe,* on remarquera que la pièce a subi des changements assez considérables.

Il lui demande d'abord *ce qu'on fait à la maison*, et en reçoit pour réponse que *madame se porte assez mal;* à quoi, sans répliquer, il continue : *Et Panulphe?* La suivante, contrainte de répondre, lui dit brusquement que *Panulphe se porte bien.* Sur quoi l'autre s'écrie, d'un ton mêlé d'admiration et de compassion : *Le pauvre homme!* La suivante revient d'abord à l'incommodité de sa maîtresse, par trois fois est interrompue de même, répond de même, et revient de même; ce qui est la manière du monde la plus heureuse et la plus naturelle de produire un caractère aussi outré que celui de ce bon seigneur, qui paroît, de cette sorte, d'abord dans le plus haut degré de son entêtement; ce qui est nécessaire, afin que le changement qui se fera dans lui, quand il sera désabusé (qui est proprement le sujet de la pièce), paroisse d'autant plus merveilleux au spectateur.

C'est ici que commence le caractère le plus plaisant et le plus étrange des bigots; car la suivante ayant dit que *madame n'a point soupé*, et monsieur ayant répondu, comme j'ai dit, *Et Panulphe?* elle réplique qu'*il a mangé deux perdrix, et quelque rôti outre cela;* ensuite qu'*il a fait la nuit tout d'une pièce*, sur ce que *sa maîtresse n'avoit point dormi;* et qu'enfin *le matin, avant que de sortir, pour réparer le sang qu'avoit perdu madame, il a bu quatre coups de bon vin pur.* Tout cela, dis-je, le fait connoître premièrement pour un homme très-sensuel et fort gourmand, ainsi que le sont la plupart des bigots.

La suivante s'en va, et les beaux-frères restant seuls, le sage prend occasion, sur ce qui vient de se passer, de pousser l'autre sur le chapitre de son Panulphe. Cela semble affecté, non nécessaire, et hors de propos à quelques-uns; mais d'autres disent que, quoique ces deux hommes aient à parler ensemble d'autre chose de conséquence, pourtant la constitution de cette pièce est si heureuse, que l'hypocrite étant cause directement ou indirectement de tout ce qui s'y passe, on ne sauroit parler de lui qu'à propos; qu'ainsi ne soit, ayant fait entendre aux spectateurs, dans la scène précédente, que Panulphe gouverne absolument l'homme dont est question, il est fort naturel que son beau-frère prenne une occasion aussi favorable que celle-ci pour lui reprocher l'extravagante estime qu'il a pour ce cagot, qu'on croit être cause de la méchante disposition d'esprit où est le bonhomme

touchant le mariage dont il s'agit, comme je l'ai déjà dit.

Le bon seigneur donc, pour se justifier pleinement sur ce chapitre à son beau-frère, se met à lui conter *comment il a pris Panulphe en amitié*. Il dit que, véritablement, *il étoit aussi pauvre des biens temporels que riche des éternels;* qualité commune presque à tous les bigots, qui, pour l'ordinaire, ayant peu de moyens et beaucoup d'ambition, sans aucun des talents nécessaires pour la satisfaire honnêtement, résolus cependant de l'assouvir à quelque prix que ce soit, choisissent la voie de l'hypocrisie, dont les plus stupides sont capables, et par où les plus fins se laissent duper. Le bonhomme continue qu'*il le voyoit à l'église prier Dieu avec beaucoup d'assiduité et de marques de ferveur;* que, pour peu qu'on lui donnât, il disoit bientôt, *C'est assez :* et, quand il avoit plus qu'il ne lui falloit, il l'alloit, aussitôt qu'il l'avoit reçu, souvent même *devant ceux qui lui avoient donné, distribuer aux pauvres*. Tout cela fait un effet admirable, en ce que, croyant parfaitement convaincre son beau-frère de la beauté de son choix et de la justice de son amitié pour Panulphe, le bonhomme le convainc entièrement de l'hypocrisie du personnage, par tout ce qu'il dit; de sorte que ce même discours fait un effet directement contraire sur ces deux hommes, dont l'un est aussi charmé, par son propre récit, de la vertu de Panulphe, que l'autre demeure persuadé de sa méchanceté : ce qui joue si bien, que vous ne sauriez l'imaginer.

L'histoire du saint homme étant faite de cette sorte, et par une bouche très-fidèle, puisqu'elle est passionnée, finit son caractère, et attire nécessairement toute la foi du spectateur. Le beau-frère, plus pleinement confirmé dans son opinion qu'auparavant, prend occasion, sur ce sujet, de faire des réflexions très-solides sur les différences qui se rencontrent entre la véritable et la fausse vertu; ce qu'il fait toujours d'une manière nouvelle.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que d'abord l'autre, voulant exalter son Panulphe, commence à dire que *c'est un homme;* de sorte qu'il semble qu'il aille faire un long dénombrement de ses bonnes qualités; et tout cela se réduit pourtant à dire encore une ou deux fois, *mais un homme, un homme,* et à conclure, *un homme enfin :* ce qui veut dire plusieurs choses admirables : l'une, que les bigots n'ont pour l'ordinaire aucune bonne qua-

lité, et n'ont pour tout mérite que leur bigoterie; ce qui paroît en ce que l'homme même qui est infatué de celui-ci ne sait que dire pour le louer : l'autre est un beau jeu du sens de ces mots, *c'est un homme*, qui concluent très-véritablement que Panulphe est extrêmement un homme, c'est-à-dire un fourbe, un méchant, un traître et un animal très-pervers, dans le langage de l'ancienne comédie. Et, enfin, la merveille qu'on trouve dans l'admiration que notre entêté a pour son bigot, quoiqu'il ne sache que dire pour le louer, montre parfaitement le pouvoir vraiment étrange de la religion sur les esprits des hommes, qui ne leur permet pas de faire aucune réflexion sur les défauts de ceux qu'ils estiment pieux, et qui est plus grand lui seul que celui de toutes les autres choses ensemble.

Le bonhomme, pressé par les raisonnements de son beau-frère, auxquels il n'a rien à répondre, bien qu'il les croie mauvais, lui dit adieu brusquement, et le veut quitter sans autre réponse; ce qui est le procédé naturel des opiniâtres. L'autre le retient, pour lui parler de l'affaire du mariage, sur laquelle il ne lui répond qu'obliquement, sans se déclarer, et enfin à la manière des bigots, qui ne disent jamais rien de positif, de peur de s'engager à quelque chose, et qui colorent toujours l'irrésolution qu'ils témoignent de prétextes de religion. Cela dure jusqu'à ce que le beau-frère lui demande *un oui ou un non*, à quoi lui, ne voulant point répondre, le quitte enfin brutalement, comme il avoit déjà voulu faire : ce qui fait juger à l'autre que leurs affaires vont mal, et l'oblige d'y aller pourvoir.

La fille de la maison commence le second acte avec son père. Il lui demande si *elle n'est pas disposée à lui obéir toujours*, et à se conformer à ses volontés. Elle répond fort élégamment que *oui*. Il continue et lui demande encore, *que lui semble de monsieur Panulphe*. Elle, bien empêchée pourquoi on lui fait cette question, hésite; enfin, pressée et encouragée de répondre, dit : *Tout ce que vous voudrez*. Le père lui dit qu'elle ne craigne point d'avouer ce qu'elle pense, et qu'elle dise hardiment ce qu'aussi bien il devine aisément, que *les mérites de monsieur Panulphe l'ont touchée, et qu'enfin elle l'aime*. Ce qui est admirablement dans la nature, que cet homme se soit mis dans l'esprit que sa fille trouve Panulphe aimable pour mari, à cause que lui l'aime

pour ami : n'y ayant rien de plus vrai, dans les cas comme celui-ci, que la maxime, que nous jugeons des autres par nous-mêmes, parce que nous croyons toujours nos sentiments et nos inclinations fort raisonnables.

Il continue; et, supposant que ce qu'il s'imagine est une vérité, il dit qu'*il la veut marier avec Panulphe, et qu'il croit qu'elle lui obéira fort volontiers, quand il lui commandera de le recevoir pour époux.* Elle, surprise, lui fait redire, avec un *hé!* de doute et d'incertitude de ce qu'elle a ouï; à quoi le père réplique par un autre, d'admiration de ce doute, après qu'il s'est expliqué si clairement. Enfin, s'expliquant une seconde fois, et elle, pensant bonnement, sur ce qu'il a témoigné croire qu'elle aime Panulphe, que c'est peut-être en suite de cette croyance qu'il les veut marier ensemble, lui dit, avec un empressement fort plaisant, *qu'il n'en est rien; qu'il n'est pas vrai qu'elle l'aime.* De quoi le père se mettant en colère, la suivante survient, qui dit son sentiment là-dessus, comme on peut penser. Le père s'emporte assez longtemps contre elle, sans la pouvoir faire taire; enfin, comme elle s'en va, il s'en va aussi. Elle revient, et fait une scène toute de reproches et de railleries à la fille, sur la foible résistance qu'elle fait au beau dessein de son père, et lui dit fort plaisamment que *s'il trouve son Panulphe si bien fait* (car le bonhomme avoit voulu lui prouver cela), *il peut l'épouser lui-même, si bon lui semble.* Sur ce discours, Valère, amant de cette fille, à qui elle est promise, arrive. Il lui demande d'abord *si la nouvelle qu'il a apprise* de ce prétendu mariage *est véritable.* A quoi, dans la terreur où les menaces de son père et la surprise où ces nouveaux desseins l'ont jetée, ne répondant que foiblement et comme en tremblant, Valère continue à lui demander *ce qu'elle fera.* Interdite en partie de son aventure, en partie irritée du doute où il témoigne en quelque façon être de son amour, elle lui répond *qu'elle fera ce qu'il lui conseillera.* Il réplique, encore plus irrité de cette réponse, que, *pour lui, il lui conseille d'épouser Panulphe.* Elle repart, sur le même ton, *qu'elle suivra son conseil.* Il témoigne s'en peu soucier; elle encore moins : enfin ils se querellent et se brouillent si bien ensemble, qu'après mille retours ingénieux et passionnés, comme ils sont prêts à se quitter, la suivante, qui les regardoit faire pour en avoir le divertissement,

entreprend de les raccommoder, et fait tant qu'elle en vient à bout. Ils concluent, comme elle leur conseille, de ne se point voir pour quelque temps, et faire semblant cependant de fléchir aux volontés du père. Cela arrêté, Dorine les fait partir chacun de leur côté, avec plus de peine qu'elle n'en avoit eu à les retenir, quand ils avoient voulu s'en aller un peu devant. Ce dépit amoureux a semblé hors de propos à quelques-uns dans cette pièce; mais d'autres prétendent, au contraire, qu'il représente très-naïvement et très-moralement la variété surprenante des principes d'agir qui se rencontrent en ce monde dans une même affaire, la fatalité qui fait le plus souvent brouiller les gens ensemble quand il le faut le moins, et la sottise naturelle de l'esprit des hommes, et particulièrement des amants, de penser à toute autre chose, dans les extrémités, qu'à ce qu'il faut, et s'arrêter alors à des choses de nulle conséquence dans ces temps-là, au lieu d'agir solidement dans le véritable intérêt de la passion. Cela sert, disent-ils encore, à faire mieux voir l'emportement et l'entêtement du père, qui veut rompre et rendre malheureuse une amitié si belle, née par ses ordres; et l'injustice de la plupart des bienfaits que les dévots reçoivent des grands, qui tournent pour l'ordinaire au préjudice d'un tiers, et qui font toujours tort à quelqu'un; ce que les Panulphes pensent être rectifié par la considération seule de leur vertu prétendue; comme si l'iniquité devenoit innocente dans leur personne! Outre cela, tout le monde demeure d'accord que ce dépit a cela de particulier et d'original par-dessus ceux qui ont paru jusqu'à présent sur le théâtre, qu'il naît et finit devant les spectateurs, dans une même scène, et tout cela aussi vraisemblablement que faisoient tous ceux qu'on avoit vus auparavant, où ces colères amoureuses naissent de quelque tromperie faite par un tiers ou par le hasard, et la plupart du temps derrière le théâtre; au lieu qu'ici elles naissent divinement, à la vue des spectateurs, de la délicatesse et de la force de la passion même; ce qui mériteroit de longs commentaires.

Enfin Dorine, demeurée seule, est abordée par sa maîtresse, et le frère de sa maîtresse avec Damis : [1] tous ensemble parlant de ce beau mariage, et, ne sachant quelle autre voie prendre

1. Molière supprima cet entretien qui terminoit le deuxième acte.

pour le rompre, se résolvent d'en faire parler à Panulphe même par la dame, parce qu'ils commencent à croire qu'il ne la hait pas. Et par là finit l'acte, qui laisse, comme on voit, dans toutes les règles de l'art, une curiosité et une impatience extrême de savoir ce qui arrivera de cette entrevue; comme le premier avoit laissé le spectateur en suspens et en doute de la cause pourquoi le mariage de Valère et de Mariane étoit rompu, qui est expliqué d'abord à l'entrée du second, comme on a vu.

Ainsi le troisième commence par le fils de la maison, et Dorine qui attend le bigot au passage, pour l'arrêter au nom de sa maîtresse, et lui demander de sa part une entrevue secrète. Damis le veut attendre aussi; mais enfin la suivante le chasse. A peine l'a-t-il laissée, que Panulphe paroît, criant à son valet: *Laurent, serrez ma haire avec ma discipline;* et que, si on le demande, *il va aux prisonniers distribuer le superflu de ses deniers.* C'est peut-être une adresse de l'auteur de ne l'avoir pas fait voir plus tôt, mais seulement quand l'action est échauffée : car un caractère de cette force tomberoit, s'il paroissoit sans faire d'abord un jeu digne de lui; ce qui ne se pouvoit que dans le fort de l'action.

Dorine l'aborde là-dessus; mais à peine la voit-il, qu'il tire son mouchoir de sa poche, et le lui présente sans la regarder, pour mettre sur son sein qu'elle a découvert, en lui disant que *les âmes pudiques par cette vue sont blessées,* et que *cela fait venir de coupables pensées.* Elle lui répond *qu'il est donc bien fragile à la tentation,* et que *cela sied bien mal avec tant de dévotion;* que, *pour elle,* qui n'est pas dévote de profession, *elle n'est pas de même,* et qu'elle *le verroit tout nu depuis la tête jusqu'aux pieds sans émotion aucune.* Enfin elle fait son message, et il le reçoit avec une joie qui le décontenance et le jette un peu hors de son rôle: et c'est ici où l'on voit représentée, mieux que nulle part ailleurs, la force de l'amour, et les grands et beaux jeux que cette passion peut faire, par les effets involontaires qu'il produit dans l'âme de toutes la plus concertée.

A peine la dame paroît, que notre cagot la reçoit avec un empressement qui, bien qu'il ne soit pas fort grand, paroît extraordinaire dans un homme de sa figure. Après qu'ils sont assis, il commence par lui rendre grâces de l'occasion qu'elle lui donne de la voir en particulier. Elle témoigne qu'il y a long-

temps qu'elle avoit envie aussi de l'entretenir. Il continue par des excuses *des bruits qu'il fait tous les jours pour les visites qu'elle reçoit*, et la prie de ne pas croire *que ce qu'il en fait soit par haine qu'il ait pour elle.* Elle répond qu'elle est persuadée que *c'est le soin de son salut qui l'y oblige.* Il réplique que *ce n'est pas ce motif seul*, mais que *c'est, outre cela, par un zèle particulier* qu'il a pour elle; et, sur ce propos, se met à lui conter fleurette, en termes de dévotion mystique, d'une manière qui surprend terriblement cette femme, parce que, d'une part, il lui semble étrange que cet homme la cajole; et d'ailleurs il lui prouve si bien, par un raisonnement tiré de l'amour de Dieu, qu'il la doit aimer, qu'elle ne sait comment le blâmer. Bien des gens prétendent que l'usage de ces termes de dévotion, que l'hypocrite emploie dans cette occasion, est une profanation blâmable que le poëte en fait : d'autres disent qu'on ne peut l'en accuser qu'avec injustice, parce que ce n'est pas lui seul qui parle, mais l'acteur qu'il introduit; de sorte qu'on ne sauroit lui imputer cela, non plus qu'on ne doit pas lui imputer toutes les impertinences qu'avancent les personnages ridicules des comédies : qu'ainsi il faut voir l'effet que l'usage de ces termes de piété de l'acteur peut faire sur le spectateur, pour juger si cet usage est condamnable. Et, pour le faire avec ordre, il faut supposer, disent-ils, que le théâtre est l'école de l'homme, dans laquelle les poëtes, qui étoient les théologiens du paganisme, ont prétendu purger la volonté des passions par la tragédie, et guérir l'entendement des opinions erronées par la comédie; que, pour arriver à ce but, ils ont cru que le plus sûr moyen étoit de proposer les exemples des vices qu'ils vouloient détruire; s'imaginant, et avec raison, qu'il étoit plus à propos, pour rendre les hommes sages, de montrer ce qu'il leur falloit éviter, que ce qu'ils devoient imiter. Ils allèguent des raisons admirables de ce principe, que je passe sous silence, de peur d'être trop long. Ils continuent, que c'est ce que les poëtes ont pratiqué, en introduisant des personnages passionnés dans la tragédie, et des personnages ridicules dans la comédie (ils parlent du ridicule dans le sens d'Aristote, d'Horace, de Cicéron, de Quintilien, et des autres maîtres, et non pas dans celui du peuple) : qu'ainsi, faisant profession de faire voir de méchantes choses, si l'on n'entre dans leur intention, rien n'est

si aisé que de faire leur procès; qu'il faut donc considérer si ces défauts sont produits d'une manière à en rendre la considération utile aux spectateurs; ce qui se réduit presque à savoir s'ils sont produits comme défauts, c'est-à-dire comme méchants et ridicules; car dès là ils ne peuvent faire qu'un excellent effet. Or, c'est ce qui se trouve merveilleusement dans notre hypocrite en cet endroit; car l'usage qu'il y fait des termes de piété est si horrible de soi, que, quand le poëte auroit apporté autant d'art à diminuer cette horreur naturelle qu'il en a apporté à la faire paroître dans toute sa force, il n'auroit pu empêcher que cela ne parût toujours fort odieux : de sorte que, cet obstacle levé, continuent-ils, l'usage de ces termes ne peut être regardé que de deux manières très-innocentes, et de nulle conséquence dangereuse; l'une, comme un voile vénérable et révéré que l'hypocrite met au devant de la chose qu'il dit, pour l'insinuer sans horreur, sous des termes qui énervent toute la première impression que cette chose pourroit faire dans l'esprit, de sa turpitude naturelle; l'autre est, en considérant cet usage comme l'effet de l'habitude que les bigots ont prise de se servir de la dévotion, et de l'employer partout à leur avantage, afin de paroître agir toujours par elle; habitude qui leur est très-utile, en ce que le peuple, que ces gens-là ont en vue, et sur qui les paroles peuvent tout, se préviendra toujours d'une opinion de sainteté et de vertu pour les gens qu'il verra parler ce langage, comme si accoutumés aux choses spirituelles, et si peu à celles du monde, que, pour traiter celles-ci, ils sont contraints d'emprunter les termes de celles-là. Et c'est ici, concluent enfin ces messieurs, où il faut remarquer l'injustice de la grande objection qu'on a toujours faite contre cette pièce, qui est que, décriant les apparences de la vertu, on rend suspects ceux qui, outre cela, en ont le fonds, aussi bien que ceux qui ne l'ont pas; comme si ces apparences étoient les mêmes dans les uns que dans les autres; que les véritables dévots fussent capables des affectations que cette pièce reprend dans les hypocrites, et que la vertu n'eût pas un dehors reconnoissable de même que le vice!

Voilà comme raisonnent ces gens-là; je vous laisse à juger s'ils ont tort, et reviens à mon histoire. Les choses étant dans cet état, et, pendant ce dévotieux entretien, notre cagot s'ap-

prochant toujours de la dame, même sans y penser, à ce qu'il semble, à mesure qu'elle s'éloigne; enfin il lui prend la main, comme par manière de geste, et pour lui faire quelque protestation qui exige d'elle une attention particulière; et, tenant cette main, il la presse si fort entre les siennes, qu'elle est contrainte de lui dire, *Que vous me serrez fort!* à quoi il répond soudain, à propos de ce qu'il disoit, se recueillant et s'apercevant de son transport : *C'est par excès de zèle.* Un moment après il s'oublie de nouveau, et, promenant sa main sur le genou de la dame, elle lui dit, confuse de cette liberté, *ce que fait là sa main?* Il répond, aussi surpris que la première fois, qu'*il trouve son étoffe moelleuse;* et, pour rendre plus vraisemblable cette défaite, par un artifice fort naturel, il continue de considérer son ajustement, et s'attaque *à son collet, dont le point lui semble admirable.* Il y porte la main encore, pour le manier et le considérer de plus près; mais elle le repousse, plus honteuse que lui. Enfin, enflammé par tous ces petits commencements, par la présence d'une femme bien faite qu'il adore, et qui le traite avec beaucoup de civilité, et par les douceurs attachées à la première découverte d'une passion amoureuse, il lui fait sa déclaration dans les termes ci-dessus examinés; à quoi elle répond que, *bien qu'un tel aveu ait droit de la surprendre dans un homme aussi dévot que lui...* Il l'interrompt à ces mots, en s'écriant, avec un transport fort éloquent : *Ah! pour être dévot, on n'en est pas moins homme.* Et, continuant sur ce ton, il lui fait voir d'autre part les avantages qu'il y a à être aimée d'un homme comme lui; que le commun des gens du monde, cavaliers et autres, gardent mal un secret amoureux, et n'ont rien de plus pressé, après avoir reçu une faveur, que de s'en aller vanter; mais que, pour ceux de son espèce, *le soin,* dit-il, *que nous avons de notre renommée est un gage assuré pour la personne aimée; et l'on trouve avec nous, sans risquer son honneur, de l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.* De là, après quelques autres discours, revenant à son premier sujet, il conclut qu'*elle peut bien juger, considérant son air, qu'enfin tout homme est homme, et qu'un homme est de chair.* Il s'étend admirablement là-dessus, et lui fait si bien sentir son humanité et sa foiblesse pour elle, qu'il feroit presque pitié, s'il n'étoit interrompu par Damis, qui, sortant d'un cabinet voisin

dont il a tout ouï, et voyant que la dame, sensible à cette pitié, promettoit au cagot de ne rien dire, pourvu qu'il la servît dans l'affaire du mariage de Mariane, dit qu'*il faut que la chose éclate,* et qu'elle soit sue dans le monde. Panulphe paroît surpris, et demeure muet, mais pourtant sans être déconcerté. La dame prie Damis de ne rien dire; mais il s'obstine dans son premier dessein. Sur cette contestation le mari arrivant, il lui conte tout. La dame avoue la vérité de ce qu'il dit, mais en le blâmant de le dire. Son mari les regarde l'un et l'autre d'un œil de courroux; et, après leur avoir reproché, de toutes les manières les plus aigres qu'il se peut, *la fourbe mal conçue qu'ils lui veulent jouer;* enfin, venant à l'hypocrite, qui cependant a médité son rôle, il le trouve qui, bien loin d'entreprendre de se justifier, par un excellent artifice, se condamne et s'accuse lui-même, en général et sans rien spécifier, de toutes sortes de crimes; qu'il est *le plus grand des pécheurs, un méchant, un scélérat; qu'ils ont raison de le traiter de la sorte; qu'il doit être chassé de la maison comme un ingrat et un infâme; qu'il mérite plus que cela; qu'il n'est qu'un ver, qu'un néant : quelques gens jusqu'ici me croient homme de bien; mais, mon frère, on se trompe, hélas! je ne vaux rien.* Le bonhomme, charmé par cette humilité, s'emporte contre son fils d'une étrange sorte, l'appelant vingt fois *coquin!* Panulphe, qui le voit en beau chemin, l'anime encore davantage, en s'allant mettre à genoux devant Damis, et lui demandant pardon, sans dire de quoi. Le père s'y jette aussi, d'abord pour le relever, avec des rages extrêmes contre son fils. Enfin, après plusieurs injures, il veut l'obliger de se jeter *à genoux* devant monsieur Panulphe, et *lui demander pardon;* mais Damis refusant de le faire, et aimant mieux quitter la place, il le chasse, et, *le déshéritant, lui donne sa malédiction.* Après, c'est à consoler monsieur Panulphe, lui faire cent satisfactions pour les autres, et enfin lui dire qu'*il lui donne sa fille en mariage,* et, avec cela, qu'*il veut lui faire une donation de tout son bien; qu'un gendre vertueux comme lui vaut mieux qu'un fils fou* comme le sien. Après avoir exposé ce beau projet, il vient au bigot de plus près, et, avec la plus grande humilité du monde, et tremblant d'être refusé, il lui demande fort respectueusement *s'il n'acceptera pas l'offre qu'il lui propose.* A quoi le dévot

répond fort chrétiennement : *La volonté du ciel soit faite en toutes choses!* Cela étant arrêté de la sorte avec une joie extrême de la part du bonhomme, Panulphe le prie de trouver bon *qu'il ne parle plus à sa femme,* et de ne l'obliger plus à avoir aucun commerce avec elle : à quoi l'autre répond, donnant dans le piége que lui tend l'hypocrite, qu'*il veut, au contraire, qu'ils soient toujours ensemble en dépit de tout le monde.* Là-dessus ils s'en vont chez le notaire passer le contrat de mariage et la donation.

Au quatrième, le frère de la dame dit à Panulphe qu'il est bien aise de le rencontrer pour lui dire son sentiment sur tout ce qui se passe, et pour lui demander *s'il ne se croit pas obligé, comme chrétien, de pardonner à Damis,* bien loin de le faire déshériter. Panulphe lui répond que, *quant à lui, il lui pardonne de bon cœur; mais que l'intérêt du ciel ne lui permet pas d'en user autrement.* Pressé d'expliquer cet intérêt, il dit que s'il s'accommodoit avec Damis et la dame, il donneroit sujet de croire qu'il est coupable; que les gens comme lui doivent avoir plus de soin que cela de leur réputation; et qu'enfin *on diroit qu'il les auroit recherchés de cette manière pour les obliger au silence.* Le frère, surpris d'un raisonnement si malicieux, insiste à lui demander *si, par un motif tel que celui-là, il croit pouvoir chasser de la maison le légitime héritier, et accepter le don extravagant que son père lui veut faire de son bien.* Le bigot répond à cela, que *s'il se rend facile à ses pieux desseins, c'est de peur que ce bien ne tombât en de mauvaises mains.* Le frère s'écrie là-dessus, avec un emportement fort naturel, qu'il faut laisser au ciel à empêcher la prospérité des méchants, et qu'il ne faut point *prendre son intérêt plus qu'il ne fait lui-même.* Il pousse quelque temps fort à propos cette excellente morale, et conclut enfin en disant au cagot, par forme de conseil : *Ne seroit-il pas mieux qu'en personne discrète, vous fissiez de céans une honnête retraite?* Le bigot, qui se sent pressé et piqué trop sensiblement par cet avis, lui dit : *Monsieur, il est trois heures et demie, et certain devoir chrétien m'appelle en d'autres lieux,* et le quitte de cette sorte. Cette scène met dans un beau jour un des plus importants et des plus naturels caractères de la bigoterie, qui est de violer les droits les plus sacrés et les plus légitimes, tels

que ceux des enfants sur le bien des pères, par des exceptions qui n'ont en effet autre fondement que l'intérêt particulier des bigots. La distinction subtile que le cagot fait du pardon du cœur avec celui de la conduite est aussi une autre marque naturelle de ces gens-là, et un avant-goût de sa théologie, qu'il expliquera ci-après en bonne occasion. Enfin, la manière dont il met fin à la conversation est un bel exemple de l'irraisonnabilité, pour ainsi dire, de ces bons messieurs, de qui on ne tire jamais rien en raisonnant, qui n'expliquent point les motifs de leur conduite, de peur de faire tort à leur dignité par cette espèce de soumission, et qui, par une exacte connoissance de la nature de leur intérêt, ne veulent jamais agir que par l'autorité seule que leur donne l'opinion qu'on a de leur vertu.

Le frère demeuré seul, sa sœur vient avec Mariane et Dorine. A peine ont-ils parlé quelque temps de leurs affaires communes, que le mari arrive avec un papier en sa main, disant qu'*il tient de quoi les faire tous enrager*. C'est, je pense, le contrat de mariage ou la donation. D'abord Mariane se jette à ses genoux, et le harangue si bien, qu'elle le touche. On voit cela dans la mine du pauvre homme, et c'est ce qui est un trait admirable de l'entêtement ordinaire aux bigots, pour montrer comme ils se défont de toutes les inclinations naturelles et raisonnables; car celui-ci, se sentant attendrir, se ravise tout d'un coup, et se disant à soi-même, croyant faire une chose fort héroïque : *Ferme, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine!* Après cette belle résolution, il fait lever sa fille, et lui dit que *si elle cherche à s'humilier et à se mortifier dans un couvent, d'autant plus elle a d'aversion pour Panulphe, d'autant plus méritera-t-elle avec lui.* Je ne sais si c'est ici qu'il dit que Panulphe *est fort gentilhomme;* à quoi Dorine répond : *Il le dit.* Et sur cela le frère lui représente excellemment, à son ordinaire, *qu'il sied mal à ces sortes de gens de se vanter des avantages du monde.* Enfin, le discours retombant fort naturellement sur l'aventure de l'acte précédent, et sur l'imposture prétendue de Damis et de la dame, le mari, croyant les convaincre de la calomnie qu'il leur impute, objecte à sa femme que *si elle disoit vrai,* et si effectivement elle venoit d'être poussée par Panulphe sur une matière si délicate, *elle auroit été bien autrement émue qu'elle n'étoit,* et qu'elle étoit

trop tranquille pour n'avoir pas médité de longue main cette pièce. Objection admirable dans la nature des bigots, qui n'ont qu'emportement en tout, et qui ne peuvent s'imaginer que personne ait plus de modération qu'eux. La dame répond excellemment, que *ce n'est pas en s'emportant qu'on réprime le mieux les folies de cette espèce, et que souvent un froid refus opère mieux que de dévisager les gens; qu'une honnête femme ne doit faire que rire de ces sortes d'offenses, et qu'on ne sauroit mieux les punir qu'en les traitant de ridicules.* Après plusieurs discours de cette nature, tant d'elle que des autres, pour montrer la vérité de ce dont ils ont accusé Panulphe, le bonhomme persistant dans son incrédulité, on offre de lui faire voir ce qu'on lui dit. Il se moque longtemps de cette proposition, et s'emporte contre ceux qui la font, en détestant leur impudence. Pourtant, à force de lui répéter la même chose, et de lui demander *ce qu'il diroit s'il voyoit ce qu'il ne peut croire,* ils le contraignent de répondre : *Je dirois, je dirois que... je ne dirois rien; car cela ne se peut.* Trait inimitable, ce me semble, pour représenter l'effet de la pensée d'une chose sur un esprit convaincu de l'impossibilité de cette chose. Cependant, on fait tant qu'on l'oblige à vouloir bien essayer ce qui en sera, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de confondre les calomniateurs de son Panulphe : c'est à cette fin que le bonhomme s'y résout, après beaucoup de résistance. Le dessein de la dame, qu'elle expose alors, est, après avoir fait cacher son mari sous la table, de voir Panulphe reprendre l'entretien de leur conversation précédente, et l'obliger à se découvrir tout entier par la facilité qu'elle lui fera paroître : elle commande à Dorine de le faire venir; celle-ci, voulant faire faire réflexion à sa maîtresse sur la difficulté de son entreprise, lui dit qu'*il a de grands sujets de défiance extrême :* mais la dame répond divinement qu'*on est facilement trompé par ce qu'on aime;* principe qu'elle prouve admirablement dans la suite par expérience, et que le poëte a jeté exprès en avant, pour rendre plus vraisemblable ce qu'on doit voir.

Le mari placé dans sa cachette, et les autres sortis, elle reste seule avec lui, et lui tient à peu près ce discours : qu'*elle va faire un étrange personnage et peu ordinaire à une femme de bien, mais qu'elle y est contrainte, et que ce n'est qu'après avoir tenté en vain*

tous les autres remèdes : qu'il va entendre un langage assez dur à souffrir à un mari dans la bouche d'une femme, mais que c'est sa faute : qu'au reste l'affaire n'ira qu'aussi loin qu'il voudra, et que c'est à lui de l'interrompre où il jugera à propos. Il se cache, et Panulphe vient. C'est ici où le poëte avoit à travailler pour venir à bout de son dessein ; aussi y a-t-il pensé par avance ; et, prévoyant cette scène comme devant être son chef-d'œuvre, il a disposé les choses admirablement, pour la rendre parfaitement vraisemblable. C'est ce qu'il seroit inutile d'expliquer, parce que tout cela paroît très-clairement par le discours même de la dame, qui se sert merveilleusement de tous les avantages de son sujet et de la disposition présente des choses, pour faire donner l'hypocrite dans le panneau. Elle commence par dire, qu'*il a vu combien elle a prié Damis de se taire, et le dessein où elle étoit de cacher l'affaire ;* que *si elle ne l'a pas poussé plus fortement, il voit bien qu'elle a dû ne le pas faire par politique ;* qu'*il a vu sa surprise à l'abord de son mari, quand Damis a tout conté* (ce qui étoit vrai ; mais c'étoit pour l'impudence avec laquelle Panulphe avoit d'abord soutenu et détourné la chose) ; *et comme elle a quitté la place, de douleur de le voir en danger de souffrir une telle confusion ; qu'au reste, il peut bien juger par quel sentiment elle avoit demandé de le voir en particulier, pour le prier si instamment de refuser l'offre qu'on lui fait de Mariane pour l'épouser ; qu'elle ne s'y seroit pas tant intéressée, et qu'il ne lui seroit pas si terrible de le voir entre les bras d'une autre, si quelque chose de plus fort que la raison et l'intérêt de la famille ne s'en étoit mêlé ; qu'une femme fait beaucoup, en effet, dans ses premières déclarations, que de promettre le secret ; qu'elle reconnoît bien que c'est tout que cela, et qu'on ne sauroit s'engager plus fortement.* Panulphe témoigne d'abord quelque doute, par des interrogations qui donnent lieu à la dame de dire toutes ces choses en y répondant ; enfin, insensiblement ému par la présence d'une belle personne qu'il adore, qui effectivement avoit reçu avec beaucoup de modération, de retenue et de bonté la déclaration de son amour, qui le cajole à présent, et qui le paye de raisons assez plausibles, il commence à s'aveugler, à se rendre, et à croire qu'il se peut faire que c'est tout de bon qu'elle parle, et qu'elle ressent ce qu'elle dit. Il conserve pourtant encore quelque

jugement, comme il est impossible à un homme fort sensé de passer tout à fait d'une extrémité à l'autre; et, par un mélange admirable de passion et de défiance, il lui demande, après beaucoup de paroles, des assurances *réelles*, et des faveurs pour gages de la vérité de ses paroles; elle répond en biaisant, il réplique en pressant; enfin, après quelques façons, elle témoigne se rendre: il triomphe; et, voyant qu'elle ne lui objecte plus que le péché, il lui découvre le fond de sa morale, et tâche de lui faire comprendre qu'*il hait le péché autant et plus qu'elle ne fait;* mais que, dans l'affaire dont il s'agit entre eux, *le scandale en effet est la plus grande offense, et c'est une vertu de pécher en silence;* que, quant au fond de la chose, *il est avec le ciel des accommodements.* Et, après une longue déduction des adresses des directeurs modernes, il conclut que *quand on ne se peut sauver par l'action, on se met à couvert par son intention.* La pauvre dame, qui n'a plus rien à objecter, est bien en peine de ce que son mari ne sort point de sa cachette, après lui avoir fait avec le pied tous les signes qu'elle a pu; enfin elle s'avise, pour achever de le persuader, et pour l'outrer tout à fait, de mettre le cagot sur son chapitre : elle lui dit donc, *qu'il voie à la porte s'il n'y a personne qui vienne ou qui écoute, et si par hasard son mari ne passeroit point.* Il répond, en se disposant pourtant à lui obéir, que *son mari est un fat, un homme préoccupé* jusqu'à l'extravagance, et de sorte *qu'il est dans un état à tout voir sans rien croire.* Excellente adresse du poëte, qui a appris d'Aristote qu'il n'est rien de plus sensible que d'être méprisé par ceux que l'on estime, et qu'ainsi c'étoit la dernière corde qu'il falloit faire jouer; jugeant bien que le bonhomme souffriroit plus impatiemment d'être traité de ridicule et de fat par le saint frère, que de lui voir cajoler sa femme jusqu'au bout; quoique dans l'apparence première, et au jugement des autres, ce dernier outrage paroisse plus grand.

En effet, pendant que le galant va à la porte, le mari sort de dessous la table, et se trouve droit devant l'hypocrite, quand il revient à la dame pour achever l'œuvre si heureusement acheminée. La surprise de Panulphe est extrême, se trouvant le bonhomme entre les bras, qui ne peut exprimer que confusément son étonnement et son admiration. La dame, conservant toujours

le caractère d'honnêteté qu'elle a fait voir jusqu'ici, paroît honteuse de la fourbe qu'elle a faite au bigot, et lui en demande quelque sorte de pardon, en s'excusant sur la nécessité. Toutefois le bigot ne se trouble point, conserve toute sa froideur naturelle, et, ce qui est d'admirable, ose encore persister après cela à parler comme devant : et c'est où il faut reconnoître le suprême caractère de cette sorte de gens, de ne se démentir jamais quoi qui arrive; de soutenir à force d'impudence toutes les attaques de la fortune; n'avouer jamais avoir tort; détourner les choses avec le plus d'adresse qu'il se peut, mais toujours avec toute l'assurance imaginable; et tout cela parce que les hommes jugent des choses plus par les yeux que par la raison; que peu de gens étant capables de cet excès de fourberie, la plupart ne peuvent le croire; et qu'enfin on ne sauroit dire combien les paroles peuvent sur les esprits des hommes.

Panulphe persiste donc dans sa manière accoutumée, et pour commencer à se justifier près de *son frère*, car il ose encore le nommer de la sorte, dit quelque chose du *dessein qu'il pouvoit avoir* dans ce qui vient d'arriver; et sans doute il alloit forger quelque excellente imposture, lorsque le mari, sans lui donner loisir de s'expliquer, épouvanté de son effronterie, *le chasse de sa maison, et lui commande d'en sortir*. Comme Panulphe voit que ses charmes ordinaires ont perdu leur vertu, sachant bien que quand une fois on est revenu de ces entêtements extrêmes, on n'y retombe jamais, et pour cela même voyant bien qu'il n'y a plus d'espérance pour lui, il change de batterie; et sans pourtant sortir de son personnage naturel de dévot, dont il voit bien dès là qu'il aura extrêmement besoin dans la grande affaire qu'il va entreprendre, mais seulement comme justement irrité de l'outrage qu'on fait à son innocence, il répond à ces menaces par d'autres plus fortes, et dit que *c'est à eux à vider la maison dont il est le maître* en vertu de la donation dont il a été parlé; et les quittant là-dessus, les laisse dans le plus grand de tous les étonnements, qui augmente encore lorsque le bonhomme se souvient d'une certaine cassette, dont il témoigne d'abord être en extrême peine, sans dire ce que c'est, étant trop pressé d'aller voir si elle est encore dans un lieu qu'il dit. Il y court, et sa femme le suit.

Le cinquième acte commence par le mari et le frère : le pre-

mier, étourdi de n'avoir point trouvé cette cassette, dit qu'elle est de grande conséquence, et que *la vie, l'honneur et la fortune de ses meilleurs amis, et peut-être la sienne propre, dépendent des papiers qui sont dedans.* Interrogé pourquoi il l'avoit confiée à Panulphe, il répond que c'est *par principe de conscience;* que Panulphe lui fit entendre que *si on venoit à lui demander ces papiers, comme tout se sait, il seroit contraint de nier de les avoir pour ne pas trahir ses amis; que, pour éviter ce mensonge, il n'avoit qu'à les remettre dans ses mains, où ils seroient autant dans sa disposition qu'auparavant; après quoi il pourroit, sans scrupule, nier hardiment de les avoir.* Enfin, le bonhomme explique merveilleusement à son beau-frère, par l'exemple de cette affaire, de quelle manière les bigots savent intéresser la conscience dans tout ce qu'ils font et ne font pas, et étendre leur empire par cette voie jusqu'aux choses les plus importantes et les plus éloignées de leur profession.

Le frère fait, dans ces perplexités, le personnage d'un véritable honnête homme, qui songe à réparer le mal arrivé, et ne s'amuse point à le reprocher à ceux qui l'ont causé, comme font la plupart des gens, surtout quand par hasard ils ont prévu ce qu'ils voient. Il examine mûrement les choses, et conclut, à la désolation commune, que *le fourbe étant armé de toutes ces différentes pièces, régulièrement, peut les perdre de toute manière,* et que c'est une affaire sans ressource. Sur cela le mari s'emporte pitoyablement, et conclut, par un raisonnement ordinaire aux gens de sa sorte, *qu'il ne se fiera jamais en homme de bien.* Ce que son beau-frère relève excellemment, en lui remontrant *sa mauvaise disposition d'esprit, qui lui fait juger de tout avec excès, et l'empêche de s'arrêter jamais dans le juste milieu, dans lequel seul se trouvent la justice, la raison et la vérité; que de même que l'estime et la considération qu'on doit avoir pour les véritables gens de bien ne doivent point passer jusqu'aux méchants qui savent se couvrir de quelque apparence de vertu, ainsi l'horreur qu'on doit avoir pour les méchants et les hypocrites ne doit point faire de tort aux véritables gens de bien, mais au contraire doit augmenter la vénération qui leur est due, quand on les connoît parfaitement.* Là-dessus la vieille arrive, et tous les autres; elle demande d'abord *quel bruit c'est qui court d'eux par le*

monde? Son fils répond que c'est que *monsieur Panulphe le veut chasser de chez lui, et le dépouiller de tout son bien, parce qu'il l'a surpris caressant sa femme.* La suivante sur cela, qui n'est pas si honnête que le frère, ne peut s'empêcher de s'écrier : *Le pauvre homme!* comme le mari faisoit au premier acte, touchant le même Panulphe. La vieille, encore entêtée du saint personnage, n'en veut rien croire : et sur cela enfile un long lieu commun *de la médisance et des méchantes langues.* Son fils lui dit qu'*il l'a vu,* et que ce n'est pas un ouï-dire ; la vieille, qui ne l'écoute pas, et qui est charmée de la beauté de son lieu commun, ravie d'avoir une occasion illustre comme celle-là de le pousser bien loin, continue sa légende, et cela tout par les manières ordinaires aux gens de cet âge, des proverbes, des apophthegmes, des dictons du vieux temps, des exemples de sa jeunesse, et des citations de gens qu'elle a connus. Son fils a beau se tuer de lui répéter qu'*il l'a vu;* elle, qui ne pense point à ce qu'il lui dit, mais seulement à ce qu'elle veut dire, ne s'écarte point de son premier chemin. Sur quoi la suivante, encore malicieusement, comme il convient à ce personnage, mais pourtant fort moralement, dit au mari, *qu'il est puni selon ses mérites, et que, comme il n'a point voulu croire longtemps ce qu'on lui disoit, on ne veut point le croire lui-même à présent sur le même sujet.* Enfin la vieille, forcée de prêter l'oreille pour un moment, répond en s'opiniâtrant, que *quelquefois il faut tout voir pour bien juger; que l'intention est cachée, que la passion préoccupe, et fait paroître les choses autrement qu'elles ne sont, et qu'enfin il ne faut pas toujours croire tout ce qu'on voit*; *qu'ainsi, il falloit s'assurer mieux de la chose avant que de faire éclat.* Sur quoi son fils s'emportant, lui répond brusquement qu'*elle voudroit donc qu'il eût attendu pour éclater que Panulphe eût... Vous me feriez dire quelque sottise.* Manière admirablement naturelle de faire entendre avec bienséance une chose aussi délicate que celle-là.

Le pauvre homme seroit encore à présent, que je crois, à persuader sa mère de la vérité de ce qu'il lui dit, et elle à le faire enrager, si quelqu'un ne heurtoit à la porte. C'est un homme qui, à la manière obligeante, honnête, caressante et civile dont il aborde la compagnie, soi-disant venir de la part de M. Panulphe, semble être là pour demander pardon, et accommoder toutes

choses avec douceur, bien loin d'y être pour sommer toute la famille, dans la personne du chef, de vider la maison au plus tôt : car enfin, comme il se déclare lui-même, *il s'appelle Loyal, et depuis trente ans il est sergent à verge en dépit de l'envie;* mais tout cela, comme j'ai dit, avec le plus grand respect et la plus tendre amitié du monde. Ce personnage est un supplément admirable du caractère bigot, et fait voir comme il en est de toutes professions, et qui sont liés ensemble bien plus étroitement que ne le sont les gens de bien, parce qu'étant plus intéressés, ils considèrent davantage, et connoissent mieux combien ils se peuvent être utiles les uns aux autres dans les occasions : ce qui est l'âme de la cabale. Cela se voit bien clairement dans cette scène, car cet homme, qui a tout l'air de ce qu'il est, c'est-à-dire du plus raffiné fourbe de sa profession, ce qui n'est pas peu de chose; cet homme, dis-je, y fait l'acte du monde le plus sanglant, avec toutes les façons qu'un homme de bien pourroit faire le plus obligeant; et cette détestable manière sert encore au but des Panulphes pour ne se faire point d'affaires nouvelles, et au contraire mettre les autres dans le tort par cette conduite si honnête en apparence, et si barbare en effet. Ce caractère est si beau, que je ne saurois en sortir; aussi le poëte, pour le faire jouer plus longtemps, a employé toutes les adresses de son art : il lui fait dire plusieurs choses d'un ton et d'une force différente par les diverses personnes qui composent la compagnie, pour le faire répondre à toutes selon son but; même pour le faire davantage parler, il le fait proposer et offrir une espèce de grâce, qui est un délai d'exécution, mais accompagné de circonstances plus choquantes que ne seroit un ordre absolu. Enfin il sort; et à peine la vieille s'est-elle écriée : *Je ne sais plus que dire, et suis tout ébaubie,* et les autres ont-ils fait réflexion sur leur aventure, que Valère, l'amant de Mariane, entre et donne avis au mari que *Panulphe, par le moyen des papiers qu'il a entre les mains, l'a fait passer pour criminel d'État près du prince; qu'il sait cette nouvelle par l'officier même qui a l'ordre de l'arrêter, lequel a bien voulu lui rendre ce service que de l'en avertir; que son carrosse est à la porte avec mille louis, pour prendre la fuite.* Sans autre délibération, on oblige le mari à le suivre; mais, comme ils sortent, ils rencontrent Panulphe avec l'officier qui

les arrêtent. Chacun éclate contre l'hypocrite en reproches de diverses manières: à quoi, étant pressé, il répond que *la fidélité qu'il doit au prince est plus forte sur lui que toute autre considération.* Mais le frère de la dame répliquant à cela, et lui demandant *pourquoi, si son beau-frère est criminel, il a attendu pour le déférer qu'il l'eût surpris voulant corrompre la fidélité de sa femme?* Cette attaque le mettant hors de défense, il prie l'officier *de le délivrer de toutes ces criailleries, et de faire sa charge :* ce que l'autre lui accorde, mais *en le faisant prisonnier lui-même.* De quoi, tout le monde étant surpris, l'officier rend raison, et cette raison est le dénouement. Avant que je vous le déclare, permettez-moi de vous faire remarquer que l'esprit de tout cet acte, et son seul effet et but jusqu'ici, n'a été que de représenter les affaires de cette pauvre famille dans la dernière désolation par la violence et l'impudence de l'imposteur, jusque-là qu'il paroît que c'est une affaire sans ressource dans les formes, de sorte qu'à moins de quelque dieu qui y mette la main, c'est-à-dire de la machine, comme parle Aristote, tout est déploré.

L'officier déclare donc que *le prince, ayant pénétré dans le cœur du fourbe par une lumière toute particulière aux souverains par-dessus les autres hommes, et s'étant informé de toutes choses sur sa délation, avoit découvert l'imposture, et reconnu que cet homme étoit le même dont, sous un autre nom, il avoit déjà ouï parler, et savoit une longue histoire toute tissue des plus étranges friponneries et des plus noires aventures dont il ait jamais été parlé : que nous vivons sous un règne où rien ne peut échapper à la lumière du prince, où la calomnie est confondue par sa seule présence, et où l'hypocrisie est autant en horreur dans son esprit, qu'elle est accréditée parmi ses sujets; que cela étant, il a, d'autorité absolue, annulé tous les actes favorables à l'imposteur, et fera rendre tout ce dont il étoit saisi; et qu'enfin c'est ainsi qu'il reconnoît les services que le bonhomme a rendus autrefois à l'État dans les armées, pour montrer que rien n'est perdu près de lui, et que son équité, lorsque moins on y pense, des bonnes actions donne la récompense.* Il me semble que, si dans tout le reste de la pièce l'auteur a égalé tous les anciens et surpassé tous les modernes, on peut dire que dans ce dénouement il s'est surpassé lui-même, n'y ayant rien de plus grand, de plus magnifique et

de plus merveilleux, et cependant rien de plus naturel, de plus heureux et de plus juste, puisqu'on peut dire que, s'il étoit permis d'oser faire le caractère de l'âme de notre grand monarque, ce seroit sans doute dans cette plénitude de lumières, cette prodigieuse pénétration d'esprit, et ce discernement merveilleux de toutes choses qu'on le feroit consister : tant il est vrai, s'écrient ici ces messieurs dont j'ai pris à tâche de vous rapporter les sentiments, tant il est vrai, disent-ils, que le prince est digne du poëte, comme le poëte est digne du prince !

Achevons notre pièce en deux mots, et voyons comme les caractères y sont produits dans toutes leurs faces. Le mari, voyant toutes choses changées, suivant le naturel des âmes foibles, insulte au misérable Panulphe ; mais son beau-frère le reprend fortement, *en souhaitant au contraire à ce malheureux qu'il fasse un bon usage de ce revers de fortune, et qu'au lieu des punitions qu'il mérite, il reçoive du ciel la grâce d'une véritable pénitence, qu'il n'a pas méritée.* Conclusion, à ce que disent ceux que les bigots font passer pour athées, digne d'un ouvrage si saint, qui n'étant qu'une instruction très-chrétienne de la véritable dévotion, ne devoit pas finir autrement que par l'exemple le plus parfait qu'on ait peut-être jamais proposé, de la plus sublime de toutes les vertus évangéliques, qui est le pardon des ennemis.

Voilà, monsieur, quelle est la pièce qu'on a défendue. Il se peut faire qu'on ne voit pas le venin parmi les fleurs, et que les yeux des puissances sont plus épurés que ceux du vulgaire : si cela est, il semble qu'il est encore de la charité des religieux persécuteurs du misérable Panulphe, de faire discerner le poison que les autres avalent faute de le connoître. A cela près, je ne me mêle point de juger des choses de cette délicatesse, je crains trop de me faire des affaires, comme vous savez ; c'est pourquoi je me contenterai de vous communiquer deux réflexions qui me sont venues dans l'esprit, qui ont peut-être été faites par peu de gens, et qui, ne touchant point le fond de la question, peuvent être proposées sans manquer au respect que tous les gens de bien doivent avoir pour les jugements des puissances légitimes.

La première est sur l'étrange disposition d'esprit, touchant cette comédie, de certaines gens qui, supposant ou croyant de

bonne foi qu'il ne s'y fait ni dit rien qui puisse en particulier faire aucun méchant effet, ce qui est le point de la question, la condamnent toutefois en général, à cause seulement qu'il y est parlé de la religion, et que le théâtre, disent-ils, n'est pas un lieu où il la faille enseigner.

Il faut être bien enragé contre Molière pour tomber dans un égarement si visible; et il n'est point de si chétif lieu commun où l'ardeur de critiquer et de mordre ne se puisse retrancher, après avoir osé faire son fort d'une si misérable et si ridicule défense. Quoi! si on produit la vérité avec toute la dignité qui doit l'accompagner partout; si on a prévu et évité jusqu'aux effets les moins fâcheux qui pouvoient arriver, même par accident, de la peinture du vice; si on a pris contre la corruption des esprits du siècle toutes les précautions qu'une connoissance parfaite de la saine antiquité, une vénération solide pour la religion, une méditation profonde de la nature de l'âme, une expérience de plusieurs années, et qu'un travail effroyable ont pu fournir, il se trouvera après cela des gens capables d'un contresens si horrible, que de proscrire un ouvrage qui est le résultat de tant d'excellents préparatifs, par cette seule raison qu'il est nouveau de voir exposer la religion dans une salle de comédie, pour bien, pour dignement, pour discrètement, nécessairement et utilement qu'on le fasse! Je ne feins pas de vous avouer que ce sentiment me paroît un des plus considérables effets de la corruption du siècle où nous vivons: c'est par ce principe de fausse bienséance qu'on relègue la raison et la vérité dans des pays barbares et peu fréquentés, qu'on les borne dans les écoles et dans les églises, où leur puissante vertu est presque inutile, parce qu'elles n'y sont recherchées que de ceux qui les aiment et qui les connoissent; et que, comme si on se défioit de leur force et de leur autorité, on n'ose les commettre où elles peuvent rencontrer leurs ennemis. C'est pourtant là qu'elles doivent paroître; c'est dans les lieux les plus profanes, dans les places publiques, les tribunaux, les palais des grands seulement, que se trouve la matière de leur triomphe; et comme elles ne sont, à proprement parler, vérité et raison que quand elles convainquent les esprits, et qu'elles en chassent les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance par leur lumière toute divine, on peut dire que leur

essence consiste dans leur action; que ces lieux où leur opération est le plus nécessaire sont leurs lieux naturels; et qu'ainsi c'est les détruire en quelque façon que les réduire à ne paroître que parmi leurs adorateurs. Mais passons plus avant.

Il est certain que la religion n'est que la perfection de la raison, du moins pour la morale; qu'elle la purifie, qu'elle l'élève, et qu'elle dissipe seulement les ténèbres que le péché d'origine a répandues dans le lieu de sa demeure; enfin, que la religion n'est qu'une raison plus parfaite. Ce seroit être dans le plus déplorable aveuglement des païens, que de douter de cette vérité. Cela étant, et puisque les philosophes les plus sensuels n'ont jamais douté que la raison ne nous fût donnée par la nature pour nous conduire en toutes choses par ses lumières; puisqu'elle doit être partout aussi présente à notre âme que l'œil à notre corps, et qu'il n'y a point d'acceptions de personnes, de temps ni de lieux auprès d'elle, qui peut douter qu'il n'en soit de même de la religion; que cette lumière divine, infinie comme elle est par essence, ne doive faire briller partout sa clarté; et qu'ainsi que Dieu remplit tout de lui-même sans aucune distinction, et ne dédaigne pas d'être aussi présent dans les lieux du monde les plus infâmes que dans les lieux augustes et les plus sacrés, aussi les vérités saintes qu'il lui a plu de manifester aux hommes ne puissent être publiées dans tous les temps et dans tous les lieux où il se trouve des oreilles pour les entendre, et des cœurs pour recevoir la grâce qui fait les chérir?

Loin donc, loin d'une âme vraiment chrétienne ces indignes ménagements et ces cruelles bienséances qui voudroient nous empêcher de travailler à la sanctification de nos frères partout où nous le pouvons. La charité ne souffre point de bornes : tous lieux, tous temps lui sont bons pour agir et faire du bien. Elle n'a point d'égard à sa dignité, quand il y va de son intérêt; et comment pourroit-elle en avoir, puisque cet intérêt consistant, comme il fait, à convertir les méchants, il faut qu'elle les cherche pour les combattre, et qu'elle ne peut les trouver, pour l'ordinaire, que dans des lieux indignes d'elle?

Il ne faut pas donc qu'elle dédaigne de paroître dans ces lieux, et qu'elle ait si mauvaise opinion d'elle-même que de penser qu'elle puisse être avilie en s'humiliant. Les grands du monde

peuvent avoir ces basses considérations, eux de qui toute la dignité est empruntée et relative, et qui ne doivent être vus que de loin et dans toute leur parure, pour conserver leur autorité, de peur qu'étant vus de près et à nu, on ne découvre leurs taches, et qu'on ne reconnoisse leur petitesse naturelle. Qu'ils ménagent avec avarice le foible caractère de grandeur qu'ils peuvent avoir; qu'ils choisissent scrupuleusement les jours qui le font davantage briller; qu'ils se gardent bien de se commettre jamais en des lieux qui ne contribuent pas à les faire paroître élevés et parfaits, à la bonne heure : mais que la charité redoute les mêmes inconvénients; que cette souveraine des âmes chrétiennes appréhende de voir sa dignité diminuée en quelque lieu qu'il lui plaise de se montrer, c'est ce qui ne se peut penser sans crime : et, comme on a dit autrefois, que plutôt que Caton fût vicieux, l'ivrognerie seroit une vertu, on peut dire, avec bien plus de raison, que les lieux les plus infâmes seroient dignes de la présence de cette reine, plutôt que sa présence dans ces lieux pût porter aucune atteinte à sa dignité.

En effet, Monsieur, car ne croyez pas que j'avance ici des paradoxes, c'est elle qui les rend dignes d'elle ces lieux si indignes en eux-mêmes : elle fait, quand il lui plaît, un temple d'un palais, un sanctuaire d'un théâtre, et un séjour de bénédictions et de grâces d'un lieu de débauche et d'abomination. Il n'est rien de si profane qu'elle ne sanctifie, de si corrompu qu'elle ne purifie, de si méchant qu'elle ne rectifie, rien de si extraordinaire, de si inusité et de si nouveau qu'elle ne justifie. Tel est le privilége de la vérité produite par cette vertu, le fondement et l'âme de toutes les autres vertus.

Je sais que le principe que je prétends établir a ses modifications comme tous les autres; mais je soutiens qu'il est toujours vrai et constant, quand il ne s'agit que de parler comme ici. La religion a ses lieux et ses temps affectés pour ses sacrifices, ses cérémonies et ses autres mystères; on ne peut les transporter ailleurs sans crime : mais ses vérités, qui se produisent par la parole, sont de tous temps et de tous lieux, parce que le parler étant nécessaire en tout et partout, il est toujours plus utile et plus saint de l'employer à publier la vérité et à prêcher la vertu, qu'à quelque autre sujet que ce soit.

L'antiquité, si sage en toutes choses, ne l'a pas été moins dans celle-ci que dans les autres; et les païens, qui n'avoient pas moins de respect pour leur religion que nous en avons pour la nôtre, n'ont pas craint de la produire sur leurs théâtres; au contraire, connoissant de quelle importance il étoit de l'imprimer dans l'esprit du peuple, ils ont cru sagement ne pouvoir mieux lui en persuader la vérité que par les spectacles, qui lui sont si agréables. C'est pour cela que leurs dieux paroissent si souvent sur la scène; que les dénouements, qui sont les endroits les plus importants du poëme, ne se faisoient presque jamais, de leur temps, que par quelque divinité, et qu'il n'y avoit point de pièce qui ne fût une agréable leçon, et une preuve exemplaire de la clémence ou de la justice du ciel envers les hommes. Je sais bien qu'on me répondra que notre religion a des occasions affectées pour cet effet, et que la leur n'en avoit point; mais, outre qu'on ne sauroit écouter la vérité trop souvent et en trop de lieux, l'agréable manière de l'insinuer au théâtre est un avantage si grand par-dessus les lieux où elle paroît avec toute son austérité, qu'il n'y a pas lieu de douter, naturellement parlant, dans lequel des deux elle fait plus d'impression.

Ce fut pour toutes ces raisons que nos pères, dont la simplicité avoit autant de rapport avec l'Évangile que notre raffinement en est éloigné, voulant profiter, à l'édification du peuple, de son inclination naturelle pour les spectacles, instituèrent premièrement la comédie pour représenter la passion du Sauveur du monde et semblables sujets pieux. Que si la corruption qui s'est glissée dans les mœurs, depuis ce temps heureux, a passé jusqu'au théâtre, et l'a rendu aussi profane qu'il devoit être sacré, pourquoi, si nous sommes assez heureux pour que le ciel ait fait naître dans nos temps quelque génie capable de lui rendre sa première sainteté, pourquoi l'empêcherons-nous, et ne permettrons-nous pas une chose que nous procurerions avec ardeur, si la charité régnoit dans nos âmes, et s'il n'y avoit pas tant de besoin qu'il y en a aujourd'hui parmi nous de décrier l'hypocrisie, et de prêcher la véritable dévotion?

La seconde de mes réflexions est sur un fruit véritablement accidentel, mais aussi très-important, que non-seulement je crois qu'on peut tirer de la représentation de *l'Imposteur,* mais même

qui en arriveroit infailliblement. C'est que jamais il ne s'est frappé un plus rude coup contre tout ce qui s'appelle galanterie solide, en termes honnêtes, que cette pièce; et que, si quelque chose est capable de mettre la fidélité des mariages à l'abri des artifices de ses corrupteurs, c'est assurément cette comédie, parce que les voies les plus ordinaires et les plus fortes par où on a coutume d'attaquer les femmes y sont tournées en ridicule d'une manière si vive et si puissante, qu'on paroîtroit sans doute ridicule quand on voudroit les employer après cela, et par conséquent on ne réussiroit pas.

Quelques-uns trouveront peut-être étrange ce que j'avance ici; mais je les prie de n'en pas juger souverainement qu'ils n'aient vu représenter la pièce, ou du moins de s'en remettre à ceux qui l'ont vue : car, bien loin que ce que je viens d'en rapporter suffise pour cela, je doute même si la lecture tout entière pourroit faire juger tout l'effet que produit sa représentation. Je sais encore qu'on me dira que le vice dont je parle étant le plus naturel de tous, ne manquera jamais de charmes capables de surmonter tout ce que cette comédie y pourroit attacher de ridicule; mais je réponds à cela deux choses : l'une, que, dans l'opinion de tous les gens qui connoissent le monde, ce péché, moralement parlant, est le plus universel qu'il puisse être; l'autre, que cela procède beaucoup plus, surtout dans les femmes, des mœurs, de la liberté et de la légèreté de notre nation, que d'aucun penchant naturel, étant certain que, de toutes les civilisées, il n'en est point qui y soit moins portée par le tempérament que la françoise. Cela supposé, je suis persuadé que le degré de ridicule où cette pièce feroit paroître tous les entretiens et les raisonnements, qui sont les préludes naturels de la galanterie du tête-à-tête, qui est la dangereuse; je prétends, dis-je, que ce caractère de ridicule, qui seroit inséparablement attaché à ces voies et à ces acheminements de corruption, par cette représentation, seroit assez puissant et assez fort pour contre-balancer l'attrait qui fait donner dans le panneau les trois quarts des femmes qui y donnent.

C'est ce que je vous ferai voir plus clair que le jour, quand vous voudrez, car, comme il faut pour cela traiter à fond du ridicule, qui est une des plus sublimes matières de la véritable mo-

rale, et que cela ne se peut sans quelque longueur, et sans examiner des questions un peu trop spéculatives pour cette lettre, je ne pense pas devoir l'entreprendre ici. Mais il me semble que je vous vois plaindre de ma circonspection à votre accoutumée, et trouver mauvais que je ne vous dise pas absolument tout ce que je pense : il faut donc vous contenter tout à fait; et voici ce que vous demandez.

Quoique la nature nous ait fait naître capables de connoître la raison pour la suivre, pourtant, jugeant bien que, si elle n'y attachoit quelque marque sensible qui nous rendît cette connoissance facile, notre foiblesse et notre paresse nous priveroient de l'effet d'un si rare avantage, elle a voulu donner à cette raison quelque sorte de forme extérieure et de dehors reconnoissable. Cette forme est, en général, quelque motif de joie, et quelque matière de plaisir que notre âme trouve dans tout objet moral. Or, ce plaisir, quand il vient des choses raisonnables, n'est autre que cette complaisance délicieuse qui est excitée dans notre esprit par la connoissance de la vérité et de la vertu; et quand il vient de la vue de l'ignorance et de l'erreur, c'est-à-dire de ce qui manque de raison, c'est proprement le sentiment par lequel nous jugeons quelque chose ridicule. Or, comme la raison produit dans l'âme une joie mêlée d'estime, le ridicule y produit une joie mêlée de mépris, parce que toute connoissance qui arrive à l'âme produit nécessairement dans l'entendement un sentiment d'estime ou de mépris, comme dans la volonté un mouvement d'amour ou de haine.

Le ridicule est donc la forme extérieure et sensible que la providence de la nature a attachée à tout ce qui est déraisonnable, pour nous en faire apercevoir, et nous obliger à le fuir. Pour connoître ce ridicule, il faut connoître la raison dont il signifie le défaut, et voir en quoi elle consiste. Son caractère n'est autre, dans le fond, que la convenance, et sa marque sensible la bienséance, c'est-à-dire le fameux *Quod decet* des anciens : de sorte que la bienséance est, à l'égard de la convenance, ce que les platoniciens disent que la beauté est à l'égard de la bonté, c'est-à-dire qu'elle en est la fleur, le dehors, le corps et l'apparence extérieure; que la bienséance est la raison apparente, et que la convenance est la raison essentielle. De là vient que ce

qui sied bien est toujours fondé sur quelque raison de convenance, comme l'indécence sur quelque disconvenance, c'est-à-dire le ridicule sur quelque manque de raison. Or, si la disconvenance est l'essence du ridicule, il est aisé de voir pourquoi la galanterie de Panulphe paroît ridicule, et l'hypocrisie en général aussi; car ce n'est qu'à cause que les actions secrètes des bigots ne conviennent pas à l'idée que leur dévote grimace et l'austérité de leurs discours ont fait former d'eux au public.

Mais, quand cela ne suffiroit pas, la suite de la représentation met dans la dernière évidence ce que je dis; car le mauvais effet que la galanterie de Panulphe y produit le fait paroître si fort et si clairement ridicule, que le spectateur le moins intelligent en demeure pleinement convaincu. La raison de cela est que, selon mon principe, nous estimons ridicule ce qui manque extrêmement de raison. Or, quand des moyens produisent une fin fort différente de celle pour quoi on les emploie, nous supposons avec juste sujet qu'on en a fait le choix avec peu de raison, parce que nous avons cette prévention générale, qu'il y a des voies partout, et que, quand on manque de réussir, c'est faute d'avoir choisi les bonnes. Ainsi, parce qu'on voit que Panulphe ne persuade pas sa dame, on conclut que les moyens dont il se sert ont une grande disconvenance avec sa fin, et par conséquent qu'il est ridicule de s'en servir.

Or, non-seulement la galanterie de Panulphe ne convient pas à sa mortification apparente, et ne fait pas l'effet qu'il prétend, ce qui le rend ridicule, comme vous venez de voir; mais cette galanterie est extrême, aussi bien que cette mortification, et fait le plus méchant effet qu'elle pouvoit faire : ce qui le rend extrêmement ridicule, comme il étoit nécessaire pour en tirer le fruit que je prétends.

Vous me direz qu'il paroît bien, par tout ce que je viens de dire, que les raisonnements et les manières de Panulphe semblent ridicules, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'elles le semblassent dans un autre; parce que, selon ce que j'ai établi, le ridicule étant quelque chose de relatif, puisque c'est une espèce de disconvenance, la raison pourquoi ces manières ne conviennent pas à Panulphe n'auroit pas lieu dans un homme du monde qui ne seroit pas dévot de profession comme lui, et par conséquent

ne seroient pas ridicules dans cet homme comme dans lui.

Je réponds à cela, que l'excès du ridicule que ces manières ont dans Panulphe, fait que toutes les fois qu'elles se présenteront au spectateur dans quelque autre occasion; elles lui sembleront assurément ridicules, quoique peut-être elles ne le seront pas tant dans cet autre sujet que dans Panulphe; mais c'est que l'âme, naturellement avide de joie, se laisse ravir nécessairement à la première vue des choses qu'elle a conçues une fois comme extrêmement ridicules, et qui lui rafraîchissent l'idée du plaisir très-sensible qu'elle a goûté cette première fois. Or, dans cet état, l'âme n'est pas capable de faire la différence du sujet où elle voit ces objets ridicules, avec celui où elle les a premièrement vus. Je veux dire qu'une femme qui sera pressée par les mêmes raisons que Panulphe emploie, ne peut s'empêcher d'abord de les trouver ridicules, et n'a garde de faire réflexion sur la différence qu'il y a entre l'homme qui lui parle et Panulphe, et de raisonner sur cette différence, comme il faudroit qu'elle fît pour ne pas trouver ces raisons aussi ridicules qu'elles lui ont semblé, quand elle les a vu proposer à Panulphe.

La raison de cela est que notre imagination, qui est le réceptacle naturel du ridicule, selon sa manière ordinaire d'agir, en attache si fortement le caractère au matériel, dans quoi elle le voit, comme sont ici les paroles et les manières de Panulphe, qu'en quelque autre lieu, quoique plus décent, que nous trouvions ces mêmes manières, nous sommes d'abord frappés d'un souvenir de cette première fois, si elle a fait une impression extraordinaire, lequel, se mêlant mal à propos avec l'occasion présente, et partageant l'âme à force de plaisir qu'il lui donne, confond les deux occasions en une, et transporte dans la dernière tout ce qui nous a charmés et nous a donné de la joie dans la première; ce qui n'est autre que le ridicule de cette première.

Ceux qui ont étudié la nature de l'âme et le progrès de ses opérations morales ne s'étonneront pas de cette forme de procéder, si irrégulière dans le fond, et qu'elle prenne ainsi le change, et attribue de cette sorte à l'un ce qui ne convient qu'à l'autre : mais enfin c'est une suite nécessaire de la violente et forte impression qu'elle a reçue une fois d'une chose, et de ce qu'elle ne reconnoît d'abord et ne juge les objets que par la pre-

mière apparence de ressemblance qu'ils ont avec ce qu'elle a connu auparavant, et qui frappe d'abord les sens.

Cela est si vrai, et telle est la force de la prévention, que je croirois prouver suffisamment ce que je prétends, en vous faisant simplement remarquer que les raisonnements de Panulphe, qui sont les moyens qu'il emploie pour venir à son but, étant imprimés dans l'esprit de quiconque a vu cette pièce, comme ridicules, ainsi que je l'ai prouvé, et par conséquent comme mauvais moyens; naturellement parlant, toute femme près de qui on voudra les employer, après cela, les rendra inutiles en y résistant, par la seule prévention où cette pièce l'aura mise, qu'ils sont inutiles en eux-mêmes.

Que si pourtant, malgré tout ce que je viens de dire, on veut que l'âme, après le premier mouvement qui lui fait embrasser avec empressement la plus légère image de ridicule, revienne à soi, et fasse à la fin la différence des sujets, du moins m'avouerez-vous que ce retour ne se fait pas d'abord; qu'elle a besoin d'un temps considérable pour faire tout le chemin qu'il faut qu'elle fasse pour se désabuser de cette première impression, et qu'il est quelques instants où la vue d'un objet qui a paru extrêmement ridicule dans quelque autre lieu le représente encore comme tel, quoique peut-être il ne le soit pas dans celui-ci.

Or, ces premiers instants sont de grande considération dans ces matières, et font presque tout l'effet que feroit une extrême durée, parce qu'ils rompent toujours la chaîne de la passion et le cours de l'imagination, qui doit tenir l'âme attachée dès le commencement jusqu'au bout d'une entreprise amoureuse afin qu'elle réussisse, et parce que le sentiment du ridicule, étant le plus froid de tous, amortit et éteint absolument cette agréable émotion et cette douce et bénigne chaleur qui doit animer l'âme dans ces occasions. Que le sentiment du ridicule soit le plus froid de tous : il paroît bien, parce que c'est un pur jugement plaisant et enjoué d'une chose proposée. Or, il n'est rien de plus sérieux que tout ce qui a quelque teinture de passion : donc, il n'y a rien de plus opposé au sentiment passionné d'une joie amoureuse que le plaisir spirituel que donne le ridicule.

Si je cherchois matière à philosopher, je pourrois vous dire, pour achever de vous convaincre de l'importance des premiers

instants en matière de ridicule, que l'extrême attachement de l'âme pour ce qui lui donne du plaisir, comme le ridicule des choses qu'elle voit, ne lui permet pas de raisonner pour se priver de ce plaisir, et, par conséquent, qu'elle a une répugnance naturelle à cesser de considérer comme ridicule ce qu'elle a une fois considéré comme tel : et c'est peut-être pour cette raison que, comme il arrive souvent, nous ne saurions traiter sérieusement de certaines choses, pour les avoir d'abord envisagées de quelque côté ou ridicule, ou seulement qui a rapport à quelque idée de ridicule que nous avions, et qui nous l'a rafraîchie. Combien donc, à plus forte raison, cette première impression fait-elle le même effet dans les occasions aussi sérieuses que celles-ci ! car, comme je viens de le remarquer, il ne faut point dire que ce soient des affaires à être traitées en riant, n'y ayant rien de plus sérieux que ces sortes d'entreprises : ce que je veux bien répéter, parce qu'il est fort important pour mon but; et rien qui soit plus tôt démonté par le moindre mélange de ridicule, comme les experts le peuvent témoigner; et tout cela, parce que le sentiment du ridicule est le plus choquant, le plus rebutant et le plus odieux de tous les sentiments de l'âme.

Mais s'il est généralement désagréable, il l'est particulièrement pour un homme amoureux, qui est le cas de notre question. Il est peu d'honnêtes gens qui ne soient convaincus par expérience de cette vérité; aussi est-il bien aisé de la prouver. La raison en est que, comme il n'y a rien qui nous plaise tant à voir en autrui qu'un sentiment passionné, ce qui est peut-être le plus grand principe de la véritable rhétorique, aussi n'y a-t-il rien qui déplaise plus que la froideur et l'apathie qui accompagnent le sentiment du ridicule, surtout dans une personne qu'on aime : de sorte qu'il est plus avantageux d'en être haï, parce que, quelque passion qu'une femme ait pour vous, elle est toujours favorable, étant toujours une marque que vous êtes capable de la toucher, qu'elle vous estime, et qu'elle est bien aise que vous l'aimiez; au lieu que ne la toucher point du tout, et lui être indifférent, à plus forte raison lui paroître méprisable, pour peu que ce soit, c'est toujours être à son égard dans un néant le plus cruel du monde, quand elle est tout au vôtre : de sorte que, pour peu qu'un homme ait de courage, ou d'autre voie ouverte pour

revenir à la liberté et à la raison, la moindre marque qu'il aura de paroître ridicule le guérira absolument, ou du moins le troublera et le mettra en désordre, et par conséquent hors d'état de pousser une femme à bout pour cette fois, et elle de même en sûreté quant à lui ; ce qui est le but de ma réflexion.

Mais non-seulement, quand l'impression première de ridicule qui se fait dans l'esprit d'une femme, lorsqu'elle voit les mêmes raisonnements de Panulphe dans la bouche d'un homme du monde, s'effaceroit absolument dans la suite par la réflexion qu'elle feroit sur la différence qu'il y a de Panulphe à l'homme qui lui parle : non-seulement, dis-je, quand cela arriveroit, cette première impression ne laisseroit pas de produire tout l'effet que je prétends, comme je l'ai prouvé; mais il est même faux qu'elle puisse être effacée entièrement, parce que, outre que ces raisonnements paroissent ridicules, comme je l'ai fait voir, ils le sont en effet, et ont toujours réellement quelque degré de ridicule dans la bouche de qui que ce soit, s'ils n'en ont pas partout un aussi grand que dans Panulphe. La raison de cela est que, si le ridicule consiste dans quelque disconvenance, il s'ensuit que tout mensonge, déguisement, fourberie, dissimulation, toute apparence différente du fond, enfin toute contrariété entre actions qui procèdent d'un même principe, est essentiellement ridicule. Or, tous les galants qui se servent des mêmes persuasions que Panulphe sont, en quelque degré, dissimulés et hypocrites comme lui; car il n'en est point qui voulût avouer en public les sentiments qu'il déclare en particulier à une femme qu'il veut perdre : ce qu'il faudroit qui fût, pour qu'il fût vrai de dire que ses sentiments de tête-à-tête n'ont aucune disconvenance avec ceux dont il fait profession publique, et, par conséquent, aucune indécence, ni aucun ridicule; et le premier fondement de tout cela est ce que j'ai établi dès l'entrée de cette réflexion, que la providence de la nature a voulu que tout ce qui est méchant eût quelque degré de ridicule, pour redresser nos voies par cette apparence de défaut de raison, et pour piquer notre orgueil naturel par le mépris qu'excite nécessairement ce défaut, quand il est apparent comme il est par le ridicule; et c'est de là que vient l'extrême force du ridicule sur l'esprit humain, comme de cette force procède l'effet que je prétends.

Car la connoissance du défaut de raison d'une chose que nous donne l'apparence de ridicule qui est en elle, nous fait la mésestimer nécessairement, parce que nous croyons que la raison doit régler tout. Or, ce mépris est un sentiment relatif, de même que toute espèce d'orgueil, c'est-à-dire qui consiste dans une comparaison de la chose mésestimée avec nous, au désavantage de la personne dans qui nous voyons cette chose, et à notre avantage : car, quand nous voyons une action ridicule, la connoissance que nous avons du ridicule de cette action nous élève au-dessus de celui qui l'a faite, parce que, d'une part, personne n'agissant irraisonnablement à son su, nous jugeons que l'homme qui l'a faite ignore qu'elle soit déraisonnable, et la croit raisonnable; donc qu'il est dans l'erreur et dans l'ignorance, que naturellement nous estimons des maux. D'ailleurs, par cela même que nous connoissons son erreur, par cela même nous en sommes exempts : donc, nous sommes en cela plus éclairés, plus parfaits, enfin plus que lui. Or, cette connoissance d'être plus qu'un autre est fort agréable à la nature. De là vient que le mépris qui enferme cette connoissance est toujours accompagné de joie : or, cette joie et ce mépris composent le mouvement qu'excite le ridicule dans ceux qui le voient; et comme ces deux sentiments sont fondés sur les deux plus anciennes et plus essentielles maladies du genre humain, l'orgueil et la complaisance dans les maux d'autrui, il n'est pas étrange que le sentiment du ridicule soit si fort, et qu'il ravisse l'âme comme il fait, elle qui, se défiant à bon droit de sa propre excellence, depuis le péché d'origine, cherche de tous côtés avec avidité de quoi la persuader aux autres et à soi-même par des comparaisons qui lui soient avantageuses, c'est-à-dire par la considération des défauts d'autrui.

Enfin il ne faut pas, pour dernière objection, qu'on me dise que tous les sentiments que j'attribue aux gens, et sur lesquels je fonde mon raisonnement dans tout ce discours, ne se sentent pas comme je les dis; car ce n'est que dans les occasions qu'il paroît si on les a, ou non : ce n'est pas qu'alors même on s'aperçoive de les avoir, mais c'est seulement que l'on fait des actes qui supposent nécessairement qu'on les a; et c'est la manière d'agir naturelle et générale de notre âme, qui ne s'avoue jamais à soi-même la moitié de ses propres mouvements, qui marque

rarement le chemin qu'elle fait, et que l'on ne pourroit point marquer aussi, si on ne le découvroit, et si on ne le prouvoit de cette sorte par la lumière et par la force du raisonnement.

Voilà, monsieur, la preuve de ma réflexion : ce n'est pas à moi à juger si elle est bonne; mais je sais bien que, si elle l'est, l'importance en est sans doute extrême; et s'il faut estimer les remèdes d'autant plus que les maladies sont incurables, vous m'avouerez que cette comédie est une excellente chose à cet égard, puisque tous les autres efforts qui se font contre la galanterie sont absolument vains. En effet, les prédicateurs foudroient, les confesseurs exhortent, les pasteurs menacent, les bonnes âmes gémissent, les parents, les maris et les maîtres veillent sans cesse, et font des efforts continuels, aussi grands qu'inutiles, pour brider l'impétuosité du torrent d'impureté qui ravage la France : et cependant c'est être ridicule dans le monde que de ne s'y laisser pas entraîner : et les uns ne font pas moins de gloire d'aimer l'incontinence, que les autres en font de la reprendre. Le désordre ne procède d'autre cause que de l'opinion impie où la plupart des gens du monde sont aujourd'hui, que ce péché est moralement indifférent, et que c'est un point où la religion contrarie directement la raison naturelle. Or pouvoit-on combattre cette opinion perverse plus fortement qu'en découvrant la turpitude naturelle de ces bas attachements, et faisant voir, par les seules lumières de la nature, comme dans cette comédie, que non-seulement cette passion est criminelle, injuste et déraisonnable, mais même qu'elle l'est extrêmement, puisque c'est jusqu'à en paroître ridicule? Voilà, monsieur, quels sont les dangereux effets qu'il y avoit juste sujet d'appréhender que la représentation de *l'Imposteur* ne produisît. Je n'en dirai pas davantage, la chose parle d'elle-même.

Je rends apparemment un très-mauvais service à Molière par cette réflexion, quoique ce ne soit pas mon dessein, parce que je lui fais des ennemis d'autant de galants qu'il y en a dans Paris, qui ne sont pas peut-être les personnes les moins éclairées ni les moins puissantes; mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. Cela ne lui arriveroit pas, si, suivant les pas des premiers comiques et des modernes qui l'ont précédé, il exerçoit sur son théâtre une censure impudente, indiscrète et mal réglée, sans aucun

soin des mœurs; au lieu de négliger, comme il a fait en faveur de la vertu et de la vérité, toutes les lois de la coutume et de l'usage du beau monde, et d'attaquer ses plus chères maximes et ses franchises les plus privilégiées jusque dans leurs derniers retranchements.

Voilà, monsieur, ce que vous avez souhaité de moi. Gardez-vous bien de croire, pour tout ce que je viens de dire, que je m'intéresse en aucune manière dans l'histoire que je vous ai contée, et de prendre pour l'effet de quelque opinion préméditée l'effort que j'ai fait pour vous plaire : je parle sur les suppositions que je forge, et seulement pour me donner matière de vous entretenir plus longtemps, comme je sais que vous le voulez. A cela près, peu m'importe qui que ce soit qui ait raison; car, quoique cette affaire me paroisse peut-être assez de conséquence, j'en vois tant d'autres de cette sorte aujourd'hui, qui sont ou traitées de bagatelles, ou réglées par des principes tout autres qu'il faudroit, que, n'étant pas assez fort pour résister aux mauvais exemples du siècle, je m'accoutume insensiblement, Dieu merci, à rire de tout comme les autres, et à ne regarder toutes les choses qui se passent dans le monde que comme les diverses scènes de la grande comédie qui se joue sur la terre entre les hommes. Je suis,

Monsieur,

Votre, etc.

Le 20 août 1667.

FIN DE LA LETTRE SUR L'IMPOSTEUR.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.